

TRAVAUX
DU
CERCLE LINGUISTIQUE
DE COPENHAGUE

VOL. XIV

LOUIS HJELMSLEV

Essais linguistiques II

COPENHAGUE

Nordisk Sprog- og Kulturforlag

1973



ESSAIS
LINGUISTIQUES II

TRAVAUX
DU
CERCLE LINGUISTIQUE
DE COPENHAGUE

VOL. XIV

LOUIS HJELMSLEV

Essais linguistiques II

COPENHAGUE

Nordisk Sprog- og Kulturforlag

1973

ESSAIS LINGUISTIQUES II

par

LOUIS HJELMSLEV

COPENHAGUE

Nordisk Sprog- og Kulturforlag

1973

© Copyright 1973 by Vibeke Hjeltslev

Printed in Holland by
Veenman Wageningen

TABLE

	<i>Pages</i>
Préface	i
I. <i>Linguistes danois</i>	
Commentaires sur la vie et l'œuvre de Rasmus Rask	3
Vilhelm Thomsen.	17
Holger Pedersen	29
Otto Jespersen	41
II. <i>Principes généraux</i>	
Structure générale des corrélations linguistiques (1933)	57
Forme et substance linguistiques (1939)	99
A Causerie on Linguistic Theory (1941)	101
The Basic Structure of Language (1947)	119
III. <i>Expression</i>	
On the Principles of Phonematics (1937)	157
Quelques réflexions sur le système phonique de l'indo-européen (1937)	163
La syllabation en slave (1937)	173
Accent, intonation, quantité (1937)	181
Über die Beziehungen der Phonetik zur Sprachwissenschaft (1938)	223
The Syllable as a Structural Unit (1939)	239
Outline of the Danish Expression System with Special Reference to the <i>stød</i> (1951)	247
Introduction à la discussion générale des problèmes relatifs à la phonologie des langues mortes, en l'espèce du grec et du latin (1957)	267



PRÉFACE

Le nom de Louis Hjelmslev s'est inscrit comme l'un des plus prestigieux de la linguistique de notre siècle. Les théories de Hjelmslev sont étudiées partout dans le monde et chaque texte de lui a de l'importance, car il permet de mieux connaître sa pensée.

A l'occasion du soixantième anniversaire de Louis Hjelmslev, en 1959, un groupe de membres du Cercle linguistique de Copenhague a réuni sous le titre d'*Essais linguistiques*, dans le volume XII des Travaux du Cercle, une quinzaine de ses articles, qui avaient déjà été publiés ailleurs mais qu'il était difficile de se procurer. Louis Hjelmslev avait lui-même choisi pour cette publication des études d'ordre général et des articles portant sur le contenu. Le volume a été réédité en 1970.

Les *Essais linguistiques II*, que nous publions aujourd'hui, auraient dû célébrer en 1969 le soixante-dixième anniversaire de la naissance de Louis Hjelmslev, mais la publication en a été malheureusement retardée.

La première section du volume comprend des articles sur quatre linguistes danois de renommée mondiale.

Suit un groupe de quatre études d'ordre général, dont deux inédites. La *Structure générale des corrélations linguistiques* (1933) est une des premières et des plus importantes contributions de Louis Hjelmslev aux discussions du Cercle linguistique de Copenhague. *A Causerie on Linguistic Theory* est une allocution prononcée à l'occasion de la fête donnée en 1941 pour célébrer le dixième anniversaire de la fondation du Cercle. Elle fournit sur la théorie glossématique un aperçu dont l'accès est relativement facile. Enfin, une troisième étude, *The Basic Structure of Language*, cours professé en Grande-Bretagne en 1947, a paru en traduction française dans la seconde édition des *Prolégomènes* publiée en France, mais elle est reproduite ici pour la première fois sous sa forme originale.

La section principale du volume est formée de huit travaux consacrés au plan de l'expression, qui ont tous déjà paru ailleurs. Faute de place, Louis Hjelmslev les avait laissés de côté lors de la rédaction des *Essais linguistiques*.

Deux grands manuscrits inédits de Louis Hjelmslev n'ont pu trouver place dans les deux volumes d'essais linguistiques. Ils sont publiés comme volumes à part dans la série des Travaux du Cercle linguistique de Copenhague. *Sprogssystem og sprogforandring* (TCLC XV, texte danois, "Système et change-

ment du langage”), édité par Gerhard Boysen et Niels Ege, a déjà paru. *Résumé of a Theory of Language* (TCLC XVI), texte traduit en anglais par Francis Whitfield, sera publié en 1973.

La publication de tous ces inédits de Louis Hjelmslev a pour base un inventaire, établi par Francis Whitfield, des papiers du disparu. Ainsi, la grande majorité des travaux que Louis Hjelmslev se proposait lui-même de publier, seront maintenant accessibles au public.

Dans certains cas, les éditeurs ont jugé nécessaire d’apporter aux textes des corrections ou des commentaires. Abstraction faite des simples fautes d’impression, de la numérotation des notes ou de détails analogues, les corrections seront signalées, de même que les commentaires, dans des notes éditoriales marquées d’un astérisque. Nous attirons particulièrement l’attention sur les remarques accompagnant *The Basic Structure of Language*, p. 119, et *Outline of the Danish Expression System with Special Reference to the Stød*, p. 247.

Pour ce qui est des articles déjà publiés ailleurs, nous avons trouvé pratique d’ajouter en marge la pagination originale, exception faite cependant des biographies. Dans les cas où l’auteur renvoie à une de ses études, qui figurent à présent dans ce même volume, nous avons établi la référence directe. Le sigle *EL I* renvoie aux travaux contenus dans le premier volume d’essais linguistiques. Ces indications, ainsi que les ajouts rédactionnels au texte, sont mises entre crochets. Toutefois, dans la *Structure générale des corrélations*, les crochets signalent qu’il s’agit de notes ajoutées par Louis Hjelmslev lui-même (voir p. 57).

La traduction en anglais ou en français d’originaux danois est due à Carol Hendriksen, François Marchetti et Francis Whitfield. Niels Ege, Vibeke Hjelmslev et Karen Risager se sont chargés de la lecture des épreuves.

La publication des *Essais linguistiques II* de Louis Hjelmslev a été rendue possible grâce à une subvention de la Fondation Rask-Ørsted.

NIELS EGE	ELI FISCHER-JØRGENSEN
KNUD TOGEBY	FRANCIS J. WHITFIELD

I. LINGUISTES DANOIS



COMMENTAIRES
SUR
LA VIE ET L'ŒUVRE DE RASMUS RASK

1951

Le 14 novembre 1832 mourait à Copenhague, à l'âge de quarante-quatre ans, le savant danois Rasmus Rask, quelques mois seulement après sa nomination à la chaire d'histoire littéraire à l'Université. Les étudiants, formant une garde d'honneur, escortaient son cercueil jusqu'au cimetière où H. G. Clausen, évêque et professeur à Copenhague, prenait la parole pour décrire les services rendus par cet homme à la patrie et au monde civilisé. Ces paroles et cette description ont été reprises plus ou moins par tous ceux qui, plus tard, ont écrit sur la vie et l'œuvre de Rasmus Rask.

Le premier à les reprendre a été l'évêque P. E. Müller, théologien et antiquaire bien connu, qui, en sa qualité de professeur d'université, avait été un protecteur influent de Rask et qui, l'année après la mort de Rask, publia des "Notices biographiques sur le professeur R. Chr. Rask", où il retraçait sa vie, sa carrière et ses mérites dans les mêmes termes que son collègue Clausen.

On ne citera pas ici toutes les contributions à la biographie de Rask, dont la plus importante et la plus détaillée est celle qui a été écrite par N. M. Petersen, camarade d'école de Rasmus Rask, né dans le même village que lui, et qui a retracé dans des pages très vivantes la vie et l'œuvre de son ami d'enfance. Ce qui est caractéristique, c'est l'uniformité de toutes ces descriptions. On peut dire qu'elles remontent sans exception à une même source primordiale et qu'elles se fondent, directement ou indirectement, sur des témoignages de première main. Il y en a aussi qui sont fondées sur la documentation fournie par des lettres ou des manuscrits. Dès le moment où le rideau se baisse après le cinquième acte de cette tragédie, pour citer les paroles de Jespersen dans sa biographie de Rasmus Rask, c'est-à-dire dès le moment où l'évêque Clausen a prononcé son discours sur le tombeau de Rask, on se trouve en face d'une tradition. Les contemporains ont laissé à la postérité une image bien fixée de Rasmus Rask. Sa réputation a été fermement et uniformément établie.

Commentaires sur la vie et l'œuvre de Rasmus Rask. Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris X, 1950-1951, p. 143-57.

Or, pour précieuse que soit une telle vue rapprochée sur la vie du grand esprit qui nous intéresse, il convient de s'en méfier dans une certaine mesure. Bien qu'authentique, une telle vue n'est pas digne de créance telle quelle. Elle court le risque d'être trop influencée par des égards personnels de toutes sortes et par le désir inconscient de cacher et de déformer certains faits. Que la biographie de Rasmus Rask ne fasse pas exception à cette règle, cela ressort déjà nettement de certains détails. Entre autres choses, un examen des lettres et d'autres données de sa vie fait voir que Rasmus Rask a souffert de la maladie mentale connue sous le nom de délire de la persécution. Les biographies de Rask ne contiennent pas un mot sur ce sujet, simplement parce que les premiers biographes considéraient une maladie mentale comme une chose honteuse, dont on ne parle pas, mais qu'il convient de couvrir du manteau de la charité. La tradition biographique décrit les idées obsédantes de Rask comme une simple conséquence du fait qu'il a été vraiment persécuté et attaqué pour ses efforts en faveur d'une réforme de l'orthographe danoise et pour d'autres raisons. A la différence de ses contemporains, nous avons actuellement l'avantage de pouvoir entamer des recherches impersonnelles et objectives. Il s'agira donc pour nous de pénétrer derrière la réputation traditionnelle jusqu'à l'état de fait, derrière le rideau jusqu'au drame, ou à la tragédie, si tragédie il y a, derrière la littérature biographique jusqu'aux documents mêmes, c'est-à-dire à la production, aux manuscrits et aux lettres de Rask qui, seuls, constituent la source primaire.

Outre la tradition purement biographique, il existe également, dans le cas de Rasmus Rask, une tradition scientifique. Selon cette tradition, Rask est le fondateur de la méthode du XIX^e siècle dans le domaine de la grammaire comparée, ou, plus exactement, Rask est considéré comme le fondateur de la méthode historique en linguistique. Avec Bopp et Grimm, Rask est un de ceux qui ont reconnu et établi dans ses grandes lignes la famille indo-européenne, et qui ont montré la parenté historique entre le germanique, le grec, le latin, le slave, le balte, l'indo-iranien et d'autres familles encore. Un des principaux mérites de Rask dans ce domaine est d'avoir montré que le balte – lituanien et letton – constitue une famille indépendante à l'intérieur de l'indo-européen, et que l'ancienne langue iranienne connue sous le nom d'avestique est une langue indo-européenne indépendante.

De plus, c'est Rasmus Rask qui a établi le premier la mutation germanique, qui consiste entre autres choses en la correspondance régulière, au début du mot, de *p* et *t* latins à *f* et *þ* germaniques: lat. *pater*, *trēs*, vieux norrois *faðir*, *þrír*.

A ces mérites, il faut ajouter celui d'avoir donné un traitement d'ensemble, au point de vue historique et comparatif, de la famille finno-ougrienne. On peut ajouter encore que Rask est le fondateur de la philologie nordique.

Il va de soi que tous ces résultats se trouvent dans les ouvrages de Rask. Reste à savoir sous quelle forme on peut dire qu'ils s'y trouvent, et dans quelle mesure ils épuisent l'œuvre de Rask ou correspondent à son idéal scientifique.

Nous avons sous les yeux la production de Rask : de 1811, une grammaire de l'islandais, qui constitue la première description scientifique du système de cette langue ; – de 1817, une grammaire anglo-saxonne, également la description d'un système linguistique ; de 1818, le grand mémoire de concours, ouvrage couronné par la médaille d'or de l'Académie danoise, qui traite des sources de l'islandais et fournit la démonstration des correspondances régulières entre l'islandais, le slave, le baltique, le grec et le latin ; – datant de la même année, ses éditions philologiques des deux Eddas ; – de 1824, une grammaire espagnole ; – de 1825, une grammaire frisonne ; – de 1826, son mémoire sur l'Avesta qui donne à la langue avestique sa place exacte dans la famille indo-européenne ; – datant de la même année, sa théorie de l'orthographe danoise ; – de 1827, une grammaire italienne et un livre sur la chronologie égyptienne ; – de 1828, une description grammaticale de la langue akra de la Côte d'Or en Afrique et son livre sur la chronologie hébraïque ; – de 1830, une grammaire danoise écrite en anglais ; – et enfin, datant de l'année de sa mort, 1832, une grammaire laponne et une grammaire anglaise.

A cette production vient s'ajouter la collection des manuscrits qu'il a laissés à sa mort, conservés en des fascicules au nombre de 150 environ et constituant des ébauches et des esquisses de travaux projetés, mais que la mort l'a empêché d'achever et de publier. Cette collection se compose presque exclusivement de grammaires et de descriptions synchroniques des langues les plus diverses du monde.

Un coup d'œil jeté sur cette documentation suffit pour faire voir que la conception traditionnelle de l'œuvre scientifique de Rask ne recouvre qu'une minime partie de ses efforts. Dans la réputation établie par la tradition, la plus grande partie de ses travaux reste inconnue : elle n'a pas suscité la curiosité de ses contemporains ni appelé l'attention de ses successeurs. D'entre tous ses travaux, les seuls qui jouent un rôle pour la tradition sont ceux qui coïncident plus ou moins directement avec la partie centrale de la linguistique postérieure. Rask n'est considéré ni comme successeur de la tradition antérieure ni comme un savant original étudié pour lui-même, mais uniquement comme précurseur ou fondateur de la linguistique à venir. C'est dire qu'on a voulu comprendre Rask d'une façon exclusive, en le considérant uniquement d'un point de vue moderne. A cette conception transcendante qui consiste à regarder Rask et son époque du dehors, il convient de substituer une conception immanente qui consiste à juger l'œuvre au point de vue de l'œuvre même, sans y faire entrer les points de vue d'autres époques ou d'autres savants et sans la confondre avec eux.

La tradition scientifique est moins ancienne que la tradition purement biographique. Les contemporains de Rask ont bien compris que ses efforts n'avaient pas été si exclusifs. La postérité, par contre, s'est intéressée uniquement à ses travaux dans le domaine de l'étude comparative des langues indo-européennes et à sa formation de la linguistique historique.

Toutefois, les contemporains ont été exclusifs eux aussi. En 1814, Rask avait achevé son mémoire de concours qui, en usant de la terminologie de son époque, amène la conclusion que le grec et le latin constituent bien la source de l'islandais, mais non pas la source définitive, et que cette source plus profonde doit être cherchée en Asie. Rask, alors, entreprend, entre 1816 et 1823, un voyage qui le conduit à travers la Russie, le Caucase et l'Iran jusqu'aux Indes; après son retour, ses contemporains s'attendaient à ce qu'il publie les résultats de son voyage, mais, à l'exception du travail sur l'aveistique, Rask n'a jamais rien publié qui présente un rapport immédiat avec son voyage. Ses contemporains ont été profondément déçus par le fait que le premier travail publié par lui après son retour ait été une grammaire espagnole, suivie de toute une série de grammaires descriptives de diverses langues dont aucune n'appartient à l'Orient. Rask lui-même motivait ces publications par le dégoût qu'il déclarait avoir de tout ce qui était asiatique. Ses contemporains le jugent d'un point de vue exclusif en insistant sur les faits asiatiques ou orientaux et en négligeant ses autres publications; ils jugent de l'œuvre de Rask d'un point de vue exclusivement orientaliste et en méconnaissant en partie ses autres travaux.

Il nous semble donc qu'on fera œuvre utile en révisant la conception traditionnelle de l'œuvre de Rask. Une telle révision n'a été possible qu'à partir du moment où l'on a pu se libérer de la méthode exclusivement historique du XIX^e siècle.

D'un point de vue objectif, la vie et l'œuvre de Rasmus Rask constituent un ensemble complexe, et les nouvelles contributions à sa biographie que l'on va présenter dans la suite seront donc en même temps, et d'une façon très essentielle, de nouvelles contributions à la compréhension de son œuvre. Nous avons devant nous toute une série de problèmes. Pourquoi Rask a-t-il eu le sort qui lui a été dévolu? Pourquoi ne lui a-t-on jamais donné une chaire d'université qui lui aurait permis de travailler tranquillement? Pourquoi n'a-t-il pas, dès son retour, repris ses études sur les langues de l'Asie et le problème du rapport de ces langues à l'islandais? Pourquoi n'a-t-il jamais achevé son mémoire de concours, et pourquoi n'a-t-il jamais pénétré jusqu'à la "source la plus profonde" de l'islandais? Pourquoi a-t-il commencé son voyage pour s'arrêter aussitôt après à Stockholm, pendant quinze mois, en s'y adonnant à une activité littéraire très étendue, et pourquoi s'est-il ensuite arrêté encore quinze mois à Saint-Pétersbourg, alors que le but de son voyage était l'Asie? Pourquoi cet esprit si riche et si original s'est-il occupé si longuement d'une question aussi peu importante que

l'orthographe danoise, en y consacrant presque toutes ses forces? Pourquoi a-t-il étudié toutes ces langues si diverses au hasard et pêle-mêle, sans plan ni programme? En somme, quel était le but de sa vie, son idéal, le sens de son activité, le point central autour duquel gravite cette personnalité si énigmatique et apparemment dispersée? Il nous reste l'impression que la conception traditionnelle cache certaines choses qui sont essentielles à la solution de tous ces problèmes.

Pour trouver une telle idée centrale, susceptible de fournir le fondement et l'explication de l'œuvre scientifique de Rask, on est amené d'abord à chercher des endroits où il s'est prononcé lui-même sur ces questions.

Il est vrai que ni dans la production imprimée de Rask ni dans ses manuscrits on ne trouve aucun exposé systématique du fondement théorique de ses études. Le premier chapitre de son mémoire de concours traite de l'étymologie en général, mais ce que l'on y trouve n'est qu'une esquisse rapide des vues théoriques de sa jeunesse. Pendant son séjour dans l'Inde, Rask a commencé un manuscrit sur l'ensemble de la linguistique, mais cet aperçu est très rudimentaire et tout à fait insuffisant. C'est une occasion tout à fait éphémère qui a permis à Rask de se prononcer d'une façon un peu plus suivie sur ses propres buts scientifiques. Le linguiste autrichien Hugo Schuchardt a dit une fois que tout savant devrait insérer dans ses manuscrits un feuillet contenant sa profession de foi. Nous sommes dans le cas heureux d'avoir trouvé un tel feuillet parmi les papiers de Rask. Une attaque contre Rask publiée par un quotidien lui a donné l'occasion d'intercaler dans son cours d'arabe une leçon qui, il est vrai, n'avait rien à faire avec l'arabe, mais dans laquelle, pour répondre à l'attaque, il a donné à ses auditeurs un bref exposé de ses vues scientifiques; par un accident heureux, le manuscrit de cette leçon a été conservé. Nous l'avons publié dans le deuxième volume des travaux de Rask, sous le titre de *Leçon sur la philosophie du langage*. Ce document date des dernières années de la vie de Rask, probablement de 1830. Si l'on compare ce document avec d'autres endroits dans les papiers de Rask où il s'est prononcé sur la même question ou sur des questions analogues, on parvient à établir une image d'ensemble de sa personnalité savante. On reconnaîtra ainsi la doctrine scientifique qui a dirigé chaque pas de son évolution scientifique.

Selon Rask, il faut faire le départ entre une conception *mécanique* et une conception *philosophique* du langage. Le principe mécanique consiste à énumérer simplement les faits: l'abécédaire, la théorie élémentaire des signes de l'écriture, les paradigmes de la grammaire, les désinences et les diverses règles de la syntaxe relèvent de la conception mécanique. La conception philosophique, par contre, est celle qui, derrière ces faits bruts, cherche un système: derrière les signes de l'écriture, un système de phonèmes; derrière les désinences grammaticales, un système morphologique; derrière les diverses règles de syntaxe, l'ensemble de la structure syntaxique.

Rask ajoute qu'il est mécanique également de broyer les couleurs, de fabriquer les vernis et de repeindre les portes et les fenêtres, mais non de peindre un tableau qui dans un millier d'années séduira encore le spectateur et le ravira par sa vie et sa vérité.

La théorie de la forme correcte de la description grammaticale s'identifie pour Rask avec l'examen de la structure véritable de la langue. La seule description correcte est celle qui suit le système propre de la langue. La seule description correcte est la description *naturelle*. Ainsi non seulement il y a un système linguistique, mais ce système ne se révèle qu'à condition de le traverser dans un seul sens, et ce sens est celui qui conduit du simple au compliqué. La doctrine grammaticale qui occupe une place fondamentale dans la pensée de Rask est celle qui enseigne que les faits complexes présupposent les faits simples et que le système s'épanouit en commençant par les éléments les plus simples possible pour remonter à des complications toujours grandissantes.

La terminologie de Rask est significative. Non seulement l'agencement du système est appelé *naturel*, mais il définit le système même comme un *organisme*, et il appelle la grammaire scientifique non seulement la *philosophie*, mais la *physiologie* du langage. Rask dit : "La langue est un objet de la nature et la connaissance de la langue ressemble à l'histoire naturelle. La langue nous présente deux objets de considérations philosophiques : 1° le rapport entre les objets, c'est-à-dire le système ; 2° la structure de ces objets, c'est-à-dire la physiologie. Ceci n'est pas mécanique ; au contraire, c'est le triomphe suprême de l'application de la philosophie sur la nature, s'il permet de trouver le véritable système de la nature et d'en montrer la vérité."

La conception philosophique de la langue, ou linguistique, se divise en deux parties : l'*explication* et l'*investigation* de la langue. L'*explication* comprend le *dictionnaire* et la *grammaire*, et s'appelle aussi *étymologie*. Il est très important de comprendre que Rask utilise le terme d'*étymologie* de cette façon, si différente de la nôtre. L'*investigation* de la langue est "l'examen scientifique de la pensée qui se cache dans la structure de la langue, c'est-à-dire des idées exprimées par les formes de la dérivation et de la flexion, etc..."

On voit donc que l'*explication* linguistique est la théorie de la forme extérieure de la langue, la théorie de l'expression ou du signifiant, tandis que l'*investigation* linguistique est la théorie de la forme intérieure, du contenu ou du signifié.

Ces deux branches de la linguistique se divisent encore en deux parties : une partie *appliquée* et une partie *théorique*. La partie appliquée, c'est la linguistique *spéciale* qui étudie les diverses langues ; la partie théorique, par contre, est la linguistique *générale* qui étudie le langage et la langue considérés dans leur généralité.

Toutes ces divisions ne présentent encore pour Rask qu'un intérêt théorique. En pratique, tous ces points de vue doivent être appliqués à la fois,

d'un seul coup: il faut fonder la grammaire générale sur la grammaire spéciale et la grammaire spéciale sur la grammaire générale. Il faut étudier la forme intérieure à la lumière de l'expression et inversement. C'est pourquoi il y aura pour Rask une différence décisive entre philosophie pure et philosophie du langage. Rask dit expressément que la grammaire générale ou philosophique doit être tirée de langues véritables, et que la condition nécessaire de toute grammaire générale est que les diverses langues aient été décrites d'une façon correcte. Rask ajoute que cela est loin d'être le cas, même pour des langues aussi bien connues que le grec ou le latin ou l'allemand. C'est pourquoi il condamne complètement la grammaire philosophique de son époque. Rask veut que la grammaire générale soit empirique et qu'on ne la déduise pas d'un principe étranger à la langue même, et il nous prémunit surtout contre une linguistique *a priori* bâtie sur la logique. Cette attitude aurait pu conduire au scepticisme; pour Rask ce n'est pas le cas, ou, plutôt, son scepticisme ne conduit pas au pessimisme. Il conduit au contraire, en lui, à une recharge d'énergie. Rask avait résolu d'établir une grammaire générale empirique, et toutes les grammaires qu'il a écrites ou préparées sur les diverses langues représentent le résultat d'un effort énergique pour rassembler les matériaux nécessaires à une grammaire générale et comparative. Dans les documents laissés par Rask, on ne trouve que l'effort; sa vie a été trop courte pour lui permettre de publier les matériaux et d'établir la grande synthèse qu'il rêvait. D'autre part, dans chacune de ses grammaires spéciales on retrouve le point de vue général, qui est, en effet, présent derrière toutes ses constatations. Toutes ses grammaires sont bâties sur le même plan et servent à vérifier une même théorie fondamentale ou certains principes généraux, à savoir: le principe *philosophique* (la langue n'est pas mécanique mais constitue un système), le principe *discursif* (le système s'épanouit dans un sens unique), le principe *de la forme intérieure* (le véritable objet de la grammaire est la forme intérieure qui est cachée derrière l'expression) et le principe *empirique* (il faut considérer la langue comme un objet de la nature et tirer les résultats de langues véritables).

Du principe empirique et du principe discursif se déduit un autre principe: le principe *de la conformité* entre la forme intérieure et son expression. Ce principe domine toutes ses recherches. Un exemple typique est l'agencement du *genre grammatical* dans les langues indo-européennes. Il est dit déjà dans le mémoire de concours que c'est le neutre qui constitue la base de ce système; le masculin dérive immédiatement du neutre; le féminin à son tour est secondaire par rapport au masculin. Donc, on reconnaît l'agencement du genre grammatical en partant du neutre pour passer par le masculin au féminin. C'est une théorie de la forme intérieure qui se trouve confirmée par les faits de l'expression: en effet, en grec le neutre se termine, dans le pronom, en *-o*; le masculin qui se termine en *-o-s* apparaît comme un élargissement du neutre; le féminin par contre présente une formation

différente: il se termine en *-ā*: c'est une formation secondaire.

Un autre exemple, qui n'est pas moins typique, est fourni par le système des *cas*. L'ordre naturel des cas dans une langue telle que le latin est pour Rask le suivant: nominatif, accusatif, génitif, datif, ablatif. Cet ordre est, dans le mémoire de concours, motivé par les rapports mutuels des désinences, y compris les syncrétismes qui se trouvent dans les diverses déclinaisons. Ce résultat rappelle d'une façon frappante celui des anciens grammairiens hindous, que Rask ne connaissait pas. Il parvient indépendamment à un résultat identique.

On pourrait multiplier ces exemples. Rask recherche partout la conformité entre le contenu et l'expression. Il la maintient à titre de principe, tout en admettant qu'elle n'est pas partout réalisée au même degré. Ceci lui permet une évaluation des langues selon le degré de perfection avec lequel la conformité est réalisée. Et c'est ainsi qu'il faut comprendre l'intérêt porté par Rask, comme par Leibniz avant lui, à la création d'une langue internationale, appelée par lui *pasilalie*, et qui serait pour Rask une langue idéale où la tendance à la conformité est poussée à la perfection absolue.

On voit donc que Rask conçoit la linguistique comme une science empirique dont l'objet principal, et pour ainsi dire unique, est le système de la langue, la forme intérieure et extérieure. On pourrait mettre en doute quelques-uns des principes qu'il a inventés et par lesquels il se laisse guider, tels le principe discursif et le principe de la conformité. Il convient cependant de rappeler qu'aujourd'hui encore le débat n'est pas clos sur les problèmes dont ces principes de Rask proposent une solution; bien au contraire, les problèmes soulevés par la nature du système, le rapport entre le système et la vie du langage ou, en d'autres termes, entre langue et parole, le rapport entre système et discours, ou entre le paradigmatique et le syntagmatique, le rapport entre forme intérieure et extérieure, signifié et signifiant, le motivé ou l'arbitraire du signe, — tous ces problèmes sont à l'ordre du jour de la linguistique actuelle. Loin d'être un enfant du *xix^e* siècle et de n'être que le fondateur de la linguistique dite historique, Rask fournit, au contraire, des contributions de première importance à la linguistique de nos jours. En effet, plus de cent ans après sa mort, la théorie de Rask constitue encore, ainsi qu'il l'avait espéré lui-même, "un tableau capable de séduire le spectateur et de le ravir par sa vie et par sa vérité".

En partant de la doctrine de Rask telle qu'on vient de la résumer, on voit bien qu'il serait inexact de dire que Rask est le fondateur de la linguistique *historique*. C'est linguistique *comparative* qu'il faut dire. La pensée de Rask est foncièrement différente des conceptions caractéristiques du *xix^e* siècle. Ce n'est pas l'histoire des langues qui l'intéresse. C'est le système linguistique et sa structure. Les comparaisons qu'il établit ne visent pas à des buts génétiques, mais à des buts systématiques. La linguistique comparative de Rask n'est pas génétique, mais générale.

Ce n'est qu'en adoptant résolument ce point de vue que l'on parviendra à comprendre réellement les résultats que Rask pensait avoir apportés à la linguistique. Aussi longtemps que l'on reste prisonnier des idées historiques et génétiques de l'époque suivante, bien des choses restent vagues et incompréhensibles. Si, au contraire, on suit fidèlement la doctrine théorique de Rask, tout s'arrange et s'éclaire. D'un point de vue traditionnel, il y a sur certains points essentielle contradiction flagrante entre la méthode de Rask et les résultats auxquels il parvient. La méthode de Rask est des plus sûres : c'est la méthode qui consiste à rapprocher les mots des diverses langues et surtout les désinences, c'est-à-dire les formes extérieures, en établissant des correspondances régulières entre les phonèmes. C'est la méthode qui a été utilisée depuis pour établir les familles de langues dans toutes les parties du monde, et qui a fourni un outil de travail indispensable à la grammaire comparée ; c'est la clef même de toute comparaison méthodique entre les langues. On dirait que cette méthode, à condition d'être correctement appliquée, fournit une garantie absolument solide contre les erreurs. Or, cette même méthode n'a pas permis à Rask d'établir un classement des langues qui recouvre celui qui a été établi par la linguistique génétique de l'époque suivante. Au point de vue génétique, il apparaît que Rask a commis des erreurs, et même des erreurs assez graves. Le celtique et l'albanais ne sont pas reconnus par lui comme des langues indo-européennes. Ce n'est pas que sa connaissance de ces langues soit insuffisante : le celtique surtout constitue un domaine bien connu de Rask, à part le fait que le vieil irlandais lui restait inaccessible ; Rask a donné un classement intérieur de la famille celtique qui recouvre exactement le classement communément adopté aujourd'hui. Chose curieuse, on peut même dire que, si Bopp a fourni plus tard la preuve du caractère indo-européen du celtique, preuve très ingénieuse qui constitue l'exploit principal du grand linguiste allemand, c'est en se servant de la méthode des correspondances régulières entre phonèmes, donc en utilisant la méthode de Rask, ou plutôt une partie de la méthode de Rask. Il serait facile de dire que Bopp a fait une découverte que Rask n'avait pas eu la chance de faire, mais qu'il aurait pu faire théoriquement, en appliquant sa propre méthode. Il n'en est rien. La méthode de Rask est plus compliquée et, malgré toute l'importance qu'il leur attribue, les correspondances régulières entre phonèmes ne constituent pour lui qu'un indice, qui reste insuffisant s'il n'est pas corroboré par d'autres faits qui pour lui restent fondamentaux. Pour que deux langues soient apparentées dans le sens attribué par Rask à ce terme, il ne suffit pas qu'il y ait correspondance régulière entre phonèmes ; il faut que ces correspondances existent, il est vrai ; mais il faut aussi une certaine correspondance de structure dans le domaine de la forme intérieure et extérieure ; or puisque les mots d'emprunt peuvent dissimuler en partie ou même complètement les correspondances entre phonèmes dans les mots primitifs, au point de rendre ces correspon-

dances méconnaissables, c'est la correspondance de structure qui reste décisive. Par certains faits, tels que la formation du pluriel et le jeu des mutations consonantiques au début du mot, faits auxquels Rask attribue une importance particulière, le celtique ne peut pas être pour lui une langue indo-européenne. On peut sans doute aller jusqu'à dire que, même si Rask avait connu la preuve fournie par Bopp, il en aurait nié la validité. La méthode employée par Bopp, pour solide qu'elle soit, n'est qu'une application mécanique d'un principe qui pour Rask était quelque chose de beaucoup plus souple et plus compliqué; selon toute probabilité, Rask aurait objecté aux résultats de Bopp que la méthode employée était trop mécanique et trop peu philosophique.

En dehors du domaine indo-européen, Rask établit certaines familles de langues dont l'étendue dépasse au point de vue génétique toutes les prévisions et toute probabilité. C'est ainsi qu'il établit, par exemple, une famille *scythe* comprenant le finno-ougrien, le samoyède, le turc, le mongol, le tongouze, l'esquimo, les langues indigènes de l'Amérique du Nord, le basque, les langues caucasiennes et le dravidien. Il est vrai que parmi ces langues il en est que l'époque de Rask ne connaissait que très superficiellement. Mais il en est aussi dont Rask avait une connaissance intime et de première main, telles que les langues finno-ougriennes, le turc, l'esquimo, les langues caucasiennes et le dravidien. Il serait trop facile de conclure que, par ces généralisations hâtives, Rask est un de ces dilettantes qui ont l'habitude de fourrer presque toutes les langues dans un même sac. Il convient de rappeler encore une fois que Rask est le génie même qui a découvert la méthode à employer pour comparer les langues et pour les grouper en familles. Il serait hasardeux et injuste d'attribuer à cet homme des fantaisies puériles. Au contraire, Rask travaille partout d'après une méthode suivie et strictement établie, et même si le bon Homère se laisse quelquefois gagner par le sommeil, il ne sombre certes pas dans un oubli si profond.

Si les classements de Rask diffèrent de ceux qu'a établis la linguistique génétique qui l'a suivi, c'est que la méthode est autre. *Parenté de langues et familles de langues* signifient autre chose pour Rask que pour ses successeurs. Dans cet ordre d'idées, il importe surtout de faire observer que pour Rask *le changement de la langue est inexistant*. Rask lui-même proclame ce point de vue avec une force qui ne laisse aucune place au doute. Dans le grand chapitre qui ouvre son mémoire de concours, il motive même la valeur et l'utilité de la linguistique par le fait que la langue ne change pas, à la différence de toutes les autres institutions sociales: la religion, les mœurs, la civilisation peuvent, au cours des événements de l'histoire, changer du tout au tout; la langue, au contraire, ne change pas. L'islandais et le grec, par exemple, sont, à l'avis de Rask, restés tels quels malgré tous les bouleversements externes et internes des nations qui parlent ces langues. Une langue ne peut changer, une langue ne peut que disparaître. C'est le cas du latin,

qui a disparu et qui a été remplacé par les langues romanes. Les langues romanes sont *apparentées* au latin, il est vrai, mais c'est autre chose; elles ne se confondent pas avec le latin et ne s'identifient pas avec lui.

Il faut bien comprendre cette conception. Il serait très facile de la préciser à l'aide de la terminologie dont nous disposons de nos jours: Rask ne reconnaît pas le changement de la *langue*; mais il reconnaît volontiers les changements de la *parole*. Ce qui ne peut pas changer selon lui, c'est la langue, qui pour lui s'identifie au système. Un système ne change pas; il peut être *remplacé* par un autre, par un système différent, mais plus ou moins apparenté au système initial.

Les lois phonétiques ne sont donc pas, pour Rask, les indices d'un changement. Elles ne reflètent que des correspondances régulières entre les phonèmes. Donc, pour se représenter ce qu'est pour lui une famille de langues, il ne faut pas avoir recours à l'image d'un arbre généalogique. Une famille de langues est un système de langues, donc un système de systèmes.

De nos jours, on a l'habitude de réserver le terme de *familles* à des classes de langues d'origine commune. C'est une définition historique, étrangère à la pensée de Rask. Les classes de langues auxquelles il pense ne sont donc pas des familles dans ce sens étroit et technique du terme. Ce sont, au contraire, des *types linguistiques*, définis par certains traits de structure. Le point de vue génétique dans le sens propre du terme, ou, plus exactement, le point de vue historique, n'existe pas encore dans la linguistique de l'époque de Rask. Ce point de vue est introduit dans la linguistique par Jacob Grimm qui fait la découverte du changement de la langue. De nos jours, nous sommes tellement accoutumés à considérer la langue au point de vue du changement, tout le monde sait si bien que la langue change, qu'il peut être difficile de comprendre qu'un fait si banal soit un fait qu'il a fallu découvrir. A plus forte raison, il importe de se rendre compte de cet état de choses. Pour comprendre l'ancienne linguistique, qui est encore représentée par Rask, il faut faire table rase de tout ce qui a été découvert plus tard. La distinction entre le point de vue *typologique* et le point de vue *génétique*, qui est des plus importantes dans la linguistique moderne, n'a pas été faite par Rask; chez lui, les deux points de vue se confondent. Ceci nous sera encore plus compréhensible si nous nous rappelons que Rask s'est laissé inspirer par les sciences naturelles de l'époque précédente, et surtout par la systématique botanique de Linné. Il nous le dit expressément. Or pour Linné, le classement typologique des plantes est en même temps un classement génétique, et on a pu le maintenir comme tel jusqu'aux temps modernes. En linguistique, les choses se passent autrement, et il s'est trouvé que le classement de langues par types n'a rien à voir avec le classement génétique par familles et que même il peut y avoir contradiction entre les deux classements.

Un hasard étrange a voulu que les principaux classements établis par Rask, notamment le classement des langues indo-européennes, bien que

fondés sur des critères de structure, sur des critères typologiques, ont pu être adoptés par la linguistique moderne et être réinterprétés par elle d'un point de vue théoriquement différent. C'est dans ce sens que l'on peut dire que Rask est le fondateur de la linguistique génétique. Il a découvert la méthode à suivre pour classer les langues par familles, mais pour lui ce classement encore n'est qu'un classement typologique. On a pu maintenir les classes de langues en les réinterprétant d'un point de vue historique. Il n'a fallu qu'une légère modification pour les adopter telles quelles. L'explication réside dans le fait que les langues indo-européennes reconnues comme telles par Rask présentent entre elles, outre les correspondances régulières entre phonèmes qui sont à la base des lois phonétiques, certaines ressemblances de structure qui pour Rask ont été décisives et qui lui ont permis de les classer ensemble.

L'évolution biographique de Rask s'explique, enfin, à la lumière de ces considérations théoriques. Dans sa jeunesse, Rask a subi l'influence du romantisme, qui l'a conduit à se plonger avec enthousiasme dans l'étude des antiquités scandinaves et de la glorieuse langue des Eddas et des Sagas. Mais Rask s'est graduellement affranchi de cette influence; il abandonne la philologie et l'histoire pour se faire linguiste. Depuis 1809 jusqu'à 1824, ces deux points de vue se disputent la priorité dans son esprit, et ce n'est qu'à partir de 1824 que la linguistique générale l'emporte de façon décisive. Par sa nature, Rask était rationaliste et systématisateur; par sa nature, il n'était ni romantique ni historien. L'évolution de son esprit est à concevoir comme une lutte contre l'influence du romantisme, qu'il déteste lui-même – il nous le dit expressément dans ses lettres – mais dont il reste longtemps prisonnier. La lutte ne prend fin qu'au moment où le rationalisme éclate à la surface même de sa conscience. La biographie de Rask est le récit d'un systématisateur rationaliste qui, à la suite de circonstances extérieures contingentes, se trouve placé devant un problème historique et romantique, problème qu'il s'efforce de résoudre par les méthodes systématiques du rationalisme.

On remarquera que nous avons fixé la date de la crise à la période allant de 1809 à 1824. Si l'année 1809 est proposée comme marquant le début de la crise, c'est que nous avons connaissance d'un événement scientifique qui a eu lieu à cette date et qui paraît avoir été décisif pour l'évolution de Rask. Cet événement est la parution du deuxième volume du *Mithridate* d'Adelung. Le *Mithridate* d'Adelung, qui porte le sous-titre de *Allgemeine Sprachkunde*, est un grand aperçu de toutes les langues du monde, avec des indications sur la structure de chaque langue et sur les rapports de parenté existant entre elles. Le deuxième volume a intéressé particulièrement Rask parce que ce volume traite des langues européennes. Il paraît que, en lisant ce volume, Rask s'est rendu compte que ses propres études avaient jusque-là inconsciemment pris la forme d'une préparation à une œuvre semblable, à une grammaire comparative et typologique des langues du monde, et en pre-

mière ligne des langues européennes. Il paraît aussi que Rask a vu nettement que le travail d'Adelung était de beaucoup inférieur à celui qu'il lui serait possible à lui-même de composer en se fondant sur la riche documentation qu'il avait établie et sur les résultats qu'il avait déjà atteints. Rask a publié un compte rendu détaillé de ce volume d'Adelung, et toutes ses entreprises postérieures s'interprètent d'une façon naturelle comme la préparation à une œuvre analogue à celle d'Adelung. En 1819, Rask déclare expressément que son mémoire sur la famille finnoise constitue la première partie d'un travail de linguistique générale et comparative. Son mémoire de concours sur les sources de l'islandais était une préparation naturelle à cette tâche. Après avoir achevé ce mémoire, Rask désirait sans doute obtenir le loisir nécessaire à la poursuite de son grand travail. Pour obtenir ces conditions favorables, il s'est présenté comme candidat à une chaire de l'université. Les autorités l'ont cependant refusé et ont exigé qu'il entreprenne le grand voyage qui lui permettrait de découvrir la source dernière de l'islandais que l'on croyait pouvoir trouver au Caucase. Nous savons que Rask a été forcé à entreprendre ce voyage. Mais nous savons aussi qu'il a déployé une énergie considérable pour l'éviter. C'est pour cela qu'il resta quinze mois à Stockholm et encore quinze mois à Pétersbourg, deux grands centres de recherches où il pouvait travailler à son aise. A Stockholm, il a même fait des démarches pour obtenir un poste qui lui aurait permis d'y rester. Il a cependant été forcé de poursuivre sa route jusqu'au Caucase et aux Indes. Il se rend en voyage muni d'un bagage extraordinaire: à travers les steppes de la Russie et les déserts de la Perse, il porte avec lui toute sa bibliothèque et toute sa collection de manuscrits qui constituent la documentation indispensable à sa grande grammaire comparative. On se représente aisément les grandes difficultés et les multiples obstacles qui ont dû se présenter au cours d'un tel voyage, en tenant compte des moyens de communication très primitifs qui se trouvaient à sa disposition. Mais c'était pour Rask le seul moyen de se tirer d'affaire. De la sorte, il pouvait voyager, puisqu'on le voulait, et en même temps poursuivre tant bien que mal les études qui l'occupaient. Il est significatif qu'au cours de ce voyage Rask ne se livre qu'à de rares occasions à l'examen immédiat des langues parlées dans les régions qu'il traverse. Presque toute la documentation qu'il a laissée au moment de sa mort est tirée de livres et n'est pas fondée sur une expérience immédiate.

Dès lors, nous comprenons facilement pourquoi, après sa rentrée, Rask n'a pas publié les résultats de son voyage, que ses contemporains attendaient de lui. Il avait d'autres préoccupations. Tout ce qu'il a publié après son retour, c'est-à-dire après 1824, ce sont des travaux préparatoires ou des parties de sa grande œuvre. S'il s'occupait d'une façon si énergique des questions relatives à l'orthographe, c'est que sa grammaire générale et comparative devait comprendre, outre la pasilalie que nous venons de mention-

ner, une *pasigraphie* ou écriture générale fondée sur des principes applicables à toute langue. Ce qui l'intéressait dans cet ordre d'idées, ce n'est pas précisément l'orthographe danoise, c'est l'orthographe, ou plutôt la notation scientifiquement correcte, de n'importe quelle langue.

Les dernières années de sa vie sont devenues tristes outre mesure. Ses contemporains ont méconnu ses efforts et ont constamment désiré qu'il fasse autre chose. La grande tâche qu'il avait assumée excédait ses forces, déjà épuisées par son grand voyage, entrepris dans des conditions extrêmement défavorables. Il a été surmené de travail, et de plus en plus son cœur s'est rempli d'amertume et d'obstination. D'après tous les témoignages, il était constamment renfermé en lui-même, couvant le grand projet dont son entourage refusait de reconnaître l'importance. On s'explique sans peine qu'il ait succombé de si bonne heure à la maladie mentale et physique.

Sa grande œuvre n'a jamais été achevée, et personne ne pourra l'achever après lui. Il ne nous en reste que des débris rudimentaires, inachevés, mais suffisants pour que nous puissions deviner les grandes lignes de ce tableau magnifique qu'il avait rêvé et qui aurait dû "séduire le spectateur et le ravir par sa vie et sa vérité".

VILHELM THOMSEN

1942

Il y a quelque 40 ans, le 8 avril 1902, l'université de Copenhague publiait le programme de sa fête annuelle à l'occasion de l'anniversaire du roi Christian IX. L'étude qu'il contenait avait pour auteur le professeur Vilhelm Thomsen, alors recteur de l'université, et s'intitulait "Histoire de la linguistique; exposé concis de ses faits essentiels" (*Sprogvidenskabens historie, En kortfattet fremstilling af dens hovedpunkter*). De tous les travaux importants de Vilhelm Thomsen, il s'agit là sans doute d'un de ceux à avoir trouvé la plus large audience en dehors des cercles spécialisés. Mais, parmi les spécialistes, c'est certainement aussi l'œuvre de Vilhelm Thomsen qui est le plus abondamment et fréquemment employée; elle est connue de tout étudiant en linguistique, qui la garde à portée de sa main comme guide et manuel. Si étrange que cela puisse paraître, elle constitue le seul exposé d'ensemble de toute l'histoire de la linguistique qui ait jamais vu le jour. La raison en est évidemment l'extrême diversité des instruments de l'orchestre qu'il faut maîtriser, et l'extraordinaire énergie expansive et synthétique que doit posséder le chef pour faire sonner cet ensemble à l'unisson tout en respectant le rôle de chaque instrument. Le champ de la linguistique couvre la terre entière: sa richesse est immense, riche est son histoire comme l'humanité même. Ils sont très rares, ceux qui pourront gravir ce podium, et seul, l' élu des Dieux y aura le premier accès.

L' "Histoire de la linguistique" formait le premier maillon de tout un cycle de conférences, "Introduction à la linguistique" (*Indledning til sprogvidenskaben*), que Vilhelm Thomsen donnait alors sous une forme révisée – chose à savoir si l'on veut pouvoir lire correctement cet ouvrage. Le lecteur se trouvera ainsi reporté en imagination au pied de la chaire du maître; il sera à même de revivre une part de ce qui faisait l'originalité de ces conférences, et de se retremper dans l'atmosphère si particulière dont elles étaient empreintes. Le style en est simple, direct, sans apprêts, mais ressort justement par le naturel que marquent une dignité rare et une noblesse sereine. L'élégance est dans le contenu seul, jamais dans la forme; celle-ci est la plus dépouillée possible, et son mérite réside précisément en ce qu'elle ne tend

Conférence donnée le 26 janvier 1942 à l'université de Copenhague à l'occasion du centenaire de la naissance de Vilhelm Thomsen.

pas à la singularisation, mais produit, tel un mécanisme sans failles ni à-coups, l'effet qui permet à l'auditeur de saisir le contenu dans la force qui lui a été soigneusement imprimée. Tout l'exposé respire un ton amical et mesuré; un humour feutré est prêt à lui donner, là où c'est naturel, le coloris adéquat. Les linguistes et leurs œuvres défilent sous nos yeux, chacun se voyant gratifié d'un jugement objectif, dicté par l'intelligence et pesé avec soin. Le plus souvent toutefois, ce jugement prend la forme d'une caractérisation où les linguistes concernés ont eux-mêmes droit à la parole et qui laisse à l'auditeur la faculté de se forger sa propre opinion. Tout est mis à sa place avec calme, sûreté, pertinence, objectivité et sans superfétation. La méthode adopte, par exemple, le déroulement suivant: Thomsen commence par mentionner et caractériser brièvement un ouvrage, sur quoi il ajoute: "Quelques exemples pris au hasard vont définir la méthode ici appliquée". Viennent ces exemples, reproduits selon les propres termes de l'auteur, à quoi succède une simple affirmation dite d'un ton posé: "Il est évident que de cette façon on peut prouver n'importe quoi". Guidé par la main respectueuse, loyale mais ferme du maître, l'auditeur franchit en toute confiance les étapes du long voyage qui le conduit à travers l'histoire de la linguistique, en apprécie les hauts faits glorieux, en déplore les nombreux fourvoiements. Peu à peu se dégagent à son regard, avec une clarté plastique inoubliable, les grandes lignes qui soutiennent l'ensemble et que la main du maître a insensiblement tracées. Alors le paysage prend forme: les nombreux détails s'effacent petit à petit, contours et reliefs se détachent dans la lumière solaire. Les détails sont là, en bas, d'où il est toujours loisible de les tirer; exactement localisés, ils ne forment qu'une partie du tout et n'ont de valeur qu'en fonction de ce tout.

Telle était la manière de Vilhelm Thomsen, telle était sa façon de penser! La multiplicité composite des détails, il en connaissait jusqu'au moindre recoin; il ne reculait devant aucune tâche pénible en rapport avec les détails. Mais ceux-ci n'induisent jamais en confusion, on ne s'y noie pas: un esprit sûr et avisé leur assigne leur place, éliminant sans hésiter tout élément superflu; les lignes majeures sont maintenues grâce à quelques touches sereinement posées. Jamais savoir et simplicité n'ont été si heureusement alliés, un style Empire de la langue et de la pensée, où les procédés rares et toujours sobres font que seules dominent et s'harmonisent les grandes lignes, pures, dépouillées.

Le grand linguiste autrichien Hugo Schuchardt a dit un jour que le savant devrait glisser dans ses écrits spécialisés une feuille qui révèle sa profession de foi scientifique. Il ne faut guère s'attendre à trouver pareille indication dans les écrits de Vilhelm Thomsen. La conception essentielle de Thomsen en matière scientifique paraît, certes, tenir au choix du sujet comme à la méthode, mais la formuler explicitement n'était pas dans la nature de l'homme. Et pourtant, il est fatal qu'il y ait des occasions où le

chercheur est amené à donner comme en sourdine l'accord fondamental qui soutient tout le morceau. Lorsque Vilhelm Thomsen élaborait ses conférences sur l'histoire de la linguistique et prit la parole dans le programme de l'université, ce fut pour lui une de ces occasions presque inévitables, sinon de proclamer (bien loin de lui, cette pensée!), du moins de dévoiler involontairement l'orientation générale de sa recherche. A lire les mots qui figurent au début et à la fin de ce programme, malgré leur contenu tout à fait général, on a l'impression après coup d'avoir affaire à quelque chose qui est de Vilhelm Thomsen et ne peut être que de lui.

Voici quels sont les premiers mots: "De toutes les manifestations vitales de l'homme, on peut sans conteste affirmer que le langage est celle qui, de tout temps, est apparue comme la plus miraculeuse. Non seulement c'est par le langage que l'homme se révèle le plus immédiatement comme un être doué de raison et de pensée, à l'opposé de toutes les autres créatures terrestres, mais encore ce langage est, de par sa diversité infiniment changeante, l'expression la plus évidente de tout ce qui, dans le temps et dans l'espace, réunit ou sépare races et sociétés en diverses nationalités."

On peut soutenir sans grand risque de se méprendre que si ces lignes étaient détachées de tout contexte et qu'elles nous soient présentées comme anonymes, la méthode d'identification stylistique d'un auteur permettrait à l'esprit qualifié d'y déceler infailliblement la marque de Vilhelm Thomsen, non pas tant par la forme que par le fond. Songer à un autre auteur? Il ne pourrait y en avoir tout au plus qu'un: Rasmus Rask, dont le style, portant l'empreinte de son époque, est par là même de nature fort différente de celui de Thomsen, mais qui, pour le contenu, pourrait être aisément confondu avec lui, témoin ce passage analogue chez Rask: "Les moyens de déceler quelques traces dans la nuit de l'Antiquité existent réellement... La religion, les mœurs, les us et coutumes, les institutions des peuples, telles que nous les connaissons des âges les plus reculés, pourraient nous fournir mainte indication sur la parenté et l'origine de ces peuples. L'état dans lequel ils nous apparaissent la première fois, peut toujours nous amener à tirer quelques conclusions sur leur état antérieur ou sur la façon dont ils sont parvenus à l'état qui est le leur actuellement. Mais aucun moyen de connaître la parenté et l'origine des nations dans la grise Antiquité où l'Histoire nous abandonne, n'est aussi important que *le langage*."

On a souvent comparé Rasmus Rask et Vilhelm Thomsen d'un point de vue extérieur et secondaire, tentation à laquelle invitent les deux plus grands linguistes danois. Les spécialistes se sont toujours et fort justement gardés de tels rapprochements, faisant au contraire ressortir les différences manifestes qu'il y a entre les deux savants. Un fait est indéniable: ces deux esprits eussent-ils appartenu à deux planètes différentes, qu'on découvrirait qu'ils sont étroitement apparentés et que leur communauté de vues tient à un seul trait fondamental, à savoir que, pour l'un et l'autre, le langage est la

clef des races et des sociétés, la clef de l'homme, la clef des énigmes de l'Histoire et de la Préhistoire. L'objet de leur quête, c'est le langage en tant que "manifestation vitale", surtout dans le sens collectif et dynamique, en tant qu' "expression de tout ce qui réunit ou sépare races et sociétés en diverses nationalités", "parenté et origine des nations". Il est vrai que Rask renonça un beau jour à cette idée fondamentale: dans le conflit qui opposait en lui romantisme à rationalisme et qui définit l'apogée mais aussi la tragédie de sa vie, le rationalisme remporta une victoire totale. Au déchirement tragique de Rask répond, chez Thomsen, une harmonie personnelle non moins marquée; du début jusqu'à la fin, Thomsen ignore les luttes intérieures et put ainsi rester fidèle à son principe ethno-historique. C'est cette véritable foi qui, imprégnant toute la carrière de Vilhelm Thomsen, préside aux données des problèmes et aux solutions qu'y apporte le savant. Dans le double domaine où son apport s'est effectué et qui a retenu son intérêt premier: *l'étude des emprunts*, ces mots qui témoignent d'une influence de civilisation et qui sont passés d'une langue dans l'autre, preuves tangibles d'anciens rapports entre les nations, et *le déchiffrement des inscriptions*, grâce à quoi l'histoire des peuples ou de vieilles migrations sont mises au jour, dans ce double domaine, donc, c'est assurément chez Thomsen comme chez le jeune Rask le linguiste qui opère avec les instruments et les méthodes spécifiques de la science du langage, mais c'est le philologue, l'historien, l'humaniste qui s'émue et s'enflamme à la rencontre de l'homme, de tout le genre humain. Ce trait commun rapproche singulièrement nos deux linguistes majeurs et leur vaut une position tout à fait particulière. L'intérêt pour l'Histoire est fort répandu, mais, dans le domaine des langues, il a le plus souvent conduit au dilettantisme et aux hypothèses chimériques. En dehors de Rask et de Thomsen, il n'est guère possible de nommer des linguistes comparatistes qui soient parvenus, sous l'impulsion de cet intérêt pour l'Histoire, à un savoir aussi étendu et remarquable.

C'est ce leitmotiv qui oriente les intérêts de Vilhelm Thomsen et qui donne son ampleur et ses limites à sa production. A l'époque de Rask, c'est-à-dire au moment où fut fondée la linguistique génétique et reconnu le lien historique entre les diverses langues indo-européennes, il était tout naturel que l'intérêt historique constituât une donnée de base. Or, avec l'étude de plus en plus poussée des rapports de filiation entre les langues, il était normal que cette conception glissât peu à peu au second-plan, pour faire place, à mesure que le siècle avançait, à une véritable science du langage, une linguistique indo-européenne, qui déborda rarement le cadre de la langue et qui, en se repliant de plus en plus sur elle-même, se concentra sur le fonctionnement des rouages qui forment le mécanisme interne des rapports entre les langues. La belle technique élaborée à partir de ces données avait de quoi séduire en elle-même par les combinaisons subtiles qu'elle engendrait, dont la plus étonnante peut-être fut la découverte de Karl

Verner établissant une parenté entre les consonnes des langues germaniques et l'accent en vieil indien. Aucun doute que ces rapports aient vivement intéressé le contemporain de Karl Verner qu'était Vilhelm Thomsen: lui-même s'occupa activement de ces sujets, et Otto Jespersen a témoigné du climat d'enthousiasme qui présidait aux conférences de Thomsen sur ces découvertes. Mais Thomsen n'a jamais eu vraiment part à tout ce développement, de même qu'il ne s'est jamais passionné pour la théorie du langage, l'étude de la structure interne de la langue, pratiquée au XIX^e siècle par de rares mais grands spécialistes et précisément fondée par Rask. L'étude de la langue pour la langue, sous quelque forme qu'elle se manifestât, génétique ou théorie linguistique, voilà qui n'alluma guère la flamme sacrée chez Thomsen! L' "Histoire de la linguistique" s'achève sur ces lignes:

"Plus le regard embrasse la multiplicité des langues, plus nous les approfondissons, et plus nombreuses sont les questions d'ordre général ou particulier qui se posent à nous et exigent une réponse. Là, il y a largement de quoi faire... mais, en revanche, il y aurait tout lieu, si l'on pense à certaines tendances qui se font jour actuellement, de rappeler qu'il y a des limites à ce qu'on peut savoir et à ce qui ne doit pas rester de vagues hypothèses, mais faire vraiment progresser la science; qu'il y a des points où il faut se résigner, ou, comme dit Quintilien, "Inter virtutes grammatici habebitur aliqua nescire."

Ici, Vilhelm Thomsen vise certains courants à l'étranger, surtout en Allemagne peut-être, courants qui gagnaient la linguistique indo-européenne, où la technique interne s'était figée en simple savoir-faire, sans esprit ni ouvertures; c'étaient des mouvements qui, pour être toujours à même de résoudre mécaniquement maints problèmes de détails, ne s'étaient pas moins retranchés des conceptions nouvelles, des innovations fructueuses, et qui, face à certains problèmes de détails, tout aussi nombreux, qu'ils ne pouvaient résoudre par la méthode mécanique, essayaient de s'en tirer par l'accumulation d'hypothèses peu plausibles et souvent mal étayées. On demandait l'impossible à cette méthode et on aboutissait ainsi à l'opposé du but recherché, au subjectivisme et à l'arbitraire. Pareille démarche n'était pas dans la nature de Vilhelm Thomsen, tant s'en faut! Lui désirait établir des distinctions et tranchait le plus vivement entre "ce qu'on peut savoir" et "ce qui doit rester de vagues hypothèses", en somme entre ce qu'on sait en toute certitude et ce qu'on ne sait pas de façon tout à fait sûre. C'est cette attitude bien définie qui fait que les travaux scientifiques de Vilhelm Thomsen sont d'une rare perfection, et que ses résultats ont une force de conviction inébranlable, s'élevant, à proprement parler, au-dessus de leur temps et de leur milieu. Il va de soi que toute œuvre scientifique porte la marque de son époque et qu'elle est, d'où qu'on se place, susceptible de correction, de révision, et, à cet égard, la production de Vilhelm Thomsen partage le lot de tout écrit humain: ce serait rendre un bien

mauvais service à notre grand linguiste que de le prétendre infailible, et lui-même, tant pour ce qui concerne l'étude des emprunts que pour ce qui touche au déchiffrement des inscriptions, a modifié, avec le temps, ses idées sur plus d'un point. Voilà qui ne manquera pas de frapper quiconque mettra en parallèle son "Supplément de 1919" (*Efterskrift 1919*) et sa thèse de doctorat de 50 années antérieure et consacrée aux emprunts germaniques en finnois, ou comparera sa traduction danoise des inscriptions de l'ancien turc (1922) avec sa traduction française des mêmes inscriptions (1896). La stagnation n'était pas son fait: "Tout progressait en lui", comme l'a si bien dit Georg Brandes. Néanmoins, pour ce qui est du contenu de base, des résultats principaux et des idées directrices, il y a chez Vilhelm Thomsen une sûreté inébranlable, une solidité qui n'a pas besoin d'artifices ni de grands mots pour se faire valoir, mais qui, sous quelque angle qu'on la prenne, repose sur des faits et des preuves irréfutables, ou plus exactement sur des faits et tout un réseau de preuves étroitement reliés. Voilà pourquoi le temps n'a guère eu prise sur les écrits de Vilhelm Thomsen: ceux-ci conservent leur fraîcheur originelle et se dressent au royaume de la science tels des monuments intemporels.

Ce trait définit la dialectique de Vilhelm Thomsen, et dans ses écrits, et dans ses cours: le linguiste élimine avec élégance tous les éléments de second-plan, repousse dédaigneusement doctrines et théories, échafaude avec sûreté à partir des seuls faits, de tout ce qui peut être irréfutablement prouvé. Lecteurs et auditeurs se trouvent confrontés à ces faits, l'auteur s'effaçant devant eux: ce sont les faits qui parlent, seule la vérité est recherchée, rien qu'elle. Et c'est précisément en cela que la dialectique de Thomsen est toute plasticité, accessibilité: aucun raisonnement, aucune démonstration qui ne soit d'un abord facile, quelques difficultés qu'elle implique et si réduites que soient les connaissances préliminaires du lecteur; c'est pour chacun, spécialiste ou profane, une grande expérience intellectuelle que de suivre pas à pas l'argumentation du maître. Un exemple parmi tant d'autres en est l'étude intitulée *Sur le système des consonnes dans la langue ouigoure* (publiée en français en 1901): même celui qui ne possède pas de notions élémentaires de turc est capable de suivre la démonstration et de juger la valeur des résultats; il faudrait donner ce petit livre à tout étudiant qui aborde des études philologiques, en quelque matière que ce soit, afin de lui montrer ce qu'est véritablement la science.

On a voulu, mais à tort, déduire de ces qualités que Vilhelm Thomsen se refusait systématiquement aux hypothèses. Rien n'est plus faux, et on l'a par ailleurs largement souligné. C'est uniquement des "vagues hypothèses" qu'il faut se garder, dit-il. Lui-même ne manquait assurément ni d'imagination ni d'audace, et, très souvent, il souligne dans ses écrits, tout en veillant à bien distinguer entre ce qui est certain et ce qui ne l'est pas, que ce qu'il avance est une simple hypothèse, mais – est-il en mesure d'ajouter – une

hypothèse sérieuse et plausible. L'hypothèse était son instrument de travail. Ce qu'il rejetait impitoyablement, c'étaient les chimères et les fantasmes. Il ne s'attachait, dans toutes ses recherches, qu'à ce qui est évident, immédiatement visible à l'esprit. Et il préférait asseoir cette belle et simple évidence sur le plus grand nombre de faits dans divers domaines, sur des témoignages se recoupant en histoire, archéologie, linguistique. Comme empiriste, il s'en tenait radicalement aux faits; son talent singulier, procédant à la fois de pénétration infallible, d'un don de synthèse très prononcé et d'intuition géniale, lui permettait de découvrir les grandes vérités derrière les petites évidences. On a dit fort justement à son propos que si le roi Midas avait le don de changer en or tout ce qui lui tombait sous la main, lui avait reçu la grâce divine de conférer ordre et clarté à tout ce qu'il touchait.

Tel est le portrait du chercheur: sans dévier un instant de l'examen approfondi des faits indiscutables qu'il a soigneusement réunis après les avoir tirés du plus grand nombre de sources possible, puis qu'il a passés au crible de son jugement en séparant le secondaire de l'essentiel, il part en quête de l'évidence la plus simple. Aucun moyen n'est épargné jusqu'à ce que le travail soit mené à bonne fin et ne laisse rien à désirer. La méthode est appliquée de préférence dans les domaines où elle peut jeter un éclairage nouveau sur l'histoire de l'humanité.

Il n'est pas surprenant qu'en ce fondant sur ce principe, Vilhelm Thomsen ait pu être relativement moins captivé par les recherches linguistiques indo-européennes, dans l'état techniquement assez avancé où elles se trouvaient alors. Il y manquait par trop l'esprit humaniste, et, dans ce domaine, la vérité cédait peu à peu la place aux hypothèses incohérentes. Or, c'est une preuve de plus de l'intelligence et de la force de Vilhelm Thomsen que sa pensée a su introduire de l'ordre et de la clarté même dans ce domaine. Il est bien connu que c'est Vilhelm Thomsen qui, en 1874, découvrit le premier la loi des palatales, selon laquelle il était prouvé que le système vocalique du grec était antérieur à celui de l'indien. Mais seuls les auditeurs de ses cours profitèrent de cette découverte, car, pour éviter une polémique sur une question de priorité, il mit de côté l'étude qu'il avait écrite sur ce sujet dès 1877. L'honneur lui importait peu, à condition que la vérité fût trouvée. Son traité ne parut qu'en 1920 sous le titre: *Der arische a-laut und die palatale*. Il est curieux de constater à présent que la loi des palatales constitue peut-être la découverte de la linguistique européenne qui a eu la plus grande importance historique. Cette loi, qui prouvait clairement que, sur un point fondamental, l'indien n'était pas une langue originelle, fut la première à avoir pour conséquence qu'on renonça à la vieille conception de la priorité du sanscrit dans la classe des langues indo-européennes – ce qui avait pour condition première que la méthode de comparaison génétique pût être parfaitement mise au point.

Il y a, comme cela a déjà été souligné, un rapport singulier entre la loi des palatales et quelques-uns des travaux de Thomsen dans le domaine des langues romanes, je pense plus spécialement aux deux études écrites en français et publiées en 1875 (soit à l'époque où Thomsen énonça la loi des palatales): *Remarques sur la phonétique romane: L'i parasite et les consonnes mouillées en français* et *Phonétique française: e + i en français*. Dans ces deux importantes contributions à l'histoire de la langue française, ce sont également les consonnes palatalisées et le rôle qu'elles tiennent dans l'évolution historique de la langue, qui sont l'objet des recherches. D'une façon générale, les langues romanes forment un domaine où se dénote, chez Thomsen, la joie au travail – davantage peut-être qu'en ce qui touche aux problèmes du ressort indo-européen. Il n'est pas exclu qu'une des raisons majeures en ait été la volonté d'émancipation affichée par certains grands philologues romans par rapport à la tendance mécanisatrice en linguistique historique. Dans ce même ordre d'idées, Thomsen nous a légué le résultat de recherches de caractère interne, chose qui, normalement, le touchait d'assez loin. C'est surtout son étude de 1879 sur l'étymologie du verbe français *aller* (*Andare – andar – anar – aller*), expliquée à partir du latin *ambulare*, qui, sur le plan de la méthode, a joué un rôle décisif en soutenant que certaines parties du vocabulaire ne sont pas régies par les lois normales de la phonétique, ou, comme le formule Thomsen lui-même, qu'il y a des mots qui "échappent aux lois et aux règles, ...des mots qui, en raison de leur usage fréquent et de la plus grande intelligibilité qui en résulte, même s'ils sont prononcés moins distinctement, sont soumis à des variations plus fortes que d'autres mots, et qui, par conséquent, suivent en partie leur propre chemin", fait dont on a reconnu par la suite le bien-fondé. Ici encore, c'est la simple évidence des faits qui importe pour Thomsen, bien plus que toutes les doctrines et les théories. Il est impossible de sacrifier l'étymologie évidente aux impératifs rigoureux d'une méthode artisanale. Il y a, dans le domaine roman, d'autres travaux de Thomsen qui témoignent de son savoir et de son intérêt en la matière, et pour les langues romanes en soi (ainsi son traité sur l'étymologie du fr. *vide*, *vider*, 1874), et pour le passage historique du latin au roman (*Latin og romansk*, "Latin et roman", 1876).

Ces ouvrages ne représentent toutefois qu'une part secondaire de l'œuvre de Thomsen, son apport capital étant *les études sur les emprunts et le déchiffrement des inscriptions*. C'est là que tous ses dons ont trouvé leur plus bel épanouissement, que son intérêt pour l'histoire de l'humanité s'est affirmé pleinement; c'est là encore qu'il a conjugué méthodes historique, archéologique, philologique et linguistique, pour les appliquer ensemble dans son génie de découvreur.

De ses recherches sur les emprunts en finnois, son ouvrage "Rapports entre les langues finnoises et baltes (lituano-lettonnes)" (*Berøringer mellem de finske og de baltiske (litauisk-lettiske) sprog*), publié en 1890, est sans doute le

plus parfait techniquement par la maturité supérieure qu'il démontre en regard du travail de débutant qu'était l'étude consacrée aux emprunts germaniques en finnois. C'est un modèle de savoir, de perspicacité d'intuition et de méthode. Mais la thèse de 1869, "Influence de la classe linguistique gothique sur la finnoise" (*Den gotiske sprogklasses indflydelse på den finske*), est également exemplaire, et elle a, pour les contemporains, été une telle révélation qu'on n'hésite pas à dire qu'elle a "fait date"; en outre, elle traitait d'une spécialité comptant d'assez nombreux adeptes, domaine qui, en un certain sens, occupe une place plus centrale dans la recherche, et elle devait, de ce fait, avoir des répercussions plus fortes. Par le canal de la linguistique, Vilhelm Thomsen établit dans cette étude que des tribus germaniques et finnoises ont voisiné au temps de la Préhistoire. Mais plus marquées encore que ce résultat historique (qui a peut-être mis en branle l'intérêt de Thomsen) ont été les conséquences que le savant a pu en tirer pour la méthode et la recherche linguistiques: les emprunts germaniques pétrifiés en finnois fournirent des jalons chronologiques qui avaient jusqu'alors fait défaut en finno-ougrien, et confirmèrent d'une façon étonnante et sous un aspect imprévu les reconstructions du germanique primitif.

Aux études sur les emprunts, mais dans une acception un peu plus large, on peut aussi rattacher *The Relations between Ancient Russia and Scandinavia and the Origin of the Russian State* (1877). Ici plus qu'ailleurs, Thomsen se révèle historien, et, s'appuyant sur son savoir philologique étendu et sûr, il est à même de critiquer les sources grecques, russes, arabes et nordiques de l'histoire primitive de l'empire russe. Mais la preuve décisive que l'empire russe a été fondé par des Scandinaves originaires de Roslagen (Suède), est fournie à partir de noms propres du russe ancien et d'emprunts nordiques en russe.

C'est néanmoins par le déchiffrement des inscriptions que le cerveau génial de Vilhelm Thomsen a permis à la science de remporter ses plus éclatantes victoires. Le déchiffrement des inscriptions du turc ancien (*Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'énisséï*, 1893; *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, 1896) peut être tenu pour une prouesse unique dans toute l'histoire de la science. Sans s'aider d'autre chose que de quelques mots chinois épars et en partie illisibles, Vilhelm Thomsen parvint à déchiffrer ces longues inscriptions notées en un alphabet inconnu et à un stade jusqu'alors ignoré du développement de la langue turque. Et cette découverte exceptionnelle en soi allait se révéler d'une importance capitale pour l'histoire de l'Asie Centrale et pour la linguistique turque. Là encore, le but visé fut atteint grâce à une conjonction des méthodes linguistique, philologique et historique, alliée à un minutieux travail en profondeur et à une géniale technique de découvreur.

Durant la dernière partie de sa vie, Vilhelm Thomsen approfondit de plus en plus l'étude de la langue turque. S'y rattachent quelques travaux sur des manuscrits ouïgoures en caractères runiques du Turkestan chinois (*Ein*

Blatt in türkischer "Runen"-schrift aus Turfan, 1910; Dr. M. A. Stein's *Manuscripts in Turkish "Runic" Script*, 1912) ainsi que l'étude déjà citée sur le système des consonnes en langue ouigoure, travail qui démontre brillamment la primitivité de ce système consonantique. Ajoutons à cette liste un traité publié en 1916: *Turcica*. Le rôle de Vilhelm Thomsen fut également décisif dans la question du déchiffrement des runes hongroises, qui sont en relation avec les runes de l'ancien turc (*Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós*, 1917).

Vilhelm Thomsen se passionna aussi pour le déchiffrement des inscriptions de tout le Bassin méditerranéen. Dans sa petite mais importante étude, *Remarques sur la parenté de la langue étrusque* (1899), il étaye la tradition antique de l'immigration des Etrusques de l'est en Italie d'arguments linguistiques désignant le Caucase comme le point de départ de l'émigration. Il faut bien dire que de toutes les hypothèses qui ont été émises à propos des recherches très controversées sur la langue étrusque, celle-ci est la seule qui puisse se défendre. Et dans ses *Etudes lyciennes* (de 1899 également), Thomsen a contribué plus que tout autre à faire comprendre les inscriptions lyciennes d'Asie Mineure.

Vilhelm Thomsen a embrassé bien d'autres domaines, jetant des lumières nouvelles sur nombre d'entre eux. C'est ainsi qu'il faut encore signaler son apport à la grammaire hongroise (*Kleine Bemerkungen zur objektiven Konjugation des ungarischen Verbums*, 1912), à l'histoire de la langue et à la dialectologie danoises: sa grammaire de l'idiome parlé à Bornholm (*Bornholmsk sprogkræft*, 1908, en collaboration avec Ludvig Wimmer) et son article "Sur l'origine de quelques particularités de l'orthographe danoise" (*Om oprindelsen til nogle ejendommeligheder i den danske retskrivning*, 1892), expliquant la graphie *ld* et *nd* comme preuve d'une ancienne prononciation palatale; enfin, sa contribution aux recherches sur les runes nordiques, "Que signifie le *tawido* de la corne d'or?" (*Hvad betyder guldhornets tawido?*, 1897). Dans des écrits de vulgarisation, il a ouvert des perspectives sur divers domaines et problèmes. A ce propos, il convient de relever plus spécialement les discours prononcés lors de la fête annuelle de l'université en 1902 ("La langue universelle de la science", *Videnskabens fællessprog*, sur le rôle du latin et la question d'une langue internationale artificielle) et en 1908 ("La philologie orientale au Danemark", *Den orientalske filologi i Danmark*).

Vilhelm Thomsen fut nommé maître de conférences à l'université de Copenhague en 1871; il exerça comme professeur de 1887 à 1913. Il fut notre premier professeur de linguistique comparée et, même après sa retraite, il donna jusqu'en 1916 des cours de finnois et d'ancien turc.

Il y a peu de temps que Vilhelm Thomsen nous a quittés. Nombreux, ceux qui ont pris la parole pour honorer sa mémoire, nombreux également, ceux en qui son souvenir demeure vivant. Et pourtant le destin a voulu que celui à qui il a été donné aujourd'hui de prendre la parole,

appartienne à la génération qui n'est déjà plus celle des élèves de Thomsen. Profitons de cette circonstance pour dire que son souvenir vit aussi en nous, qui ne l'avons pas connu. Le nom et l'œuvre de Vilhelm Thomsen se perpétuent magnifiquement dans notre enseignement et dans notre recherche : ses travaux sont sur le bureau de tous les linguistes. Devant le bâtiment principal de cette université, son buste nous contemple journellement, symbole de tradition et d'idéal. Son souvenir d'homme nous est également présent. Son esprit est là, indéfinissable, comme un pressant appel. Ses yeux étrangement clairs et au regard assuré sont pour nous une étoile qui nous guide. Nous le voyons devant nous : l'être d'élite, conscient de la vérité, face à face avec l'homme et l'humanité entière.

Traduit du danois par François Marchetti.

Pour tout ouvrage écrit en danois par Vilhelm Thomsen, nous avons donné le titre en traduction française, le titre original étant indiqué en italiques dans une parenthèse subséquente. Pour les ouvrages écrits directement en français, allemand et anglais, nous avons laissé les titres originaux (indiqués aussi en italiques).



HOLGER PEDERSEN

7 avril 1867–25 octobre 1953

1954

Le linguiste français Antoine Meillet a dit une fois que si l'on pouvait mesurer l'apport linguistique d'un pays en tenant compte du nombre de ses habitants, le Danemark tiendrait une place de choix dans le concert des nations.

La science danoise et internationale a perdu en Holger Pedersen une de ces personnalités majeures qui, de Rasmus Rask à Vilhelm Thomsen, Karl Verner et Herman Möller, ont valu au Danemark cette position très enviable. Mais si, après une longue et vaste activité, l'homme n'est plus, l'œuvre, elle, demeurera appréciée et sera poursuivie par d'autres, de même que le souvenir de Holger Pedersen se perpétuera parmi ses collègues et ses élèves, non seulement à l'université où il enseigna, mais de par le monde entier.

A Holger Pedersen furent décernés de grands honneurs. Il reçut la grand-croix de l'ordre du Danebrog en 1950 et, la même année, fut nommé membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; il fit partie d'un grand nombre d'autres académies scientifiques et il était notamment membre d'honneur de la Linguistic Society of America. Il était également docteur *honoris causa* des universités de Bordeaux, Gand, Dublin, du Pays de Galles, d'Uppsala, Tartu, Helsinki, Aarhus et Prague. En 1902 l'université de Bâle lui avait offert la chaire de linguistique, et en 1908 l'université de Strasbourg (alors allemande) lui avait fait la même proposition, mais il avait refusé ces deux nominations. En 1913, tenu pour le plus grand spécialiste de linguistique celtique, il eut l'honneur insigne d'être invité à donner des conférences sur ce sujet à la School of Irish Learning de Dublin. En 1925, il professa au Collège de France à titre de conférencier invité. En 1937, pour son 70^e anniversaire, il se vit remettre un grand volume international de "Mélanges". De 1934 à 1938, il occupa le poste de président de l'Académie des Sciences et des Lettres de Danemark.

Mais tous ces lauriers n'empêchèrent pas Holger Pedersen de rester toute

Holger Pedersen, 7 avril 1867–25 octobre 1953. Programme de l'université de Copenhague pour sa fête annuelle, novembre 1954.

sa vie un être simple, naturel et franc. Sa personnalité toute de pondération et d'équilibre se parachevait d'une grande dignité naturelle, qui conférait beaucoup de poids à ses actes et à ses paroles, et ne manquait jamais de causer une profonde impression. Il demeura dans son essence le savant confiant et serein qu'il était, et l'on peut, sans hésiter, reprendre à son propos les mots qu'il tint sur Vilhelm Thomsen, le jour où fut inauguré son buste à l'université de Copenhague: "Il n'était pas de ceux dont on lit quotidiennement le nom dans le journal, parce qu'ils profitent de toute circonstance pour donner publiquement leur avis". De même, pour caractériser sa vie, on peut user des termes employés par Holger Pedersen pour définir celle de Thomsen: "Elle n'abonda point en événements extérieurs notables, mais fut riche de travail et de résultats."

Holger Pedersen garda toujours l'empreinte de ses origines, de son terroir et de sa race. Il était d'extraction modeste et avait appris l'art de la modération et de l'autodiscipline. Le père, instituteur à Gelballe près de Lunderskov, mourut alors que son fils avait seulement neuf ans, mais Holger Pedersen a dit de lui qu'il l'avait influencé plus que quiconque. Quant à sa mère, qui atteignit l'âge de 94 ans, il lui devait, affirmait-il, tout ce que lui avait apporté la vie. C'est grâce à son esprit de sacrifice et à sa clairvoyance à elle qu'il put entrer à la "Katedralskole" de Ribe, où le fils du pauvre instituteur passa son baccalauréat avec mention spéciale en 1885. Le foyer de son enfance, tout proche de la frontière dessinée par la Kongeaa, fut marqué d'un vif sentiment national qu'il ne renia jamais. Né fils d'instituteur, il le resta, nourrissant la plus grande estime pour le corps enseignant primaire et pratiquant fortement son style de vie. En lui s'étaient conjuguées les meilleures qualités de la race jutlandaise: fidélité, persévérance, assurance tranquille et sereine. Holger Pedersen était un bon Danois du peuple, à qui son haut rang international ne tourna jamais la tête.

Un des événements les plus mémorables de l'histoire de la linguistique danoise a été en 1834 la publication, dans l'édition des *Œuvres Complètes* de Rasmus Rask, du récit de la vie de Rask par N.-M. Petersen, exposé détaillé, vivant, chaleureux, et d'un abord facile. Selon tous les témoignages, il n'est guère de linguiste danois qui n'ait lu ce récit très tôt, parfois même sur les bancs de l'école, et n'en ait été inspiré de façon décisive. Il en alla ainsi pour Holger Pedersen qui, encore écolier, avait déjà établi son programme de vie: la découverte des correspondances phonétiques régulières (appelées "lois phonétiques") l'ayant frappé, il avait décidé de vouer son existence à une étude comparative des langues indo-européennes. La meilleure préparation à cette discipline que pouvait alors offrir l'université était l'agrégation avec le grec comme première matière, le latin et le danois comme matières secondaires: Holger Pedersen y fut reçu en 1890 (il fut d'ailleurs le premier à obtenir la mention générale "très honorable" à cet examen créé en 1883 et remplaçant l'ancienne agrégation dite "philologique-

historique"¹). Etudiant, il avait suivi non seulement les cours des professeurs de grec, latin et danois (Gertz, Wimmer), mais également ceux de Karl Verner, Vilhelm Thomsen et Herman Möller, ce dernier ayant sur lui la plus grande influence. Il avait habité à la Fondation Elers, où il s'était lié avec le directeur de l'établissement, le philologue classique J. L. Ussing, qui comptait aussi parmi ses professeurs et à qui il vouait une affection toute particulière: on a conservé une quantité notable de lettres de Holger Pedersen à lui². Grâce à des soutiens, à l'obtention desquels Ussing ne fut pas étranger, Holger Pedersen put accomplir de 1892 à 1896 un voyage d'études scientifiques. La première étape en fut Leipzig, alors un des centres de la linguistique; il y suivit des cours chez Karl Brugmann, Aug. Leskien, Ernst Windisch et Ed. Sievers. Quoique ses sentiments pour l'Allemagne ne fussent pas empreints de sympathie et qu'il n'eût pas une impression agréable de ce que, pendant des années, il allait appeler avec dégoût "la machine universitaire allemande", il trouva là-bas un milieu propice à son tempérament et à ses intérêts scientifiques, et, en fin de compte, il y resta bien plus longtemps que prévu. A Leipzig, il fut surtout influencé par le cercle de Brugmann, et c'est sous son égide qu'il présenta, en janvier 1893, le résultat de ses recherches sur le *s* indo-européen en slave, travail qui fut ensuite publié à l'instigation de Brugmann dans *Indogermanische Forschungen* (1895). Cette étude constitue une démonstration modèle des "correspondances phonétiques régulières" et elle est très révélatrice de la méthode appliquée par Holger Pedersen dans ses recherches; elle reste une contribution importante à l'histoire des langues slaves.

Sans négliger le moins du monde les autres classes de langues indo-européennes, à l'étude desquelles il a toute sa vie largement contribué, Holger Pedersen se concentra sur les classes dont l'appartenance à la famille indo-européenne avait été le plus tardivement reconnue: celtique, arménien, albanais, et lors de son séjour en Allemagne il projetait déjà des voyages d'études en Albanie, au Pays de Galles, en Irlande, se proposant aussi d'aller enquêter parmi les colonies arméniennes de Vienne et de Venise. En mars 1893, il s'embarqua avec Brugmann pour Corfou: hormis quelques brèves incursions en Albanie, à Athènes et, pour le besoin de ses études arméniennes, à Venise, il y resta jusqu'en août de la même année, notant un nombre considérable de textes albanais qui allaient être commu-

¹ Durant les 22 ans où l'examen créé en 1883 resta en vigueur à la Faculté des Lettres il n'y eut, en dehors de Holger Pedersen, qu'un seul candidat à obtenir la mention "tres honorable" sur l'ensemble des épreuves: le futur proviseur Julius Nielsen (1897).

² Ces lettres ont été mises au jour alors que s'effectuait l'ultime rédaction de la présente nécrologie. Elles jettent tout spécialement des lumières sur les voyages d'études de Holger Pedersen à l'étranger.

niqués par Brugmann et Leskien, assistés de Gustav Meyer¹, à l'Académie des Sciences et des Lettres de Saxe, puis publiés dans les *Abhandlungen* de cette société en 1895.

Holger Pedersen passa quelques mois à Moscou en 1894: il y rencontra, entre autres, le linguiste finnois J. J. Mikkola, qui devait devenir un ami intime pour le restant de sa vie, suivit des cours chez F. F. Fortunatov et fit la connaissance des linguistes Korš et Sachmatov, assistant même à la soutenance de thèse de ce dernier. Après un séjour à Berlin (où il tira grand profit des cours de Joh. Schmidt et rien du tout de ceux de Georg v. d. Gabelentz), il gagna Greifswald pour y étudier le celtique chez Zimmer. Le séjour en Irlande s'étendit de l'été à l'hiver 1895 et se plaça surtout dans l'archipel d'Aran, à l'ouest de Galway.

Durant son séjour aux îles, Holger Pedersen nota quantité de textes et établit d'importants fichiers en vue d'une grammaire du dialecte parlé là-bas. Ces documents ont été conservés, mais Holger Pedersen s'est opposé à leur publication. Il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, sans que Holger Pedersen l'ait su, Franz Nikolaus Finck l'avait précédé d'un an dans les îles, publiant dès 1896 comme thèse à l'université de Marbourg un dictionnaire du dialecte qui devait, par la suite, être inclus dans son exposé plus développé de la phonétique et de la grammaire du dialecte (1899): ce travail allait ainsi constituer la toute première étude scientifique publiée d'un dialecte de l'irlandais moderne. Finck avait commis plusieurs fautes: Holger Pedersen consacra un article à quelques-unes d'entre elles. Sinon, il se borna à des remarques détaillées qu'il adressa directement à Finck et que celui-ci publia comme "Nachträge" (47 pages). Holger Pedersen a, en outre, utilisé ses observations sur le dialecte d'Aran (qui est d'un caractère particulièrement primitif et par conséquent d'une importance spéciale pour l'histoire des langues celtiques) dans ses autres travaux consacrés au celtique, dont le plus important est la *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen* (I-II, 1415 pages, 1909-1913), ouvrage gigantesque par lequel Holger Pedersen a fondé la linguistique celtique moderne (édition abrégée et mise à jour en collaboration avec Henry Lewis, sous le titre de *A Concise Celtic Grammar*, 1937).

Par la suite, Holger Pedersen ne put effectuer que de rares voyages d'études, d'une part pour des raisons économiques, mais aussi parce qu'un sens très aigu du devoir le retenait à ses obligations universitaires au Danemark. En 1898, il passa l'été à Saint-Petersbourg. En 1900, projetant de se rendre au Caucase, il eut le malheur de se faire dévaliser à Varsovie et ne put poursuivre son voyage.

¹ De Gustav Meyer, l'albanologue *prae ceteris*, Holger Pedersen dit dans une lettre à Ussing: "Le professeur Meyer n'a jamais mis les pieds en Albanie: il est trop paresseux, ou peut-être n'ose-t-il pas".

Après son retour à Copenhague en 1896, Holger Pedersen prépara sa thèse de doctorat: *Aspirationen i Irsk, en sproghistorisk Undersøgelse, Første Del med et Tillæg: Theser til den indoeuropæiske Sproghistorie* (L'aspiration en irlandais, étude de linguistique historique; première partie avec annexe: thèses pour une histoire de la langue indo-européenne). Il avait choisi le celtique comme sujet de sa thèse, dans l'espoir qu'on créerait une chaire pour lui dans cette discipline. Sur ces entrefaites, Karl Verner mourut le 5 novembre 1896, disparition qualifiée par Holger Pedersen lui-même d'inattendue, ce qui ne peut laisser de surprendre étant donné que, depuis 11 ans, Verner était en très mauvaise santé: on comprendra mieux la réaction de Holger Pedersen quand on saura qu'il a toujours joui d'une santé de fer et que, malgré une grande compassion pour les autres, il n'a guère compris ce que pouvait signifier la maladie. Avec la mort de Karl Verner tombait la chaire extraordinaire de langues et littératures slaves, et il était normal, dans ces conditions, que Holger Pedersen se fixât comme premier but de s'en montrer digne afin qu'elle fût rétablie pour lui. Il réussit à pouvoir soutenir sa thèse dès le 24 juin 1897 (avec Vilhelm Thomsen et Otto Jespersen comme membres du jury) et après avoir reçu en juillet le grade de docteur, il se déclara prêt à enseigner comme privat-docent: il commença à l'automne de 1897, ne traitant encore que du celtique, mais y adjoignant les langues slaves en 1898 (son enseignement, ultérieurement, engloba aussi le lituanien). Dans l'introduction à la soutenance de sa thèse, qui est conservée en manuscrit et qui est rédigée en un style rappelant étrangement celui de Rask, Holger Pedersen se fait l'ardent avocat des études celtiques, arguant qu'il y a "suffisamment de motifs qui m'autorisent à croire que le sujet par moi choisi recevra un bon accueil". Que les études celtiques eussent une importance particulière en raison de l'étroite parenté qui existe entre cette classe de langues et, d'une part le germanique, d'autre part l'italique, et du fait aussi des qualifications toutes particulières de Holger Pedersen en cette matière, voilà qui fut reconnu par l'université et souligné ensuite dans les propositions aux postes obtenus ultérieurement par Holger Pedersen. C'était néanmoins un avantage que, grâce à la formulation officielle de son domaine de recherches et d'enseignement, Holger Pedersen pût toucher une plus large audience que s'il n'eût été désigné que pour une chaire de celtique. En 1900 il fut nommé maître de conférences, tenu de donner des cours de linguistique comparée et plus spécialement d'assurer jusqu'à nouvel ordre l'enseignement des langues slaves à l'université de Copenhague. A cette occasion (comme à celle de la future nomination de Holger Pedersen), la Faculté des Lettres souligna que la linguistique comparée formait un domaine si vaste que l'on aurait besoin de plus d'un professeur, et ce d'autant plus que la connaissance en était exigée si une langue était la matière principale de l'agrégation (Vilhelm Thomsen faisait partie de la commission préparatoire qui en avait

fixé les modalités). Il peut sembler étrange que, durant toute la période où Holger Pedersen professa en qualité de maître de conférences, il ne parvint pas à enseigner le celtique. Ceci tient assurément à ce qu'il se sentait plus obligé vis-à-vis du slave, et, s'il donna, en outre, des cours sur l'arménien et le Zend-Avesta, c'est probablement qu'il voulait faire valoir ses mérites dans un domaine plus vaste. Après avoir refusé en 1902 la nomination proposée par l'université de Bâle (indiquons à ce sujet que, dans une lettre à Vilhelm Thomsen, il était qualifié du "plus éminent linguiste de toute la jeune génération"), il reçut, sur sa demande, en 1903, le poste de professeur extraordinaire de philologie slave et de linguistique comparée. Un peu plus de 6 mois plus tard, il était fait membre de la Faculté des Lettres. Une des premières mesures qu'il prit fut de créer un examen en philologie slave. Durant ces années-là, Holger Pedersen eut un nombre relativement grand d'auditeurs, notamment à ses cours de russe; il enseigna également d'autres langues slaves, le celtique, le lituanien et l'iranien (l'université de Copenhague n'a pas eu de professeur d'iranien avant Arthur Christensen, nommé à la chaire extraordinaire en 1918). Quand, en 1913, Vilhelm Thomsen eut fait valoir ses droits à la retraite, c'est Holger Pedersen qui fut appelé à le remplacer à la chaire de linguistique comparée, poste qu'il occupa jusqu'à sa soixante-dixième année, en 1937 (soit 50 ans après l'instauration de la chaire).

Dans son enseignement, Holger Pedersen s'efforça (et, paraît-il, avec beaucoup de bonheur dans ses années de jeunesse) de suivre la méthode inaugurée par Karl Verner: exercices pratiques, conversations et "cours" en chaque langue, rarement des conférences *ex cathedra*. Cependant, une fois titulaire de la chaire, il s'orienta davantage vers cette dernière forme d'enseignement, qui avait été la préférée de Vilhelm Thomsen et qui, il faut bien le dire, convenait mieux aux matières essentielles abordées par Holger Pedersen. Là où l'auditoire était restreint, Holger Pedersen continuait assurément de tenir la méthode de Verner pour la meilleure, mais sa nature un peu renfermée ne le prédisposait guère aux travaux pratiques qu'il remplaça fréquemment par des cours magistraux. Pour ces cours, il élaborait un manuscrit rédigé de sa propre main et presque toujours littéral, qu'il lisait à ses auditeurs sans que, chose étonnante, il en résultât le moindre soupçon de pédantisme ou de monotonie: au contraire, une atmosphère d'intimité, de douceur et de chaleur humaines planait sur ces séances. Les conférences de Holger Pedersen étaient, tout comme ses écrits, souvent minutieuses et coupées de digressions, au point que, finalement, seuls les auditeurs les plus intéressés parvenaient à maintenir leur attention. Il lui arrivait, et dans ses cours, et dans ses livres, de lancer des piques étonnamment acérées, quoique justifiées, à d'autres linguistes: aussi décelait-on sous l'exposé placide un ton d'âpreté, pourtant jamais tourné vers les jeunes pour qui Holger Pedersen fit toujours montre d'amabilité et de compréhens-

sion: il nourrissait pour ses élèves de l'affection, presque de la déférence.

Le contraste flagrant qu'il y avait entre Vilhelm Thomsen et Holger Pedersen s'exprimait aussi dans l'enseignement universitaire des deux maîtres. Vilhelm Thomsen a dit que son intérêt se trouvait là où s'achève la linguistique et commence l'histoire, tandis que Holger Pedersen, malgré tout son intérêt pour l'histoire, était plus linguiste dans le sens interne et technique du mot. Vilhelm Thomsen n'avait donné dans ses cours qu'un aperçu sommaire de la linguistique comparée indo-européenne, et sortait dans son enseignement souvent du cadre de l'indo-européen archaïque, sujet auquel Holger Pedersen, lui, s'en tenait exclusivement en tant que professeur de linguistique comparée. Holger Pedersen ne donnait pas de cours généraux sur l'indo-européen, mais il en approfondissait certains domaines: lituanien, dialectes de l'ancien grec, arménien, albanais, celtique, hittite. Du reste, il instaura comme professeur titulaire un roulement de trois séries de cours: 1. introduction à la linguistique, 2. grammaire historique et comparée du grec, 3. grammaire historique et comparée du latin. C'étaient des cours de longue durée, chaque série pouvant s'étaler sur plusieurs années. Un tel programme avait des motivations historiques et provenait en quelque sorte de la tradition germanique; il remontait à une époque où les philologues classiques se méfiaient de la linguistique et où la "grammaire comparée" voulait faire valoir ses droits en empiétant sur le terrain de la philologie classique. Mais, ainsi qu'il s'était toujours gardé des coterie allemandes, Holger Pedersen avait veillé à ne pas se laisser entraîner dans le conflit opposant linguistique et philologie classique, à laquelle, en raison même de sa formation, il resta fidèle.¹ Il attachait de surcroît une importance primordiale aux rapports de sa fonction d'enseignant avec l'examen terminal à l'université (c'est ainsi qu'il fit également partie de la Commission des Examens de la Faculté des Lettres).

Durant toute sa carrière d'universitaire, Holger Pedersen déploya une grande énergie. Il alla jusqu'à donner 9 heures de cours soigneusement préparés par semaine. S'il n'avait été atteint par la limite d'âge, sa santé inébranlable et sa capacité de travail non moins intacte lui auraient permis de poursuivre longtemps sa tâche. Mais il souhaitait lui-même céder la place aux jeunes, aux forces montantes. Toutefois, il continua de donner des cours même après sa retraite, rassemblant autour de lui une poignée de fidèles à ses leçons de tokharien et de lycien.

L'enseignement universitaire que Holger Pedersen dispensa en dehors du roulement de cours indiqué plus haut, n'était pas fonction de ce qu'il

¹ Holger Pedersen adopta ainsi un tout autre point de vue que Karl Verner, aux dires duquel "la philologie classique avait trop longtemps pesé comme un cauchemar sur la linguistique" [lettre à Otto Jespersen, 30.8.1886, Verner: *Afhandlinger og breve* (Etudes et lettres), p. 357].

pouvait avoir à révéler de neuf. Mais, à l'instar de Karl Verner, il se pliait aux désirs de ses auditeurs, parmi lesquels il ne faisait aucune distinction, élèves ou autres. Aussi n'y a-t-il qu'un lien indirect entre son enseignement pratique et ses recherches personnelles. De plus – et ceci étonne souvent le profane – nombre de ses auditeurs, même parmi les plus assidus, ont quitté ses cours sans avoir rien appris dans les domaines qui l'accaparaient le plus, lui. Seul le domaine de ses recherches se reflète dans celui de son enseignement. On peut aussi, dans une certaine mesure, en dire autant du déroulement chronologique de ses recherches qui aboutirent aux ouvrages fondamentaux consacrés aux langues nouvellement découvertes de la classe indo-européenne: tokharien, hittite et lycien.

L'activité de Holger Pedersen comme chercheur, laquelle couvrit tout le ressort indo-européen et conduisit plus tard le savant au sémite, à l'ouralien et au turc, resta, malgré toute son étendue, axée sur le terroir: bien que la contribution de Holger Pedersen à la linguistique scandinave fût relativement réduite, il a lui-même déclaré que ses recherches portaient d'un intérêt et d'un amour pour sa langue maternelle, sentiment dont il a témoigné de bien d'autres façons. A cet égard, et voilà qui est caractéristique, il soulignait qu'il ne fallait jamais laisser échapper la moindre occasion de s'exprimer dans sa langue maternelle, à condition, bien sûr, qu'on eût la possibilité de se faire comprendre. C'est pourquoi il n'hésitait pas à écrire en danois dans les publications internationales. On se rappellera aussi qu'au moment où son ami de jeunesse, le linguiste polonais J. Baudouin de Courtenay, vint donner des conférences à Copenhague en 1923, c'est en danois que Holger Pedersen prononça ses discours de bienvenue et de remerciements.

C'est en dépit de sa dialectique minutieuse – mais en partie grâce à elle aussi – que Holger Pedersen fut un éminent pédagogue. Préparant ses cours et ses livres, il ne détachait pas sa pensée de ceux qui allaient l'entendre ou le lire, et même s'il sollicitait énormément l'esprit de coopération de ses auditeurs et de ses lecteurs, il mettait toute sa conscience de pédagogue à présenter les choses d'une manière qui respectât convictions et savoir préliminaires de son public. – Sa production comporte d'importants ouvrages en danois, surtout *Sprogvidenskaben i det nittende Aarhundrede* (La Linguistique au XIX^e Siècle, 1924, qui traite du développement de la linguistique génétique) et *Russisk grammatik* (Grammaire russe, 1916). En novembre 1916, il écrivit, dans le programme de l'université, une étude intitulée *Et blik på sprogvidenskabens historie med særligt hensyn til det historiske studium av sprogets lyd* (Regard sur l'histoire de la linguistique et plus spécialement sur l'étude historique des sons du langage), qui reflète d'une façon très caractéristique sa personnalité d'auteur. A la fin de cet ouvrage, Holger Pedersen formulait un programme de travail qui inspira la jeune génération des linguistes et orienta sa propre conception dans les années ultérieures: "Il faut établir un système d'ensemble des changements phonétiques, un relevé du plus grand nombre pos-

sible de changements phonétiques constatés, en y adjoignant un essai d'explication phonétique."

Holger Pedersen fut peu à peu amené à jouer un rôle assez considérable dans l'administration et la représentation de l'université de Copenhague. Son amour chaleureux de l'institution à laquelle il appartenait lui permit de vaincre, mais au prix d'un dur combat sans doute, une certaine timidité naturelle qui sans cela aurait pu le rendre impropre à une telle activité. A maintes occasions, il représenta fort dignement l'université au Danemark et à l'étranger. Des assemblées tenues dans le cadre interne de l'université, on se rappellera ses interventions concises, bien pesées et souvent catégoriques: là, il réussissait peut-être plus à s'imposer par tout le poids de son autorité que par son argumentation proprement dite. Comme collègue, il était tout autant respecté et aimé qu'il l'avait été depuis sa jeunesse comme enseignant. Holger Pedersen assumait les fonctions de doyen de 1916 à 1918 et, lorsqu'il prit sa retraite de professeur, trente membres de la Faculté des Lettres lui marquèrent leur dévouement confraternel en lui offrant un album commémoratif. Il fut membre du Conseil de l'Université de 1922 à 1936, délégué de l'université auprès du comité directeur de la fondation Rask-Ørsted de 1931 à 1937, et recteur durant l'année universitaire 1926-1927 (année de la disparition de Vilhelm Thomsen).

Deux faits se rapportant à Holger Pedersen méritent d'être évoqués, car ils sont le résultat d'amitiés personnelles nouées de bonne heure et entretenues fidèlement au cours des années, et ils témoignent de son attachement aux institutions scientifiques danoises:

Holger Pedersen avait eu comme condisciple à Ribe le futur brasseur d'affaires Adam Levy (1867-1929), fils du banquier Martin Levy. Or, impressionné par l'activité scientifique de Holger Pedersen, Adam Levy désira faire de la Faculté des Lettres de l'université de Copenhague son légataire universel, et d'instaurer une fondation que Holger Pedersen serait chargé d'administrer. La "Fondation Martin Levy" fut créée en 1925 et ratifiée par le roi en 1930. Elle fut décernée pour la première fois en 1934, avec Holger Pedersen comme premier administrateur, et permit à de jeunes linguistes méritants d'accomplir des voyages d'études à l'étranger. — Dans sa jeunesse, Holger Pedersen s'était lié d'amitié, à Leipzig, avec le linguiste suisse Edmund Kleinhans (1870-1934), homme de grand savoir et caractère charmant, mais qui, pour des raisons de santé et autres contingences, avait peu produit et resta peu connu. A sa mort, Holger Pedersen se chargea de faire octroyer à l'université de Aarhus l'importante bibliothèque linguistique léguée par Edmund Kleinhans.

Lorsque, parvenu à un âge avancé, Holger Pedersen, professeur honoraire et privat-docent, fréquentait encore l'université, c'est souvent qu'il exprimait sa joie de voir combien elle s'était développée depuis le temps où lui y faisait ses premières armes et où la Faculté des Lettres ne comptait en tout et

pour tout que 10 chaires. L'université de Copenhague, disait-il, était devenue plus universelle; désormais elle ressemblait davantage à une université digne de ce nom. Et ceci était à la fois dans son esprit et répondait à ses aspirations les plus chères.

Parmi les papiers que nous a laissés Holger Pedersen, se trouvent les mots par lesquels il conclut sa soutenance de thèse. Profitons de l'occasion pour les rappeler:

"Maintenant que le dernier membre du jury a eu la parole, se clôt la discussion au sujet du petit livre par lequel j'ai voulu officiellement justifier mon droit à m'intituler "homme de science", livre que j'ai présenté aujourd'hui comme une modeste contribution aux grands travaux de la Science, dont l'idéal est de reconnaître la cohérence de la vie dans les plus petites comme dans les plus grandes choses. Reconnaître la cohérence de la vie implique l'aptitude à commander l'existence ou ce que, dans le langage quotidien, on appelle l'utilité pratique. Souvent l'on croit que sciences physiques et mathématiques sont seules à pouvoir faire œuvre d'utilité; pourtant il n'aurait pas fallu oublier le rôle immense qu'a joué l'humanisme dans l'affranchissement des temps modernes par rapport au moyen âge. Et nul ne peut prétendre que c'est la dernière fois que les Sciences de l'Esprit ont œuvré utilement. Or, il ne faut pas perdre de vue que l'intérêt pratique ne pourra jamais constituer le but premier de la Science, car le plus sûr moyen de ne pas atteindre l'utile est d'en faire son unique visée, tandis que le meilleur moyen d'y parvenir est d'approfondir la pure joie scientifique de la connaissance proprement dite. Celle-ci progresse selon ses lois à elle, et c'est seulement une fois le but atteint qu'on peut mesurer la portée pratique de l'acquis. Aussi conclurai-je en formant le vœu que cette université demeure à jamais le foyer de la vraie recherche scientifique, et, ajouterai-je, que cette recherche ne soit pas commandée par l'intérêt pratique mais que l'intérêt pratique en soit une émanation naturelle, tout cela afin que notre université devienne le bastion le plus solide de ce pays et que notre peuple puisse fournir au progrès de l'humanité entière la contribution qui lui revient de droit."

Holger Pedersen, par toute son activité, aspira inlassablement à accomplir lui-même ce vœu, et cette aspiration, il la mit au service de l'université de Copenhague, du Danemark, de la Science et de l'Humanité.

Un buste de Holger Pedersen, œuvre du sculpteur suédois Vitalis Gustafson, a été transféré, après la mort du savant, à l'université de Copenhague.

On trouvera une étude plus détaillée du chercheur Holger Pedersen et de son apport scientifique dans *Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Oversigt*

over Selskabets virksomhed juni 1953-maj 1954 (Académie des Sciences et des Lettres de Danemark, aperçu de son activité, juin 1953-mai 1954), p. 97-115.

Une bibliographie des écrits publiés de Holger Pedersen figure dans *Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen* (*Acta Jutlandica*, ix 1, 1937, p. IX-XXVII) et sera progressivement complétée dans une publication internationale s'adressant à un même cercle de lecteurs. De même, on est en droit d'espérer la publication, ailleurs, d'un exposé approfondi sur le contenu des importantes œuvres posthumes de Holger Pedersen.



OTTO JESPERSEN

1945

A l'âge de presque 83 ans Otto Jespersen a décédé le 30 avril 1943, après une maladie de quelques mois. C'est la fin d'une longue vie tranquille et heureuse dévouée entièrement à la science.

Otto Jespersen était né le 16 juillet 1860 à Randers, la même ville de Jutland dans laquelle Vilh. Thomsen passait la plus grande partie de son enfance. C'est toutefois au lycée Frederiksborg (en Sélande) que, après la mort de ses parents, il a passé son baccalauréat. A l'université de Copenhague il a commencé par étudier le droit; ce choix lui avait été imposé par la tradition: il était issu d'une ancienne famille de fonctionnaires, dont plusieurs, et d'entre eux son père, avaient porté la robe. Mais depuis son enfance, où, comme tant de linguistes danois de sa génération et des générations suivantes, il avait été enthousiasmé par la lecture des travaux de Rasmus Rask et de la biographie de Rask écrite par N.-M. Petersen, ses goûts le portaient d'une façon de plus en plus décisive vers la linguistique, et c'est avec un véritable soulagement qu'il a enfin secoué le joug de la tradition et s'est plongé dans les études de cette science, qui l'attirait par la nouveauté des points de vue, des méthodes, des problèmes et des résultats – cette nouveauté quasi éternelle de la linguistique qui avait charmé avant lui les Rask et les Thomsen et qui nous charme encore aujourd'hui. La linguistique a le pouvoir de se renouveler; comme à l'époque de Rask les découvertes qui permettaient d'esquisser les premiers contours des grandes familles de langues indo-européennes et finno-ougriennes, et comme à l'époque actuelle le point de vue structural et ses conséquences encore incalculables pour toutes les branches de notre science, ainsi à l'époque du jeune Jespersen c'étaient les triomphes des méthodes diachronique, physiologique et psychologique qui constituaient le renouvellement et qui étaient aptes à enthousiasmer la juvénile ardeur du maître décédé. Copenhague était un centre vigilant de ces mouvements nouveaux; c'est par l'enseignement de Vilh. Thomsen, de Karl Verner et de Herman Möller que Jespersen a été initié aux études. Parmi ces maîtres éminents c'est à Thomsen qu'il accordait la

place principale; malgré la différence des esprits et des intérêts, Jespersen s'est constamment senti comme son disciple et a parlé de lui d'un ton où se mêlaient à la fois l'affection, la fierté et l'humilité. Mais Jespersen est aussi élève de Harald Høffding et appartenait au cercle qui se réunissait régulièrement chez lui; c'est par son intermédiaire que Jespersen a été introduit dans la pensée de Darwin, de Mill et de Spencer et dans la psychologie introspective. Ces diverses influences ont été pour lui décisives, et Jespersen est pendant toute sa vie resté fidèle aux idéals et aux méthodes qui lui avaient été transmis par ses maîtres de jeunesse. C'est la tenue positiviste et évolutionniste, ce sont les méthodes physiologiques et psychologiques dans leur forme classique, c'est l'humanisme libéraliste enfin qui constituent les traits essentiels de sa physionomie.

Jespersen s'est spécialisé d'abord dans les langues romanes. Dès sa première jeunesse il s'était intéressé à ce domaine et avait étudié les grammaires espagnole et italienne de Rask. Mais ici on devine aussi l'influence de Vilh. Thomsen qui, à l'instar de Rask, avait un intérêt particulier pour les langues romanes, et qui voyait dans ces langues un domaine qui se prête particulièrement bien à l'initiation du linguiste débutant, permettant de suivre dans tous les détails, et selon des méthodes éprouvées, une évolution linguistique à la fois longue et variée et pleinement documentée. En outre ce n'étaient pas uniquement les problèmes linguistiques qui intéressaient Jespersen; dès sa première jeunesse il professait avec enthousiasme (comme il le faisait en effet jusqu'à sa mort) les doctrines et les idéals de la révolution française et de l'époque des lumières, et il s'est concentré dès le début sur l'étude des grands encyclopédistes. En 1887 il a passé l'examen universitaire du français; comme sujet spécial présenté pour cet examen il avait choisi Diderot.

Mais avant cette époque il avait déjà commencé sa production, en publiant une série de petits travaux qui contiennent en germe ce qui devait rester pendant toute sa vie ses intérêts et ses points de vue principaux: il a traité du danois, du français et de l'anglais, de l'enseignement pratique des langues modernes, de questions phonétiques, de la question d'une langue auxiliaire internationale, du problème des lois phonétiques; il avait même publié, dès 1885, une petite grammaire anglaise pour démontrer les méthodes qu'il préconisait.

Le plus connu d'entre ces travaux de jeunesse est le mémoire *Zur lautgesetzfrage* (publié en 1886, à l'occasion de la thèse de Kr. Nyrop, *Adjektivernes kønsbøjning i de romanske sprog, med en indledning om lydlov og analogi*; réimprimé dernièrement dans Otto Jespersen, *Linguistica*, 1933, p. 160-92, suivi de deux postscriptums datant de 1904 et de 1933). Il contient certaines vues fondamentales dont Jespersen a fait profession à travers toute sa production, et qui ont été décisives pour son œuvre linguistique dans son ensemble. A l'encontre de Nyrop, qui dans sa thèse avait soutenu la nécessité de conserver

la doctrine de la nature absolue des lois phonétiques comme une hypothèse de travail indispensable, Jespersen s'attaque à cette doctrine et montre qu'elle est à la fois inexacte et superflue. Pour Jespersen (v. surtout p. 191-2 dans les *Linguistica*) les lois phonétiques sont des généralisations comparables non aux lois physiques mais à certaines lois de l'évolution biologique, et qui ont leur valeur en tant que *formules* au service des étymologies, valables dans la perspective "téléscopique" mais non dans la perspective "microscopique". On sait combien cette vue a été confirmée par l'évolution ultérieure des diverses branches de notre science, depuis la géographie linguistique jusqu'à la phonétique évolutive de Grammont (il est vrai que Jespersen a toujours gardé une attitude réservée à l'égard du concept 'loi' dans l'acception de Grammont). Mais il y a surtout deux considérations qui l'ont amené à nier l'exactitude de la loi phonétique dans la perspective qu'il appelait "microscopique": c'est d'une part l'importance relative des mots pour la société qui les utilise (c'est là le point de vue qu'il a qualifié plus tard d' "anthropocentrique", et qui n'est pas sans rapport avec un certain utilitarisme pratique dans toute sa manière de voir), et d'autre part le lien nécessaire qui unit l'expression au contenu. Dans ses deux postscriptums il a insisté surtout sur ce dernier point, qui est en effet une position-clef dans sa méthode. C'est de ce point de vue qu'il a étudié d'abord les changements subis par le système casuel de l'anglais, et ensuite le système général de la grammaire, qu'il divise en deux parties fondamentales: la morphologie, qui considère le jeu de l'expression et du contenu en partant de l'expression, et la syntaxe, qui considère ce même jeu en partant du contenu (v. surtout *Philosophy of Grammar*, 1924, p. 39-46, avec renvois). C'est de ce point de vue aussi qu'il a étudié la phonétique et qu'il s'est opposé aux néo-grammairiens, ce qui se voit d'une façon particulièrement nette dans son postscriptum de 1904 (*Linguistica*, p. 193-7); c'est ainsi que - malgré l'abîme indéniable qui sépare ses travaux phonétiques du structuralisme moderne - il a pu réclamer avec une certaine raison sur plusieurs points les droits d'un précurseur du point de vue phonémique, et que la Réunion phonologique internationale tenue à Prague en 1930 a pu saluer en sa personne "un des pionniers des nouvelles méthodes en linguistique" (*Linguistica*, p. 212, note). Mais le premier point précité: le point de vue "anthropocentrique", n'est pas dans la pensée de Jespersen moins fondamental. Ce point de vue l'a amené à conserver son intérêt pour la langue auxiliaire internationale aussi bien que pour l'enseignement des langues; encore ce point de vue est derrière sa doctrine fondamentale, celle du progrès du langage; il est d'ailleurs aussi derrière sa conception fonctionnelle qui consiste à réserver aux différences "glottiques" (c.-à-d. pertinentes au point de vue de la langue) une importance particulière. D'une façon générale les vues de Jespersen ont été moins dirigées par des considérations théoriques que par une conception pratique, et par là même largement "fonctionnelle", du langage; en tant que théori-

cien du langage Jespersen a su se tenir à terre grâce à un certain bon sens qui était un trait fondamental de son caractère, et qui lui a permis de garder le juste milieu et d'éviter les affirmations trop exclusives, même là où certaines de ses thèses hardies (comme surtout celle du progrès du langage) pourraient inviter à des exagérations.

D'ailleurs la jeunesse de Jespersen est surtout caractérisée par son intérêt pratique pour les principes de l'enseignement. En 1886 il a pris part au Congrès de philologie tenu à Stockholm et a fondé ici, avec le Norvégien Aug. Western et le Suédois J.-A. Lundell, un groupement scandinave pour le renouvellement de l'enseignement des langues, sous le nom de *Quousque tandem* (nom qui avait été utilisé par Viëtor dans une brochure allemande visant aux mêmes buts). Ce jeune groupement enthousiaste (qui a publié un organe sous le même nom) voulait donner l'assaut à la méthode traditionnelle de l'enseignement des langues, caractérisée surtout par la grande part donnée à la grammaire théorique et aux exercices de traduction, et a propagé l'enseignement de la langue parlée et vivante par la méthode "directe" et phonétique. Ce mouvement, qui a été considéré à l'époque comme très radical, a contribué largement à frayer la voie en Scandinavie à cette réforme de l'enseignement et de l'étude des langues modernes pour laquelle Jespersen a été de tout temps un des plus ardents promoteurs. Sur ce point Jespersen s'est toujours complu à jouer le rôle d'avant-garde; pour réclamer l'estime du langage parlé, et pour attaquer et même ridiculiser l'esprit conservateur du style écrit, Jespersen en venait jusqu'à provoquer à dessein l'indignation, en attaquant les autorités d'enseignement, en usant d'une orthographe radicale jusqu'à l'extrême, et en usant délibérément d'un style qui évite soigneusement tous les traits élevés et toute dignité traditionnelle. Dans ce domaine comme partout, toute autorité et toute tradition conservatrice le répugnaient. Le juste milieu et le bon sens qui le caractérisaient sont contrebalancés par un parti-pris inexorable et par un esprit foncièrement révolutionnaire. Jespersen était le Jacobin parmi les linguistes.

Jespersen a poursuivi ses études à Paris (avec Gaston Paris surtout), en Angleterre, à Berlin (où il a suivi l'enseignement de Zupitza) et à Leipzig. Ce qui pendant ces voyages a été surtout d'importance pour son développement, c'est qu'il a fait la connaissance personnelle de Paul Passy, qui était du même âge que lui, et de Henry Sweet, qui était son aîné de 15 ans, et qu'il a considéré comme un de ses maîtres principaux. L'influence de Sweet a été décisive pour sa production; il a trouvé en Sweet un esprit congénère, et les vues professées par Jespersen en phonétique, en grammaire et en linguistique génétique témoignent de façon très manifeste de la profonde parenté intellectuelle qui les réunissait.

C'est sans doute en grande partie l'influence de Sweet qui a décidé également le changement d'intérêts qui s'accomplit pendant son voyage: dès cette

époque ce n'est plus le roman mais l'anglais qui l'occupe en première ligne. Sa thèse, soutenue en 1891, traite, on le sait, du système casuel de l'anglais (*Studier over engelske kasus, med en indledning om fremskridt i sproget*). Et l'anglais le retient, bien que les motifs pour ce choix aient pu être en partie d'ordre extérieur: son maître Vilh. Thomsen lui avait en effet donné le conseil de se préparer pour la chaire de langue et de littérature anglaises qui deviendrait vacante en 1893 après la retraite de George Stephens. Dans cette chaire Jespersen a consacré la plus grande partie de ses forces à l'étude scientifique et à l'enseignement de l'anglais, sans cependant pour cela perdre de vue ses intérêts plus larges. Par sa riche production il a eu une importance inestimable pour l'étude linguistique de l'anglais sous tous les aspects, mais aussi pour la linguistique générale et, bien qu'à un degré moindre, pour la philologie nordique. Jespersen a été le premier grand linguiste à occuper la chaire d'anglais à l'université de Copenhague, comme Kr. Nyrop à y occuper la chaire de français. Bien des traits communs réunissent ces deux amis de jeunesse. Tous deux ont, chacun dans son domaine, réorganisé fondamentalement l'enseignement et organisé pour la première fois sur une base solide et moderne l'étude génétique et statique de la langue qu'ils étaient appelés à enseigner, en introduisant les méthodes modernes de la phonétique et de la linguistique comparative, et en composant de grands traités magistraux de grammaire historique. Tout en tenant compte de la malheureuse cécité qui a frappé Nyrop et entravé en partie son activité, et malgré les très grands mérites de Nyrop, inégalés en effet dans son domaine, on ne saurait méconnaître que d'entre les deux c'est Jespersen qui a eu l'horizon le plus large et la plus grande originalité.

Jespersen a occupé la chaire d'anglais jusqu'en 1925, quand il s'est retiré, nullement parce que ses forces étaient épuisées, ce qui était très loin d'être le cas, mais parce qu'il avait déjà depuis longtemps pris la ferme décision de se retirer à l'âge de 65 ans pour céder la place à la jeunesse, en vue de servir au mieux les intérêts de la science et de l'enseignement. Il a poursuivi d'une façon inlassable son activité scientifique jusqu'à sa mort.

Jespersen a été une des personnalités les plus marquantes de la linguistique internationale. Par ses travaux sur l'anglais il a joui dans les nations anglo-saxonnes d'une réputation très haute. Par ses travaux de linguistique générale, et surtout après la parution de ses grands livres *Language* (1922) et *Philosophy of Grammar* (1924), il a été connu et admiré partout dans les cercles linguistiques. Des honneurs lui ont été accordés en très grand nombre. Il a été président du IV^e Congrès international de linguistes, tenu à Copenhague en 1936, le dernier avant la guerre actuelle.

La production de Jespersen est d'une étendue très considérable. Il travaillait constamment d'une façon très assidue, et il produisait très facilement et très vite; il avait le don d'écrire d'une façon très facile à comprendre, et le nom-

bre de ses lecteurs est sans doute immense. Dans les *Mélanges* qui lui ont été offerts à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire (*A Grammatical Miscellany Offered to Otto Jespersen*, Copenhague et Londres 1930), une bibliographie de ses travaux a été établie par M. C.-A. Bodelsen (p. 433-57). L'éloge prononcé par M. L.-L. Hammerich à l'Académie de Copenhague en 1943 est accompagné d'une bibliographie par M. Niels Haislund couvrant la période de 1930 jusqu'à sa mort (*Oversigt over det kgl. danske Videnskabernes Selskabs Forhandling* 1943-44, p. 17-23). Ces deux bibliographies ensemble comprennent 487 numéros. Jespersen a lui-même réuni une partie de ses écrits (dont la plupart ont paru antérieurement dans divers périodiques) dans deux volumes (*Tanker og studier* 1932 (en danois); *Linguistica* 1933 (en allemand, en anglais et en français)). Rappelons également qu'il a publié en 1938 une autobiographie (*En sprogmands levned*), qui toutefois, tout comme celle de son maître Høffding, a malheureusement été écrite trop tard pour permettre à son auteur de donner une impression assez vivante des qualités qu'on lui connaissait et de la richesse de sa vie. Ajoutons enfin que Jespersen a consacré deux de ses travaux à des prédécesseurs danois dans la linguistique: l'un à *Rasmus Rask* (1918, en danois), l'autre à *Karl Verner* (1897, *Linguistica* 12-23).

Parmi les disciplines générales la *phonétique* est sans doute celle à laquelle Jespersen a apporté les contributions les plus durables. Son grand traité de phonétique (*Fonetik, en systematisk fremstilling af læren om sproglyd*, 1897-99, avec les versions internationales: *Phonetische Grundfragen* et *Lehrbuch der Phonetik*, toutes deux parues en 1904, la dernière parue en 2^e éd., légèrement remaniée, 1912, et celle-ci reproduite à plusieurs reprises (4^e éd. 1926); *Elementarbuch der phonetik* 1912) restera pour très longtemps un chef-d'œuvre indispensable et une source d'information de premier ordre. Ce n'est pas que ce soit un travail d'une très grande originalité; comme c'est naturel, il est bâti sur les grands traités du même ordre parus antérieurement et dus à Brücke, à Sievers, à Sweet, à Viëtor et d'autres, et la tâche de Jespersen n'a pas consisté à frayer la voie à une nouvelle discipline et à des points de vue nouveaux, mais plutôt à faire la mise au point en s'appuyant, selon un procédé éclectique, sur les résultats acquis. Ce n'est pas non plus que les résultats soient à considérer comme définitifs; au contraire les points de vue préconisés sont sujets à discussion, et le fond même de la discipline sera sans doute à remanier d'un bout à l'autre en accentuant d'une façon plus suivie et plus fondamentale le point de vue structural et en faisant dominer d'une façon plus décisive la forme linguistique sur la matière phonique. Mais la force du livre est dans les faits mêmes, dans la finesse de l'observation et dans la richesse de la documentation. De plus, ce qui lui assure une place dans la linguistique générale pour très longtemps, c'est justement le fait qu'il n'est pas un travail initiateur, mais l'aboutissement et le couronnement d'une époque et pour ainsi dire le dernier mot de la phonétique classique.

Or, les méthodes de la phonétique classique, qui consistent surtout en l'observation immédiate des faits physiologiques, pourront être complétées par d'autres, telles que l'observation au moyen d'instruments, l'enregistrement des faits acoustiques, l'interprétation apportée par la linguistique théorique; elles ne pourront cependant jamais être remplacées par elles. L'observation directe conservera toujours une certaine valeur, ne serait-ce que comme point de départ et comme une première approximation; le problème myocinétique restera toujours primaire et capital, et pour le résoudre il faudra toujours avoir recours à l'observation immédiate.

Il est vrai que les matériaux analysés dans la phonétique de Jespersen sont assez limités. Ce fait est dû à la scrupulosité de l'auteur: Jespersen ne voulait pas émettre une opinion sur les sons qu'il n'avait pas entendus lui-même et appris à reproduire à la satisfaction des indigènes. C'est un principe à la fois louable et dangereux; il est dangereux parce que les linguistes ne sont presque jamais polyglottes; sauf les grandes langues de la civilisation européenne, Jespersen ne pratiquait aucune langue étrangère avec facilité; il n'avait pas le don extraordinaire d'imitation d'un Sievers. La phonétique de Jespersen est donc loin de répondre aux exigences d'une véritable phonétique générale et en même temps comparative, embrassant le plus grand nombre de faits possible. Mais l'ouvrage de Jespersen a le grand avantage d'être correct et solide. D'une façon générale Jespersen était un très bon observateur, même de nuances subtiles, et les descriptions qu'il donne sont détaillées et consciencieuses. Il connaît à fond les faits dont il parle, et, dans les cadres qui sont posés par la méthode classique, il ne perd jamais de vue le point de vue linguistique ni le jeu intime entre contenu et expression. Cette même attitude lui a permis plus tard de s'intéresser au problème de la valeur expressive des sons et de donner à la solution de ce problème une contribution suggestive (*Symbolic Value of the Vowel i*, 1922, réimprimé dans *Linguistica*, p. 283-303).

Parmi ses contributions à la phonétique celles qui visent aux artifices pratiques et techniques ne sont pas les moindres. Avant tout le système de formules *antalphabétiques*, inventé dès 1889 (*The Articulations of Speech Sounds*), constitue un instrument très ingénieux et utile pour décrire d'une façon exacte et détaillée les positions des organes, et il présente en outre le grand avantage théorique de rappeler constamment qu'il est impossible de dresser un tableau éternel des sons du langage, et que les dimensions physiologiques sont des continus, admettant une infinité de variations, et dans lesquels il n'existe pas de frontières universelles, mais seulement pour chaque langue les frontières imposées à la matière par le système propre à cette langue. — Rappelons en outre que Jespersen, qui depuis 1890, pour propager les nouvelles méthodes en linguistique, a fondé, avec Kr. Nyrop, la revue *Dania*, a créé pour les besoins de cette revue un système de notation phonétique qui est usité encore aujourd'hui par les dialectologues de notre pays. C'est un

système qui se prête particulièrement bien à la notation du danois. Jespersen a toujours été sceptique à l'égard d'une écriture phonétique universelle, et il n'a pas adopté l'écriture de l'Association phonétique internationale (on sait d'autre part qu'il a pris part à la conférence de Copenhague en 1925, dont il a été un des promoteurs); il est vrai qu'on peut y voir une manifestation de son esprit indépendant et rebelle, qui ne se serait jamais subordonné à une simple décision majoritaire.

Dans le domaine de la *grammaire* l'ouvrage le plus intéressant de la main de Jespersen est *Sprogets logik* (1913, programme d'université), qui traite de la différence entre substantif et adjectif, du nom propre, de la subordination grammaticale et des membres de la proposition. C'est dans ce travail que Jespersen émet pour la première fois sa théorie de la subordination (termes primaire, secondaire et tertiaire) (cp. aussi le mémoire *Die grammatischen Rangstufen*, de 1925, dans la revue *Englische Studien* 60.300-09, et le mémoire *Word-Classes and Ranks*, de 1940, dans le *Journal of English and Germanic Philology* 39.197-299; exposé systématique *Philosophy of Grammar* 96-107). Le grand avantage de cette théorie (dont les contours se dessinent déjà chez Sweet) est celui d'insister, à l'intérieur de la jonction, sur la différence entre *mots* et *termes*, ce qui marque un progrès décisif vis-à-vis de la grammaire traditionnelle. Il est vrai que, malgré ce mérite incontestable, les détails de la théorie sont sur certains points susceptibles d'évoquer des doutes¹, surtout en ce qui concerne l'utilité de se borner à reconnaître trois catégories et de généraliser les termes de subordination à la proposition entière, en définissant le verbe comme un terme secondaire (les derniers mots de Jespersen à ces égards se trouvent dans son *Analytic Syntax*, 1937, p. 120-1, 132-3).

Une autre contribution à la grammaire générale, liée étroitement à la théorie de la subordination, est la théorie sur la *jonction* et le *nexus* (émise d'abord dans *De to hovedarter av grammatiske forbindelser*, 1921, dans les publications de l'Académie de Copenhague; exposé systématique *Philosophy of Grammar* 108-44). Cette partie de la doctrine grammaticale de Jespersen est connue comme un de ses traits originaux, mais est en réalité d'une importance moindre. Théoriquement la distinction entre jonction et nexus ne ressort pas d'une façon nette, les notions fondamentales sont laissées sans définition, et la conséquence de ce fait est une généralisation de plus en plus grande de la notion de nexus, de façon à y comprendre non seulement les propositions, mais aussi des noms tels que angl. *arrival* et *cleverness* (v. *Philosophy of Grammar* 136). Ces généralisations ne laissent pas d'être inquiétantes, et il paraît évident que la théorie ne pourra pas être maintenue sous cette forme.

Mais il y a d'autres points de la grammaire générale où la pensée de Jespersen a jeté de la lumière. Rappelons surtout la distinction importante

¹ Pour ma part j'ai soumis cette théorie à un examen assez détaillé dans mes *Principes de grammaire générale*, 1928, p. 128 sv.

établie par lui entre *temps grammatical* (angl. *tense*, dan. *tempus*) et *temps notionnel* (angl. *time*, dan. *tid*) (*Tid og tempus*, 1914, dans les publications de l'Académie de Copenhague; *Philosophy of Grammar* 254-89), parallèlement à la distinction entre genre grammatical et sexe, par exemple. Il est vrai que cette distinction s'impose déjà naturellement par la terminologie qui est d'usage en anglais, et qu'elle est déjà nettement établie par Sweet. Il n'en reste pas moins que l'énergie avec laquelle elle est maintenue par Jespersen et établie par lui sur une base générale a largement contribué à apporter de la clarté. On en peut dire autant de la manière dont Jespersen a suivi Sweet en insistant sur la définition du pronom comme *shifter* (*Language* 123-4, *Philosophy of Grammar* 83-4).

Parmi ses travaux de grammaire générale il faut mentionner encore *Negation in English and Other Languages* (1917) et *Analytic Syntax* (1937). Le premier de ces travaux contient bien des observations intéressantes et donne, comme tous les travaux de Jespersen, ample matière à réflexion, mais il ne constitue qu'une esquisse qui n'apporte pas l'examen à la fois général et comparatif de la négation qu'il faudrait; pour ce faire il faudrait s'appuyer sur des matériaux plus solides empruntés à un nombre plus grand et plus varié de langues différentes. Le dernier travail¹ présente surtout un intérêt technique, en proposant un système de symboles permettant une sorte de notation syntaxique, qui pourtant ne pourra guère réclamer la même utilité que les notations phonétiques inventées par le même auteur. Dans la deuxième partie de ce livre (p. 97-167) l'auteur revient une dernière fois sur les problèmes fondamentaux de la grammaire (plus tard encore il a pris la parole sur la théorie de la proposition subordonnée et de ses espèces: *The 'Split Infinitive' and a System of Clauses*, = *S. P. E. Tract* no. 54 p. 151-71, 1940; aussi (en danois) dans *Acta philologica Scandinavica* 14.65-74). Un résumé de sa théorie grammaticale a été donné dans *The System of Grammar* 1933 (réimprimé dans *Linguistica*, p. 304-45). Il va de soi en outre que les vues générales de Jespersen ont été exposées et utilisées dans ses divers traités de grammaire anglaise; pour se former une idée complète de ses vues il faut se reporter dans une large mesure à ces applications.

L'intérêt théorique pour le système phonique et grammatical est chez Jespersen intimement lié à l'intérêt pratique pour l'enseignement. Il est donc naturel de rappeler, dans cette connexion, ses travaux sur les principes de l'enseignement linguistique (*Sprogundervisning* 1901, nouv. éd. 1935; *How to Teach a Foreign Language* 1904) ainsi que les divers manuels (phonétiques et autres) d'anglais, de français et de danois qu'il a écrits lui-même ou auxquels il a contribué de manière décisive, et qui constituent l'application et la démonstration pratique de ses théories statiques.

¹ Cp. le compte rendu de ce travail donné ici-même [*Acta linguistica*], vol. I, p. 200-05, par M. Paul Diderichsen.

En *linguistique génétique* la grande contribution de Jespersen est sa thèse fondamentale du *progrès du langage*, soutenue déjà dans sa thèse pour le doctorat de 1891 (aussi séparément dans *Fremskridt i sproget*, de la même année), élaborée dans son fameux livre *Progress in Language* 1894, et maintenue par lui pendant toute sa vie avec ferveur (v. surtout *Language* 319-95, 412-42, et, dernièrement, *Efficiency in Linguistic Change*, 1941, dans les publications de l'Académie). C'est à la fois le côté le plus personnel et le plus délicat de l'œuvre de Jespersen. Il y a eu au début derrière cette thèse une réaction naturelle et utile contre la théorie de Schleicher, qui, on le sait, voyait dans le développement historique des langues indo-européennes une décadence. La thèse s'inspire dès l'abord de la théorie de Spencer, qui, lui aussi, parle d'un progrès du langage. Par cette thèse Jespersen a voulu ranger la linguistique parmi les sciences biologiques et, par une analogie avec ces dernières, expliquer les faits du langage par la doctrine évolutionniste, en appliquant aux formations linguistiques le principe darwinien du *survival of the fittest*. Selon cette doctrine l'évolution du langage serait, sinon dans tous les détails et dans toutes ses vicissitudes, du moins dans ses grandes lignes, un progrès aboutissant, à travers d'étapes successives, à un état de langue où un maximum d'efficacité est obtenu au moyen d'un minimum d'effort. Cette doctrine favorite de Jespersen se heurte incontestablement à diverses difficultés. Sans entrer dans le détail il convient surtout de faire observer que l'auteur de cette thèse n'a pas réussi à donner des définitions convaincantes de ce qu'il faut comprendre par les termes assez vagues et ambigus d'efficacité et d'effort. De plus, même en adoptant ces termes tels quels, il y a grand nombre de langues où le développement parcouru va à l'encontre de l'hypothèse.¹ Dans la forme proposée par l'auteur cette thèse est donc loin de convaincre. Mais elle a été émise et maintenue avec une habileté spirituelle et a éveillé un intérêt considérable.

Devinant, en vrai biologiste, dans l'ontogénèse une récapitulation abrégée de la phylogénèse, Jespersen est de ce point de vue venu à s'intéresser vivement au développement du langage chez l'enfant (*Nutidssprog hos børn og voksne* 1916, *Børnesprog* 1923, *Sproget: barnet, kvinden, slægten* 1941; l'essence de ces travaux danois a été rendue en anglais dans le Livre II^{me} de l'ouvrage *Language* 1922). C'est surtout de ce point de vue aussi qu'il a déployé des efforts très considérables pour la langue auxiliaire internationale, domaine où il a pu utiliser à la fois ses vues théoriques sur la grammaire et ses idées du maximum d'efficacité et du minimum d'effort, en mettant ainsi la théorie au service de la vie pratique (v. surtout *An International Language* 1928; *Novial Lexike* 1930; *A New Science: Interlinguistics*, :*Psyche* 11 (1931) 57-67). Ces efforts, qui ont amené la collaboration de Jespersen avec Louis Couturat

¹ Voir dernièrement les observations remarquables de M. Björn Collinder, *Introduktion i språkvetenskapen*, Stockholm 1941, p. 167-78.

d'abord, avec Edward Sapir ensuite, ne sont pas dénués d'intérêt au point de vue théorique, et ne devraient pas être négligés par les théoriciens du langage. Les solutions proposées par Jespersen dans ce domaine souffrent il est vrai d'un inconvénient qui se retrouve en effet dans ses travaux phonétiques et grammaticaux aussi bien que dans sa théorie génétique: les expériences sur lesquelles elles s'appuient sont, bien que souvent profondes, trop peu vastes.¹

Dans le domaine dont il s'est occupé spécialement, celui de *la langue anglaise*, Jespersen a composé plusieurs grands traités systématiques.

Il s'agit d'abord, et en première ligne, de l'œuvre monumentale *A Modern English Grammar on Historical Principles*, qui a en réalité occupé son auteur pendant toute la vie, et qui est le résultat à la fois de ses méditations théoriques, dont on vient de faire mention, et d'un vrai labeur de dépouillement et de classement. Le premier volume a paru en 1909; le dernier volume qu'il a pu publier de cet ouvrage, le volume VI, a paru en 1942²; Jespersen a travaillé jusqu'au moment de sa mort au volume VII; ce volume – le dernier de l'ouvrage – a été presque achevé par lui et sera publié prochainement par les soins de son secrétaire et collaborateur M. Niels Haislund. Le premier volume traite de la phonétique historique, le vol. VI traite de la morphologie, les autres volumes (y compris le vol. VII projeté) sont consacrés à la syntaxe (les termes de morphologie et de syntaxe étant pris ici dans le sens de Jespersen, cf. plus haut, p. 43). C'est donc la syntaxe qui constitue la plus grande partie de l'ouvrage, ce qui reflète bien le penchant des intérêts de l'auteur; la phonétique et la morphologie historiques l'ont moins intéressé que la syntaxe et ont été sans doute regardées par lui comme une simple besogne, alors qu'il a trouvé dans le travail syntaxique une véritable récréation (cf. la préface du vol. II, p. v). Ce grand ouvrage a les mêmes mérites et les mêmes qualités impérissables que la *Fonetik* du même auteur: il conservera pour un avenir incalculable une très haute valeur par la riche documentation de faits qu'il apporte. Il constitue à toute probabilité le travail le plus durable issu de sa plume.³

Dans un volume très connu et hautement apprécié partout dans le monde, honoré en outre du prix Volney de l'Institut de France, *Growth and Structure of the English Language* (1905; 9^e éd. 1938), Jespersen a donné un aperçu d'une histoire de la langue anglaise depuis les débuts jusqu'aux temps modernes. C'est un livre très bien écrit et largement instructif. De plus, c'est un

¹ Rappelons à ce propos les remarques suggestives de N.-S. Troubetzkoy dans les *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 8.5–21 (1939).

² C'est à un problème spécial traité dans ce volume, et présentant un intérêt de principe, qu'est consacré l'article dont il a honoré, en 1939, le premier fascicule des *Acta linguistica*.

³ Les volumes V et VI ont été appréciés ici-même [*Acta linguistica*], vol. II, p. 117–22 et p. 259–61, par M. C.-A. Bodelsen.

des travaux de sa main qui présentent le plus d'intérêt immédiat pour la linguistique structurale. De ce point de vue on retient surtout la caractéristique grammaticale donnée dans le chapitre VIII.

Enfin, dans le volume intitulé *Essentials of English Grammar* (1933), Jespersen a donné une application à l'anglais moderne de sa théorie statique (accompagnée de quelques remarques génétiques, surtout dans la partie phonétique). C'est un précis systématique composé surtout pour les buts pratiques de l'enseignement universitaire.

L'activité scientifique de Jespersen couvre une période de plus de 60 ans. Pendant cette longue période Jespersen a suivi d'un intérêt toujours vigilant l'évolution de la linguistique et les nouveaux courants qui ont successivement ranimé notre science. Toutefois il les a toujours accueillis avec réserve, et sans jamais se ranger complètement à l'avis d'une école nouvelle. Jespersen était de sa nature individualiste, solitaire, isolé, et les seules influences qu'il a vraiment subies sont celles de sa première jeunesse. Jespersen est toujours resté ce qu'il était d'abord ; il y avait dans son radicalisme un trait conservateur ; dans une certaine mesure il avait tendance à considérer comme définitifs les points de vue adoptés par sa génération et les résultats qu'il en avait déduits, et à méconnaître les nouveaux progrès théoriques en n'y voyant qu'une répétition de ce qui avait été déjà pensé et écrit par d'autres il y a longtemps. C'est ainsi que, positivement et négativement, les idées de sa jeunesse ont toujours constitué son point de départ et l'angle duquel il appréciait la pensée d'autrui, et qu'à une nouvelle génération il pouvait donner l'impression d'un ambassadeur qui, en fin observateur de l'époque actuelle, représentait lui-même une époque étrangère. Donc, pour pouvoir apprécier à fond la pensée de Jespersen et porter un jugement équitable sur elle, il faut essayer de se pénétrer des idées de son époque et de faire table rase de ce qui lui a succédé. Or c'est là une abstraction qui peut être malaisée à accomplir : il faut se rendre compte de l'immense différence qui sépare les deux époques. C'est une différence du tout au tout. Le fait qui décide pour notre génération, c'est la *découverte de la forme* derrière la substance, la découverte et la mise en relief d'une structure relativement constante derrière la bigarrure variée des manifestations : le phonème derrière les sons, la forme grammaticale et lexicale derrière les significations. Pour la génération de Jespersen c'est tout le contraire : pour elle le grand exploit est la *découverte de la substance*, la mise en relief de la manifestation au détriment de la forme qui avait seule fait l'objet de la linguistique d'autrefois : donc, remplacement de la "lettre" par le son, remplacement du schéma rigide de la grammaire traditionnelle par les multiples nuances des significations. En un mot, on pourrait caractériser notre époque par la devise : découverte de la langue, et celle de Jespersen par la devise opposée : découverte de la parole. Deux grandes découvertes, égales en importance sans doute, et qui toutes deux,

chacune de son point de vue, se réclament de la *réalité*: la réalité de la nuance et de la variation contre celle de la forme et de la constance; la variante contre l'invariant. Or pour saisir l'essentiel dans la pensée de Jespersen il convient de ne pas perdre de vue que pour lui, comme pour sa génération, la grande découverte et la grande réalité restait celle de la phonétique et de la sémantique classiques, celle du fait psycho-physiologique de la parole. De ce point de vue tout autre fait devient pour ainsi dire instinctivement secondaire et est subordonné à ce fait principal.

Cette circonstance permettra de comprendre l'attitude de Jespersen vis-à-vis du structuralisme en général et de la linguistique saussurienne en particulier. Le compte rendu qu'il a donné en 1916 du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure, et qu'il n'a pas hésité à reproduire en langue française en 1933 (*Linguistica* 109-15), ne se comprendra que de ce point de vue; le compte rendu contient en effet des injustices évidentes qui ne s'expliquent que par le fait que la pensée de F. de Saussure n'a pas été saisie par son critique: le principe lui échappe simplement. On le voit tout particulièrement par la façon dont il a attaqué, à plusieurs reprises, la distinction fondamentale entre *langue* et *parole* (cf. surtout *Linguistica* 128-9), tout en l'utilisant à l'occasion comme une étiquette pour ainsi dire superposable à une doctrine foncièrement différente (v. *Analytic Syntax* 120). Son attitude vers le point de vue phonémique est analogue, ce qui explique qu'il en est venu jusqu'à dire que son traité de phonétique danoise aurait pu porter aussi bien le titre de "Phonologie" (*Modersmålets fonetik*, 3^e éd., 1934, p. 2), observation qui ne manquera pas de surprendre le lecteur (le livre comprend à la fin un relevé rapide des combinaisons de sons utilisées en danois, sous le titre un peu trompeur d' "aperçu phonologique"). L'explication est que Jespersen a vu dans le structuralisme un supplément extérieur à la linguistique classique, non une modification fondamentale de son édifice. La demande d'un renouvellement des méthodes lui a paru une exagération; il a cru pouvoir concilier les deux points de vue, tout en restant dans les cadres de la linguistique classique et en conservant celle-ci comme point de départ et comme fondement.

D'une façon générale on peut être surpris par le fait que Jespersen n'a presque jamais adopté les points de vue avancés par d'autres même dans les cas où ils sont assez près des siens et paraissent aptes à les corroborer. Malgré sa conception du langage comme un jeu intime entre son et signification, et malgré l'intérêt qu'il a toujours porté à la caractéristique nationale des langues, c'est dans une mesure extrêmement restreinte qu'il a adopté les points de vue et les méthodes du structuralisme ou les principes phonémiques, même là où ils se présentent comme les conséquences logiques de ses propres vues. D'une façon analogue il a maintenu avec énergie le progrès du langage, mais sans vouloir s'associer si peu que ce soit ni au point de vue téléologique des phonologues de Prague, ni à la notion de tendance (Gram-

mont) ou de *drift in language* (Sapir; voir dernièrement *Efficiency* 56-7, où une hypothèse qui pourrait paraître très semblable à celles de Jespersen est totalement écartée). En dernière analyse cette attitude solitaire est due à des causes psychologiques.

Les travaux d'Otto Jespersen constitueront pour très longtemps une mine inépuisable d'information et d'inspiration pour tous ceux qui s'intéressent à la linguistique, et la linguistique structurale trouvera dans ses travaux, même là où des nuances ou des abîmes les séparent, des faits et des pensées dignes d'attention et largement utilisables. La mémoire de sa personnalité vivra parmi tous ceux qui l'ont connu. Il y en a parmi eux qui partagent sa foi en l'humanité et sa confiance en la victoire de l'esprit sur la violence, et qui unissent leur voix à la sienne dans ce *Quand-même* qu'il a inscrit sur la dernière feuille d'un livre récent :

All is not for the worst in the only world we know and in which we have to live on in spite of everything.

II. PRINCIPES GÉNÉRAUX



STRUCTURE GÉNÉRALE DES CORRÉLATIONS LINGUISTIQUES

1933

AVIS AU LECTEUR

§ 1. Après la parution de mon livre publié en 1928, *Principes de grammaire générale*, j'avais surtout, dans le domaine de la grammaire générale, orienté mes études vers le problème de la structure générale des catégories morphématiques: nombre possible et rapports mutuels des morphèmes à l'intérieur d'un seul et même paradigme. Pour ces études j'avais reçu ensuite, pendant le 2^{me} Congrès international de linguistique tenu à Genève en 1931, un encouragement et une inspiration considérables par certains entretiens assez détaillés avec M. Serge Karcevskij et avec quelques autres membres du Cercle linguistique de Prague. Le 27 avril 1933 j'avais présenté un premier résultat de mes recherches au Cercle linguistique de Copenhague dans une communication intitulée *Structure générale des systèmes grammaticaux*.

§ 2. Un manuscrit élargi de cette communication, rédigé en langue française, avait été ensuite offert pour le Bulletin du Cercle linguistique de Copenhague, mais a été rejeté par une décision de la Commission de rédaction en juin 1933. En 1942 le Bureau du Cercle a décidé de la publier immédiatement.

§ 3. Le délai considérable avec lequel mon petit travail voit le jour est donc dû à des circonstances indépendantes de ma volonté. Dans ces circonstances j'ai pensé faire œuvre utile en reproduisant tel quel le texte qui avait été rédigé en 1933, la première partie du présent travail (I) constitue donc une telle reproduction intégrale, avec la seule addition de quelques notes du bas de la page, placées entre crochets pour indiquer leur provenance postérieure.

§ 4. Cette partie du travail comprend (comme le faisait mon manuscrit de

Structure générale des corrélations linguistiques. [Article publié dans ce volume pour la première fois d'après un manuscrit trouvé dans les archives de Louis Hjelmslev (éd.).]

1933) quelques paragraphes sur la catégorie de comparaison qui n'avaient été compris que d'une façon très rudimentaire dans ma communication orale de 1933, mais qui, avec quelques additions ultérieures qu'on ne trouvera pas ici, ont fait l'objet d'une communication spéciale (*Notes sur les degrés de comparaison*) annoncée au Bureau du Cercle en 1935, et présentée en séance plénière le 17 avril 1941.

§ 5. Les deuxième et troisième parties du présent travail (II-III) datent de 1943, et servent à préciser ma position actuelle vis-à-vis du problème.*

* Note des éditeurs: Il ne se trouve, parmi les papiers de Louis Hjelmslev, aucun manuscrit contenant les précisions indiquées. Probablement il n'a jamais écrit les parties II et III.

CORRÉLATIONS MORPHÉMATIQUES

(Juin 1933)

A. PROBLÈME

1. Formulation du problème

§ 6. Dans les pages qui vont suivre on se propose d'examiner le problème général de la *structure des systèmes grammaticaux*.

§ 7. Nous prenons ici le terme de *système grammatical* dans le sens restreint qui lui est dévolu par la tradition; les systèmes grammaticaux qui nous occuperont sont: le système des cas, celui du nombre, du genre, des degrés de comparaison, des articles¹, des personnes, des diathèses, des temps et aspects, des modes. Les systèmes qui viennent d'être énumérés sont tous des *catégories de morphèmes*² de l'ordre *flexionnel*. Dans l'ordre d'idées qui nous occupe flexion s'oppose non à *agglutination*, *isolation*, *polysynthétisme*, mais à *dérivation*. Nous prenons donc le terme de *flexion* dans un sens relativement large: sans tenir compte au préalable des différences typologiques entre les langues, nous qualifions de *flexionnel* tout morphème qui n'a pas le caractère d'un élément *dérivatif*.

Cette délimitation de notre champ d'investigation n'est encore que grossière et provisoire.³ Elle nous suffit pour le moment.

§ 8. Chacune des catégories énumérées se compose, partout où elle existe, de deux ou de plusieurs membres qui, par le fait même d'appartenir à une même catégorie, entrent dans un rapport mutuel qui sera désigné *corrélation*. Ainsi il y aura corrélation entre le nominatif, l'accusatif, le génitif et le datif, membres de la catégorie des cas; de même entre le singulier et le pluriel, membres de la catégorie du nombre; entre le masculin, le féminin et le neutre, membres de la catégorie du genre; et ainsi de suite. C'est par le

¹ Dans le cas où le caractère morphématique de l'article paraît indubitable. Voir plus loin.

² Voir l'auteur, *Principes de grammaire générale* (Det kgl. danske Videnskabsnernes Selskab, Hist.-fil. Meddelelser xvi, 1928).

³ Les précisions définitives qu'il nous est possible d'atteindre se trouveront dans notre chapitre B 1.

fait même d'entrer en corrélation que les membres d'une catégorie *forment système* et peuvent être qualifiés de *termes* d'un système. Ce qu'il importe avant tout de retenir dès l'abord, c'est qu'une même catégorie peut former plusieurs systèmes selon les langues¹ dans lesquelles elle se réalise. Ainsi la catégorie des cas se retrouve invariablement en sanskrit, en latin et en allemand; mais le système de cas diffère d'une de ces langues à l'autre, puisque le nombre des cas n'est pas le même, et que les corrélations contractées par les cas entre eux sont propres à chaque langue, au point qu'il n'y a aucun cas qui se définit d'une façon absolument identique dans toutes les langues. Les termes que nous employons pour désigner les cas: "génitif", "datif" etc., n'ont une valeur précise qu'en parlant d'une langue définie; c'est que ces valeurs sont en fonction des corrélations, qui à leur tour dépendent (pour une large part, sinon uniquement) du nombre des termes admis par le système.

Ce qui vaut pour les cas vaut pour n'importe quelle autre catégorie grammaticale au même titre. Le système est donc la forme spécifique sous laquelle la catégorie se réalise dans une langue donnée; cette forme se définit par le nombre des termes et par les corrélations qu'ils contractent entre eux. Le problème de la structure des systèmes grammaticaux se ramène donc à celui, plus précis, des *corrélations* ou des *rapports mutuels contractés par les membres d'un même système*.

§ 9. Puisque les systèmes varient d'une langue à l'autre on est réduit forcément à adopter un procédé comparatif, seul moyen utilisable pour pouvoir dégager, dans la mesure du possible, le principe général qui commande les diverses réalisations. De plus, il ne s'agira pas simplement de confronter des systèmes numériquement différents, comportant un effectif inégal de termes (p. ex. les cas du sanskrit, du latin, de l'allemand). Il s'agira tout d'abord d'examiner divers systèmes, réalisant des catégories différentes, mais comportant le même nombre de termes, pour voir si les termes de chacun de ces systèmes se comportent entre eux d'une façon analogue.

§ 10. Ainsi – pour saisir d'abord la situation la plus simple qu'on puisse imaginer – un système peut comporter 2 termes. Un système casuel peut comporter 2 cas, p. ex. le nominatif et le génitif du substantif ordinaire en anglais ou en scandinave. Un système de comparaison peut comporter 2 degrés (comme en français p. ex.). Un système peut comporter 2 nombres, comme le singulier et le pluriel; 2 genres, comme le masculin et le féminin du substantif et de l'adjectif en français, ou le genre animé et inanimé de quelques langues, y compris un certain stade supposé de l'indo-européen. On peut avoir 2 personnes; c'est un cas relativement rare, mais qui s'observe p. ex. à un stade du danois qui est considéré de nos jours comme ar-

¹ Plus exactement: selon les états de langue.

chaïque: cet état de langue ne distingue que deux formes personnelles du verbe, à savoir une 2^e personne: *est* 'tu es', *fikst* 'tu eus', etc., et une forme non-différenciée servant à la fois comme 1^{re} et comme 3^e personne: *er* 'je suis, il est', *fik* 'j'eus, il eut'. On peut avoir 2 diathèses, comme l'actif et le passif; 2 temps, comme le présent et le prétérît, seules formes non-périphrastiques de l'anglais, de l'allemand et des langues scandinaves; 2 modes, comme c'est le cas p. ex. en anglais, qui ne distingue par la forme qu'un indicatif, p. ex. *is*, *has*, d'un non-indicatif faisant fonction de subjonctif, d'impératif et d'infinitif à la fois: *be*, *have*.

§ 11. En comparant ces systèmes entre eux on se demande si ce qui les réunit est le simple fait *quantitatif* du nombre 2 seulement, ou s'il y a un fait *qualitatif* en jeu en même temps: existe-t-il quelque loi gouvernant le rapport mutuel entre deux termes, valable pour tout système qui en comporte justement deux? Le rapport entre les termes est-il toujours le même en passant d'un système à un autre, ou est-ce que, d'un cas à l'autre, il se présente diverses conditions qui appellent des lois différentes?

§ 12. Le même problème se présente, de façon analogue, pour les systèmes plus compréhensifs: systèmes à 3 termes: 3 cas, comme dans le pronom personnel du français, de l'anglais, du scandinave; 3 nombres, comme en vieux grec; 3 genres, p. ex. le masculin, le féminin et le neutre, 3 degrés de comparaison, comme en latin, en grec, en anglais; 3 personnes, comme en latin, en grec, en allemand; 3 diathèses, comme en vieux grec; 3 temps, comme en hongrois littéraire, qui possède, outre le présent, fonctionnant aussi pour indiquer l'avenir, deux prétérîts non-périphrastiques: un imparfait et un "parfait"; 3 modes, comme en danois moderne, qui distingue un indicatif, p. ex. *er* 'est', *har* 'a', un impératif, p. ex. *vær* 'sois', *hav* 'aie', et un subjonctif-infinitif, p. ex. *være*, *have*. Systèmes à 4 termes: il suffit de rappeler, à titre d'exemple, les 4 cas reconnus par la grammaire traditionnelle pour beaucoup de langues: nominatif, accusatif, génitif, datif. Systèmes *plus complexes*, tels que le système casuel du latin, du sanskrit et, à plus forte raison, du finnois, du hongrois et de certaines langues caucasiennes; les genres ou "classes nominales" du bantou; les temps et aspects du vieux grec, du latin, du français. On se dispense de multiplier les exemples. Pour chacun de ces systèmes-types on voudrait savoir si l'identité du nombre est accompagnée ou non d'une configuration identique ou analogue des termes, ou bien universelle ou bien limitée à des conditions particulières relevant d'un principe général.

2. Importance du problème

§ 13. Il paraît évident que la solution de ce problème constitue une des tâches les plus naturelles et les plus urgentes de la grammaire scientifique. Le problème général qu'on vient de formuler est un problème *pansynchrone*, relevant de la grammaire générale dont le but est de dégager les lois

dirigeant la structure morphologique du langage humain, et d'établir les possibilités et les nécessités conditionnées qui commandent cette structure.¹ Or, à l'intérieur de cette science, on ne saurait guère indiquer un problème qui soit plus central que celui dont nous parlons. En matière grammaticale la flexion (dans notre sens de ce mot²) a de tous temps constitué le centre des recherches³; la grammaire générale se trouve donc avant tout devant l'obligation de rendre compte des lois dirigeant la structure de la flexion. Mais la grammaire générale, en poursuivant ses propres buts, vise à des fins plus lointaines: les résultats apportés par la grammaire générale auront des répercussions décisives pour d'autres branches des études linguistiques. Une fois dégagées les lois générales dirigeant la structure des flexions, la connaissance de ces lois permettra de poser pour la première fois le problème *pandiachronique* des changements possibles et des changements nécessaires, d'*expliquer* les changements observés et de *prédire* les changements susceptibles de se produire en des conditions déterminées. De plus, ces études d'ordre panchronique jetteront les bases à la grammaire scientifique de chacune des langues, destinée à remplacer les vagues tâtonnements de la grammaire traditionnelle. Toute grammaire d'un état de langue donné, toute *idiosynchrone* dont la description ne se borne pas à une stérile énumération des formes, mais qui vise à *expliquer* les faits observés⁴, trouvera ses bases dans la théorie générale: le système concret de telle langue s'expliquera à la lumière des principes généraux du système abstrait du langage. L'*idiodiachronie* enfin, ou description des changements subis par une langue donnée, trouvera dans la théorie *pandiachronique* ses moyens d'explication: le changement d'un système concret s'expliquera par les lois générales dirigeant les changements. Nous croyons donc que toute grammaire, "descriptive" ou "historique", théorique ou pratique, aurait avantage à se fonder sur certaines connaissances apportées par la grammaire générale, et que l'examen d'un problème général, comme celui qui nous intéresse ici, est d'une très grande importance pour la linguistique.

Le problème s'impose donc, et réclame une solution urgente, même si provisoire.

3. Hypothèses précédentes

§ 14. Notre travail est sans devanciers. Non seulement notre problème n'a trouvé jusqu'ici aucune solution: il n'a même pas été défriché. Nous ne

¹ Cf. *Principes de grammaire générale*, p. 101-107.

² Plus haut, § 7.

³ Le problème général des flexions est aussi, on le sait, derrière celui des "parties du discours". Voir à ce sujet *Principes de grammaire générale*, p. 198-204 et p. 296 sv.

⁴ Cf. *Principes de grammaire générale*, p. 55-57.

connaissions aucune recherche, comparative ou générale, dans cet ordre d'idées. Tout au plus on aurait la chance de pouvoir glaner çà et là, dans les grammaires consacrées à la description d'une seule langue, des remarques suggestives énonçant quelque principe d'une portée générale. Toutefois, à part quelques travaux tout récents sur lesquels on va revenir à l'instant, nous n'avons relevé, dans la masse immense de littérature grammaticale qui a vu le jour depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, aucune contribution de ce genre qui soit digne d'une attention sérieuse. Nous nous réservons la possibilité qu'il pourrait y avoir des passages qui nous sont échappés; l'histoire analytique de la science grammaticale reste encore à écrire, et faute d'un parcel guide on se perd facilement dans le dédale, assez monotone en outre, de la tradition. S'il y a eu des essais dans la direction mentionnée, ils ont été presque sûrs de tomber dans l'oubli: ils n'auront trouvé, dans les courants directeurs de l'évolution de notre science, aucun retentissement. Il ne suffirait donc pas de dire que le problème est mal étudié: la linguistique classique ne l'a même pas posé. Tel est le paradoxe de la grammaire: même les problèmes les plus importants, les plus urgents, même les problèmes de la solution desquels on aurait pu tirer les conséquences les plus décisives, aussi pour les études diachroniques, n'ont pas été abordés – par une science qui peut se vanter d'une tradition deux fois millénaire.

On a estimé longtemps que le système grammatical d'une langue n'est rien que le résultat fortuit d'une évolution aveugle. On a oublié de se demander comment il faut expliquer le fait incontestable que, bien que soumise à des altérations constantes, une langue conserve toujours la faculté de former système. On a considéré comme futiles les problèmes des lois générales dirigeant cette force organisatrice de la langue. On a voulu nier – le plus souvent implicitement – l'existence même de telles lois. Ce préjugé a empêché une attitude empirique.

[§ 15.] Les seuls travaux contribuant à la solution de notre problème sont des esquisses idiosynchroniques de caractère tout à fait préliminaire et de date toute récente. Ils sont au nombre de trois, et ils proviennent tous d'auteurs d'origine russe et traitent tous du russe moderne. Ce n'est pas dû au hasard: il paraît que justement en Russie on s'est occupé de très bonne heure des problèmes fondamentaux de la grammaire synchronique.¹

En parlant de ces travaux, n'oublions pas de rappeler dès l'abord que leur objet n'est pas la théorie générale, et que deux d'entre eux – ceux dont nous parlerons d'abord – ne visent même pas à étudier la structure des

¹ M. Roman Jakobson fait remonter les essais modernes dont nous parlons à une tradition qui se dessine déjà chez le grammairien Vostokov (1831) et dont F. F. Fortunatov a été un des représentants les plus marquants (*Charakteria Guilelmo Mathesio quinquagenario*, Prague 1932, p. 75).

corrélations telle qu'elle peut s'observer dans la langue russe; ils ne font qu'effleurer ce problème, qui reste tout à fait en marge de leurs exposés.

3a. Hypothèse de M. Peškovskij

§ 16. M. A. M. Peškovskij, dans sa syntaxe russe qui à plusieurs égards occupe une position avancée dans la grammaire scientifique de nos jours¹, a exposé brièvement sa doctrine à l'égard du problème qui nous occupe.² Il paraît que cette doctrine continue de très près ce qu'il y a d'essentiel sur ce point dans la tradition des grammairiens russes.

M. Peškovskij prend son point de départ dans la catégorie de la comparaison, qui, selon lui, embrasse en russe trois "catégories" morphologiques³: le positif, le comparatif et le superlatif. M. Peškovskij fait l'observation que ce ne sont que le comparatif et le superlatif qui signifient une comparaison ou un "degré" de comparaison; dans le positif par contre, cette idée est absente. M. Peškovskij interprète ce fait en disant que, par rapport au comparatif et au superlatif, le positif a une "signification zéro"⁴ et constitue une "catégorie zéro"⁵: c'est l'absence même de signification qui constitue la propre signification (mieux: valeur) du positif. M. Peškovskij compare ce zéro dans le signifié à cette "désinence zéro" qui dans le plan du signifiant a été observée aussi par F. de Saussure⁶. M. Peškovskij conclut de ce fait que les "catégories" (c'est-à-dire les termes d'une catégorie) ont un rapport constant entre elles et qu'elles sont par là constamment susceptibles d'être comparés entre elles dans notre conscience. Il constate que ces "catégories zéro" fourmillent dans la langue russe: ainsi l'indicatif est le mode zéro;

¹ Voir nos *Principes de grammaire générale*, p. 111.

² A. M. Peškovskij, *Русский синтаксис в научном освещении*, 3^e éd., Moscou-Léninegrad 1928, p. 30 sv.

³ M. Peškovskij fait preuve d'un emploi un peu excessif du terme "catégorie". Ainsi il parle de "catégories" là où nous dirions "morphèmes", termes d'une catégorie. Cela peut se justifier en considérant, comme le fait M. Peškovskij, les morphèmes comme des classes renfermant diverses variantes (M. Peškovskij pense surtout, à ce qu'il paraît, aux variantes dans le plan du signifiant: de ce point de vue le comparatif russe admet les variantes -ee (учивее), -e (лёгче), -ше (старше), etc.* tout comme le comparatif latin admet diverses variantes telles que *iust-i-or*, *min-or*, etc.; il serait légitime aussi de penser aux variantes qui s'observent dans le signifié, c.-à-d. les diverses significations particulières qu'on peut assigner au comparatif). Pour le sens de notre terme "morphème" voir plus loin.

⁴ нулевое значение. En terminologie saussurienne on dirait "valeur" au lieu de "signification".

⁵ нулевая категория.

⁶ *Cours de linguistique générale*, 2^e édition, p. 123 sv.

* Note des éditeurs: les exemples russes sont donnés parfois en caractères russes parfois en caractères romains. Pour éviter les problèmes de la translittération nous avons généralisé l'emploi des caractères russes.

l'aspect imperfectif est l'aspect zéro; le neutre est le genre zéro; et ainsi de suite. § 17. Il est évident que l'observation faite par M. Peškovskij ne constitue qu'une première approximation, et qu'elle demande des précisions fondées sur un examen plus approfondi. Les résultats de nos recherches feront voir que la définition par "zéro" n'est pas soutenable et doit être remplacée par une autre. Il n'en reste pas moins que l'observation de M. Peškovskij contient une certaine vérité, méconnue jusqu'ici chez la plupart des grammairiens, et que le fait dont il s'agit n'est pas spécifique au russe. L'observation, avec les précisions qu'il lui faudra, est sans doute susceptible d'être généralisée. Il paraît en effet qu'il y a souvent dans un système morphologique un ou plusieurs termes dont on peut donner une définition sémantique précise, et un ou plusieurs autres termes (ceux que M. Peškovskij propose de qualifier de "zéro") qui, par comparaison avec les termes précis, n'admettent qu'une définition relativement vague, indécise, fuyante: il y a des *termes précis* et des *termes vagues*, et – ce qui importe surtout – il paraît qu'un *système est souvent organisé sur l'opposition entre des termes précis d'un côté et des termes vagues de l'autre*. C'est là la *première hypothèse* qui se dégage de l'observation faite par M. Peškovskij.

§ 18. Les brèves remarques de M. Peškovskij ne suffisent pas pour définir les oppositions entre deux termes précis ni entre deux termes vagues; mais elles contribuent d'une façon très utile à la compréhension dans tous les cas où un terme vague s'oppose à un terme précis. C'est dire que la doctrine de M. Peškovskij se montre particulièrement féconde pour la description des *systèmes à deux termes*. Ici l'observation de M. Peškovskij, bien que toute approximative, semble largement généralisable: dans un système de deux aspects comme celui du russe¹, l'imperfectif est le terme vague qui s'oppose au perfectif comme terme précis; et un coup d'œil jeté sur les exemples provisoires donnés plus haut (§ 10) suffira pour faire voir dans quelle mesure cette idée s'applique; on aura en effet:

	précis	vague
cas: anglais, scandinave (substantif)	génitif	nominatif
comparaison: français	comparatif	positif
nombre:	pluriel	singulier
genre: français (substantif, adjectif)	féminin	masculin
personne: danois (verbe)	2 ^e personne	1 ^e –3 ^e personne
diathèse:	passif	actif
temps: anglais, allemand, scandinave	prétérit	présent
mode: anglais	impératif- subjonctif	indicatif

¹ On fait abstraction pour le moment de la question de savoir si le système des aspects russes est réellement un système à deux termes seulement.

C'est sous toutes réserves que nous donnons ces exemples. L'examen auquel ils seront soumis plus loin permettra de préciser les différents cas qui s'observent. Ils suffisent ici pour faire voir que l'observation faite par M. Peškovskij a pour les systèmes à deux termes toutes chances d'être largement utilisable. Elle permet en effet d'émettre une *deuxième hypothèse* selon laquelle *tout système à deux termes est organisé sur l'opposition entre un terme précis et un terme vague*. On ne saurait méconnaître que dans cette hypothèse il y a une certaine vérité.

§ 19. Pour les systèmes à plusieurs termes la situation est plus compliquée. Mais ici encore il est évident que l'opposition entre termes précis et termes vagues se répète dans la plupart des cas. Même dans les systèmes casuels plus compliqués le nominatif conserve le plus souvent son rôle de cas indécis ou de "cas zéro"; le singulier peut conserver ce rôle même dans un système qui au pluriel ajoute le duel; de même le positif, dans un système qui au comparatif ajoute le superlatif; ce rôle est assigné souvent à la 3^e personne dans un système comprenant 3 personnes grammaticales; également au présent dans un système comportant 3 temps; et ainsi de suite. Il peut arriver que d'entre 3 termes il y en a 2 de "vagues": si M. Peškovskij a raison en attribuant ce rôle au genre neutre du russe, et si on l'attribue volontiers au neutre dans les systèmes analogues de l'allemand et du latin, on ne méconnaît pas d'autre part que, dans ces langues aussi bien qu'en français, le masculin est un genre vague également: il paraît que dans un tel système il n'y a qu'un seul terme qui soit précis, à savoir le féminin.

Ceci nous semble important. La conséquence à tirer de ces hypothèses est que les corrélations linguistiques sont très souvent des oppositions vagues et imprécises, et que par conséquent *il serait faux de vouloir les ramener à un principe rigoureux de type logico-mathématique*. Ce n'est pas la première fois qu'on constate que la langue n'obéit pas à la logique formelle. Mais l'observation de M. Peškovskij permet de le constater d'une façon plus précise et plus concrète. Elle fait voir que dans les corrélations morphématiques ordinaires il ne s'agit pas d'une opposition logique entre *a* et *non-a*; il s'agit le plus souvent d'une opposition, plus confuse, entre un terme précis et un terme vague.

3b. *Hypothèse de M. Karcevskij*

§ 20. Les idées proposées par M. Serge Karcevskij sont différentes. Par rapport à la doctrine de M. Peškovskij elles ont l'avantage de rendre compte d'une façon assez précise de systèmes plus compliqués; elles présentent d'autre part le désavantage de réduire les faits linguistiques à un schéma quasi-mathématique qui s'accorde mal avec les expériences obtenues par les observations de M. Peškovskij. M. Karcevskij dit¹:

¹ *Système de verbe russe*, Prague 1927, p. 22 sv.

“les subdivisions dans la grammaire vont toujours par 2 ou 3; chaque classe subordonnante ne comprend que deux ou trois classes subordonnées. Ainsi la détermination vis-à-vis de la notion de résultat constitue deux aspects: le positif (perfectif) et le négatif (imperfectif); le verbe est modal ou non (*verbum infinitum*), le verbe modal comprend trois modes, l’indicatif comprend trois temps, le présent-futur comprend 3 personnes et chaque personne 2 nombres. Deux valeurs corrélatives s’opposent comme contraires, mais si elles sont au nombre de trois, la troisième en est neutre et comme telle s’oppose aux deux autres.”

§ 21. On voit que M. Karcevskij nie l’existence de systèmes résultant d’une seule subdivision et comprenant plus de 3 termes. Un examen des faits fera voir plus loin si cette hypothèse est juste ou non. En laissant cette question de côté pour le moment, constatons que M. Karcevskij envisage deux systèmes-types possibles:

I + +

c.-à-d. un système-type comportant un terme positif et un terme négatif, opposés comme contraires.

II + ÷ 0

c.-à-d. un système-type comportant ces mêmes termes et en outre un terme neutre, qui de ce fait s’oppose aux deux termes contraires.

§ 22. L’instrument que M. Karcevskij nous fournit ici pour enregistrer les systèmes à 2 et à 3 termes ne rend pas compte de l’opposition linguistique entre termes précis et termes vagues. Il rend nécessaire de transformer cette opposition en une opposition logique entre termes contraires, et entre termes contraires et termes neutres. Cette circonstance rend l’instrument moins utilisable: dans tous les cas où les hypothèses établies plus haut (§§ 17–19) peuvent être vérifiées, le schéma de M. Karcevskij ne reflète qu’indirectement, par transformation, les faits de langue. L’inconvénient qui en résulte ressort surtout du fait qu’il doit être arbitraire lequel de deux termes sera désigné comme positif et lequel comme négatif; puisque l’opposition qui les définit est une opposition contraire, il s’ensuit logiquement qu’ils sont absolument égaux et qu’ils agissent au même niveau.

§ 23. Malgré cet inconvénient nous ne considérons pas l’essai fait par M. Karcevskij comme superflu. Il apporte au contraire une expérience utile, en montrant ce qui arrive, et ce qui doit nécessairement arriver, dès le moment où une opposition linguistique sera transformée en une opposition logique: pour un système à deux termes et qui satisfait à notre deuxième hypothèse (§ 18) la transformation ne peut s’accomplir qu’en transformant l’opposition entre le terme précis et le terme vague en une opposition entre termes contraires ou entre termes contradictoires; pour un système à trois termes et qui satisfait à notre première hypothèse (§ 17), la transformation exige nécessairement que deux d’entre les termes seront définis comme contraires; puisque l’existence du terme neutre s’intercale entre eux, il n’est plus pos-

sible de les interpréter comme contradictoires. Or puisque l'interprétation par l'opposition contraire subsiste aussi pour les systèmes à deux termes, cette interprétation peut être généralisée, ce que fait M. Karcevskij en déclarant que "deux valeurs corrélatives s'opposent comme contraires".

Pour accomplir la transformation logique voulue par M. Karcevskij, il faut en effet établir la zone sémantique ou notionnelle de la catégorie en question, et diviser cette zone de la seule façon logiquement possible, c.-à-d. en deux cases contraires et une case intermédiaire. Soit :

+
0
÷

Ici les cases + et ÷ engagent une opposition contraire; la case 0, dont le contenu sémantique doit être ni + ni ÷, s'oppose à + et ÷, prises ensemble par une opposition contradictoire; de même + et 0 prises ensemble s'opposeront de façon contradictoire à ÷, et ÷ plus 0 prises ensemble s'opposeront de façon contradictoire à +. Ce n'est là que de la logique tout à fait élémentaire; mais il est utile d'y insister expressément pour faire voir ce qui est en réalité derrière le raisonnement de M. Karcevskij.

§ 24. Il ne reste qu'à porter sur ce registre les systèmes à 2 et à 3 termes qui s'observent réellement dans les langues, et on aura la représentation graphique que voici, qui rend parfaitement compte de la doctrine de M. Karcevskij.

I terme positif

+	
0	
÷	

terme négatif

+	
0	
÷	

II terme positif

+	
0	
÷	

terme négatif

+	
0	
÷	

terme neutre

+	
0	
÷	

C'est-à-dire: chacun des termes positif et négatif remplit une des deux cases contraires de la zone sémantique propre à la catégorie; le terme neutre remplit la case intermédiaire.

§ 25. Pour citer des exemples, il suffit de transposer les systèmes qui ont été discutés provisoirement plus haut à la lumière des idées de M. Peškovskij, en des systèmes logiques greffés sur le schéma qu'on vient d'établir. Nous

ne savons pas si M. Karcevskij souscrirait à toutes ces applications; mais le principe même vaut invariablement. Soit (cp. § 18):

I	<i>positif</i> ¹	<i>négatif</i> ¹	
cas	génitif	nominatif	
comparaison	comparatif	positif	
nombre	pluriel	singulier	
genre	féminin	masculin	
personne	2 ^e personne	1 ^e -3 ^e personne	
diathèse	passif	actif	
temps	prétérit	présent	
mode	impératif-subjonctif	indicatif	
II	<i>positif</i> ¹	<i>négatif</i> ¹	<i>neutre</i> ²
nombre	pluriel	duel	singulier
comparaison	superlatif	comparatif	positif
personne	1 ^e	2 ^e	3 ^e ³
temps	parfait	imparfait	présent
genre	féminin	masculin	neutre

§ 26. Il paraît évident qu'un tel schéma logique ne suffit pas pour rendre compte des faits réels. Toutefois elle nous donne quelque chose qui n'est pas contenu dans la doctrine de M. Peškovskij: elle nous explique la raison d'être logique des systèmes à 3 termes.

§ 27. La doctrine de M. Peškovskij et celle de M. Karcevskij ont donc chacune sa valeur. Elles se complètent l'une l'autre. La doctrine de M. Peškovskij rend pleinement compte (du moins approximativement) de la nature spécifique des oppositions linguistiques; faute de leur attribuer un fondement logique, elle ne suffit pas pour décrire les systèmes à plus de 2 termes. M. Karcevskij d'autre part apporte le fondement logique, ce qui

¹ On se rappelle que le choix entre positif et négatif est arbitraire.

² M. Karcevskij qualifie le nominatif russe de "zéro de cas" (*op. cit.* p. 18) et l'indicatif russe de "zéro de mode" (p. 136). Il est vrai d'autre part que M. Karcevskij hésite quelquefois entre la définition "zéro" et la définition "négative" (voir p. ex. *op. cit.* p. 18, note, et p. 141, où l'indicatif est qualifié de "mode négatif ou zéro de mode"). Ceci fait voir les difficultés qui se présentent dès qu'il s'agit de transporter les termes vagues dans un schéma logique, difficulté qui s'accroîtra du moment qu'un système présente deux ou plusieurs termes vagues. — Nous ne savons pas si ce sont ces hésitations occasionnelles de la part de M. Karcevskij qui ont induit M. R. Jakobson à croire qu'il considère toutes les oppositions comme *binaires* (*Charisteria Mathesio*, p. 76), ce qui n'est pas compatible avec l'exposé que nous donne M. Karcevskij lui-même. Il y a tout au contraire entre les vues de M. Peškovskij et celles de M. Karcevskij une différence profonde et intéressante qui est dissimulée par M. Jakobson.

³ La 3^e personne est en effet "ni l'un ni l'autre" selon M. Karcevskij (p. 132).

permet d'expliquer les systèmes à trois termes; faute d'étudier leur réalisation dans la langue, sa doctrine rend nécessaire de transformer les systèmes réels en des systèmes logiques, sous-jacentes si l'on veut, mais plus éloignés des faits linguistiques mêmes.

§ 28. Aucun des deux auteurs n'a réussi à motiver les systèmes à plus de trois termes. M. Peškovskij n'en parle pas; M. Karcevskij en nie expressément l'existence. La chose reste à examiner, et nous l'examinerons à son heure. Notre examen fera voir que les systèmes plus compliqués résultant d'une seule subdivision doivent être reconnus, mais qu'ils ne se justifient qu'en utilisant à la fois l'instrument de M. Peškovskij et celui de M. Karcevskij. Pour vraiment expliquer les faits de langue, il faut tenir compte de leur nature spécifique, sans perdre de vue un seul instant leur caractère illogique ou alogique possible; mais d'autre part il ne faut pas en rester là; il faut trouver un point de repère logique qui permette à notre intelligence d'enregistrer les faits. Les doctrines de MM. Peškovskij et Karcevskij contiennent donc, selon nous, chacune sa vérité relative.

3c. Hypothèse de M. Jakobson

§ 29. Dans son travail récent sur la structure du verbe russe, M. *Roman Jakobson*¹ continue la tradition russe formulée par M. Peškovskij et s'oppose (tacitement) à la doctrine de M. Karcevskij.² M. Jakobson met la tradition de la grammaire russe en rapport avec cette partie de la doctrine du Cercle linguistique de Prague qui définit les corrélations "phonologiques" par l'opposition entre une série corrélatrice *marquée* et une série corrélatrice *non-marquée*.³ Il n'est pas douteux par ailleurs que, sur ce point, la théorie "phonologique" du Cercle de Prague a la même origine que la doctrine grammaticale de M. Peškovskij. Dans la mesure où ces diverses hypothèses peuvent se vérifier, un seul et même principe se révèle donc comme présidant à la structure phonématique et à la structure morphologique. C'est une telle généralisation et unification qui constitue le but des importants efforts inaugurés par M. Jakobson dans cette première esquisse "provisoire et conspécive" d'une grammaire structurale.⁴

§ 30. M. Jakobson opère uniquement avec des systèmes à deux termes; il est d'avis qu'aucun système plus complexe ne peut résulter d'une subdivision simple. Donc, dès le moment où une catégorie comporte 3 termes, il

¹ *Zur Struktur des russischen Verbums*, dans les *Charisteria Guilelmo Mathesio oblata*, Prague 1932, p. 74-84.

² Cf. plus haut, § 25, note 2.

³ Voir, pour cette sorte de définitions, N. S. Trubetzkoy dans les *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4 (1931) p. 97 sv. et le *Projet de terminologie phonologique standardisée* élaboré par le Cercle linguistique de Prague, *ibid.*, p. 313-314.

⁴ Cf. *op. cit.*, p. 74 note.

faut l'expliquer comme la résultante d'une subdivision double. Pourvu que cette hypothèse ne se vérifie pas sans exceptions (ce qui est presque certain d'avance), l'instrument que nous fournit M. Jakobson ne pourra donc rendre service que pour les systèmes à deux termes. C'est une restriction analogue à celle que nous avons constatée pour la doctrine de M. Peškovskij. En effet la doctrine de M. Jakobson se réduit à être pratiquement identique à celle de M. Peškovskij; elle ne fait qu'y apporter quelques précisions, qui cependant se montreront utiles.

§ 31. La principale précision est dans la définition donnée par M. Jakobson du "non-marqué", ou du "zéro" de M. Peškovskij, ou du terme "vague" comme nous avons dit provisoirement. Il ne s'agit pas, on l'a vu, de l'opposition logique entre *a* et *non-a*. Selon M. Jakobson le terme marqué (précis) indique la présence d'une signification *a*, tandis que le terme non-marqué (zéro, vague) *n'indique pas* la présence de cette signification *a*: ce terme s'abstient d'indiquer si *a* est présente ou non. M. Jakobson ajoute – ce qui nous semble très important – que cette définition générale du terme non-marqué implique deux possibilités plus spéciales: dans certaines conditions le terme non-marqué peut servir à indiquer l'absence de *a*; ¹ 2° en des conditions différentes il peut servir à indiquer la présence de *a*, grâce à une loi de suppléance (*Vertauschung*) selon laquelle un terme non-marqué peut servir de substitut au terme marqué.² Ainsi le féminin est marqué, le masculin non-marqué; le mot russe тѣлка est du féminin et signifie 'veau femelle'; le mot теленок est du masculin et signifie 'veau' simplement; or, lorsqu'on emploie le mot теленок, il s'agira selon les cas d'un veau mâle (donc signification *non-a*) ou d'une veau femelle (donc signification *a* admise par la loi de suppléance). Il va de soi que cette observation de M. Jakobson ne vaut pas que pour le russe. On pourrait faire la même constatation pour lat. *equos* et *equa*, par exemple. Il s'agit d'un principe général.

§ 32. On voit que cette mise au point nous conduit assez loin de la notion de "zéro" utilisée par M. Peškovskij. Cherchons, en nous fondant sur ces indications de M. Jakobson, et en utilisant les idées de M. Karcevskij dans la mesure du possible, de pousser plus avant encore et de préciser davantage. Selon M. Peškovskij la valeur d'un terme "zéro" serait "l'absence même de signification". On a deviné vite que ce n'est pas exact, et que c'est l'absence de signification *précise* qu'il faut dire. Les remarques de M. Jakobson nous font voir en quoi consiste ce manque de précision: c'est une hésitation capricieuse entre diverses significations renfermées dans les cadres de la zone sémantique dévolue à la catégorie en question. Reprenons notre représentation graphique, et nous verrons de plus près ce que vient de nous dire M. Jakobson: il y a un terme qui peut être qualifié de "marqué"; il occupe une des

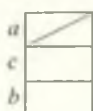
¹ *op. cit.*, p. 74.

² *op. cit.*, p. 83.

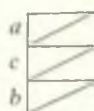
cas de la zone – disons la case *a*, pour éviter le choix arbitraire entre positif et négatif qui est imposé par la doctrine de M. Karcevskij; il y a un autre terme, appelé “non-marqué”, et qui a ceci de particulier de pouvoir occuper, selon les circonstances, n’importe quelle case de la zone: ou bien, par suppléance, la case *a* (ce qui constituerait une synonymie occasionnelle avec le terme “marqué”), ou bien, par contraste, la case *b* qui lui est contrairement opposée, ou bien la case *c* qui s’intercale entre *a* et *b* comme la partie “neutre” de la zone; il faut évidemment ajouter encore: ou bien *a* et *b* à la fois, ou bien *a* et *c*, ou bien *b* et *c*, ou bien *a* et *b* et *c*, cas extrême où toute la zone est remplie d’une façon absolument indécise, et sans qu’aucune précision soit possible; cette dernière possibilité est d’un certain point de vue la possibilité principale, parce qu’elle renferme en elle toutes les autres, et parce que c’est elle qui se réalise à l’état isolé, hors du contexte (ce qui ne veut pas dire qu’elle ne puisse pas se réaliser dans certains contextes au même titre) – c’est la valeur pour ainsi dire “lexicale” de ce terme.¹

Soit donc:

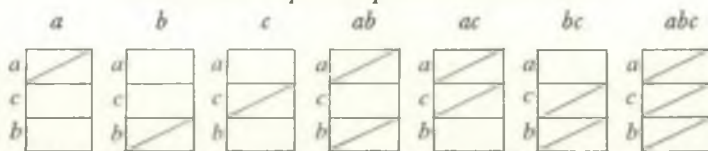
terme I



terme II



Variantes théoriquement possibles du terme II:



Le terme I (terme “précis”, “marqué”) recevrait la dénomination plus exacte de terme *intensif* (symbole: $>$), le terme II (terme “zéro”, “vague”, “non marqué”) celle de terme *extensif* (symbole: $<$). Le terme extensif a la faculté d’étendre sa signification sur l’ensemble de la zone; le terme intensif par contre s’installe définitivement dans une seule case et n’en franchit pas les frontières.

§ 33. Tout cela est encore de la théorie pure. C’est la conséquence logique à tirer des suppositions avancées par M. Jakobson. Il est extrêmement probable d’avance que, dans la mesure où notre deuxième hypothèse (§ 18) se montrera vérifiable, les faits satisferont à ces configurations graphiques. Reprenons encore les exemples provisoires de systèmes à deux termes (§ 18), et constatons d’abord l’inexactitude de la formule de M. Peškovskij selon laquelle la notion de comparaison ou de degré serait absente dans le positif, et que le positif serait caractérisé par le manque de signification. Décidément non.

¹ Cp. M. Jakobson, *op. cit.*, p. 83.

Le positif a sa signification à lui – c'est la signification générale de n'importe quel degré de comparaison. Il est vrai que pour préciser il faudrait pouvoir dire d'une façon plus exacte ce qu'est cette notion de "comparaison", c'est-à-dire il faudrait savoir définir la zone sémantique en question dans son ensemble. Mais, même sans cette précision, il paraît absurde de vouloir considérer le positif comme étant en dehors de la catégorie de comparaison et comme étant vide de contenu, dénué de signification. Si on devait prendre M. Peškovskij au pied de la lettre, tout système à deux termes comporterait un terme sans signification: le nominatif, le singulier, le masculin, etc. seraient complètement vides. Mais ce qui sépare ces formes entre elles, ce qui nous empêche de les confondre, ce qui assure à chacune d'entre elles son identité, c'est le fait d'appartenir à une catégorie donnée. C'est par le fait même d'entrer en corrélation avec le comparatif que le positif est un degré de comparaison, comme c'est par la corrélation avec le génitif, le pluriel, le féminin respectivement que le nominatif se définit comme un cas, le singulier comme un nombre, le masculin comme un genre.* Donc chacun des termes extensifs a ceci de particulier de porter la signification de la zone, d'une façon encore indéfinie ou "vague", comme nous l'avons dit justement, et d'admettre par conséquent, selon les conditions qui se présentent, la signification de n'importe quelle des cases renfermées dans cette zone. Ainsi – pour nous borner à citer des exemples particulièrement nets bien que forcément provisoires – le singulier peut indiquer la notion contrairement opposée à celle du pluriel (case *b*), ou bien elle peut indiquer la même notion que celle qui est autrement dévolue au pluriel (case *a*), ou bien la case intermédiaire (case *c*), ou bien n'importe quelle combinaison des cases. De même le masculin s'oppose au féminin, ou tout au contraire il le remplace, ou bien encore il se réduit à indiquer le genre d'une façon plus ou moins indéfinie. Le présent encore peut s'opposer au prétérit ou à l'occasion le remplacer ou encore laisser la décision du temps plus ou moins en suspens. Tout cela n'empêche pas que le singulier soit un nombre (dans le sens grammatical), que le masculin soit un genre, que le présent soit un temps: c'est un nombre, un genre, un temps *sans spécification*.

Il nous semble que cette façon de voir est plus réaliste et plus praticable que celle de M. Jakobson: au lieu de marqué et non-marqué c'est *intensif* et *extensif* qu'il faut dire. Le terme extensif n'est pas caractérisé par l'absence de quelque chose, mais par le fait de pouvoir occuper n'importe quelle partie de la zone. Voilà ce qui se présente directement à l'observation. La "marque" est un moyen artificiel introduit par le théoricien en vue d'expliquer quelque chose qui en dernière analyse s'explique mieux, parce que d'une façon plus simple, sans lui. La "marque" est une invention superflue

* Correction des éditeurs: dans le manuscrit on lit: "le pluriel comme un nombre, le féminin comme un genre".

et une complication inutile. Il suffit de porter simplement les faits observés sur le registre de la zone et de voir ce qui se passe.

§ 34. Restent à considérer les systèmes à trois et à plusieurs éléments.

Pour faire ressortir nettement comment ces systèmes se comportent dans la doctrine de M. Jakobson, il serait utile de résumer dans un schéma aussi succinct que possible l'ensemble du système qui a été établi par M. Jakobson pour expliquer le verbe russe. Nous établissons donc un tel schéma (qui, cela va de soi, ne doit pas dispenser le lecteur de recourir au texte intégral de M. Jakobson); le signe : (notre signe de corrélation) est mis entre les deux termes d'un couple corrélatif; le signe :: signifie 'se subdivise en'; d'entre les deux termes d'un couple corrélatif, celui qui par M. Jakobson est qualifié de "marqué" est mis en *italiques* (et prend partout la première place dans le couple), et celui qui est considéré par lui comme "non-marqué" est en romaines. Soit:

I Aspect ("classes verbales"):

perfectif : imperfectif

imperfectif :: *itératif* : non-itératif (au prétérit seulement)

II Diathèse ("Genus"):

intransitif : actif (au sens large)

intransitif :: *passif* : réfléchi (au participe seulement)

III "Système de conjugaison"

formes syntagmatiques : infinitif

formes syntagmatiques :: *participe* : verbe fini¹

participe :: *prédicatif* : attributif²

attributif :: corrélatifs casuels

*participe*³ :: *neutre* : non-neutre

non-neutre :: *féminin* : masculin

*participe*³ :: *pluriel* : singulier

verbe fini :: "mode de l'acte arbitraire"⁴ : indicatif

indicatif :: *prétérit* : présent

prétérit :: *neutre* : non-neutre

(au singulier seulement)

non-neutre :: *féminin* : masculin

prétérit :: *pluriel* : singulier

présent :: *personnel* : impersonnel (= 3^e personne)

personnel :: 1^{re} pers. : 2^{me} pers.

présent :: *pluriel* : singulier

¹ On note que selon M. Jakobson il faut reconnaître aussi une corrélation *participe* : adjectif.

² Cette corrélation n'est en vigueur que pour le participe passif. A l'actif M. Jakobson constate une autre corrélation *gérondif* : attributif.

³ Participe attributif et participe passif prédicatif seulement.

⁴ *Modus der willkürlichen (willkürhaften) Handlung.*

§ 35. Dans ce schéma nous avons supprimé quelques corrélations qui dans le système de M. Jakobson occupent une place à part, et qui en même temps nous semblent en partie contestables au prime abord. Il s'agit de quelques sous-corrélations sous le "*mode de l'acte arbitraire*". Expliquons-nous sur ce point. Pour ce faire il faut entrer dans certains détails de l'exposé de M. Jakobson et de la grammaire russe. Mais ces détails serviront à élucider certains principes.

[§ 36.] "*Mode de l'acte arbitraire*" est le terme par lequel M. Jakobson désigne¹ ce qu'on appelle d'ordinaire l'*impératif*. Si, pour désigner cette forme dans son ensemble, M. Jakobson évite le terme traditionnel d'"*impératif*", c'est évidemment pour rendre justice au fait que l'*impératif* russe se prête à divers emplois où il est dépourvu du caractère hortatif dévolu par la tradition à ce mode.² L'*impératif* russe peut en effet s'employer en des cas où d'autres langues de l'Europe moderne exigent l'*indicatif*; il peut même en des conditions déterminées remplacer l'*indicatif* russe; il empiète manifestement sur son domaine.³ Les faits de suppléance inviteraient donc à définir l'*impératif* russe comme extensif par rapport à l'*indicatif*, et c'est en effet la solution que nous choisirons pour notre part, non seulement pour le russe mais pour d'autres langues dont la catégorie de mode présente une structure analogue. Il nous semble surtout évident qu'un *impératif* qui dans ses emplois réunit celui d'un *impératif* hortatif et celui d'un *impératif* descriptif⁴ doit être reconnu comme une forme qui remplit des cases opposées de la zone sémantique du mode, et qui, de ce fait, engage avec l'*indicatif* un rapport de participation. On retrouvera ces faits.⁵ M. Jakobson ne suit pas cette voie; il définit le "*mode de l'acte arbitraire*" comme le membre marqué de la corrélation modale.⁶ La raison est probablement

¹ En utilisant une formule de M. Karcevskij, qui toutefois pour sa part suit la terminologie traditionnelle et appelle la forme en question "*impératif*" (*op. cit.*, p. 137-141, cf. surtout p. 139: "Du caractère particulier des rapports entre la personne parlante et le sujet-interlocuteur auxquels correspond l'*impératif*, une nouvelle valeur se dégage qui est celle d'un acte imposé à l'interlocuteur et par conséquent plus ou moins arbitraire, du point de vue de ce dernier").

² Par ailleurs la formule choisie par M. Karcevskij (voir note 1) n'a rien de spécifique; elle s'adapte à l'*impératif* de n'importe quelle langue. C'est dire que la terminologie de M. Jakobson paraît peu conforme à ses intentions.

³ Exemples: Karcevskij, *op. cit.*, p. 140. Jakobson, *op. cit.*, p. 78. Holger Pedersen, *Russisk grammatik* (Copenhague 1916, p. 161). Les exemples de M. Pedersen sont particulièrement frappants et instructifs.

⁴ Comme en latin: *ubi data occasio, rape clepe tene* (Plaute, Pseud. 138); *cetera rape trahe fuge late* (Plaute, Trin. 291). Ces emplois ne diffèrent en principe aucunement de ceux que l'on connaît de l'*impératif* russe.

⁵ ? ⁶ A la page 81 en bas, M. Peškovskij parle toutefois d'un *impératif* non-marqué. Nous n'avons pas compris cet endroit, qui contredit apparemment le reste de l'exposé.

d'une part que M. Jakobson suit la tradition de M. Peškovskij qui définit l'indicatif comme le "mode zéro", et d'autre part que M. Jakobson suit M. Bühler en opérant une distinction fondamentale entre le langage de représentation (*darstellende Sprache*) et le langage de fonction déclanchante (*Auslösungsfunktion*). C'est cependant là une distinction qui relève de la parole et qui reste sans portée pour la description du système de la langue.¹ Elle ne servira pas à nous dissimuler le fait que pour l'impératif hortatif et pour l'impératif descriptif le russe ne dispose que d'une seule *forme*, pour laquelle on peut distinguer, s'il y a lieu, deux *variantes* selon les deux fonctions reconnues par M. Bühler. M. Jakobson est cependant d'avis que ce n'est que la variante hortative (à laquelle il réserve le nom d' "impératif véritable" ou d' "impératif" tout court) qui admet des sous-corrélations. Si nous voyons juste, l'éminent linguiste russe confond sur ce point la langue et la parole. Le réseau de corrélations, qui constitue le système grammatical ("système de conjugaison" en l'espèce, selon la dénomination choisie par M. Jakobson lui-même), n'est pas en fonction de variantes stylistiques. Ce serait là une *contradictio in adiecto*. Ce ne peut être que la forme qui admet les sous-corrélations, même si ces sous-corrélations ne s'emploient que dans certaines conditions stylistiques.

§ 37. Ces sous-corrélations de l'impératif sont selon M. Jakobson au nombre de trois:

1° La corrélation entre les formes russes de type *двинем* 'mouvons', *пойдём* 'allons-nous-en' (traditionnellement: 1^{re} personne du plur. de l'impératif) (forme marquée) et celles du type *двинь* 'meus', *пойди* 'va-t'en' (traditionnellement: 2^{me} personne du singulier de l'impératif). M. Jakobson n'y veut reconnaître ni une différence de personne ni une différence de nombre; il qualifie cette corrélation d'un nom spécial, celui de *Mitbeteiligungskorrelation*. Il y a cependant une précision à faire. M. Jakobson constate avec raison que la forme marquée coïncide toujours avec la 1^{re} personne du pluriel de l'indicatif: *двинем* 'nous mouvons', *пойдём* 'nous (nous en) allons'. Il interprète ce fait en disant que la 1^{re} personne du pluriel de l'indicatif remplace la forme marquée en question. Mais il ne s'agit pas ici d'une suppléance; il s'agit d'autre chose: il y a syncrétisme à la 1^{re} personne du pluriel entre l'indicatif et l'impératif. La forme en question ne remplace rien, vu qu'il n'y a rien à remplacer. Ici encore il s'agit de deux variantes d'une seule et même forme: une variante impérative de la 1^{re} personne du pluriel. Remarquons en passant que l'existence d'une telle forme, à cheval sur l'indicatif et sur l'impératif (hortatif) à la fois, sert à discréditer considé-

¹ Cette distinction se réduit en effet à ce que dit à bon droit M. Karcevskij: "L'impératif, en tant qu'il est l'expression d'une attitude volitionnelle active de la personne parlante, relève du langage affectif" ... "L'indicatif est un mode objectif, intellectuel" (*op. cit.*, p. 137, 141).

ablement l'utilité grammaticale des distinctions stylistiques opérées par M. Bühler. Mais insistons surtout sur le fait que, grâce aux corrélations de personne et de nombre dans lesquelles entre incontestablement la forme *двинем, пойдём*, etc., la soi-disante *Mitbeteiligungskorrelation* de M. Jakobson se réduit à une corrélation complexe entre la 2^{me} personne du singulier de l'impératif d'une part, et la 1^{re} personne du pluriel de l'indicatif-impératif (syncrétisé) de l'autre.

§ 38. 2° La corrélation du nombre : pluriel (marqué) : singulier (non-marqué). Ici on accepte sans peine l'exemple *двиньте* 'mouvez' : *двинь* 'meus'. Mais on s'étonne que M. Jakobson range ici l'opposition *двинемте* 'mouvons (moi et toi)' : *двинем* 'mouvons (moi et lui ou moi et toi)'.¹ à notre avis cette différence n'est pas celle de nombre, mais celle entre l'inclusif et l'exclusif faite par bien des langues dans la 1^{re} personne du pluriel ; c'est donc une différence de personne, non une différence de nombre.¹

§ 39. 3° La corrélation d' "intimité" : *двинь-ка* (forme familière) par opposition à *двинь*.²

§ 40. Revenons maintenant sur l'ensemble du système établi par M. Jakobson.

Ce système se compose exclusivement de paires corrélatives, corrélations à deux termes, dont la structure est invariablement la même : chaque paire comprend un terme marqué et un terme non-marqué. Le rapport qui réunit les corrélations entre elles n'est pas moins simple : chaque corrélation prend sa place fixée dans le système comme supérieure et/ou inférieure à d'autres corrélations. Le système est conçu comme une *hiérarchie* dans laquelle chaque corrélation et chaque paire corrélatrice représente un grade bien déterminé, et où chaque corrélation (sauf celle qui est supérieure à toutes) résulte d'une subdivision d'un des termes compris dans la corrélation immédiatement supérieure. Il est vrai que la hiérarchie possède trois entrées, ou que, si l'on veut, il y a en réalité trois hiérarchies différentes, celle des aspects et celle des diathèses, dont chacune ne comporte que deux grades, et enfin celle, plus compréhensive, du "système de conjugaison". Chaque forme verbale est donc déterminée par sa place dans chacune de ces trois hiérarchies à la fois. On voit cependant que ce fait ne sert pas à compro-

¹ Le fait, mentionné aussi par M. Jakobson, que la désinence *-te* ne s'ajoute pas en russe à l'impératif seulement, mais qu'il s'emploie d'une façon relativement libre (*на-те* 'voilà (pour vous)', de l'interjection *на* ; *полно-те* 'assez', de *полно*, neutre prédicatif de *полный* 'plein', etc.), pourrait induire à en mettre en doute le caractère flexionnel. Le type *двинем-те*, tiré de *двинем*, fournit lui-même un exemple de cet emploi libre. Nous pensons cependant que M. Jakobson a raison de le considérer comme flexionnel : dans les phrases nominales il appartient au verbe ; dans les phrases nominales et dans le cas des interjections il s'ajoute au prédicat et peut être considéré comme appartenant à la copule zéro.

² Pour *-ка* on peut faire la même remarque que pour *-те*, cp. *на-ка*, etc.

mettre le principe hiérarchique qui préside à tout le système, bien que ce principe ait les plus grandes conséquences dans la partie centrale du système: le "système de conjugaison" proprement dit, où la hiérarchie est la plus élaborée.¹

§ 41. Posé devant ce système hiérarchique, si simple et si uniforme, on se demande d'abord si ce système n'est vraiment soumis à aucun autre principe que les deux qu'on vient d'indiquer: celui du marqué et du non-marqué, et celui du supérieur et de l'inférieur. A ce propos on se demande surtout s'il n'y a aucune règle qui détermine le jeu entre ces deux principes. D'entre les deux termes d'une corrélation, celui qui se prête à la subdivision est parfois le terme marqué, parfois le terme non-marqué, tandis que parfois encore les deux termes à la fois, le marqué aussi bien que le non-marqué, se subdivisent chacun à sa manière. On n'accepte que difficilement que ce choix entre les diverses possibilités serait laissé complètement au hasard. La théorie de M. Jakobson n'a rien à nous enseigner à ce sujet; sur ce point essentiel elle nous délaisse. On sent ici une lacune, et on demanderait une doctrine à la fois plus ferme et moins mécanique. De plus, il paraît impossible de s'imaginer un expédient qui permette de combler la lacune ou de compléter la théorie. On se demande donc, en fin de compte, si une telle théorie suffit pour vraiment expliquer les faits.

§ 42. Un autre inconvénient consiste en ceci qu'une même catégorie se retrouve sur plusieurs endroits du schéma. C'est un fait qui sert à compromettre l'idée même d'une hiérarchie de corrélations. Le genre grammatical se trouve sous le participe et sous le prétérit; on le retrouve d'ailleurs dans le nom. Et partout où on le trouve, les genres sont au nombre de trois: c'est dire que la double sous-corrélation établie par M. Jakobson (neutre : non-neutre et féminin : masculin) manifeste une solidarité tout-à-fait spécifique entre les deux corrélations dont elle se compose. Le nombre grammatical se trouve sous le participe, sous le prétérit, sous le présent; lui aussi se trouve en outre dans le nom. On peut ajouter que la corrélation prädicatif : attributif, reconnue pour le participe dans le système de la conjugaison, se retrouve dans l'adjectif à l'intérieur de la déclinaison (à condition de distinguer conjugaison et déclinaison de la manière de M. Jakobson). On peut faire une remarque analogue pour les corrélations casuelles, reconnues pour le participe attributif.

Il paraît donc inadéquat de se représenter le système grammatical comme une *hiérarchie* où quelques corrélations sont subordonnées à d'autres. Il s'agit bien plutôt d'un *réseau* de catégories qui s'entrecroisent.

Pour voir à quel point les catégories s'entrecroisent il y a lieu de remar-

¹ Le lecteur n'est pas informé sur la raison pour laquelle l'aspect et la diathèse ne sont pas comptés au système de conjugaison. La raison est peut-être que M. Jakobson considère ces formes comme relevant de la dérivation.

quer aussi que, selon les indications de M. Jakobson, la corrélation itératif : non-itératif ne se trouve que dans le prétérit; que la corrélation passif : réfléchi est réservée au participe; que ce n'est qu'au singulier que le prétérit (et l'adjectif prédicatif) distingue les genres. On pourrait donc dire que le prétérit dispose de la corrélation itératif : non-itératif; que le singulier dispose de la corrélation des genres. Mais l'idée d'une hiérarchie, d'une stratification ou d'une progression à sens unique n'est pas soutenable. L'image d'un réseau serait plus conforme aux faits.

§ 43. Une troisième difficulté est que le système néglige la délimitation des catégories grammaticales sur elles. Tout se passe comme si le système formait une seule hiérarchie conforme de divisions et de subdivisions. Ainsi la catégorie de la personne et celle du genre comprennent chacune deux couches, de tous points comparables, à ce qu'il paraît, à n'importe quelle autre couche de la hiérarchie: le "personnel" dispose d'une sous-corrélation 1^{re} personne : 2^{me} personne, tout comme le présent dispose d'une corrélation personnel : impersonnel, et comme l'indicatif à son tour dispose d'une sous-corrélation prétérit : présent. Le non-neutre admet une sous-corrélation féminin : masculin, tout comme le participe et le prétérit admettent une sous-corrélation neutre : non-neutre, et comme par exemple les formes syntagmatiques admettent la corrélation participe : verbe fini. C'est, à ce qu'il paraît, une stratification qui progresse par des étapes uniformes. Or il paraît que cette uniformité s'accorde mal avec les réalités. D'entre les formes considérées il y en a qui appartiennent à un seul et même paradigme, et il y en a d'autres qui ne le font pas. Ainsi les trois personnes grammaticales forment une catégorie à part par le fait d'appartenir à un même paradigme; il en est de même du prétérit et du présent, tandis qu'il y a une frontière absolue entre la catégorie de la personne et celle du temps. De même les trois genres forment une catégorie différente de celle du temps. Ce n'est là qu'un pur truisme, mais c'est un truisme que la façon de voir de M. Jakobson semble apte à compromettre. Les diverses corrélations établies par M. Jakobson ne sont pas sur le même pied. Il y a rapport associatif, et par conséquent corrélation, entre le neutre et le féminin, entre le neutre et le masculin, entre la 3^e personne ("l'impersonnel") et la 1^{re}, entre la 3^e personne et la 2^{me}. Ces rapports associatifs, ces corrélations sont des données que la théorie ne doit pas méconnaître. Or la théorie de M. Jakobson, en scindant les catégories de la façon exigée par son principe de dichotomie, n'en rend pas suffisamment compte. Elle sert à estomper les frontières qui se dessinent nettement dans l'objet qu'elle devait décrire.

§ 44. Ce qui détermine le nombre des membres appartenant à une même catégorie, c'est à notre avis les substitutions¹ possibles qui s'observent à une même place de la chaîne. Les trois personnes grammaticales remplissent

¹ [Nous dirions aujourd'hui: *commutation(s)*.]

cette condition: à une même place de la chaîne, la 1^{re} personne peut se substituer à la 2^{me}, la 2^{me} à la 3^{me}; de même le masculin peut se substituer au féminin, le féminin au neutre.¹

§ 45. Ce rapport étroit et spécifique qui réunit les termes d'une même catégorie par opposition aux catégories étrangères, et qui range les termes d'une même catégorie sur une ligne où pour ainsi dire tous les termes ont les mêmes droits, — ce rapport se traduit fidèlement par le fait du *syncrétisme*. Le syncrétisme constitue de toute évidence un fait structural de première importance. Une théorie structurale qui ne tiendrait pas compte du syncrétisme correspondrait mal aux réalités qu'elle se propose de décrire. Il ne s'agit pas nécessairement du syncrétisme réalisé; le syncrétisme ne se réalise qu'en des conditions structurales bien déterminées sans doute, et qu'il reste à trouver. Mais il s'agit du syncrétisme *possible*. Or nous ne croyons pas que le russe moderne, choisi par M. Jakobson comme spécimen pour la démonstration de sa théorie, constitue pour l'étude du syncrétisme possible un objet assez favorable. Pour dégager les lois du syncrétisme, et pour en retirer les renseignements qu'elles peuvent fournir à la théorie, il faut ou bien étudier un état de langue où les syncrétismes abondent, ou bien se placer de prime abord sur un point de vue comparatif, en abandonnant le point de vue idiosynchronique, dont les dangers sont connues et manifestes. Il nous semble évident que, du moment qu'on envisage le fait des syncrétismes, ce fait est apte à révéler l'égalité des termes d'une même catégorie. Toutes choses égales d'ailleurs, il paraît que, dans un système à trois termes, bâti en principe comme celui des trois personnes ou comme celui des trois genres en russe, les syncrétismes possibles croisent manifestement la ligne de démarcation introduite dans le système par la théorie de M. Jakobson: en effet dans un tel système il peut y avoir syncrétisme *séparément* entre la 3^e personne et la 1^{re} (cas de fr. (*il, je*) *parle*, par opposition à (*tu*) *parles*; all. (*sie, wir*) *sprechen*, par opposition à (*ihr*) *sprecht*), et *séparément* entre le neutre et le masculin (cas de lat. *bonōrum* par opposition à *bonārum*; all. *des*, par opposition à *der*).²

Ces faits structuraux nous semblent indiquer, d'une façon incontestable, l'existence de catégories à trois (et à plusieurs) termes.³

¹ C'est à dessein que pour le moment on fait abstraction des syncrétismes et des paradigmes défectifs.

² Notre argument ne serait pas compromis même si le syncrétisme de la 3^e personne avec la 2^{me} ou celui du neutre avec le féminin n'existait pas. Le fait incontestable que la 3^{me} personne se prête moins volontiers au syncrétisme avec la 2^{me} personne, et le neutre moins volontiers au syncrétisme avec le féminin (cas de latin *quae* par opposition à *qui*), trouvera son explication. Pour le moment il nous suffit de constater que ce syncrétisme aussi est possible, bien que les conditions qui en permettent la réalisation sont plus spéciales et ne se présentent qu'assez rarement.

³ D'ailleurs l'exposé de M. Jakobson en fournit plus d'exemples encore: il

§ 46. Ce qui vient d'être dit ne vise pas à nier qu'une catégorie à plusieurs termes puisse, dans certaines conditions, être analysée en des catégories moins larges. Ceci est, pour les catégories comportant un grand nombre de termes, très probable à priori. Il suffit de rappeler les systèmes casuels du finnois, du hongrois et de bon nombre de langues caucasiques, les genres (classes nominales) du bantou, pour voir à quel point une telle analyse est probable et même parfois nécessaire; il y a même des cas où elle s'impose avec une évidence particulièrement nette.

§ 47. Pour une telle analyse on pourrait prévoir à priori deux possibilités: on pourrait envisager l'analyse par *dimensions* ou par *subdivision*.

§ 48. L'analyse par dimensions consisterait à reconnaître, à l'intérieur d'une catégorie, deux ou plusieurs sous-catégories qui s'entrecroisent et se compénètrent. Le rapport entre ces catégories serait en principe le même que celui qui s'observe par exemple entre les cas et les nombres du latin ou du russe:

	singulier	pluriel
nominatif		
accusatif		
génitif		

Chacune des sous-catégories constituerait une dimension de la catégorie supérieure, et chacun des membres de la catégorie supérieure serait décomposable en deux grandeurs relevant chacune de sa dimension.

Par exemple:

	c	d
a	1	3
b	2	4

Soit: $1 = ac$; $2 = bc$; $3 = ad$; $4 = bd$.

§ 49. L'analyse par *subdivision* consisterait à répartir les membres de la catégorie supérieure sur deux ou plusieurs classes dont une au moins comporterait au moins deux membres.

Par exemple:

	A	B
a	1	3
b	2	

Soit: $1 = A^a$; $2 = A^b$; $3 = B$.

y a une corrélation triple adjectif : participe : verbe fini, et il y a une autre gérondif : participe attributif : participe prédicatif. (Voir plus haut § 34).

La différence opérative entre les deux procédés consiste en ceci que, dans l'analyse *par dimensions* on établit *simultanément* deux (ou plusieurs) sous-catégories qui sont absolument *coordonnées*, tandis que dans l'analyse *par subdivision* on établit *successivement* deux (ou plusieurs) sous-catégories dont la deuxième est *subordonnée* à la première (, la troisième à la deuxième, et ainsi de suite s'il y a lieu).

En un mot: d'après l'analyse par dimensions les sous-catégories forment un *réseau*; d'après l'analyse par subdivision les sous-catégories forment une *hiérarchie*.

§ 50. Or nous croyons avoir exposé les raisons qui conduisent à concevoir le système des catégories (et des sous-catégories) comme un réseau et non comme une *hiérarchie*. L'analyse par dimensions est la seule qui puisse rendre compte du fait que, par rapport à la corrélation, à la substitution réciproque et au syncrétisme, les membres d'une même catégorie grammaticale sont sur le même pied, et que chacun de ces membres est, par rapport aux autres, muni à la fois de la même indépendance et de la même dépendance que n'importe quel autre membre. C'est pourquoi, d'entre les deux analyses possibles qui se présentent à priori, notre choix tombe sur celle par dimensions, et non sur celle par subdivision proposée par M. Jakobson.

§ 51. Expliquons-nous, en dernier lieu, sur un point de principe. Le problème qui nous occupe n'est pas un problème *sémantique* mais un problème *structural*. Il ne peut pas être tranché en montant inductivement des actes individuels de la *parole* pour dégager simplement ce qui leur est commun. Il s'agit au contraire de décrire les faits de *langue*, en observant directement les *fonctions*. On sait maintenant quelles sont les principales de ces fonctions: il y a d'une part le syncrétisme et la substitution¹, deux faces complémentaires d'un seul et même fait, celui de la corrélation; il y a d'autre part le fait de suppléance, qui traduit l'appartenance des termes à une même catégorie, et qui sert d'indice pour décider lequel de deux termes est intensif (ou marqué) et lequel est extensif (ou non-marqué). Pour autant que les faits sémantiques entrent dans ces considérations, c'est sous l'aspect de *valeurs* et non sous celui de *significations*. Ce qu'on cherche pour chacun des termes, c'est une définition *extensionale*, non *intensionale*. C'est la forme et non la substance qui compte.

§ 52. Mais on peut poser un problème différent: on peut viser à une description intensionale des significations, obtenue par l'observation inductive des actes de la parole. C'est un problème tout à fait légitime. Mais c'est un problème différent.

Les deux problèmes permettent d'établir des classifications, et il n'y a aucune nécessité que les deux classifications coïncident. Elles sont complémentaires, et même si elles diffèrent entre elles elles ne se contredisent point.

¹ [Commutation.]

§ 53. C'est ainsi qu'une classification logique des genres grammaticaux de l'indo-européen, opérée sur des considérations intensionales, peut aboutir, d'une façon naturelle, et même nécessaire, à une analyse par *subdivision*, où le genre inanimé s'oppose au genre animé, et où ce dernier se subdivise en deux sous-genres: le féminin et le masculin. Une telle classification des genres peut rendre certains services indispensables; d'autre part elle néglige à dessein les faits de fonction (syncrétismes, suppléances); nullement par défaut, mais par principe: elle repose sur des critères différents, et elle vise à d'autres buts.¹

§ 54. C'est à bon droit que M. Jakobson, pour sa part, n'invoque pas cette doctrine indo-européenne. L'analogie qu'elle présente avec le système de genres établi pour le russe par M. Jakobson n'est que superficielle et extérieure. Il y a un abîme qui les sépare. Car nous ne nous trompons guère en admettant que le problème que se pose l'éminent linguiste russe est celui de la structure fonctionnelle et nullement celui de l'analyse intensionale. C'est même, à notre avis, un des principaux mérites de M. Jakobson d'insister sur le fait, nettement structural, de la suppléance, et de mettre en évidence le rapport extensional entre les termes du paradigme.

§ 55. Il est vrai, d'autre part, qu'au cours de notre argumentation nous avons cherché des précisions qui sont de nature à déplacer quelque peu le problème et qui aboutissent à le formuler peut-être d'une façon qui ne recouvre plus tout à fait la pensée foncière de l'intéressant travail dont nous venons de faire la critique. Nous ne sommes pas tout à fait sûr que M. Jakobson accepte nos déductions. Son point de vue est-il vraiment structural? Ou bien y a-t-il, derrière quelques-unes de ses considérations, comme celle de l'impératif qui a été discutée plus haut², des motifs qui relèvent

¹ On sait qu'une telle classification des genres est pratiquée par les indo-européanisants (A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 5^e éd., Paris 1922, p. 156-157; *Linguistique historique et linguistique générale* I, Paris 1921, p. 211-215.) Il est vrai qu'elle ne repose pas uniquement sur les faits de signification, mais aussi sur les faits du signifiant, le genre inanimé se distingue du genre animé par une différence de désinences et de vocalisme; il relève donc de la déclinaison, tandis que la distinction du féminin et du masculin relève de la formation des thèmes. Ces arguments nous semblent plus précaires: le signifiant ne reflète pas nécessairement le signifié d'une façon absolument fidèle; le signifié peut changer (au point de vue extensional aussi bien qu'au point de vue intensional) sans que le signifiant le suive du même coup: dans le signifiant il peut y avoir des résidus d'un état antérieur du signifié. En usant de ces arguments on risque par conséquent de compromettre l'analyse *synchronique* du système primitif de l'indo-européen, en y mêlant des considérations valables, il est vrai, pour la reconstitution hypothétique d'un état antérieur (ou pré-indo-européen), mais sans portée pour la description de la langue-mère en tant que système de valeurs.

² § 37.

plutôt de la problématique intensionale? Nous ne saurions le dire. Toutefois, si nous voyons juste, M. Jakobson s'est engagé, d'une façon très méritoire, dans une voie vraiment nouvelle, mais sans tirer du point de vue adopté toutes les conséquences qu'il faudrait. Pour les catégories à trois et à plusieurs termes, sa théorie nous semble inadéquate et insuffisante. Il ne faut pas oublier d'autre part que c'est un premier essai dans une voie à peine défrichée.

B. MODE D'INVESTIGATION

1. *Champ d'investigation*

§ 56. Nous avons déterminé provisoirement notre champ d'investigation comme étant celui des *morphèmes flexionnels*, en comprenant par ce terme tous les morphèmes qui n'ont pas le caractère d'éléments dérivatifs.¹

Cette délimitation de notre objet demande certaines précisions. Les termes de *morphème* et de *flexion* sont, à l'état actuel des recherches, trop mal définis pour pouvoir être adoptés tels quels comme les notions fondamentales d'une recherche solide. Avant d'aborder une telle recherche, il faudrait disposer des critères nécessaires pour décider dans chaque cas particulier si un élément envisagé est à considérer comme un morphème ou non, et en cas d'affirmation, s'il est de caractère flexionnel ou dérivatif. Puisqu'à l'heure actuelle on n'est pas encore suffisamment renseigné sur les questions, la recherche que nous allons entreprendre souffre d'une incertitude assez grave, mais inévitable. Le double problème de la nature du morphème et de la flexion n'a pas été encore tranché, et les préparatifs pour sa solution ne semblent pas accomplis.² Dans ces conditions difficiles nous nous voyons obligé de prendre les mesures suivantes:

¹ § 7.

² Pour notre part nous avons soumis ce problème à un examen assez détaillé (cf. nos remarques dans *Principes de grammaire générale*, p. 339-340), en esquissant une solution qui toutefois n'est pour nous que provisoire, dans une conférence présentée à la Société de philologie et d'histoire de Copenhague le 9 avril 1930. Notre exposé sera publié autre part sous le titre de *Mot et morphème*. [Nous sommes parvenu, depuis 1930, à des résultats qui nous semblent beaucoup plus définitifs et plus directement utilisables. Mais il est impossible d'aborder dans le présent article ce complexe de problèmes. Nous espérons pouvoir publier l'exposé en question, sous une forme complètement refondue, dans un prochain volume des Travaux du Cercle linguistique de Copenhague.]

Ajoutons que les conséquences à tirer de ces problèmes fondamentaux pour le problème de la structure des corrélations se sont montrées beaucoup moins graves que nous eussions pu soupçonner en 1931: on verra dans la suite (plus loin ?*) que nos résultats relatifs à la structure des corrélations permettent des généralisations qui dépassent largement le domaine des

1° Il faudra rétrécir le champ d'observation de façon à n'y admettre que les éléments dont la nature à la fois morphématique et flexionnelle paraît à priori indubitable.

2° Il faut chercher, avant d'aborder les recherches, des définitions approximatives, en serrant le problème autant qu'il est possible dans les conditions actuelles.

3° Même sous ces réserves, il faut se résigner à reconnaître que notre recherche a un caractère forcément *provisoire*.

§ 57. D'entre ces trois points, le deuxième nous retiendra quelques instants. Voici les définitions provisoires que nous voudrions proposer:¹

*Nous comprenons par grammatème une unité minimale du signifié, ayant son Df*1. expression spécifique (explicite ou implicite) dans le signifiant.*

*Nous comprenons par morphème un grammatème combinant, et par sémantème un grammatème combiné. Df*2.*

*Nous proposons de définir une catégorie flexionnelle comme une catégorie à la Df*3. fois associative et syntagmatique, et de l'opposer par ce trait aux catégories dérivatives et aux catégories de sémantèmes, qui relèvent uniquement de l'ordre associatif.*

On trouvera dans la suite les quelques remarques qui nous semblent nécessaires et suffisantes pour justifier ces définitions.

§ 58. *ad Df*1*: L'analyse grammaticale permet de dissoudre la chaîne parlée en des unités minimales dont on peut distinguer en principe deux espèces: les *sémantèmes* et les *morphèmes*, selon la terminologie adoptée par M. J. Vendryes.²

En nous fondant sur une telle analyse, nous proposons de la préciser à deux égards:

1° Comme dénomination commune pour désigner sémantème et morphème à la fois nous introduisons le terme de *grammatème*.³

morphèmes flexionnels. Ce fait sert à diminuer l'importance des remarques que nous allons faire dans les présents paragraphes (§ 57 sv.). Nous avons toutefois pensé utile de conserver cette partie de notre ancien travail pour justifier le champ d'investigation qui avait été choisi d'abord.]

* Note des éditeurs: les renvois de cette note et de la note suivante se réfèrent probablement aux parties II et III projetées par l'auteur.

¹ [Le numérotage des définitions que l'on trouvera en marge, et qui sera repris plus loin dans les renvois, a été ajouté en 1943. L'astérisque sert à indiquer le caractère provisoire des définitions; on vise de la sorte à éviter la confusion avec les définitions que nous proposons actuellement comme définitives (cf. plus loin, ?; il n'y aura toutefois pas, dans le présent article, de définitions définitives remplaçant Df*1-*3).]

² *Le langage*, Paris 1921, p. 86.

³ J. Baudouin de Courtenay a introduit, à partir de 1881, le terme *morphème* comme désignant n'importe quelle unité minimale munie d'une signification (voir son *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen*, 1895, p. 6 sv. et 10), en distinguant les *morphèmes sémasiologiques* (c.-à-d. les sémantèmes selon Vendryes) et les *morphèmes morphologiques* (ou *wortbildende Morpheme*) (c.-à-d.

2° Nous proposons de réserver les termes de *sémantème* et de *morphème*, et, par suite, celui de *grammatème*, aux unités du signifié. Pour les unités correspondantes du *signifiant*, ou *phonies* de *grammatèmes*¹, le vocabulaire habituel dispose déjà d'un nombre suffisant de termes assez inambiguës (*thème*, *racine*, *radical*; *affixe* ou *formatif* ou *formant*², avec les subdivisions *suffixe*, *désinence*, *préfixe*, *infixe*). L'avantage qu'il y a à adapter dans ce sens restreint et précis les termes proposés par M. Vendryes réside surtout en ceci que la terminologie permet de distinguer nettement le signifié et le signifiant. La terminologie proposée permettra p. ex. de dire qu'en anglais le formant (la désinence) *-s* exprime alternativement trois morphèmes: le pluriel, le génitif et la 3^e personne, et que le morphème 'pluriel' s'exprime alternativement par divers formants: *-s*, *-en*, etc. C'est ainsi que nous voudrions rendre compte des faits constatés par M. Jespersen³ sans avoir recours à la distinction terminologique qu'il opère entre "*forme*" et "*fonction*" et qui nous semble moins nette et moins utile.⁴ La terminologie proposée permettra également de distinguer nettement, à l'intérieur d'un formant tel que *-us* dans l'adjectif entrant dans le syntagme latin *bon-us dominus*, trois morphèmes: 'masculin', 'nominatif' et 'singulier'. C'est ainsi seulement qu'on évite de surestimer la différence entre le type agglutinant et le type flexionnel (dans le sens restreint du terme), qui se réduit à une différence du signifiant et qui reste sans importance pour l'analyse du signifié. Nous pensons qu'on élimine de la sorte une difficulté qui a été souvent ressentie en matière grammaticale: pour l'analyse du signifié les catégories grammaticales restent aussi distinctes dans le type flexionnel que dans le type agglutinant; ce n'est que le signifiant qui invite à les confondre.⁵

les morphèmes selon Vendryes) (voir p. ex. Введение в языковедение, 4^e éd. (ronéographiée), 1912, p. 12, et Versuch p. 52). Dans ce sens élargi le terme *morphème* a été utilisé par plusieurs de ses disciples (ainsi E. D. Polivanov distingue-t-il les "morphèmes lexicaux ou matériaux" et les "morphèmes formels" ou "formants", Введение в языковедение (Leningrad), 1928, p. 6 et 24). Pour notre part nous ne suivons pas cet usage. La terminologie de Vendryes est devenue internationale. [Voir p. ex., dernièrement, Louis H. Gray, *Foundations of Language* (New York), 1939, p. 150 et p. 157. — La terminologie de M. L. Bloomfield (*Language* (New York), 1933) est différente: il oppose *morphème* ou unité *lexicale* à *tagmème* ou unité *grammaticale* (c.-à-d. dans notre sens du mot, morphématique); les termes sont donc ici presque renversés.]

¹ Voir nos *Etudes baltiques*, Copenhague 1932, p. xj (proposition de M. A. Sommerfelt).

² K. Brugmann, *Grundriss* II 1², p. 8 sv. E. D. Polivanov, *loc. cit.*

³ *The Philosophy of Grammar*, p. 46.

⁴ Cf. nos *Principes*, p. 112 sv. [Sur les questions terminologiques touchées ici cp. *Acta Linguistica* II, p. 63 sv.]

⁵ [Cet avantage de l'analyse ressortira encore plus nettement dès qu'on se rend compte du fait que l'épreuve de la commutation vaut pour le contenu (le signifié) au même titre que pour l'expression (le signifiant).]

Nous avons grandement besoin d'une terminologie qui permette d'opérer rigoureusement ces distinctions. *Notre recherche intéressera le signifié, non le signifiant.*

§ 59. D'ailleurs nous n'avons guère besoin d'insister sur la nécessité qu'il y a de tenir compte des différences observées dans le signifiant en établissant les unités du signifié. Sans cette précaution on ne tiendrait pas compte des différences entre les langues et du fait proprement linguistique.¹ Rappelons à ce propos que, sans rétrécir aucunement la valeur de ce principe, les rapports entre signifié et signifiant peuvent être divers: à une seule unité du signifié peut correspondre une seule unité du signifiant (univocité); à une seule unité du signifié peuvent correspondre deux ou plusieurs unités du signifiant (synonymie); à deux ou plusieurs unités du signifié peut correspondre une seule unité du signifiant (homonymie); – l'expression dans le signifiant d'une unité du signifié peut être zéro²; – une unité du signifié peut être exprimé simplement par la place respective des unités du signifiant.³

§ 60. La découverte du *grammatème*, qui a eu pour conséquence l'abandon du *mot* comme base de l'analyse grammaticale, marque un des progrès les plus décisifs de la grammaire moderne. Les avantages obtenus par ce changement de méthode sont multiples. Insistons sur un seul, d'importance particulière pour la recherche que nous allons entreprendre: le supplétivisme (cas de *je vais*, *j'irai*, *j'allais*) ne crée désormais aucune difficulté à l'analyse grammaticale: il est évident qu'il s'agit d'une particularité du signifiant, qui reste sans importance pour l'analyse du signifié; il s'agit de toute évidence d'un même sémantème exprimé selon les circonstances par des thèmes différents (par des racines différentes); c'est un simple cas de synonymie, comparable à tous les égards à celle entre les diverses désinences exprimant le morphème 'pluriel' en anglais.

§ 61. *ad Df*2*. La deuxième définition ne semble être que la conséquence logique du fait que les morphèmes indiquent les rapports entre les sémantèmes.⁴

§ 62. Toutefois cette définition approximative ne suffit pas pour prendre une décision dans tous les cas qui s'observent. Les transitions restent nom-

¹ Voir *Principes*, p. 89. [De même, il y a nécessité de tenir compte des différences observées dans le signifié en établissant les unités du signifiant. Il s'agit dans les deux cas de l'épreuve de commutation, opérée au point de vue du contenu (du signifié) et au point de vue de l'expression (du signifiant) respectivement. En 1931 nous n'avions pas encore fait cette découverte, capitale pour la compréhension du mécanisme sémiologique de la langue.]

² F. de Saussure, *Cours*² p. 123 sv., 163, 254 sv.

³ Voir *Principes*, p. 125, avec renvois.

⁴ Vendryes, *loc. cit.*

breuses. Nous pensons que la raison pour cette incertitude est à trouver dans le fait que *ce qui sépare sémantème et morphème n'est pas une différence de signification, mais de fonction*. Il n'y a pas que les sémantèmes et les morphèmes; il y a aussi des éléments qui peuvent jouer le double rôle de sémantèmes et de morphèmes. Il y a en effet, pour la zone sémantique de chacune des catégories flexionnelles, des sémantèmes correspondants, ou bien dans la même langue, ou bien dans une autre. Ainsi la catégorie des prépositions recouvre la même zone sémantique que celle des cas, ce qui explique en effet les nombreuses transitions génétiques entre les deux catégories; c'est cette circonstance qui rend précaire la distinction entre préposition et morphème casuel dans certaines situations (p. ex. français *de*, *à*, anglais *of*). De même le pronom personnel semble souvent renfermer des sémantèmes qui s'identifient aux éléments qui autre part jouent le rôle de morphèmes de genre ou de personne. Les verbes auxiliaires semblent représenter, par les sémantèmes qu'ils renferment, des morphèmes de mode, de temps, d'aspect, de diathèse, au point que la *périphrase* peut se confondre avec la catégorie flexionnelle.

Il serait facile de multiplier ces exemples. Etant donné que l'état actuel de nos connaissances ne permet pas de définir la différence de fonction entre sémantème et morphème d'une façon plus précise que nous ne l'avons fait, le nombre des exemples utilisables diminue très considérablement en tenant compte de notre premier principe (§ 56). Nous pensons d'autre part que, malgré cet inconvénient, il nous reste un stock assez considérable pour permettre une conclusion provisoire.

§ 63. *ad Df*3*. L'existence de la différence entre *flexion* et *dérivation* n'est pas moins évidente que celle de la différence entre sémantème et morphème. Mais à l'état actuel de nos connaissances la définition de cette différence n'est pas moins vague que l'autre.

Nous pensons que la différence est à chercher dans l'opposition entre *rapports syntagmatiques* et *rapports associatifs*.¹

§ 64. D'entre les syntagmes on distingue ceux qui relèvent de la *parole* et ceux qui relèvent de la *langue*; ce qui est caractéristique des premiers par opposition aux derniers, c'est la liberté de la combinaison.² Dans la langue le syntagme est une unité figée, dont l'une des parties appelle nécessairement l'autre. L'appel le plus typique de cet ordre est la *rection*.

§ 65. Donc il paraît que du point de vue de la langue on est en présence d'un rapport purement associatif lorsqu'il s'agit de termes entre lesquels le

¹ On sait qu'on distingue depuis F. de Saussure les rapports *syntagmatiques* et *associatifs*: *Cours*², p. 170 sv. [Pour des raisons théoriques il sera utile de remplacer le terme de rapport *associatif* par celui de rapport *paradigmatique* cf. *Actes du IV^e Congrès international de linguistes*, p. 140, n. 3. Nous n'avons guère besoin d'insister sur le fait que notre terminologie de 1931, empruntée simplement à la tradition saussurienne, n'implique aucun psychologisme.]

² F. de Saussure, *Cours*², p. 172.

sujet parlant a libre choix, et lorsque le choix d'un de ces termes dans une chaîne donnée est déterminé exclusivement par ce qu'on désire exprimer; par contre on est en présence d'un rapport syntagmatique, relevant de la langue, dès le moment où le choix d'un terme dans une chaîne donnée n'est pas déterminé par ce qu'on désire exprimer, mais par les faits mécaniques de la rection.

§ 66. En partant de ces définitions, on peut constater qu'un rapport syntagmatique, relevant de la langue, est un fait relativement rare; il se combine volontiers avec un rapport associatif, un choix à la fois libre et restreint entre certaines possibilités. Ainsi, il arrive souvent qu'une préposition ou un verbe régit non pas un seul cas à l'exclusion de tout autre, mais deux ou plusieurs cas entre lesquels le sujet parlant est libre de faire son choix d'après ce qu'il désire exprimer. Encore, même si une seule rection est exigée par la grammaire normative, il peut y avoir à l'occasion des infractions à la loi; on est souvent trop tenté de considérer de telles irrégularités comme relevant d'emblée de la parole; c'est une solution trop facile; pour ne pas affirmer à la légère qu'il s'agit dans tous les cas de simples improvisations accidentelles, il suffit en effet de se rendre compte du fait que ces soi-disantes improvisations ont leurs limites: le choix libre est, malgré la liberté relative, restreint par des règles. La norme laisse toujours une *latitude* relativement grande, ce qui ne revient nullement à dire que la norme soit inexistante.¹

§ 67. De ce principe il s'ensuit que la bonne méthode exige la prudence qui consiste à *généraliser autant que possible le domaine des rapports associatifs*.

§ 68. Voilà en bref la considération qui est derrière notre troisième définition. Le choix d'un morphème flexionnel est d'ordinaire déterminé à la fois par un fait de rection et par ce qu'on désire exprimer. Dans tous les cas où l'on est en présence d'une catégorie indubitablement flexionnelle il y a une rection² dont la raison est la parenté sémantique qui existe entre le terme régissant et le morphème flexionnel du terme régi, et en même temps le morphème flexionnel comporte une signification propre indépendante de ces faits de rection.

§ 69. Mais notre troisième définition n'est pas moins approximative que la deuxième. Ici encore, il paraît qu'il y a une parenté sémantique, et même identité sémantique possible, entre un morphème dérivatif et un morphème flexionnel. Ce qui a été dit de la différence entre sémantème et morphème vaut pour la différence entre dérivation et flexion également: *ce qui les sépare n'est pas une différence de signification, mais de fonction*. Il y a des éléments qui peuvent jouer le double rôle de morphèmes dérivatifs et de morphèmes

¹ [Cp. maintenant *Cahiers Ferdinand de Saussure* 2 (1942) p. 42 sv.]

² Le rôle de la rection a été largement méconnu par la grammaire traditionnelle; la rection est décisive pour tout morphème flexionnel. Voir à ce propos ce que nous avons dit à la page 153 sv. de nos *Principes*.

flexionnels. Il faut en principe prévoir, pour la zone sémantique de chacune des catégories flexionnelles, des morphèmes dérivatifs correspondants, ou bien dans la même langue, ou bien dans une autre. Il y a une telle transition possible, et souvent observée, entre génitif et adjectif, entre certains cas et certains genres (le neutre surtout) d'une part, et l'adverbe de l'autre. Donc, ici encore, les difficultés commandent une prudence considérable. Par ce fait notre champ d'investigation se trouve encore plus restreint, et nos résultats encore plus provisoires.

2. Questions à poser

§ 70. Nous avons circonscrit notre objet. Il ressort de là que dans nos matériaux nous n'avons admis que les systèmes qui satisfont à nos définitions et qui paraissent dénués d'ambiguïté. Il nous reste à préciser quelles sont les questions que nous avons posées à ces matériaux, en vue de trancher le problème général qui nous occupe. La discussion à laquelle nous avons soumis plus haut les hypothèses antérieures a déjà fait voir dans une certaine mesure quelles sont ces questions, et nous n'avons qu'à les résumer ici d'une façon plus systématique.

§ 71. La question définitive, et dont la réponse constitue en chaque cas particulier le résultat, est celle de la structure du système envisagé, ou de la *configuration* contractée par les termes du système. Pour chaque système particulier que nous avons étudié nous introduirons ce résultat de notre recherche par la lettre *C* (c'est-à-dire, *configuration*).

§ 72. On peut atteindre ce résultat en examinant trois ordres de faits, qui rendent nécessaires trois questions différentes dont la solution précède celle de la question définitive. A savoir:

§ 73. 1° *a.* — *Ext.*, c.-à-d. la question du rapport *extensional* entre les membres du système. Les conclusions que nous avons pu tirer de notre discussion des hypothèses de MM. Peškovskij et Jakobson font déjà voir qu'à ce propos les faits de suppléance constitueront un point de repère particulièrement précieux. Ce sont ces faits qui permettent de décider quels sont les termes *intensifs* (>) et *extensifs* (<) respectivement. En exposant les résultats de notre enquête nous aurons l'occasion de préciser encore ce point fondamental et d'en tirer des conséquences ultérieures.

Cette même question peut prendre un aspect différent si, au lieu d'insister aux rapports mutuels entre les membres, on se borne à étudier les variantes possibles d'un membre donné (cf. plus haut, § 32). Soit:

1° *b.* — *V.*, c.-à-d. la question des *variantes* réalisées de chacun des termes compris dans le système. Cette question est une question corollaire de la question *Ext.*

§ 74. 2° — *S.*, c.-à-d. la question des *syncrétismes* contractés par les membres du système entre eux. Il y a lieu de supposer d'avance que les syncrétismes sont en fonction des rapports structuraux entre les termes.

§ 75. 3° – D., c.-à-d. la question de la *dominance* exercée par certains membres du système, déterminant des syncrétismes observés en d'autres systèmes (p. ex., le neutre domine en allemand et en latin le syncrétisme nominatif ∞ accusatif). Il est possible à priori que la dominance aussi peut être en fonction de la place occupée dans le système par le terme dominant.

§ 76. Outre ces faits nous avons examiné également celui de la *défectivation*: on pourrait supposer en effet que la place relative occupée dans le système par les divers membres pourrait déterminer, ou concourir à déterminer, les façons dont le système peut se réduire par défaut. Il s'est cependant vite montré que ce problème est plus compliqué qu'on ne soupçonne à priori. C'est pourquoi nos résultats à cet égard ne seront pas compris dans l'exposé de notre enquête sur le cas particulier. On les trouvera dans un paragraphe à part, ajouté à la fin.

§ 77. Nous estimons en effet que par les questions énumérées on épuise les faits aptes à contribuer à la solution du problème général de la structure des systèmes morphématiques. Il y aurait peut-être lieu de faire observer expressément que nous n'avons pas compris les faits de *rection* dans notre enquête. Un premier relevé rapide nous a convaincu que par rapport à la rection les divers membres d'un système ne présentent entre eux aucune différence de principe, et que la faculté de régir ou d'être régi n'est pas réservée à certaines places du système par opposition à d'autres.¹ Il est vrai que cette première impression n'est pas nécessairement correcte; c'est une question qui sera à reprendre.

§ 78. Ce sont donc principalement les questions *Ext.*, *S.* et *D.* qui sont pré-supposées par la question *C.*

Mais ces questions présupposent à leur tour celle de l'*effectif* des morphèmes appartenant à la catégorie (cette question sera désignée par l'abréviation *Eff.*). L'expérience fait voir qu'il peut y avoir difficulté à fixer exactement le nombre des morphèmes entrant dans une catégorie donnée. Les raisons pour cette difficulté peuvent être diverses; mais une des raisons les plus évidentes est l'insuffisance de la grammaire courante, qui ne pose jamais de façon consciencieuse ce problème, si important pour toute recherche sur la structure des systèmes. De plus la solution de cette question dépend de la distinction exacte entre morphème et sémantème et entre flexion et dérivation. Or puisqu'on manque encore les moyens pour faire exactement ces distinctions, la question de l'*effectif* (ou de l'*amplitude* du système) devient toujours particulièrement délicate, d'autant plus qu'elle est en même temps plus importante que toutes les autres, et qu'elle constitue le point de départ absolument indispensable pour toute recherche ultérieure.

¹ Rappelons à ce propos que la rection est un fait plus répandu qu'il n'apparaît en partant de la grammaire traditionnelle; cf. plus haut, § 68 note 2.

Par suite de cette circonstance nous avons partout étudié cette question avec les soins les plus méticuleux; pour chaque catégorie particulière nous nous sommes efforcé d'épuiser les possibilités, et de comprendre dans la catégorie tous les éléments qui paraissent réclamer ce droit. D'autre part nous avons exclu de notre recherche tous les cas qui à cet égard prêtent à l'équivoque. Cette circonstance encore sert à rétrécir notre champ d'investigation et à donner à notre recherche un caractère provisoire. Nous espérons d'autre part que la recherche que nous avons ici entreprise, et quelques autres recherches que nous entrevoyons, serviront à frayer la voie à un exposé plus définitif des méthodes à employer pour décider sur l'effectif d'un système. L'heure n'est pas encore venue pour cette mise au point. La grammaire générale est une science qui est encore à ses premiers débuts. Nous croyons cependant faire œuvre utile en ouvrant une brèche dans les frontières de cette terre inconnue.

§ 79. On peut se demander si les trois questions principales que nous avons mentionnées ne présupposent pas d'autres questions que celle de l'effectif, ou de l'amplitude du système. A ce propos il faut se demander surtout quelle est la position de la question de la *définition intensionale de la zone sémantique de chacune des catégories morphématiques* (nous désignons cette question par l'abréviation *Int.*). Faudrait-il trancher cette question avant de pouvoir aborder la question *Ext.*? Théoriquement nous n'hésitons pas à répondre négativement: on peut en effet étudier les faits extensionaux (les faits de suppléance p. ex.) sans avoir étudié d'abord le problème de la signification. D'autre part nous ne croyons pas qu'on puisse étudier les significations sans une connaissance préalable des formes et des fonctions. Une signification est toujours et nécessairement signification de quelque chose, et l'étude des significations présuppose la connaissance du porteur de ces significations. Théoriquement c'est donc la question *Int.* qui présuppose la question *Ext.*, et non inversement. Du point de vue pratique, nous estimons cependant qu'il est utile d'avoir en vue les deux questions à la fois; la recherche demande dans une certaine mesure qu'on les considère ensemble, et surtout l'exposé des résultats de la recherche gagne en évidence et en perspicuité et sera plus facilement accessible si les faits structuraux sont projetés sur une matière sémantique. Aussi ne cherchons-nous pas d'éviter le problème *Int.* Mais il est nettement en marge; il ne sera qu'effleuré, et les interprétations sémantiques qui seront proposées ne seront ni discutées ni motivées. C'est un travail qui sera repris ailleurs.¹

¹ [Nous avons donné un aperçu succinct et provisoire de ces questions dans une communication présentée au IV^e Congrès international de linguistes; voir les *Actes* du dit congrès, p. 140 sv., surtout p. 145 et p. 148-149. Cp. les remarques de M. Paul Diderichsen.]

Nous nous réservons de revenir prochainement sur ces questions d'une façon plus détaillée.]

3. Procédé

§ 80. Dans les grandes lignes notre exposé reproduit le chemin parcouru par notre investigation. Celle-ci a commencé naturellement par un premier sondage, opéré sur quelques spécimens de systèmes choisis soigneusement parmi ceux qui nous semblaient à la fois les plus simples et les plus évidents. Ce premier sondage nous a permis de tirer certaines conclusions hypothétiques dont nous avons ensuite cherché une généralisation en essayant de les vérifier sur un nombre de plus en plus grand de divers systèmes flexionnels appartenant à différentes langues, et offrant, par rapport à ces problèmes de principe que nous avons signalés plus haut et qui sont encore en suspens, le même caractère apparemment indubitable que les systèmes qui avaient fourni notre point de départ.

En exposant les résultats de cette enquête nous avons pensé faire œuvre utile en supprimant la discussion de tout détail qui n'est pas directement pertinent pour le principe de notre investigation. Ce qu'il importe d'établir d'abord, c'est un aperçu dans lequel il est facile de s'orienter, un relevé rapide des matériaux analysés et des résultats auxquels nous a conduit cette analyse. Nous passerons donc sous silence maint problème de détail qui a pu nous retenir longuement au cours de l'investigation même, et qui trouverait une place naturelle dans un traité moins général.

C'est pour répondre au mieux à ces exigences que nous avons donné à notre exposé un caractère aussi schématique que possible.

§ 81. Pour la recherche aussi bien que pour l'exposé on peut choisir deux procédés: le principe de classification peut être pris ou bien dans les *catégories* (en étudiant chaque catégorie flexionnelle prise à part, p. ex. celle des cas, celle des nombres, et ainsi de suite, à travers toutes les langues entrant en ligne de compte, et en tenant compte pour chacune de ces catégories de toutes les structures possibles) ou dans l'*amplitude* (en étudiant d'abord les catégories à 2 membres, ensuite celles à 3 membres, et ainsi de suite, en puisant pour chaque amplitude possible les exemples dans toutes les catégories et dans toutes les langues entrant en ligne de compte).¹ Pendant notre enquête ces deux principes de classification nous ont servi alternativement. Pour notre exposé nous avons choisi le dernier principe, en montant successivement des amplitudes plus simples aux amplitudes plus compliquées.² Plusieurs considérations nous ont conduits à faire ce choix. Une de

¹ Choisir le principe de classification dans les *langues* (en étudiant chaque langue séparément) serait un procédé moins recommandable lorsqu'il s'agit d'établir des résultats généraux sur la base d'une enquête comparative. Ce serait séparer les faits qu'il importe de rapprocher.

² D'ailleurs nous avons jugé inutile de comprendre dans notre exposé des exemples d'une amplitude très compliquée. Cette sorte d'exemples nécessiteraient des explications très détaillées qui ne serviraient qu'à troubler le résultat de notre recherche. Cp. la note suivante.

ces considérations est d'ordre purement pratique: nous avons entrepris sur la catégorie des *cas* une enquête de détail dont les résultats dépasseraient les cadres du présent travail et qui fera l'objet d'une publication à part.¹

C'est aussi pourquoi d'une façon générale la catégorie des *cas* n'est pas comprise parmi les exemples qu'on donnera dans le présent exposé.

§ 82. Conformément à ce qui a été dit plus haut, nous donnerons, pour chacune des amplitudes, d'abord les résultats de notre *premier sondage*, ou l'on trouvera, à la main de quelques exemples typiques, nos principes et nos hypothèses, et ensuite une série d'*applications* plus sommaires qui serviront à la vérification.

§ 83. Il est évident que, pour chaque exemple que nous avons examiné, l'objet est *une catégorie une étudiée dans un état de langue donnée*. A ce propos il est utile de faire au préalable quelques remarques sur la délimitation des *catégories* et des *états de langues*:

§ 84. 1° *Catégories*: On a déjà indiqué au début² quelles sont les catégories susceptibles de nous intéresser. Or il est évident que pour étudier des exemples de cette sorte d'une façon vraiment solide, il faudrait savoir définir d'avance chacune de ces catégories par opposition aux autres. Ainsi il faudrait savoir définir le *cas*, la *diathèse*, la *personne*, le *genre*, le *nombre*, le *temps*, le *mode*, et d'autres encore, telles que les degrés de comparaison, l'*aspect* et l'*article*, dans la mesure où la définition générale du morphème flexionnel inviterait à les ranger ici. Il est vrai qu'au point de vue pratique ce problème est moins grave que les autres problèmes que nous avons envisagés plus haut et dont la solution est également en suspens. En présence d'un élément dont le caractère flexionnel paraît indubitable, on sait d'ordinaire sans peine dans laquelle des catégories mentionnées il faut le caser. Toutefois il faudrait des définitions pour pouvoir prouver que le procédé choisi est correct, et que la certitude avec laquelle nous manions ces questions n'est pas due simplement à certaines habitudes qui nous sont imposées par une tradition mal fondée. En outre on rencontre à cet égard également des *cas limites* où la solution ne paraît pas être dénuée de toute ambiguïté. Il ne nous a pas été possible d'éviter tout à fait ces *cas limites*. Ici encore il y a donc un point essentiel qui commande la précaution et qui nous impose des réserves. Ici encore nous sommes réduit à admettre le caractère nettement provisoire de nos résultats.

¹ Nos recherches sur les *cas* ont fait l'objet d'une communication spéciale qui a fait suite à la présente communication, et qui a été présentée au Cercle linguistique de Copenhague le 18 mai 1933. Les *cas* constituent la catégorie flexionnelle qui offre le plus d'exemples d'une amplitude très compliquée; quelques-uns de ces exemples ont été étudiés en détail dans cette communication spéciale. [Voir maintenant notre travail *La catégorie des cas* I-II, dans les *Acta Jullandica* VII 1 (1935) et IX 2 (1937).]

² Plus haut, § 7.

Insistons sur le fait que le problème auquel on vient de faire allusion ne se confond d'aucune façon pour nous avec cette autre de la définition *sémantique* de chacune des catégories (c.-à-d. avec le problème *Int.*). Le problème que nous envisageons n'est pas de nature *sémantique* mais de nature *fonctionnelle*. Puisque l'expérience montre que diverses fonctions peuvent recouvrir une même zone *sémantique*,¹ il s'ensuit que la définition *fonctionnelle* (structurale) des catégories est en principe indépendante de leur contenu *sémantique* (valeur et signification). Il est vrai d'autre part que cette constatation ne sert qu'à aggraver notre situation: tandis que, pour quelques catégories au moins, la définition *sémantique* a été discutée doctement pendant des siècles, la définition *fonctionnelle* n'a guère été envisagée par la théorie classique. Le problème qu'on vient de signaler est à l'état actuel de nos connaissances trop mal étudié pour permettre même une solution conjecturale et toute approximative.²

§ 85. 2° *Etats de langues*: Les états de langues sont de diverses espèces (anciens et modernes, communs et régionaux, neutres ou non au point de vue stylistique, etc.); toutes sortes d'états intéressent indifféremment notre recherche. Signalons une fois pour toutes que, sauf indication contraire ni spécification ultérieure, le nom d'une langue (telle que français, allemand etc.) sert à indiquer la *langue commune* à l'*état moderne*. D'une façon générale *chacune de nos analyses n'est valide que pour les matériaux linguistiques décrits ou compris dans les sources indiquées*; pour les états de langues qui sont cités sans indication de sources notre analyse est prétendue valide pour les matériaux exposés dans les traités courants et communément connus. Ces remarques ne sont pas d'ordre pratique seulement; elles visent à énoncer un principe: c'est une illusion trop répandue qu'on peut décrire un état de langue dans son ensemble et sous une forme absolue; on ne décrit que *ce qui a été observé*, et les généralisations hâtives (héritage évident à la grammaire normative) sont non seulement dangereuses mais nettement injustifiables. Une proposition énoncée en parlant tout court d'une "langue" ou d'un "état de langue" ne vaut que pour la fraction de la langue ou de l'état de langue qui est comprise dans l'objectif de l'observateur. Un savant est responsable de ses engagements, et la bonne méthode veut qu'on circoncrive d'une façon exacte l'objet qui a été étudié. Cet objet n'est jamais une langue dans sa totalité.

§ 86. Pour chaque catégorie étudiée dans un état de langue donné, les diverses questions qui ont été spécifiées plus haut³ seront traitées dans l'ordre suivant:

Int., Eff., Ext., S., D., C., V.

¹ Voir plus haut, § 62.

² [Nous avons esquissé une solution de ce problème dans les *Actes du IV^e Congrès international de linguistes*, p. 140-151.] <EL I, p. 152-164.>

³ Dans notre chapitre I.B2, § 70-79.

C'est pour la commodité de notre exposé que la question *V.* est mise à la fin, annexée comme une explication à la solution proposée pour la question *C.* En réalité la réponse à la question *V.* est présupposée déjà par celle donnée à la question *Ext.*

Les 7 questions ne seront pas toutes traitées dans tous nos exemples. Pour éviter les superfluités et les redites on se borne à traiter expressément, parmi ces questions, celles qui appellent une remarque indispensable et dont la solution n'est pas déjà donnée implicitement en parlant des autres questions posées.

C. FAITS

Systèmes à deux termes

Premier sondage.

Première série d'observations.

(1) *Comparaison française.*

Int. – Nous proposons de définir la zone sémantique de la catégorie de comparaison par le concept d'intensité: les "degrés de comparaison" seront conçus comme des degrés d'intensité. En se fondant sur les conséquences que nous avons pu tirer de l'hypothèse de M. Karcevskij (plus haut, § 23), on peut se représenter la zone sémantique comme une entité comportant 3 cases:

- case positive (+): intensité forte;
- case négative (÷): intensité faible;
- case neutre (0): intensité moyenne, c.-à-d.

ni (nettement) forte ni (nettement) faible.

On sait déjà (cf. § 22) que c'est par un choix arbitraire que l'intensité forte est qualifiée de positive et l'intensité faible de négative. +, ÷ et 0 ne sont que des signes servant à indiquer la position logique relative d'une case; ces signes n'affirment rien d'absolu, et chacun des signes n'a aucune valeur si on le considère à l'état isolé.

Eff. – Le système de comparaison comprend en français 2 termes: le *comparatif-superlatif* (*meilleur, pire, moindre; mieux, pis, moins, plus*) et le *positif* (*bon, mauvais, petit; bien, mal, peu, beaucoup*). Le comparatif-superlatif est ainsi désigné parce qu'il est rendu, dans les langues qui distinguent le comparatif et le superlatif, tantôt par le comparatif et tantôt par le superlatif; la différence entre ces deux degrés possibles se traduit en français souvent, mais non nécessairement, par une différence d'articles (article "défini" par opposition à article "zéro"); elle ne se traduit pas en français par une différence relevant de la catégorie de comparaison. Nous considérons la forme en

-issime (*rar-issime*) comme un dérivé, non comme une flexion. Nous ne tenons pas compte des périphrases (*plus grand*, etc.), qui ne sont pas des flexions. On constate donc qu'il n'y a en français qu'un nombre très limité de thèmes admettant la comparaison: la plupart des adjectifs sont par rapport à la comparaison immobiles (indéclinables).

Ext. – Le comparatif-superlatif n'indique que l'intensité forte (+). Le positif indique n'importe quelle intensité (+, 0, ÷). Donc:

comparatif-superlatif >
positif < (cf. § 73)

L'intensité forte indiquée par le comparatif-superlatif peut être absolue (*mes meilleurs souhaits*) ou relative (*ce livre est meilleur que l'autre; ce livre est le meilleur de tous*). D'autre part il est caractéristique du système français que le comparatif-superlatif ne se prête pas volontiers à indiquer l'intensité forte relative dans les cas où l'intensité absolue n'est pas considérée elle aussi comme forte. De deux choses considérées comme grandes, c.-à-d. comme comportant la qualité d'être petites avec une intensité faible (tendant vers ou atteignant zéro), on ne peut que difficilement, en utilisant le système français, désigner l'une comme "plus petite" que l'autre; c'est "moins grande" qu'il faut dire. Par ce trait le système français s'oppose nettement à celui de l'allemand par exemple: *Copenhague est moins grand que Paris* = *Kopenhagen ist kleiner als Paris*. De même il peut y avoir des cas où allemand *schöner* se rend en français par *moins laid*, et ainsi de suite. Ce fait, si facile à constater pour le comparatif-superlatif *plus* faisant partie des périphrases comparatives, se répète s'il y a lieu, grâce au même principe, pour les autres comparatifs-superlatifs, si bien qu'on ne dirait guère, en parlant des qualités morales de deux scélérats absolus que l'un est *meilleur* que l'autre; le système invite à dire que l'un est *moins méchant*, *moins voleur* que l'autre. C'est une particularité très spécifique de la structure linguistique représentée par le français.

L'intensité désignée par le positif est n'importe quelle, et variable selon les circonstances. Cela est vrai et de l'intensité absolue et de l'intensité relative. En assignant une qualité à une chose, on n'implique rien sur l'intensité avec laquelle la chose en question possède cette qualité. C'est pourquoi le positif, à la différence du comparatif-superlatif, admet n'importe quelle modification de degré: *très bon*, *peu bon*, *plus bon*, *moins bon*, etc. Il peut donc s'agir, selon les circonstances, d'une intensité forte, moyenne ou faible. Il en est autrement du comparatif-superlatif: les nuances de degré qu'il admet se déroulent toutes à l'intérieur de l'intensité forte: par des syntagmes tels que *beaucoup meilleur*, (*un*) *peu meilleur* on n'indique que divers segments de la case positive, à savoir, respectivement, celui qui est le plus éloigné et celui qui est le plus proche de la case neutre; par définition le

comparatif-superlatif ne franchit jamais les limites de la case désignant l'intensité forte, et même *(un) peu meilleur* indique une intensité forte relative.

S. – Les syncrétismes sont inexistants.

D. – Les dominances sont inexistantes.

C. – En se reportant au tableau établi plus haut (§ 32), on voit que le terme intensif, ou comparatif-superlatif, remplit une seule case de la zone sémantique, à savoir la case qui, par la suite de cette circonstance, sera qualifiée d'intensive et recevra la dénomination α , tandis que le terme extensif, ou le positif, a la faculté de pouvoir remplir les trois cases indifféremment. Si, dans un tel système, le terme intensif est désigné par α et le terme extensif par A, et si on tient compte du fait que, dans l'exemple étudié, la case intensive est identique à la case positive, on peut réduire le système français de comparaison à la formule suivante:

+ α comparatif-superlatif
A positif.

V. – Le terme A admet toutes les variantes qui ont été prévues comme théoriquement possibles (§ 32). Il serait inutile de donner des exemples.

FORME ET SUBSTANCE LINGUISTIQUES

1939

M. Hjelmslev, en prenant son point de départ dans la doctrine de F. de Saussure (surtout *Cours*² 157, 169), discute les rapports entre *forme et substance linguistiques*, et présente la théorie "glossématique" qu'il a développée dans quelques publications récentes¹. En s'appuyant sur le principe de l'arbitraire du signe, il soutient que la forme linguistique est indépendante de la substance dans laquelle elle se manifeste, et que la forme ne peut être reconnue et définie qu'en faisant abstraction de la substance et en se plaçant sur le terrain de la fonction. En effet l'épreuve même de la commutation, utilisée si largement par la phonologie, est une épreuve purement fonctionnelle et indépendante de la substance particulière; il s'ensuit que les unités dégagées au moyen de cette épreuve ne sont pas à définir par des critères de substance mais par des critères fonctionnels; ainsi les unités de l'expression ne sont pas à définir par des critères phoniques², comme on le fait en phonologie, et les unités du contenu ne sont pas à définir par des critères sémantiques, comme on le fait en lexicologie et, dans une certaine mesure, en grammaire. La description et le classement purement fonctionnels des unités, et des éléments dont elles se composent, une fois achevée,

¹ Voir ce *Bulletin* même, II, p. 14 sv. (avec renvois); *Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen*, *Acta Jutlandica* IX, 1, p. 34 sv. [ici-même, pp. 163-171]; *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. van Ginneken* (Paris 1937), p. 51 sv. [*EL I*, pp. 192-198]; *Studi baltici*, VI, p. 1 sv. (avec renvois) [ici-même, pp. 181-222]; *Belicev zbornik* (*Mélanges A. Belič*) (Belgrade 1937), p. 315 sv. [ici-même, pp. 173-180]; *Nordisk Tidsskrift for Tale og Stemme*, II, p. 153 sv.; *Archiv für vergleichende Phonetik*, II, fasc. 3 [ici-même, pp. 223-238]; *Actes du IV^e Congrès international de linguistes* (Copenhague 1938), p. 140 sv. [*EL I*, pp. 152-164]. — La communication de M. Hjelmslev a été présentée aussi, avec quelques modifications, au Cercle linguistique de Prague le 25 octobre 1937; on en trouve un résumé succinct, en langue tchèque, dans *Slovo a slovesnost*, IV, p. 128.

² Voir aussi J. v. Laziczius, *Ungarische Jahrbücher* XV, 1935, p. 205 sv.

l'étude de la substance (phonique, graphique, sémantique) peut et doit s'opérer selon un procédé déductif. L'erreur de la linguistique classique était de vouloir bâtir une théorie inductive, ce qui est par définition chose impossible, parce que la substance ne se reconnaît qu'à travers une forme; privée de la forme, la substance se réduit à une "masse amorphe et indistincte", une "nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité" (F. de Saussure). Cette erreur se retrouve dans la phonologie actuelle. Tout en sauvegardant une méthode empirique, qui s'oppose à l'apriorisme de la phonétique classique et de la philosophie, le procédé inductif doit être remplacé par un procédé strictement déductif. — Applications. Conséquences à tirer pour la description de langues, pour l'étude de dialectes, pour la reconstitution d'états de langue préhistoriques, pour la linguistique évolutive, pour la distinction entre familles et associations de langues (parenté génétique et parenté secondaire; ce dernier point, qui se rapporte surtout au rapport présenté par M. R. Jakobson au iv^e Congrès international de linguistes (*Actes*, p. 48 sv.), sera repris sur la même base dans la *Revue des Etudes indo-européennes*, t. II, 1939: *Etudes sur la notion de parenté linguistique, Deuxième étude*).

A CAUSERIE ON LINGUISTIC THEORY¹

1941

I recall from one of my first years as a student the defence of a doctoral dissertation where the candidate began his introductory remarks by enlightening the audience as follows: "A ling-u-ist" (pronounced in three syllables) "is a philologist who devotes his time to questions concerning language." It was evident from the rest of his speech that the candidate looked upon himself as such a "ling-u-ist."

To what extent the audience was in agreement with the candidate's definition, I cannot say; it is probable that only very few of those present had any opinion on the matter. In any case the fact remains that the word, the meaning of which the candidate thought he then had to explain to his listeners, has had a strange fate. In the 18th Century and still in the first quarter of the 19th Century it is quite a common word in Danish scholarly usage. The circle around Rasmus Rask still uses it frequently; people who were not linguists themselves also know and use the words *Linguistik* and *Lingvist*, spelled with a *v*, and hence obviously pronounced in two syllables just as in Modern Danish and not as it was pronounced by the candidate mentioned above. The purist Rask avoids these words: he says *explanation of language* or *knowledge of language*; but there are passages which show that he is sometimes forced to explain these new coinages, and he does this by adding the word *linguistics*, which apparently was well-known at that time. Later the word disappears almost completely. As late as the time when I was a student I know of no university professor who used this word except very rarely, as an erudite foreign word which had to be explained with great care, just as in the above dissertation. But in the second quarter of the 20th Century the word was restored to favour.

¹ A paper given at the Linguistic Circle of Copenhagen on the occasion of its tenth anniversary, September 24, 1941. The present manuscript is more extensive on certain points than the oral presentation. I would ask those into whose hands this manuscript might come to make allowances in places for the jocose and personal form produced by the occasion.

A Causerie on Linguistic Theory, translated from "Et sprogvidenskabeligt causeri". [Published here for the first time (ed.).]

These ups and downs are not difficult to understand. The 18th Century was, in all sciences, the time of syntheses and of great systems, and Rask, who had revolted against the romantic movement which had been an inspiration to him in his youth, still saw in Linné and in Newton the great models for his science. Linguistics was the name for a systematic science, for the striving toward a theoretical system of language. In the further course of the 19th Century, the science of language is made historical, and it is only in our time that synthesis and systematization come into the foreground anew, and with them the name linguistics, which describes the science of language, not as specifically the history of language, but as general systematic science.

Linguistics is no longer a difficult foreign word to be dug out of dictionaries. It needs no explanation for an academic audience, and one is not in doubt as to its pronunciation.

This does not mean, however, that the word linguistics is easy to define. Linguistics is the science of language as a systematic science, to be sure; but in the instant that the science of language is defined as a systematic science, all works about language, even the most specific, can and must be incorporated into the system of this science, and in times when one is interested in the science of language as a systematic theory, everyone who concerns himself with language will thus become a linguist, regardless of his will and ability.

No one today can accept the doctoral candidate's definition. A linguist is not necessarily a philologist, that is to say: an interpreter of texts in the light of cultural history. The importance of the fact that the linguist has philological *knowledge* has often been emphasized, and this is of course correct, just as historical, sociological, ethnological, geographical, psychological, logical, physiological, physical, not to mention epistemological knowledge can be useful to a linguist. Finally, it does no harm if, in addition to all this, he knows a few languages. But to be a linguist one need not be trained primarily in any specific one of these areas. Linguists come to linguistics from many different quarters, and linguists therefore are of many different kinds.

Linguists are people who say something about language, comment on language, have an opinion on language or on questions concerning language; if they never say anything about language or about questions concerning language, one cannot know if they are linguists; their interests must be manifested, and the notion "latent linguist" is thus difficult to accept. Furthermore one doesn't, of course, become a linguist merely by saying something about language on a single occasion. One must persevere. It is, of course, not entirely immaterial *what* one says, though very nearly, especially if the audience has a guarantee in the speaker's degree or his official position. Nor is it certain that what the linguist says actually concerns language, only that he himself believes it to concern language. I arrive then at the following cautious definition of linguists: people with a recognized education who continually say something which they believe to concern language.

One can attempt to set up certain subtypes: the *specialist*, the *linguistic philosopher*, the *linguistic theoretician*. These types are seldom found in pure form, but as a rule in psychologically interesting cross-breeds. The *specialist* brings bricks to the building of linguistics, but he is unable, without outside assistance, to put the brick in place; he doesn't define, but he asks the others for definitions, which he then usually scraps. The *linguistic philosopher* has more philosophical or metaphysical than actual linguistic aims; his claims are difficult to verify, and when he occurs in a pure breed, he makes it a matter of principle not to define. The *linguistic theoretician* has purely linguistic but often very abstract aims; he overwhelms his audience with definitions and with terminology. -- Both the linguistic philosopher and the linguistic theoretician help to place the specialist's brick into the building, though the operation is rarely altogether successful. The linguistic philosophers are often inclined, by a seeming act of violence or by a fiat, to place the brick in a certain position without tangible justification. The linguistic theoreticians know well enough where the brick should be; but it is a new place each day; they are continuously rebuilding the edifice. The fate of the specialists is thus a sad one; but they have the great consolation that without them the whole business would be nothing.

He who speaks to you at the moment considers himself a linguistic theoretician. You have thus been given an indication of his limitations: he is not a linguistic philosopher in the sense that he aims at eternal metaphysical truths. He works with language as his central subject, both, according to his ability, with specific languages, aided by specialists, and with language in general. His aim is to unite the specific and the general, to erect a linguistic theory and by so doing to obtain results of significance both for the specialist and for linguistic philosophy. The purpose of the following is to throw a little light on how the world looks from the standpoint of such a linguistic theoretician.

The linguistic theoretician's most important task is to establish a procedure by means of which every language can be described appropriately. The requirements of such a procedure are the following: 1. it must result in an *exhaustive* description; 2. it must, in all its applications, lead to results which are *internally consistent*; 3. both the procedure and its results must be as *simple* as possible. That a method is appropriate, corresponding to its object, or in other words, objective or *empirical*, says precisely this and only this: that it leads to the simplest possible, self-consistent and exhaustive result. Empirical means agreeing with experience; but there is no experience before one has described the object by application of the chosen method. One cannot know in advance, then, if the method agrees with experience, but only after the method has been thoroughly tested can experience be obtained. This is, however, not to be understood in the sense that one, after having applied the method, observes the object to see if it agrees with experience; for one

can only comprehend the object by means of a method; there is no experience except by means of the method. That the method brings our knowledge of the object to agree with experience has meaning only in the sense that the method in the simplest possible way and self-consistently exhausts the object under consideration. Neither before nor after the application of the method is it possible to go directly to the object, by-passing the method. There are, prior to the application of the method, no so-called obvious facts (those which some linguistic philosophers are fond of as a starting point by appealing to naive realism, which of course does not stand up to any scientific examination); and there is, after the application of an exhaustive method, no attainable object left. We can conclude from this that every definition of empiricism operating with existing objects which can be comprehended without the use of scientific methodology is metaphysical and leads to circular reasoning. The procedure is empirical when it leads to the simplest possible, self-consistent and exhaustive result. That something is true means, and means only, that it constitutes the simplest possible, self-consistent and exhaustive solution. If the natural scientists since Copernicus have come to assume that the earth revolves around the sun, and not conversely, it is only because the new assumption is simpler than the old one, and its self-consistency thus easier to demonstrate. Einstein's four-dimensional space represents an advance of precisely the same kind in relation to the Newtonian picture of the universe, an advance in simplicity and consequently a more easily demonstrable exhaustive self-consistency. And when science rejects a religious explanation of the universe as none of its concern and instead seeks a mechanical explanation, it is because a mechanical explanation will be simpler in the sense that it presupposes fewer undefinable or unverifiable concepts. The simplest possible solution will always be the one which has as its basis no undefined concepts, so-called fundamental concepts or indefinables, and no unprovable propositions, so-called axioms or indemonstrables. That a proposition is unprovable means only that its necessity cannot be demonstrated in terms of the system. To prove something is to demonstrate its necessity within the system. – In these considerations and in these alone lies the border between metaphysics and science: metaphysics operates with indefinables and indemonstrables; science aims at exhaustive definition and demonstration.

These premisses have not always been fully understood within linguistics – or perhaps within science in general. Self-consistency and exhaustive description have probably always been regarded as necessary. The simplicity principle is old enough, formulated as it was already by William Ockham, but its epistemological scope, especially as I have suggested it here, has hardly been fully recognized or followed – in the area of linguistics, in any case, far from it. Had it been, much in linguistics would appear far different from what it does today; on very fundamental points classical

linguistics has in fact complicated matters rather than simplified them, some examples of which we shall see in a moment. Outstanding linguists have in recent times repeatedly pointed out, or even deplored, the immense complexity of linguistic phenomena; but just as the object can only be comprehended by means of the method, so the degree of complexity in the object depends completely and absolutely upon the complexity of the method. Language need not be viewed as complicated; it can be viewed as simple. But the prerequisite for this is a deliberate application of the simplicity principle in the preparation of the method in connection with Descartes' 2. rule: to "divide each of the difficult problems ... into as many parts as is possible and necessary in order to get the best solution."

But up to the present this has not been done, in any case not deliberately and consistently, and the *simplicity principle* is thus of special current importance for present-day linguistic theory. It can be formulated as follows:

Of two possible solutions, the one is considered correct which gives the simplest result.

Of two possible solutions which give an equally simple result, the one is considered correct which involves the simplest procedure.

The most difficult task of linguistic theory is precisely this: observing the more obvious requirement for self-consistency and exhaustive description *to work out the procedure which in the simplest possible way leads to the simplest possible result*. It is clear that even a tentative solution to this problem can be provided only through years of labour and by labour on several fronts: vis-a-vis epistemology, all consequences of the simplicity principle must be drawn; vis-a-vis linguistics and all the surrounding branches of science, which in practice surround it or encapsulate it (the disciplines which I enumerated earlier as those in which it is desirable that the linguist have knowledge), – with regard to this then, the tentatively chosen procedures must be thoroughly tested on the largest possible number of existing linguistic objects. The latter is impossible without a struggle with the data and with one's predecessors; for it is unavoidable that through the application of the procedure itself the phenomena become distributed in another way than in classical grammar. The specialists must here put up with the fact that they scarcely recognize their own bricks when they have been fitted into the linguistic theoretician's building. Many misunderstandings between specialists and linguistic theoreticians follow from this, and many discussions could be spared if these misunderstandings were eliminated in advance.

From the simplicity principle it follows that the procedure must presuppose the fewest possible indemonstrables or axioms and the fewest possible indefinables or fundamental concepts, and preferably none at all. That a minimum must be left undefined implies that a maximum of definitions must be given, which of course does not mean that one must introduce a maximum of concepts, but on the contrary that one must introduce a mini-

mum of concepts and that the greatest number of these, and preferably all, must be defined. Hence linguistic theory must rest on a set of definitions which are ordered according to two considerations, both of which are consequences of the simplicity principle: 1. no concept is to be introduced earlier than necessary; 2. a definition cannot be introduced before all of the concepts entering into it have previously been defined, or failing that, have been introduced as indefinables.

The requirement of the fewest possible and preferably no indefinables or axioms is, of course, not absolute: that would be an absurdity. A hierarchy of definitions always ends somewhere, that is to say: it ends inevitably in a number of indefinables, if for no other reason, then because it would otherwise be infinite, because again and again the concepts entering into the previous definition would have to be defined, and consequently a deductive construction of the hierarchy of definitions could never begin. It can only be required that one must go as far as possible in this direction within the subject area to be treated, and preferably to the point where the remaining indefinables and axioms are of such a kind that they naturally belong to pure epistemology, and hence are of a common scientific and not of a special scientific character, that they are *general* and not *specific*.

After numerous attempts I now feel in a position to establish a linguistic theory which presupposes no specific axioms or indefinables. Indeed, a good many concepts which can be considered as belonging to pure epistemology have had to be included, because the epistemological basis itself had to be prepared for the specific objectives. There is then hereafter no axiomatics of linguistic theory. It is a well-known fact that several linguists in recent times have done just the reverse and have made an effort to establish an axiomatic theory of language, – as if this should constitute an advantage. This is a typical example of the tendency to complicate instead of simplifying. To be sure, these attempts are of such a nature that one is partly justified in concluding that their authors don't know what an axiom is. That linguistic theory doesn't rest on any specific axioms is in itself not surprising, since language is a fundamental prerequisite of thought, and accordingly, linguistic theory must lie deeply embedded in the hierarchy of epistemology.

A science which in this way is equated with a system of definitions is a sign system, or what present-day logicians call a language; its inventory is a set of glosses with the meanings indicated. Of course it lies outside the scope of a causerie to drill vocabulary; and anyway, language teaching is outside the scope of the Linguistic Circle. I shall therefore only mention a couple of concepts here, and these in part without the strict definitions.

As soon as we have said that linguistic theory is a language, we have in addition opened the door to an interesting perspective: Linguistic theory must be capable of being analyzed and described by means of its own

method; linguistic theory must be susceptible of being made its own object. Among other things this means that even if linguistic theory presupposes certain general indefinables, it must, at a later stage, also analyze these. These general indefinables will, of course, always be formulated in some "natural language"; the theory's semantic analysis of the natural language in question produces their description. Upon reflection there is nothing at all surprising in this. *In the first place* modern logic has recognized not only that science is language, but also that this language, in spite of its being an abstract sign system, is ultimately dependent upon a natural language; since Heinrich Maier we know too what decisive importance the specific characteristics of the Greek language have had for the development of Aristotelian logic. *In the second place* the fact that the general basis of the linguistic theory must be analyzed by means of its own method, is new and striking evidence for the basic position of language in the hierarchy of knowledge.

It is not surprising that one of the basic concepts in linguistic theory must be the notion of *function*, taken in its most abstract meaning, namely in the mathematical-logical meaning of 'dependency' or 'relation'. In this respect linguistic theory occupies no special position; function in this sense is a concept which must belong to pure epistemology. The aim of all science is to comprehend, not individual objects, but functions between objects. An object can only be comprehended (described, understood) through the comprehension of its functions, namely on the one hand through its division into parts with mutual function (analysis), and on the other hand through its integration into an ordered whole, the parts of which have mutual function (synthesis). In the first case the object itself is conceived as a functional whole; in the second case the object is conceived as a part of a larger functional whole. If the object in question is a language, it is thus a question on the one hand of analyzing this language into parts with mutual function, and on the other hand of integrating this language into language groups, the parts of which, the individual languages, have mutual function; these language groups are, as we know, of two kinds: language families, dependent upon that specific function between languages called genetic relationship, and language types, dependent upon that specific function between languages called typological or elementary relationship.

With the description of the functions the description of the object is exhausted. To comprehend the functions is to comprehend the object. An isolated and indivisible object cannot be comprehended and has no scientific existence. Functional wholes are the only things which are known. The object is equal to the sum of the functions of its parts and its own functions by this the object is defined. Here again there exists for a non-metaphysical science no *Ding an sich* which can be comprehended by means of an unverifiable *Wesensschau*. Here again I present a doctrine, the importance of

which has not always been recognized in linguistics, but which is familiar enough in other sciences, e.g. physics and logic. In the humanities it has been forced to battle with the so-called dogma of matter, which can be traced back to Plato's doctrine of ideas. This dogma of matter is to be discarded in accordance with the simplicity principle.

Now it appears that only a very limited number of extremely simple kinds of functions is needed to describe linguistic phenomena. One needs, strictly speaking, no more than a division of the functions into *unilateral*, *bilateral* and *reciprocal* functions. I call a function *unilateral* when the presence of one of the two terminals of the function is a necessary prerequisite for the presence of the other terminal, but not conversely; or, to put it perhaps more clearly: when between two objects we have the relation that the one object necessarily implies the other object, but not conversely, we speak of a unilateral function. The audience here consists of members and the guests which each of them is allowed to bring with him; the presence of a member is a necessary prerequisite for the presence of a guest, not conversely; a guest in the audience necessarily implies a member in the audience, but not conversely; between member and guest, then, there exists unilateral function. — We have a *bilateral* function when the terminals presuppose each other: the one necessarily implies the other, and the other necessarily the one. A couple of sweethearts or a husband and his wife have mutually bilateral function. — We have a *reciprocal* function when neither the one terminal necessarily implies the other nor the other the one; between the members mutually and between the guests mutually there is reciprocal function in this audience.

I would like to give the unilateral function an additional name: I will call it *determination*. The name is introduced, because it is convenient to be able to say that within a unilateral function the one terminal *determines* the other, and conversely the other terminal *is determined* by the one. We thus introduce the usage that in this audience the guests determine the members, and the members are determined by the guests.

Equipped with this extraordinarily simple apparatus of functional concepts one can undertake an extraordinarily extensive analysis of linguistic phenomena. The object of the analysis is, of course, a text — whether it exists graphically manifested in the form of a reading library or acoustically manifested in the form of a record library. The purport of the text must be known to us, for example through a translation into another language, i.e. through an analogous text into which the existing text is transposed. As in accordance with the simplicity principle one must now undertake the simplest possible division at each stage of the procedure, one will at the first stage arrive at a bipartition, a division of the text into a *content side* and an *expression side*. Between these in their totality there is bilateral function; for we have no language unless both of these sides are present. But

between a single arbitrary segment of the content side and a single arbitrary segment of the expression side there is reciprocal function: neither of these necessarily implies the other. A chain of thoughts can exist without corresponding expression; a chain of expressions can exist without corresponding content. One can think without speaking and speak without thinking.

Each of these two sides of language is now divided further on the same basis. Since the simplicity principle requires the simplest possible division at each stage of the procedure, one necessarily starts with some very broad classes. Among other things we here get a division into literary genres with mutually bilateral or reciprocal function; linguistic theory is here capable of assigning to the study of literature its empirical division, based on the simplicity principle. Science, as one of these genres, can be further divided into determining and determined sciences and into sciences with bilateral and reciprocal function; here then linguistic theory comes to assign to general science its empirical division based on the simplicity principle, and linguistic theory will at this point in its own procedure come to comprise its own definition. A further division leads to classes such as the productions of individual authors, works, books, chapters, paragraphs, sentences, clauses and so on down the line, ending on the expression side of language in the minimal entities which are manifested by letters of the alphabet or by sounds, and on the content side of language in corresponding minimal entities. The content side and the expression side are structured according to exactly the same principle and have exactly the same functions and potential categories, a fact that I have demonstrated in more detail elsewhere, for one thing at the Congress on Phonetics in Ghent.

If at a given stage there exist quantities of elements such as: opus 1, opus 2, opus 3 etc., chapter 1, chapter 2, chapter 3 etc., then between nr. 1 and nr. 2 there will be bilateral function: for the existence of nr. 1 presupposes the possible existence of nr. 2, and conversely, otherwise the numerical designation could not be employed. If a work is designated as opus 1 or volume 1, but nothing more is issued, then opus 2 (volume 2) exists potentially. – Nr. 3 will, of course, determine nr. 2, since one cannot have 3 without having 2, whereas the converse is possible; and further up the scale each higher number will determine the adjacent lower one. – If in such a quantity of elements the first is not designated as nr. 1, then the first will be determined by the second. The New Testament determines the Jewish Bible in that it presupposes it, but not conversely; if, on the other hand, the Jewish Bible is designated as the Old Testament, then bilaterality has been established, but by an interpretation afterwards, an artificial reversion of the perspective.

During the further procedure the secondary clause will be shown to determine the primary clause, whereby these kinds of clauses receive their definitions. In a language like Danish, syllables with weak stress will de-

termine syllables with strong stress, because in every utterance there must be at least one relatively strong stress, but not necessarily any weak stress. Within the syllable the consonant determines the vowel, because certain elements exist (manifested by letters of the alphabet or by sounds) one of which necessarily must be present in the syllable, and these are defined as vowels, while certain other elements, the presence of which is not necessary for the establishment of the syllable, are defined as consonants.

As we know, some consonants occur initially before vowels, others finally after vowels; and within an initial or final consonant group respectively one can again distinguish between the first and the second consonant, or rather between vowel-distant and vowel-adjacent consonants. Here too functional division can be applied, since between so-called initial and so-called final, and correspondingly between so-called vowel-distant and so-called vowel-adjacent consonants we have a determination of the same sort as the one discussed above between the Jewish Bible and the New Testament. The one is a prerequisite of the other, but not conversely, and if the one is designated as the first, it is only through an artificial reversion of the perspective. The determining element is manifested graphically or acoustically as final or as vowel-distant, the determined element as initial or vowel-adjacent, but these physical place designations and this time designation of before and after do not enter into the definitions. Time is completely eliminated in a system of this kind. – One of the two fundamental characteristics of the sign set up by Ferdinand de Saussure: its linearity, i.e. that every linguistic chain takes place in a “before” and in an “after”, reveals itself as a characteristic of the acoustic, graphic, psychological and phenomenological manifestation of the sign, but not of the sign itself. – What has been shown here for the minimal entities of linguistic expression naturally holds true in the same way for the content side of language, and also, if we reverse the direction from the minimal entities toward the larger wholes: the parts of a sentence, manifested in a before and in an after, are defined as presupposing and presupposed parts; likewise, the premisses and the conclusion in a syllogism; and when the definitions of science itself, including also those of linguistic theory, are ordered in a time sequence in their outward manifestation, they are not defined by that sequence, but by the fact that they presuppose each other, i.e. have mutual determination.

All the entities which have been functionally established in this way are now manifested, or rather *can* be manifested; in the case of the entities of expression, in sounds or written characters or otherwise, and in the case of the entities of content, in so-called meanings. At any point in the procedure the formal description can be projected onto these manifestations. The manifestation must be described with a point of reference in a functional division of the substance in which it occurs. For a very large part this substance is of a physical nature, or can be reduced to being of a physical

nature. This speaker's rostrum is a possible meaning of the sign 'speaker's rostrum', and this speaker's rostrum is of a physical nature. That the content substance should necessarily be more immaterial than the expression substance is pure delusion, but a wide-spread delusion having its roots far back in an arbitrary division into the physical and the psychic, which stems from antiquity and from the Middle Ages.

The relation between the linguistic system, which we first have constructed on the basis of the functional division of the text, and the physical or other systems in which it is manifested is a determination. The manifestation is no necessity; the linguistic entities can have existence without being manifested – in such a case they are called latent. On the other hand there cannot exist e.g. linguistic sounds without a language, but only physical sounds that are not linguistic sounds. Hence, that which manifests determines the manifested. It can also be seen from this that a definite type of manifestation is not necessary. In an actually occurring language a linguistic entity is in fact always manifested by certain definite objects, e.g. a content entity by certain definite meanings, an expression entity by certain definite sounds. But these meanings and these sounds could be replaced by other meanings and by other sounds or by totally different sign elements, e.g. letters of the alphabet, without the functionally defined linguistic entities having to be redefined or having to change character for this reason. A manifestation is, then, a determination between a linguistic and a non-linguistic system, such that the non-linguistic system determines the linguistic system. That which manifests we usually call the substance, that which is manifested the form. While the form is specified by the linguistic schema itself, the substance is specified by the linguistic usage.

For the relation between form and substance the simplicity principle is of decisive importance. Experience teaches us here that one arrives at a far simpler system, and a system the self-consistency of which is much easier to test, by first establishing the linguistic system and thereafter projecting it onto the physical system, than by going in the opposite direction. The task of phonetics and of semantics is to project the linguistic system onto the physical or ontological system, not *vice versa*; if, conversely, a physical or ontological system is projected onto the linguistic system, if all of the acknowledged physical or ontological functions are transferred onto the linguistic plane, congruence between the two systems is not attained. Congruence can only be attained by organizing the physical or ontological deduction in such a way that its terminal points come to coincide with the linguistic ones. And congruence is, of course, a simpler and more self-consistent solution than incongruence. Experience shows that the linguistic entities cannot be explained self-consistently and exhaustively by physical or ontological means; on the other hand, the physical or ontological entities which serve as medium for the linguistic expression and for the

linguistic content can be explained self-consistently by linguistic means. By purely physical means one can not explain why *n*, but not *m*, can occur in final position in Greek or in Finnish, nor why *lg-* is an inadmissible initial consonant group in Danish, but not in Russian. On the contrary, these linguistic facts must be established before a physical description can be assigned to them. Here, in particular, we see the importance of Descartes' 2. rule for dividing the problems so that one gets the best solution.

It is, then, not the linguistic schema but the linguistic usage which establishes the habitual manifestation. Likewise, it is not the linguistic schema but the linguistic usage which establishes what signs, e.g. words, can or cannot occur in an actually existing language. The linguistic schema only fixes the rules for how the sign elements, e.g. the letters of the alphabet, can be combined, but does not prescribe anything about which signs they should be combined into.

Every language appears directly to us as a system of signs, i.e. as a system of expression units with an attached content. The question as to how many signs (words or word-stems) exist in one language or another is, as we know, posed incorrectly and therefore cannot be answered; the reason being precisely that the linguistic schema doesn't prescribe anything about what signs are to be found. A linguistic sign system is always productive: the signs constitute an open series, which can be increased according to the needs and desires of society or the individual (e.g. of the poet or the technician), and which can also, conversely, be restricted, in that certain superfluous or undesirable words can drop out of the linguistic usage or be done away with. The inventory of signs in a language is not fixed once and for all, but is fluid and apparently must be fluid according to the nature of language. This characteristic of a sign system constitutes a great advantage, in that the sign system has validity not only with regard to certain conditions or situations, but can, without limit, be adapted to any kind of new condition or situation. If one insists on the notion that a language should be a closed or terminated sign system, one makes a fundamental mistake from the very beginning and prevents oneself from grasping what a language is. A language is an open and productive sign system, and hence no language is bound up with any specific conceptual field, any specific environment or any specific cultural group: experts on American Indian languages have rightly pointed out the fact that these languages would be just as well suited as any other to express the Western European culture, even though, as long as they are serving the Indian culture, they have not yet perfected signs for a multitude of our technical, scientific or other concepts; as soon as the need arises they will be able to form such signs in a fully suitable manner.

It so happens that this productivity of the signs is connected with the second and more deep-lying characteristic of linguistic signs: the fact that they can be analyzed. A sign is not an impenetrable block, but is formed by

the compounding of elements: of functionally defined content elements on the content side, and of functionally defined expression elements, manifested e.g. by letters, on the expression side. In contrast to the signs, the elements are of a fixed and not very large number. An essential part of the secret of language's wonderfully practical mechanism is due to this: it is always possible to make a new sign simply by putting the same familiar elements together in a new way, and the elements which are to be united are few in number and rapidly learned.

But the possibilities of combination are not just any that one might choose. *Stolk, krif, sput, klast* are some examples, chosen at random, of signs which would be perfectly possible in Danish; perhaps there are those who use them – it is, strictly speaking, impossible for me to know, since I, just as any other Dane, naturally do not know all the signs which one Dane or another could have decided to use to designate something or other in some perhaps intimate circle. But we can in any case be certain of the fact that we have a number of potential signs which enter into the sign system of the Danish language, even if they perhaps have never as yet been utilized by language usage. But if I use the very same elements contained in these possible signs to construct another set of signs such as: *lksot, kfir, tpus, lkatsf*, then we can be equally certain that these sign possibilities do not enter into the sign system of the Danish language, the reason being that the functions, referred to above, between the sign elements whereby the sign elements are defined, give certain rules for the way in which a given sign element may and may not be used, just as there are rules in the game of chess for the way in which a given piece may and may not be used. Just like different games, different languages too have completely or partially different playing rules. These rules of the game restrict to some degree the possibilities of constructing signs, but just as in the game of chess, so also in language the number of possible combinations is incalculably great.

A language is then not primarily a sign system or a word system, but a system of elements with rules for the combination of the elements, – in the content as well as in the expression. The study of words belongs to the study of the linguistic usage, not to the study of the linguistic schema.

The linguistic usage remains arbitrary with regard to the linguistic schema. The choice of signs within the given possibilities of combination is arbitrary, since it is not prescribed by the linguistic schema; the same is true for the choice of manifestations. – The second fundamental characteristic of the linguistic sign set up by Ferdinand de Saussure: its arbitrary character, is hence no longer to be viewed as a characteristic of the sign. That which is arbitrary lies in principle not in the connection of a given expression with a given content, but in the assignment of a definite linguistic usage to fit a definite linguistic schema; the connection of content and expression in the sign is only a special case of this.

In order to give a clear explanation it remains necessary to indicate how the linguistic theoretician manages to attain the recognition of a limited number of sign elements. This is done by means of the so-called commutation test or exchange test. No matter what manifestation one has to do with, the number of elements will be decided by whether or not new signs can be produced by the exchange: we have (both in sound and in writing) in Danish *m*, *f*, *h*, *n* and *s* as 5 different elements, because we can produce different signs by interchanging them: *mat fat hat nat sat*. In the same way *a*, *e*, *i* and *u* are 4 different elements in Danish, because we have sets of signs such as *mat mæt mit mut*. The simplest, and therefore most correct, description of a language is the one that can limit itself to the lowest number of elements, and the linguistic theoretician thus sets as his goal in every description of language to reduce the inventory of elements as much as possible.

Entities which cannot be interchanged in the manner indicated are not elements, but element variants. While voiced and voiceless *s* or voiced and voiceless *l* are elements in some languages, they are variants in Danish. The variants have been divided into so-called combinatory, which are dependent upon the environment, and so-called free, which are independent of the environment. The combinatory variants are functionally defined; when two entities occur combined in a chain, each of them takes on the variant required by the neighbour; between the two variants occurring in this way there is, then, bilateral function. But each combinatory variant can further vary, resulting in the so-called free variants. Nothing can be predicted concerning the occurrence of a given free variant as representative of a given combinatory variant; the free variants have only reciprocal function. Their occurrence can be described, as Eberhard Zwirner has attempted to demonstrate, on the basis of the binomial formula. The only law which holds for their occurrence is that of chance. Independently of theoretical physics, linguistic theory has at this point reached a situation, the paradox of which is neither greater nor lesser than that of physics: when the analysis is carried out to completion, when the description of the object by means of the chosen functional method is exhausted, we are confronted in the end (and one could probably say: precisely as a consequence of this) with phenomena, for which, from the point of view of the method chosen, no law holds, and which can therefore at the most be registered purely statistically.

The exchange test consists, of course, in the fact that an entity is interchanged with another on the same (functionally defined) "place" in the chain. Elements having the same functions within the chain can thus alternately, but of course not simultaneously, enter into the given "place" in the chain. Such elements that alternately can assume the same function in the chain constitute a *paradigm*. A paradigm thus consists of entities which can appear alternately, but which can not coexist, while conversely a chain

consists of coexisting entities. The functions we have discussed previously are all *chain functions*; between the elements which enter into one and the same paradigm there are correspondingly *paradigm functions*. These paradigm functions, incidentally, are in no respect different in character from chain functions, and they are susceptible of exactly the same division. If two members of a paradigm require one another's presence, so that there can never be a paradigm into which the one of these members enters without the other of these members also entering into the same paradigm, and conversely, then we have a bilateral paradigm function between the members in question. We have a unilateral paradigm function, if one can have a paradigm with two members and in addition a paradigm into which the one but not the other of these two members enters, but not conversely. And finally, reciprocal paradigm function will exist when each of the two members can enter into other paradigms in which the other of the two members does not occur as a member.

The exchange test implies that the interchange of two expression elements can bring about an interchange of two content elements, and *vice versa*. Accordingly, language is a structure which, as a result of the analysis, falls into two main classes: content and expression. Within each of these main classes, and within any of their classes and subclasses, the rule holds that an interchange of two entities in the one main class can bring about an interchange of two entities in the other main class. This function between an interchange in content and an interchange in expression is defining, not for language in a narrow sense, but for sign systems in general. A great many sign systems exist, which are not linguistic in a narrower sense, and it is highly advantageous for the linguistic theoretician to analyze and study these, because they are often of a simpler structure than the linguistic sign systems in a narrower and real sense. The symbols of mathematics and logic, signaling systems of various sorts, music, painting, theater, national costumes and games are examples of sign systems where the exchange principle holds true throughout and where a functional analysis like the one I have suggested above is possible and practicable. Language in the narrower and real sense has its specific characteristic in the fact that it, and it alone, is a sign system into which all the other sign systems can be translated. By virtue of this definition language can be regarded as the most fundamental and the most differentiated of all existing or conceivable sign systems.

But language is not one language, but many. They are organized into language groups with mutual function. Within a *language family* the proto-language or the older stage of the languages stands as determined as opposed to the daughter languages or the more recent stages of the language as determining: the proto-language or the older stage of the language is a necessary prerequisite for the existence of the daughter languages or the more recent stages of the language, not conversely. By this means, just as

well as within the individual linguistic system, a theory can be established where the notion of time plays no defining role, which is an important advantage according to the simplicity principle. Correspondingly, within *linguistic typology* certain proto-types stand as determined as opposed to specific types as determining. – The difference between language families and language types lies then not in the nature of the function, in as much as determination occurs in both instances. The difference lies in the fact that proto-language and daughter language, or older and more recent stage, do not coexist, while proto-type and specific type coexist: granted a specific type, the proto-type is also always *eo ipso* in existence; granted, on the other hand, a daughter language within a language family, or a more recent stage, the proto-language, or the older stage, does not for this reason have to be in existence. Typological language relationship is, then, a chain function between languages, while genetic language relationship is a paradigm function between languages.

Linguistic usage can come into being, and linguistic usage can die out. The linguistic schema is not subjected to this law of life. A given linguistic schema has theoretical existence in its functionally defined place in the chain of language types as an ever present realizable possibility. That a language comes into being thus means that a linguistic schema begins to be manifested; that a language dies out means that a linguistic schema ceases to be manifested, i.e. becomes latent.

To every existing linguistic usage there are finally attached certain notions, as a rule of hallowed character, which consist in the fact that a given linguistic usage (or a given set of linguistic usages) is an *expression* for a *content* consisting of factors outside language: home, people, nation etc. Styles, too, stand in this way as expressions or symbols for a content consisting of factors outside language. Here again we find the content-expression function and are once again confronted with sign systems which must be described functionally by application of the exchange test. Language, which itself is content and expression, can even in its totality be made into expression for a new content. –

Linguists are different, and each brings to linguistics his previous background. My methodological premisses are always, and have always been, those of exact science; not in any way in an attempt to copy or mimic the latter, but out of a deep conviction that the future of our science is dependent upon two properties: objectivity and precision. Two properties which our science must attain in its own ways, but which it is still grievously far from having attained; the linguistics of our day is still subjective and vague. I am fully aware of the fact that undertakings like those I have suggested are met, from the quarters of linguistic philosophy and linguistic esthetics and from traditional quarters in general, with very limited understanding and often – experience shows this – with ill-concealed indigna-

tion. This, of course, does not keep me from continuing in my aspiration for beauty. For pure and objective science is an aspiration for beauty, as the mathematician Henri Poincaré has said: *la recherche de la beauté*, understood as *l'ordre harmonieux des parties, le sens de l'harmonie du monde*. I place this profounder and more elevated esthetic above all surface estheticizing.

The great Austrian Hugo Schuchardt once said that every scholar ought to insert into his scientific works one page containing his scholarly creed. It is something of this kind that I have desired to do on this festive occasion. But I am Buddhist enough to know that the essential thing is not belief, but insight.



THE BASIC STRUCTURE OF LANGUAGE

1947

I

A French text-book once published in America was advertised by the publishers by means of the slogan: "French grammar made easy". It is said that the author immediately protested against this, claiming that the aim he had had in view when writing his book was not in the least that of making French grammar easy, but that of making French grammar clear, which to him was something entirely different. And at his request the slogan was altered to this effect.

Provided that this story be true, I take it that his point must have been that French grammar cannot be made easier than it is. This, in fact, would be beyond human possibility. If you want to learn French grammar, you will have to take French grammar for granted, and to put up with its difficulties. Any attempt to make French grammar easier than it is would mean tampering with the facts and would be an offence against sound scientific principles. But the one thing you *can* do is to make French grammar clearer than it has been made before, because this has no bearing upon French grammar itself, but only upon our way of looking at it. French

The Basic Structure of Language. [Three lectures given at the Universities of London 1947 and Edinburgh 1950, published in French translation with the title "La structure fondamentale du langage" as supplement to Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, 1968, 2. edition 1971. – 'The present edition has been made from a typewritten manuscript in English with a few corrections and additions made by hand. The French translation was based on a carbon copy of this manuscript, which seems to have contained only two of the handwritten additions. Most of the corrections are purely stylistic. Two should be mentioned here: "philology" is changed to "linguistics" throughout, with a few exceptions where the editors made the change (the French translation has "philologie"); in the traffic light example "yellow" is replaced by "amber" and "red and amber", coming after "green" and "red" respectively. The last 4 pages were only found in handwritten form and were not fully elaborated. Additions made by the editors are in brackets. The section on larger units and the following characterisation of the model of linguistic structure were left out in the French translation. The last page, containing some extremely brief remarks on metalanguage and a final address to the audience have been left out both in this edition and in the French translation. – (Editorial note).]

grammar now remains what it is, but the mode of presentation is different.

I should think that there is a good deal of truth in that maxim. In these lectures, I shall not make use of any device to make Language Structure seem easier than it is. But I shall make use of some devices to make Language Structure clear, and to expound it in a clearer way than has been done before. This, at least, has been my chief concern in all my endeavours within this field of study.

Though ease and clearness are different things, there is an outward similarity between the two: They both mean simplification. But the simplification is very different in the two cases. We can never make a thing seem easier than it is without overdoing the simplification. But we can sometimes make a thing look clearer than it looked before by means of a simplification which is not undue, but scientifically justified, because it does not mean a simplification of the facts, but a simplification of our way of looking at them. A thing may look simpler than it looked before when we look at it from a different angle, and this simplification will help us to a clearer understanding of that thing, although the thing itself remains what it was and what it has always been.

It has often been maintained that language is a phenomenon of extreme complexity. I firmly object to this. If a thing looks complicated, it is chiefly because it is looked upon in a complicated way. If language looks complicated, the reason must be that the science of language is still looking at it in a way which impedes simplicity.

If it is true – and it seems to be true – that linguists look at language in a way which makes it very complicated, and unnecessarily complicated, it is legitimate to infer that the science of language is still far from taking up a real scientific attitude. If language can be looked upon in a simpler way than has been done hitherto, then the science of language is as yet inadequate. One of the main tasks of science must be that of finding a standpoint from which things look less complicated. A scientific approach means an approach towards simplification.

The ideal simplification would consist in considering one single aspect essential, and in making this simple aspect explain, as far as it goes, all other aspects displayed by the object under observation (cp. the natural sciences, which take into consideration only what can be measured, abstracting from other aspects of the object). The scientific mind will have it that the complexity we are presented with can be analysed in such a way as to allow us to single out one feature, and to use this feature as a clue to the whole.

The reason for this is that the aim of scientific research is control through understanding, and it proves easier to understand a thing when something within it can be considered fundamental, and when the whole thing can be explained from this fundamental fact. In this way we are enabled to grasp the whole thing more easily than before.

Thus, simplicity leads back to ease. In fact, we should not overstrain the dictum of the American writer. It remains that in a certain sense making clearer actually means making easier. But only in a certain sense. The simplification I have in view means a change of habits, and there is a practical difficulty involved in any endeavour of this kind: Even if things look simpler from the new point of view, they do not look simpler to someone who is accustomed to the old way of looking at them. This is chiefly why, even admitted that ease and clearness do to a certain extent overlap, making clear is not necessarily the same as making easy.

My endeavour will be to make you look upon language as a structure, to help you to unravel the fundamental framework which underlies the bewildering multiplicity of language, and to make you understand the various aspects of language with the help of a few general principles of great simplicity. If I succeed to some extent, I shall feel happy to know that I have been overestimating the difference between ease and simplicity.

One of the chief means of making something simple is that of looking at it as a member of a class. The single individual fact is often highly complicated as long as it is looked upon separately. An individual human being is a very complicated thing; it becomes simpler, and easier to understand if we take into account what we know about human beings in general and if we try to find out the fundamental features common to them. A single language, when considered separately, may seem a fact of bewildering complexity. But it may be studied in the light of what we know, or what we can find out, about language in general, and this helps us to simplify and to understand the individual fact.

This is where general linguistics comes in useful. But to my mind general linguistics still considers language from too narrow a point of view. The class of languages is wider than commonly admitted among linguists. I propose to take the class Language in a somewhat wider sense, and to begin by studying the simplest possible structures which are likely to fall within this class. These structures happen to be such as are not recognised as languages by most linguists, and would not be expected by them to have any real bearing upon our particular subject. I hope to show you, however, that such a view is unjustified.

The idea that there may be other languages than those studied by conventional linguistics is not entirely new. Modern logistics has revealed the fact that scientific sign-systems, e.g. those employed in mathematics, must be languages, and that the structure of such languages is by no means fundamentally different from linguistic structure as a whole. This is why modern logicians consider the languages studied by linguists as a particular case within a larger class. It has proved difficult to find a suitable name for languages studied by linguists. They have been called everyday languages, national languages, natural languages, word-languages, – names which are

all inadequate: The language of the Bible is not an everyday language, a dialect is not essentially a national language, Esperanto is not essentially a natural language, and still they are what we might provisionally call "linguistic languages". The term "word-language" is not acceptable as long as the term "word" still needs defining; it is generally held that some languages, such as Eskimo, have no words; and on the other hand we do not know whether a word can be defined in such terms as to preclude words from "non-linguistic languages". The only appropriate name for the "linguistic languages" would be one which accounts for the distinguishing trait of the object designated. This distinguishing trait happens to be known; it has been found independently by a logician and by a linguist. The decisive fact is that any language in the linguistic sense of the word can be used for all purposes which are linguistically relevant, whereas all other language structures are restricted to serve specific purposes. An unrestricted or "linguistic" language can be used to convey any possible meaning, whereas the restricted languages, such as the formulae of mathematics, only fit in with a definite class of meanings. Any text in any language, in the widest sense of the word, can be translated into any unrestricted language, whereas this is not true of restricted languages. Everything uttered in Danish can be translated into English, and *vice versa*, because both of these are unrestricted languages. Everything which has been framed in a mathematical formula can be rendered in English, but it is not true that every English utterance can be rendered in a mathematical formula; this is because the formula language of mathematics is restricted, whereas the English language is not.

Thus, taking 'language' in this wider sense, we can distinguish between two kinds of languages, covering exactly the field of "non-linguistic" and of "linguistic" languages respectively: On the one hand, *restricted languages*, which can only serve definite purposes, and, on the other hand, *unrestricted* or *pass-key languages*, which can serve any linguistic purpose, and fit in everywhere, because any meaning can be framed in terms of these languages, and everything can be translated into them. Conventional linguistics is concerned with pass-key languages only; these are no doubt the richest and the most highly developed amongst languages, but they are not necessarily the simplest ones.

My first, and essential, task will be to expound the *basic structure* of language. Under basic structure I include the features inherent in any language, whether pass-key languages or restricted languages; on the other hand, I shall exclude, in this first investigation, any features which are not sure to be found in all languages, though some of these features may be widespread among languages.

It might perhaps seem pretentious to speak in such general terms. After all, how can we know what is common to all languages, and how can we

state that something is to be found in *any* language? The answer is that this can be done because we have widened our field so as to include all sorts of restricted languages, and among those there will be languages of so simple a structure that the basic structure is, so to speak, the only structure existent, so that this basic structure can easily be laid bare without the interference of any complications due to the superstructure found in more highly developed languages. The basic structure detected in this way seems so fundamental that we can hardly conceive anything which would deserve the name of language and which is not based on this structure. What we can safely state is that the probability of this structure being basic to all languages, and particularly to all pass-key languages, is exceedingly high.

This basic structure will turn out to be made up of five fundamental features. Some of these features are specific to languages, whereas others recur in non-linguistic structures; but these non-specific features are so inseparably bound up with the specific ones that we shall have to include them in our account of the basic structure.

I shall not now anticipate these five fundamental features. I shall take them one by one, and this will have to be gone through thoroughly. I am sure that the basic structure is simple, but I am not quite so sure that it is easy.

I do not want to invite you to jump to any conclusions: our analysis must be carefully reasoned, and on many occasions I shall have to warn you against pitfalls: We shall be walking on slippery ground. The five points I have in view will take up most of the time at my disposal. In what remains of this first lecture, and throughout the second lecture, and in the first part of the third one, we shall have to be concerned mainly with basic structure. It is not until the second part of the third lecture that I shall enter upon some of the complications due to superstructure in pass-key languages.

At the outset, I shall ask you to consider three examples, which may serve as simple models for our investigation. The linguistic character of these examples is not ascertained beforehand; in the course of our investigation they may turn out to be languages, or they may not. But they have been chosen so as to exhibit in the simplest possible way some or all of the five fundamental features I have in view.

My first example will be *traffic lights*, such as are provided in most large towns in places where two streets intersect. This simple device of traffic regulation consists, as everybody knows, in making different colours alternate according to a regular scheme. The most well-known system of this kind is the one in which red is used for 'stop', green for 'proceed', and amber, or red and amber for 'attention'. The regular succession will be:

1. red E 'stop'
2. red and amber E 'warning to proceed'
3. green E 'proceed'

4. amber E 'warning to stop'

this being repeated over and over again.

My second example will be the *telephone dial* employed in towns with automatic telephone service. We will consider the usual type, where there are ten points, representing the numbers from 0 to 9. But we will include the particular type of telephone dials which is in use in towns like London and Paris, and others, where the network is decentralized, so that you can call up different exchanges on the dial, whose points stand for different letters of the alphabet as well as for the different numbers. A telephone call will then consist in dialling the name of the exchange first, by means of an abbreviation consisting of the three first letters, and the telephone number next.

My third example will be the *chime of a tower-clock* striking quarters and hours. Big Ben, for instance, provides the type. The maximal chime consists of four quarter tunes and a stroke unit. I shall designate the four quarter tunes as *A*, *B*, *C*, and *D*, respectively. The stroke unit consists of a number of strokes varying from 1 to 12, indicating the hours. The chimes without a stroke unit consist of quarter tunes only: *A* for the first quarter, *AB* for half past, *ABC* for three quarters.

If we ask whether these structures are languages or not, the answers are likely to differ. It is a matter of taste, or, to put it scientifically, of definition: The answer will depend upon the definition of 'language' which we would feel inclined to adopt. So long as no definition of 'language' has been chosen, we hesitate as to whether traffic lights, the telephone dial, and the belfry chime can or cannot profitably be called languages. Now, scientific terms are defined for the sake of convenience and according to the purpose they are intended to serve; we are free to define language so as to exclude or to include traffic lights, telephone dials, and tower-clocks. To decide whether we shall take one of these lines or the other, let us examine the case carefully and find out whether there is a sufficient amount of features common to these structures and to those whose language character cannot be subject to doubt.

The first fact we shall consider is the most striking one. It is obvious that these structures, just like ordinary language, convey what we are accustomed to call "meanings". This, no doubt, is the capital fact which induces us to call them languages. They are, as it were, made up of signs or symbols, and their function is that of expressing something. We might even go further and say that, in a sense, the traffic lights speak to the road users in words or in sentences, or even in imperatives, urging them to behave in certain ways. When using the telephone dial, we make it talk and give orders to the electric mechanism it is intended to master. The telephone dial too talks in the imperative mood. The tower-clock tells us the time; its words are in the indicative, a simple statement of a fact; its admonishments are implicit, not definitely stated as those of the watchman of old days who passed

singing down the streets, telling people when to go to bed and when to get up, and for whom the tower-clock is the modern substitute. In fact, each of the three technical devices in question might be said to be substitutes for ordinary human speech, or, to put it more precisely, for restricted uses of pass-key languages. If we would say that they are languages in the usual sense, and that they consist of words and sentences, as we might do with some reason, this of course would be nothing but figurative talk, pardonable at a preliminary stage where 'word' and 'sentence' have not yet been defined but perhaps untenable in the long run; there is no denying, however, that this figurative talk conveys a certain truth. Speaking traditionally, there is a "meaning" attached to these signals.

An animated discussion has been going on in recent years in order to make out what 'meaning' really is, or, as the phrase goes, to settle the "meaning of meaning". Broadly speaking, the parties engaged in the discussion may be labelled under two headings: mentalists and behaviourists (to use the American terms which have become international), and we may roughly say that mentalists mostly emphasize the speaker and behaviourists the listener (or the reader) involved in the speech situation. To come back to our examples, mentalists will have it that behind the traffic lights, the telephone dialling and the clock chime there is a thought, a will, an idea, a conscience or the like, and that this is the 'meaning', whereas behaviourists would hold that meaning is nothing but the constant relation between the utterance and the behaviour it evokes; thus, in our examples, the meaning of the traffic lights would be the conduct of the road users; the meaning of the dialling would be the effect it has on the network, the closing of the circuit in the right places, and the fact of the call coming through; and the meaning of the chime would be recognizable, very indirectly, it is true, from the conduct of the inhabitants of the district.

I shall refrain from going into this controversy now, not from fear of poking my head into the hornets' nest, but because the problem is not relevant to my present argument. My point is that, whereas speaker and listener (reader) are relevant to the complete speech event, they are hardly relevant to every speech event, and they are not relevant to language structure.

A speech event may be incomplete, in so far as speaker or listener (reader) or both may be missing. I may talk on the telephone or over the radio without anybody listening to me, and I may write a book without ever having any readers, or, say, a letter which never reaches its destination, not to speak of scientific papers I may have written and which have finished their days in my wastepaper-basket or in my fire-place. I may listen to a grammophone record, which is not a speaker, any more than a microphone would be a listener. I shall not insist on the fact that the telephone dial has no human listener, because the electric mechanism it controls may be considered a substitute for a human being, an artificial robot or a mechanical

man. It even gives a response, consisting in a low-pitch burr or a high-pitch buzz, according as the number is available or engaged. But to turn to traffic lights again, these may go on and on indefinitely without anybody passing and without any human will or command behind them, and so may the tower-clock for a certain time. And still there are two things involved: an expression, and something expressed.

It may be well here to point out that from a logical point of view speech is a necessary condition of speaker and listener, whereas the reverse is not true. A speaker becomes a speaker, and a listener becomes a listener, only because of the speech, whereas the speech, as we have seen, may take place without any speaker or listener.

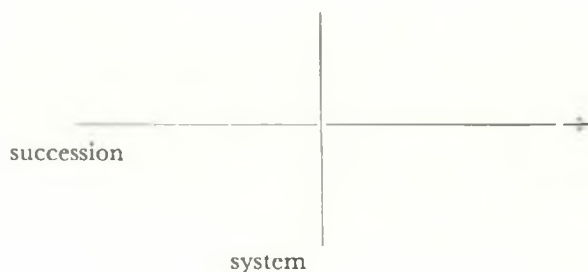
Thus I am inclined to think that speaker and listener (reader), or consciousness resulting in speech and behaviour resulting from speech, are hardly relevant to every speech event. I shall not insist upon this, since it may perhaps sound sophistical, although I should think that my argument is pretty water-tight. But I should firmly insist upon my second point: Speaker and listener are not relevant to language structure. For purely logical reasons it seems obvious that any conceivable language involves two things: an expression, and something expressed. There simply cannot be an expression without something expressed, and there cannot be something expressed without an expression. These two things taken together are fundamental to all languages.

Since we are not sure that a meaning is necessarily involved, whether in the mentalistic or in the behaviourist sense, I shall not make use of the term 'meaning' to denote the something which is expressed. I shall call it the *content*, a term which is designed to be perfectly non-committal, thus reserving for later discussion the problem of meaning proper.

The main thing is that, even if we eliminated speaker and listener, and if we eliminated meaning considered as consciousness on the part of the speaker and behaviour on the part of the listener, these devices would not enable us to reduce language to mere expression. Expression has content as its necessary complement. Language remains twofold, a two-sided structure, involving *content and expression*. I shall call these the two *sides* of language.

And in regard to this highly specific feature we find a striking analogy between the traffic lights, the telephone dial, and the chime of the clock, on the one hand, and pass-key languages on the other. This is my first point.

The second common feature to be mentioned is the correlation between two further distinct facts, which may be called the *succession* and the *system*. These two facts I shall call the linguistic *axes*: There is in every linguistic structure, and in every similar structure, an axis of succession, which may conveniently be represented by a horizontal line pointing to the right, and an axis of system, which may be represented by a vertical cross line:



The reason for this graphic representation will be given later.

It has often been maintained that a language is a system, and I agree with this in principle, though very much depends upon what is meant by a system. But even admitted that there is a system in language, we should not fail to realise that what we observe immediately is not a system, but a *succession*, or, as we can profitably say when talking of languages, a *text*. The succession, and, in the case of languages, the text, is the object we have to analyse. The analysis will consist in dividing the text into its constituent parts; any such part of the text, whatever its length, may be called a *chain*. We have seen already that the first division of the text must be that into the two sides: the chain of content and the chain of expression. This will always be the first step to be taken in the analysis of any text, whether in restricted or in pass-key languages. This first step is mostly disregarded by conventional grammar, and much confusion has come out of this; in accident and in syntax one hardly ever knows exactly whether one is dealing with content or with expression or with both. Nevertheless this first step is of the highest importance, because it is the necessary basis of all further analysis. When the analysis is carried on from this first step, content and expression must be analysed separately, although with constant and due regard to their mutual interplay. It will be my task later to show you along what lines this analysis is carried out. My present point is that the object we have got to analyse is the text, the linguistic succession.

Through the analysis of the succession we may detect something behind it which may be called the *system*; in the case of the succession being a text, its corresponding system may be called a *language*. Thus we may conveniently say that a succession is built over a certain system, and that a text is built over a certain language, or, as we usually put it, spoken or written in a certain language. But it should be kept in mind that the immediate linguistic fact is not the language but the text, and that it is only through the analysis of the text that we learn to know the language. This may seem a mere commonplace; but experience shows that it is generally overlooked, and most grammarians start their business as if there were no text at all but simply a system appearing, all complete, out of nowhere.

This might lead us to ask if, after all, the system, and, consequently, the language, is a thing of real existence. Is not the succession, the text, the only reality given, and is not the language a mere concoction created by the scholar? This is true in so far as the text is nearer to immediate reality than language is. But it should be kept in mind that the text in its turn is not really a text to us before it has been submitted to analysis. The text too, then, is a creation of the scientific mind. I shall not enter upon the metaphysical question what reality is. But I think we may safely state that it would be perfectly meaningless to speak of realities so long as they are not realities to us. And a reality to us means something which is known to us, and which consequently does not belong exclusively to the external world. There is a certain amount of creation involved in all scientific operations, and the investigator leaves his finger-prints on the object investigated. This does not matter, as long as the description he has given us turns out to be what we would call true. To enter here upon the question of truth would take us too far into the sphere of pure philosophy.

I shall devote the final part of this lecture to the immediate linguistic fact, the text, or, to speak in more general terms, the succession, and leave to the second lecture the question of the nature of the system, and the correlation between succession and syste.

The proper characteristic of a succession, and, consequently, of a text, is that it is submitted to a general rule of positional order: it consists of units whose components are arranged in a definite way so as to take up definite positions.

This positional order is nearly always essential, so that any change in it would have the effect of disturbing or changing the fundamental idea. Thus the colours of the traffic lights *must* follow each other in the order indicated: *red, red and amber, green, amber*, and any change in this order would mean a fundamental distortion. On the type of telephone dial I have chosen as an example, you have to call the exchange first and the telephone number next, and any change in the order of points on the dial would have the effect of giving you a wrong number or of not putting you through. The elements of the clock chime must follow each other in the order indicated: tune *B* cannot follow without tune *A* coming first; tune *C* can only follow when *A* and *B* precede; *D* cannot be there without all four quarter tunes being present, and the full hour stroke unit must be preceded by all the four quarter tunes. Not to speak of the hours, which must pass by in numerical order. The same peculiarity can be observed in pass-key languages. The actual order of sentences, clauses and phrases found in an utterance is usually material to this utterance, and a change in the order would result in a different utterance, or, on occasion, in an impossible one. The phrase is built up on the same principles, and this is where the well-known fact of "word-order" comes in. Even in a language like Latin, where word-order is

free, word-order is by no means immaterial: a change of word-order will mean a change of emphasis or involve a particular stylistic effect; it is true that a change of word-order in Latin cannot result in a difference as profound as that between Engl. *you will come* and *will you come*, or *the man killed the tiger* and *the tiger killed the man*, but it generally has an effect comparable to that between *the boy came home* and *home came the boy*. But in pass-key languages the importance of order is still more evident in the case of units smaller than words: here the order is very nearly always compulsory; apart from minor exceptions, such as certain suffixes in Turkish, no linguist is able to adduce an instance of a language where a change in the order of syllables within a word, or of the component parts of a syllable (letters or sounds), can be ascribed to merely stylistic reasons or to pure chance; any such change would usually lead to a complete distortion or to an entirely different utterance.

Thus there is a regulated arrangement prevailing in every immediate linguistic fact. It is not a chaotic stream of particles tumbling over each other in a haphazard way, but it is a string of carefully arranged units. In a pass-key language the units can be rearranged several times, but only within certain limits, and can occur over and over again in different parts of the string: the same words can be used to build up new sentences, the same elements can be used to build up new syllables, etc., within the rules governing the general structure of the sentence and the syllable in the language concerned. This relative freedom is not always to be found in restricted languages. In the traffic lights, the same colours occur over and over again, but there is one and only one possible order. The clock chime is less rigid: the chimes are of different length, some of their elements being reserved for definite occasions. The telephone dial, on the other hand, is privileged with much liberty: it is submitted to order, but there is a very considerable number of possible orders. The relative freedom found in the telephone dial as well as in pass-key languages does not invalidate the general rule of positional order. The fact remains that in pass-key languages each complex unit, e.g. each sentence or each word, assigns definite positions to its component elements. The freedom is not essentially a freedom of order, but a freedom of action. Pass-key languages have a large number of complex units, e.g. of sentences or of words, whereas in traffic lights the complex unit *red, red and amber, green, amber* is the only possible one; between these two extremes, the telephone dial, and, to a certain extent, the clock chime, take up intermediate positions.

In this lecture, I have undertaken a preliminary investigation of some very simple structures which may or may not be linguistic structures. This has not yet been decided. If they turn out to be languages, they must of course be restricted ones. But we know already that they show two funda-

mental features which strongly recall the basic structure of language: They have two sides, a content and an expression, and they must be described through the correlation of two axes, that of the succession and that of the system, thus recalling the distinction between text and language. This second point must, however, be left to further consideration in the next lecture, together with the third fundamental feature of the basic structure of language.

II

It has been shown in the first lecture that a succession is submitted to a general rule of positional order. This holds good of successions in general as well as of linguistic successions, or texts, in particular. This rule of order does not infringe the liberty of building up new units of the same elements, though this liberty may be limited by particular rules, or even abolished, in the texts of some restricted languages. The rule of positional order involves that each complex unit, e.g. each sentence or each word, assigns definite positions to its component elements.

In view of the importance of this general rule, I should like to add a point which is only of theoretical consequence, but which helps to deepen our insight in linguistic structure.

When speaking of positional order in linguistic structure, we should be careful not to be thinking of an order in space or time. The structural rule of order is in itself purely internal, though it may of course manifest itself in space or time, as it actually does in writing and in speech, and when the traffic lights, the telephone dial, or the clock chime are set in motion. Just as the order governing a logical inference, where the basic assumption is the starting-point from which the conclusion follows, is an internal order of logical structure, so the order governing linguistic sequences is an internal order of linguistic structure. It remains to be said that the difference between logical and linguistic structure is merely fictitious, modern logicians admitting that the logical inference is nothing but a linguistic construction restricted by specific rules. In both cases, the internal order may manifest itself as an external order in time or in space. This is by no means material to the internal order, and there is not always evidence of an external order corresponding to the interior one. As for the linguistic content, the order in time can only be maintained from a psychological point of view and only very broadly; the process of thinking is not in all its details a string of separate elements following neatly one after another. This becomes still more evident when we really think of what the linguistic content is like, and what are the elements belonging to it; nobody would be likely to maintain that a speaker saying *bonus* thinks separately 'good', 'nominative', 'singular',

'masculine', and 'the positive degree of comparison'. There is a similar fusion in the manifestation of linguistic expression; not only are there superimposed elements, such as stress and pitch; but modern phoneticians are well aware of the fact that sound-articulations are not produced separately, but very often work together simultaneously, so that a consonant group, for instance, is not a sequence of separate articulations, one for each of the consonants, but a complex "co-articulation" whose single components may be hard to disentangle.

Thus, we should take care not to confound the internal linguistic order with its imperfect outward manifestation in space and time. The internal linguistic order is, just like the logical one, not a matter of 'before' and 'after', but it is chiefly a matter of *compatibility* and of *conditioning*. We can easily replace these logical terms by others which are customary in conventional linguistics. Compatibility means *combining power*, and conditioning means *government* in the grammatical sense of the word; government is by no means restricted to large units of the content (as conventional syntax would make us believe), but is operative in the expression as well, and irrespective of the extent of the units concerned. This will be gone into later. Our present concern is to understand that an approach to language structure necessitates a description of the text in terms of logical order, and not in terms of space and time, though the text manifests itself in space and time, and may profitably be represented as a line.

In so far as the order is reflected as such in the manifestation in space or time, this manifestation will be linear. This is chiefly why we are inclined to represent the succession, or the text, as a line. The orientation of this line depends exclusively on our writing habits, and since writing in the Western world goes horizontally from the left to the right, it is natural for us to represent the text in the same way; the Hebrew or the Chinese script would invite to different orientations, horizontally from the right to the left or vertically downwards; this is immaterial to the text itself, because the text as such is independent of the particular manifestation. We are free to choose any representation of the text which allows us to account for the general rule of positional order prevailing in the internal linguistic structure. For the sake of convenience we shall represent the text as a horizontal line pointing to the right:



This straight line pointing to the right is designed by convention to account for any succession, irrespective of its particular internal structure, and irrespective of its particular mode of manifestation. In the case of successions which are habitually manifested in time, such as speech and our three examples of restricted languages, the straight line adopted corresponds to

the common sense way of representing time as a constant progression from the left to the right. This, of course, is nothing but a conventional image, due to our writing habits. It may be noted that the inventory of the telephone dial manifests itself visually not as a straight line but as a circular line; in spite of this, we are free to represent it by means of a straight line, our representation being purely conventional and independent of the habitual manifestation.

As a means of accounting for the positional order, we can further subdivide our line into sections, each of which is meant to represent a position in the text, provided that we remember that the positions in the text are defined by combining power and government and not, as our graphic representation might suggest, by simple juxtaposition.¹

An analysis of the succession in traffic lights shows that, in content as well as in expression, it consists in a constant repetition of a unit within which there are four positions. It may accordingly be represented as follows:

	1	2	3	4
Content:	----->			
...	'stop'	'warning to proceed'	'proceed'	'warning to stop'
	1	2	3	4
Expression:	----->			
...	red	red and amber	green	amber

As for the clock chime and the telephone dial, the analysis will be different for the content and for the expression.

For the tower-clock, we may state roughly that there are 48 units in succession, one for each quarter within a period of twelve hours, this major unit being constantly repeated. If we account for the positions of each quarter tune and of each stroke, an arbitrary stretch of the major unit would have to be represented as follows:

	1	2	3	4
Content:	-----			
...	q ¹	q ¹⁺¹	q ¹⁺¹⁺¹	h ¹
5	6	7	8	9
'+'	'1'	'q ¹ '	'q ² '	'q ³ '
10	11	12	13	14
'h ¹ '	'+'	'1'	'+'	'1' ...

¹ We shall see later how this inconvenience can be remedied by means of subsidiary arrows and connecting lines.

		1	2 3	4 5 6	7 8 9 10	11	12
Expression:		...	A	A B	A B C	A B C D	stroke stroke
13	14 15	16 17 18	19 20 21 22	23	24	25	
		A	A B	A B C	A B C D	stroke stroke stroke	...

The telephone dial allows of so many different units that we must confine ourselves to an arbitrary choice, electing one definite telephone call as an example. For the sake of convenience I shall ignore the possible existence of particular procedures for trunk calls and the like and confine myself to ordinary telephone calls within the limits of the town's network. In this case, all major units (each of which corresponds to one telephone call) will be of equal length, consisting, say, of three points for the exchange (the points here representing letters of the alphabet), and say, four points for the telephone number (the points now representing numbers). The expression side, then, is easily accounted for: it comprises seven positions within each major unit. As for the side of content, let us assume that each exchange, and the district it serves, be an indivisible unit, which is not liable to be split up in smaller component parts through a further analysis; in this case, each exchange fills up one position in the content, this position corresponding to three positions in the expression. The resulting analysis will be like this:

		1	2	3	4	5
Content:		...	'Museum'	'eight thousands'	'no hundreds'	
		6	7	8	9	
		'no	tens'	'no	ones'	...
		1	2	3	4	5
Expression:		...	M	U	S	8
			6	8	7	0

When the succession has been submitted to such an analysis, we can take down an *inventory* of its component parts; further, we can define each of these parts by the positions it can take within the chain (which in reality means its combining power and its function as to government); this will lead to a rearrangement of the inventory according to categories defined by positional possibilities, and this is what might profitably be termed the *system*.

To illustrate this, the content of the telephone dial is the example that will serve us best. Here, the inventory will comprise all exchanges within the town's network, and a set of thirteen numerals, namely: 'naught', 'one', 'two', 'three', 'four', 'five', 'six', 'seven', 'eight', 'nine', 'ten', 'hundred', and 'thousand'. According to their possible positions within the chain, the members of the inventory are distributed in six categories: there is one category consisting of all the exchanges, these being bound to the first position only; there is a second category consisting of 'naught' and the eight numerals from 'two' to 'nine', which can take up any of the positions no. 2, 4, 6, and 8, but no other positions; and a third category, consisting of one member only, viz. 'one', which can take up these same positions and position no. 9; and, finally there are three categories, each consisting of one member only, and each of which is bound to one single position, to the exclusion of all other positions: 'ten' fits in position no. 7 and only there, and so does 'hundred' in position 5, and 'thousand' in position 3. It is a fact worthy of attention that a category can consist of one member only.

The expression side of the telephone dial is altogether different. Here, any of the ten items of the dial fits in any of the seven positions. This leads us to the conclusion that the system comprises one category only, and that this category comprises all members of the inventory. So this too is possible. Not only can a category have one single member, as we have just seen for the content, but a system, in its turn, can have one single category, so that all members of the system are at the same time members of this category. This would not, in either case, allow us to dispense with the category as such; it is the category which accounts for the positional possibilities; even if there is only one category, there is this category, distinct from the system; and even if there is only one member within a category, there is this category, distinct from its member. This is a logical necessity; you are free to believe, if you like, that this is one of the finger-prints left by the investigator on the object of investigation; the fact is that it is there as soon as we tackle our object; and it has no sense to ask if it was there before we tackled it. The existence of classes of one member is, by the way, a logical commonplace.

Would it be possible, then, to imagine a system consisting of one category, and this category in its turn consisting of one member? The answer is that such cases are not only imaginable, but actually on record. A tower-clock of the ordinary type, giving full hour strokes and nothing else, one stroke for one o'clock, two strokes for two o'clock, etc., provides what we are looking for. On the expression side, the strokes, which are identical with each other in the sense that they are theoretically interchangeable, are the only component parts of the succession; it follows that the inventory has one member only: the stroke; this stroke can take up any one of the twelve different positions involved in the maximal stroke unit. The analysis of the succession makes us recognize a system consisting of one category, defined

by these possibilities of position, and having one member. It would perhaps be worth while to dwell for one short moment upon this example. The fact I have now presented you with is nothing but a plain and common fact of everyday life which we would hardly deem worthy of any attention. But this view is unjust; this trivial and unimpressive thing yields us very valuable information and is in its way unique. It is the simplest possible structure satisfying the most elementary conditions of linguistic structure: content and expression, succession and system; this may not be all; we do not know yet if it is a language or not; but it is the embryo of language at its very first stage. That clock is to us what the amoeba or the infusor is to the zoologist. There is a considerable distance from these tiny and utterly simple micro-organisms to man, the height of creation; but we shall have to cover this distance if we want to penetrate into the fundamental conditions of organic life.

The information which this simple clock yields us is not only of theoretical consequence. It may have momentous practical bearings. This is difficult to foretell, considering that our knowledge of the structure of pass-key languages is still highly unsatisfactory. Pass-key languages have not yet been sufficiently investigated on the lines which I am here advocating; we can profitably select samples of analysis from restricted fields within them; but they have not been analyzed in their entirety from the structural point of view and it would be highly premature to venture any statement as to which types of structure may be on record. In this state of affairs we can take one preparatory step that will certainly prove useful: We can calculate possibilities, without yet knowing to what extent they are realised within the evidence at our disposal. In this calculus, should we not take into account the possibility of a language having only one vowel, i.e. central unit within syllables, or only one consonant, i. e. marginal unit within syllables? Should we not expect to find a language with only one verb, say, the verb 'to be'? Such a language is on record in a way, in so far as classical logic would analyze every verb of the actual languages into the copula 'to be' and a nominal complement (*sings = is (a) singing (person)*). And I should not be surprised if to some extent a consistent and exhaustive structural analysis of the content of our pass-key languages would ultimately lead to a somewhat similar result.

Would it be possible for the content or for the expression side of a pass-key language to do with one and only one category with one and only one member? At first glance this seems highly improbable. And yet we can adduce an actual example of this, a fact that should seriously warn us not to jump to any conclusions. I am going to give you that example. But it needs a short introduction.

The end we are aiming at in any structural analysis of a language is that of explaining as many facts as possible by means of the smallest possible

number of elements. This is nothing but the very principle of simplicity, which is the soul of science. Its practical bearings will increase with the complexity of the object under investigation. For the analysis of our pass-key languages we need systems comprising the lowest possible number of elements. Modern phonetics has done very much to attain to this end, in reducing sounds to phonemes and in inventing broad transcriptions which will allow us to account for a multiplicity of facts by very simple means. The urgent task of a corresponding analysis of the graphic manifestation of language, reducing written characters to graphemes, has not appealed so much to the mind of conventional linguistics for obvious traditional reasons. Other urgent tasks lie still ahead, such as the analysis of gesticulatory manifestations of pass-key languages, the deaf-and-dumb alphabet, and the like. But to come back to the achievements of the present day, we may reasonably ask why the analysis which has been commenced so successfully cannot be carried on still much further, by decomposing the phonemes into smaller elements which would perhaps ultimately recur in every phoneme and make up a still much simpler inventory? It is obvious that we cannot, but the question is why. The reason for this necessary limitation to the phonemic approach is that the phonetic qualities into which a phoneme can be decomposed (the fact of being voiced or voiceless, nasal or oral, etc. etc.) are linked up with each other in a particular way; they are not mutually independent to the same degree as phonemes are among themselves. The trouble with them is exactly that they are present everywhere: any phoneme is either voiced or voiceless, either nasal or oral, etc. There is, as I would put it, a constant mutual government between these categories of phonetic qualities. And this does not satisfy our need of analysis. What has been stated here about phonemes would be true of most graphemes as well. So there is after all a natural limit to the analysis.

But if a manifestation were provided for where the elements of a degree corresponding to phonemes and graphemes were split up into particles that were not bound together by mutual government, but were such that one of them could in itself make up a whole unit of the phoneme-grapheme-degree, then the limit of analysis would go down correspondingly, and these smaller particles would be the ultimate structural elements. Can such a device be invented? It has been. It is the rapping system which, if I am sufficiently well informed, is in use among prisoners all over the world. Here one rap can take up one position in the text; it usually corresponds to *a*, while two raps together correspond to *b*, and so on throughout the alphabet. So this is my example of a pass-key language in the expression of which there is one and only one category with one and only one element. It is as simple as the clock, but it serves all linguistic purposes; it is the expression system of an unrestricted language. It can, into the bargain, serve as the outward manifestation of any pass-key language, because the device consists substantially

in pushing the analysis on to a stage where graphemes are split up into elements which fulfil the general conditions of structural analysis. It does not have the effect of making the languages identical with each other; they are alike in this that they have one and only one element of the expression, but they will keep on differing in regard to the units which are built up of this element. So this is not an international language. But it is an international device of language analysis. The practical use of this device may be doubted; it is too slow to fulfil the conditions of every-day life; it has only been invented because it proved practical under certain extraordinary conditions. But it presents some theoretical interest.

The morse alphabet, by the way, is not far from having reached the same stage. It comprises two elements only, the dash and the dot. The dash alone stands for *t*, and the dot alone stands for *e*, whereas all other graphemes are represented by combinations of dot and dash, five of these elements being the maximal number within one minimal unit.

Our analysis of the system of the telephone dial has proved useful. The information it gave us about the possible existence of systems comprising one category and of categories comprising one member has been of great consequence.

It may be added, for certain reasons, that in my analysis of the telephone dial I have left out one fact of minor importance. I did not take into account that on the telephone dial there may be combinations which are not utilized in actual practice; the amount of telephone numbers provided for is larger than the number of subscribers, and there will always be some numbers which are out of use. This fact is instructive. Should I, for this reason, have altered my analysis? Emphatically not. It seems perfectly legitimate to consider this fact accidental. Some telephone numbers may be out of use for a certain time, and new telephone numbers may be introduced at any moment; so long as this does not interfere with the number of positions within one call unit, it would evidently be too rash to regard such changes as changes of the system. This detail is interesting, because it has certain momentous bearings on the analysis of pass-key languages. We have learnt from this example that when a system has been deduced from a given succession, this system may involve certain possibilities which may some day be realized in the succession, but which cannot be stated in the actual succession. The realization of these possibilities would fit in with the same system. In this way the system throws light on the succession and tells us things we should never know of if it were not for the system. This means that to some extent new combinations can be introduced in a text without affecting the language in which this text is spoken or written. This is exactly what happens in pass-key languages, and it is a fact that deserves attention. In Danish we have the words *tít* 'often', *tét* 'tight', *tøt* 'tuft', *tut* 'finger-stall', but there is no word *tat*; on the other hand we have got words like *pap*

'pasteboard', *tap* 'tap', *top* 'top', *tip* 'tip', *pat* 'suck', *pyt* 'pool', *pvt* 'quart'. This goes to show that there is conclusive evidence for *p* and *t* being possible as marginal units of a syllable, and for *a* being the central unit of a syllable. Further, there is no repulsion between *t* and a preceding or following *a*, to witness words like *pat*, *tap*, etc. We may safely conclude that a word like *lat* is possible in Danish; the fact that the word does not actually exist is accidental. If by chance this word should some day come into existence, the language would remain the same. In some language communities, such as those of Great Britain and, still more perhaps, the United States, new words are likely to appear at any moment, but they all follow the rules of combination which are provided for in the language system, and they can safely be introduced without in the least affecting the structure of the language. It is an astounding fact that the English language, which is more rich in words than most languages, has not by far exhausted the possibilities provided for in its system. The system, then, is above all a system of possibilities, although the possibilities have their very definite limits. What has been here observed should admonish us not to regard the system as a mere mechanical reflection of the succession. The system evidently provides us with something which the succession alone could never provide us with, and which is the very privilege of science: the faculty of predicting possible events.

To wind up our inquiry into succession and system, let us come back to our content analysis of the telephone dial:

1	2	3	4	5
'Museum'	'naught'	'thousand'	'naught'	'hundred'
	'one'		'one'	
	'two'		'two'	
	'three'		'three'	
	'four'		'four'	
	'five'		'five'	
	'six'		'six'	
	'seven'		'seven'	
	'eight'		'eight'	
	'nine'		'nine'	

6	7	8	9
'naught'	'ten(s)'	'naught'	'one(s)'
'one'		'one'	
'two'		'two'	
'three'		'three'	
'four'		'four'	
'five'		'five'	
'six'		'six'	
'seven'		'seven'	
'eight'		'eight'	
'nine'		'nine'	

This immediately reminds us of exactly parallel cases in pass-key languages¹:

	1	2	3	4	
...	the	boy	came	home	
	one	girl	went	down	
	no	man	ran	in	
	*	*	*	*	
	*	*	*	*	
	*	*	*	*	

To conform ourselves to time-honoured linguistic terminology, we may, if we like, use the word *paradigm* to designate a class of elements fitting in one and the same position. Once the horizontal line has been chosen to represent the chains, the paradigms will very naturally be represented as vertical columns, thus accounting for the fact that chains and paradigms intercross. A paradigm can be compared with a film, and each of its members with a single frame. When the film is set in motion, the members of the paradigm come into focus one after another and are projected onto the screen, the focus or the screen thus corresponding to the position in the text.

This might perhaps suggest the idea that the paradigm in its turn is a succession. I should not be entirely opposed to such a view, if it were not for serious terminological reasons. Succession and system, or text and language, have very much in common; they consist of the same elements; their inven-

¹ For the sake of simplicity, content and expression have not been distinguished in the English example following. This could not be done without entering upon the difficult question of content analysis in pass-key languages, unless we would have recourse to an inconsistent identification of content and meaning or an unsatisfactory translation into a foreign language.

tories are identical. They could however never be identified with each other; they are two distinct, mutually intercrossing dimensions, as has been shown in the figure p. 127. We should not fail to observe, by the way, that they are easily distinguished by one practical fact: In the succession one and the same element can repeat itself and occur over and over again, whereas this would be impossible within a paradigm and within a category.

The interaction of succession and system is found in many structures outside of language. In a game of chess, the disposition of the men on the chess-board when the game starts and after each move would be a succession; the whole lot of chess-men would be the inventory; the chess-men arranged in hierarchic order would be the system. In a card-game, the distribution of the cards in each deal over the four hands, or the cards laid out for patience, would be the succession; the pack of cards would, if thoroughly shuffled, make an excellent inventory; if the pack is rearranged according to hierarchic order, this will be the system. Certain kinds of patience actually consist in reducing a casual inventory to a well-organised system, the game being to rearrange the cards in a definite way into hierarchic order. A professor facing his audience has before him a succession; a list of the names of the persons present would make an inventory, and this inventory rearranged according to criteria which might be considered relevant, say, e.g., an arrangement as to academic degrees or examinations passed, as to colleges, as to branch of learning or the like, would make a system. In the last example the analogy would be closer if we think of a class-room where the pupils have definite places according to age or efficiency.

This goes to show that the two-dimensional structure comprising a succession and a system is not a feature specific to language, as was the first feature mentioned, the two-sided structure involving a content and an expression. On the other hand, the second feature is characteristic of language, by the fact that it is found in all languages, and is bound up with their specific features. There is, as we know, a constant interaction between the two sides of language, content and expression, and a constant interaction between the two axes, text and language; but these two interactions are interwoven; there is a constant interaction between the two sides on the one hand and the two axes on the other. That is what we shall show next, and that will be my third point, the third fundamental feature which our three models share with ordinary languages.

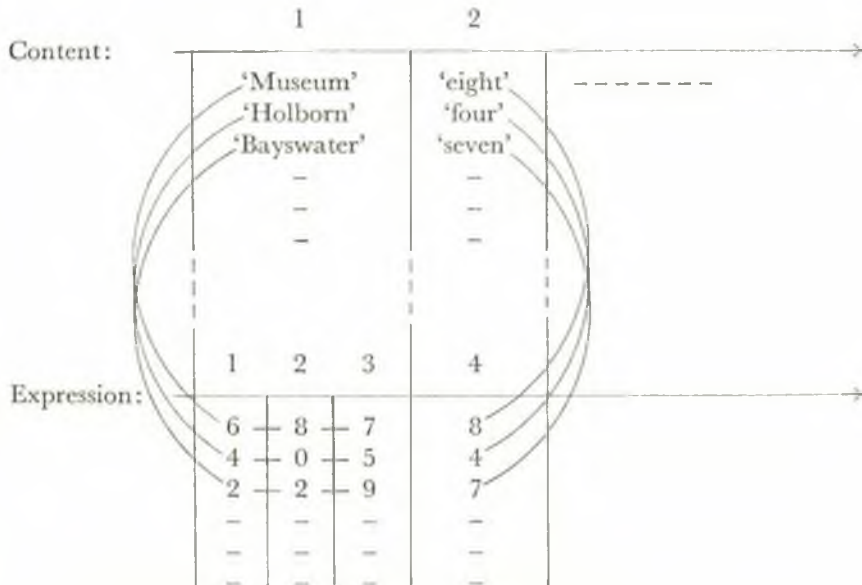
III

In the first two lectures, we have examined two fundamental features which must be considered inherent in any language structure: In any such structure, we are confronted with two sides: the Content and the Expres-

sion, and with two axes: the Text, or the linguistic Succession, and the Language, or the linguistic System. To give a complete account of the basic structure of language, there are still three remaining features to be considered. In a way, these three remaining features are just as fundamental as the two that have been mentioned first; there can be no language without all the five features taken together; every structure which we may suspect of being a language, will have to be tested in regard to all these features, and if only one of these five features is missing, the structure under observation will have to be excluded from the class Language, and to be considered as a non-linguistic structure. But if it is permissible to speak of the basis of the basic structure, this basis is made up of the two features first mentioned. The three remaining features imply the two others and must be derived from them.

The third feature to be mentioned concerns the particular way in which paradigms of the content and paradigms of the expression are bound up with each other.

Let us consider the telephone dial again, and let us rearrange the members of the paradigms in such a way as to show immediately the relations between the side of content and the side of expression:



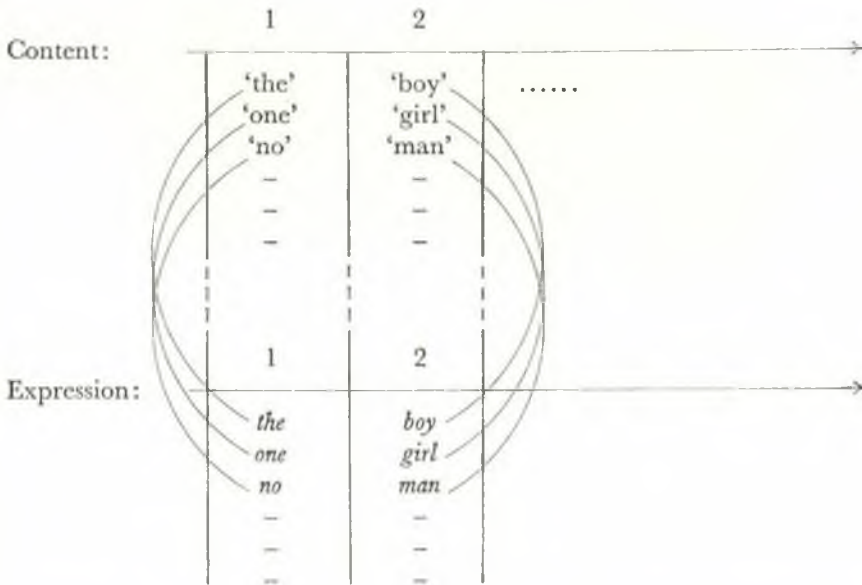
The curved lines to the left and to the right indicate the relations between definite units of the content and corresponding definite units of the expression: The content unit 'Museum' is bound up with the expression unit 687,

'Holborn' with 405, etc., the content unit 'eight' with the corresponding number on the dial, etc. Or, as we should state it in practical terms: 'Museum' is expressed by 687, ..., 687 expresses 'Museum', ...

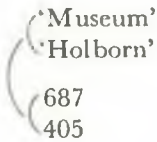
Such a connecting line between a definite unit of the content and a definite unit of the expression may be called a *sign relation* or a *denotation*. We can say, then, that 'Museum' is denoted by 687, ..., 687 denotes 'Museum', ... A content unit and an expression unit entering into sign relations with each other may be called a *sign content* and a *sign expression*, respectively. A complex made up of a sign content and a sign expression I shall call a *sign*. Thus, 'Museum' is a sign content; 687 is a sign expression; the two taken together are a sign. To some extent, this terminology is different from the popular, everyday use of the word 'sign'; but the beginner should try to overcome this slight difficulty; the use of the term 'sign' here advocated – and which is adopted by a great many linguists – presents considerable advantages. Just to point out one fact that is relevant for our present example: the expression unit 687 may stand for the exchange 'Museum', and it may stand for the telephone number 'six eight seven'. It would not be convenient to say that it is the same sign in the two cases; it is better to say that it is one and the same sign expression entering into two different signs, – the two signs differing in regard to sign content only. There might, of course, be found other terminological expedients; but the terminology here advocated is useful because it constantly reminds us of the interplay of content and expression which is material to all signs: There would be no sign without a content and an expression.

It goes without saying that we can account in exactly the same way for my other examples: In traffic lights, we can state that the sign content 'stop' is denoted by the sign expression *red*, and the complex 'stop' + *red* then makes a sign; and so forth. In the English example given p. 139, I did not distinguish between content and expression; this must be done, of course, but it cannot be done without entering upon the difficult question of content analysis in pass-key languages; but we can take up the example, if we only take care to use different notations for the content and for the expression; let us indicate the units of content by inverted commas, and the units of expression by *italics*, and we will have the diagram on top of p.143. In this representation, neither content nor expression has been sufficiently analyzed, but the representation does give a sufficient idea of what is relevant to our present argument.

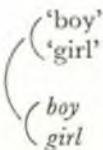
What has here been stated in terms of a relation between a definite unit of the content and a corresponding definite unit of the expression, can equally well be stated in terms of a relation between units within one and the same side of the language. We can say, e. g., that there is a relation between the two content units 'Museum' and 'Holborn', and a relation between the two expression units 687 and 405. Further, these two relations



are linked up with each other in such a way that if 'Museum' is replaced by 'Holborn', then 687 is replaced by 405, and *vice versa*; and if, in the first three positions of the expression side, the unit 687 is replaced by the unit 405, then a corresponding replacement will automatically ensue in the content, the unit 'Museum' being replaced by the unit 'Holborn'. In this way, the fact we have observed can be stated in terms of a relation between relations:



and, correspondingly,



A relation between two units within one side of the language, which is bound up with a relation between two units within the other side of the language, is called *commutation*, and two elements entering into mutual

commutation are called *commutables*. Thus there is commutation between the units 'Museum' and 'Holborn', and there is commutation between 687 and 405; there is commutation between the content units 'boy' and 'girl', and there is commutation between the expression units *boy* and *girl*. All these units are commutables.

Thus we see that one and the same actual fact can be accounted for in two different ways: It can be stated in terms of *denotation*, i. e., it can be described as a simple relation between a sign content and a sign expression, and it can be stated in terms of *commutation*, i. e., it can be described as a complex relation between relations.

The first of these statements is evidently much simpler than the second one, and it might reasonably be asked why the simple fact of denotation should be accounted for in this clumsy way, in terms of commutation. This, however, is necessary. The reason is that there are units which enter into commutation without entering into denotation, so that commutation is not just another way of accounting for the fact of denotation but the commutation proves to be a separate fact, which is bound up with denotation, but which is not reducible to denotation.

Consider again the exchange positions of the telephone dial, which are still highly instructive. Each of the sign expressions consists of 3 smaller units: 6, 8, 7; 4, 0, 5. If we replace 687 by 405, thus calling forth the corresponding replacement in the content of 'Museum' by 'Holborn', we might as well say that the replacement consists in replacing 6 by 4, 8 by 0, and 7 by 5, i. e., we might as well account for the whole commutation in terms of three separate commutations. If in the content 'Kensington' is replaced by 'Kingston', the corresponding replacement in the expression will be that of 536 by 546, and here we might as well say that the replacement in the expression is a replacement of 3 by 4 in position no. 2, while positions no. 1 and no. 3 remain unchanged.

Now, these smaller units, each consisting of one point on the dial, are not in themselves sign expressions for exchange names; they are nothing but component parts of such sign expressions. In the exchange positions of the succession, these smaller units of the expression have no denotation in themselves; there is, however, a commutation between them.

Thus, sign contents and sign expressions may be analyzed into *sign components*, i. e., contents which are not bound up with a definite expression, and expressions which are not bound up with a definite content, and such sign components can be commutables.

Another example of this can be adduced from the *numerals*, which very usefully present themselves to our observation in the tower-clock and in the telephone dial. In the content of the clock chime (p. 132), I gave as the content of the hour strokes for 'two o'clock': 'h1 + 1', without accounting directly for units like 'two hours' or 'two o'clock', 'three hours' and 'three

o'clock', a fact which might perhaps strike you as odd. Note that I do not attempt to deny that this meaning is involved in the stroke units, nor that such units are present in the content. But these units are evidently complex, and I have selected for my demonstration a stage of analysis where these complex units have been decomposed. 'two' is evidently equal to 'one + one', and 'three' to 'one + one + one'. That this analysis is legitimate is particularly obvious in the instance adduced, because the expression directly invites to such an interpretation: 'two o'clock' is expressed by *stroke stroke*, 'three o'clock' by *stroke stroke stroke*, etc. The analysis proposed, which is nothing but a simple application of elementary arithmetic, is evidently free of contradiction, and it has the enormous advantage of involving a very considerable simplification: all numbers from 'two' upwards are eliminated from the inventory. This done, the content of the quarter tunes can be correspondingly reduced to 'q 1', 'q 1 + 1', 'q 1 + 1 + 1'. The final result will be that the inventory of the content has been drained of the ordinal numbers and of all cardinal numbers except the numeral 'one'.

The existence of commutable sign components is a quite ordinary fact in pass-key languages.

In the content, the numerals are not the only example. Consider, e. g., the English sign *am*. This sign consists of a sign expression, which can be analyzed into at least two sign components: *a* and *m*, and of a sign content, which can be analyzed into at least 5 sign components, viz.: 'be', 'indicative', 'present tense', 'first person', and 'singular'. Each of these 5 sign components can be commuted separately: If 'be' is replaced by, say, 'have' without changing the other units of the content, the expression will automatically change into *have*; if 'indicative' is replaced by 'subjunctive', without any further change in the content, then in the expression *am* will have to be replaced by *be*; in the same way, a separate replacement of 'present tense' by 'past tense' will have the effect of changing the expression *am* into the expression *was*; a separate replacement of 'first person' by 'second person' will entail a replacement of *am* by *are*, and so will a separate replacement of 'singular' by 'plural'.

The ending *-um* in a Latin word like *templ-um* is a sign consisting of a sign expression which can be analyzed into two sign components: *u* and *m*, and of a sign content, which can be analyzed into at least two sign components: 'nom.-acc.' and 'singular'. If the content unit 'nom.-acc.' is replaced by the content unit 'genitive', while 'singular' remains, the expression unit *-um* will be replaced by the expression unit *-i*; and if 'singular' is replaced by 'plural', while 'nom.-acc.' is left unchanged, the expression will change into *-a*.

For the expression side of pass-key languages, the commutation between sign components is a well-known fact. To take an English example which has the advantage of suiting equally well for the phonetic and the graphic

manifestation, let us consider the sign *pin*, where the sign expression consists of at least 3 components: *p*, *i*, and *n*, which are separately commutable with other units: if *p* is replaced by *t*, or *i* by *a*, or *n* by *l*, a change in the content will ensue. We can set up whole commutation series like

pin tin kin bin din fin sin win

pin pan pen pun

pin pil pig pip

Within one and the same paradigm, units which are not mutually commutable may be called *variants*. In principle, we shall have to recognize a positional variant for each position; in the traffic lights, *amber* in *red and amber* with preceding *red* and subsequent *green* is not in all respects the same *amber* as the one which is preceded by *green* and followed by *red*; in one respect, however, the two instances of *amber* are identical: they have no mutual commutation. They are positional variants of one and the same commutable. Further, we shall have to state in principle a free variant for each occurrence in one and the same position; the *amber* which is present in this moment in position no. 2 is not in all respects necessarily the same *amber* as the one which was in the same position some minutes ago. But the two *ambers* have no mutual commutation. They are free variants of one and the same commutable.

This variation is a logical necessity in the internal structure, a simple consequence of the fact that there are, in this world, no absolute identities. This variation in the internal structure may be recognizable in the manifestation. In the content, a different meaning may be attached to one and the same commutable in different positions and in different occurrences. According to the context, a 'boy' may mean a male child or a young man, and your boy is not the same boy as my boy. The content commutable 'plural' may have a different meaning when combined with other grammatical persons: A royal person may speak about himself in the plural (*We are not amused*), and so may a newspaper man or the author of a book. – In the expression, the graphic manifestation may reflect positional variants (witness, e. g., ligatures in English and the distribution of *ß* and *f* in German, and of *σ* and *ς* in Greek), and free variants, as shown in differences of handwriting in different persons. The manifestation of variants in phonetics is so well-established a fact that I need hardly give any examples.

Now we should not fail to observe a fact which has certain momentous bearings on comparative philology. The commutation is the fact that is behind the most conspicuous structural differences between languages. The phonemic analysis of languages has shown this sufficiently. What in one language are commutables, are in a different language mere variants: [*s*] and [*z*] are commutables in English, because a change of *seal* into *zeal* entails a change in the content. In Danish, on the other hand, if you replace [*s*] by

[z], which may be done accidentally, a change in the content can never ensue; consequently, in Danish, [ʃ] and [z] are two variants of one and the same commutable. Thus, the inventory of a language must be recorded through a commutation test, and it is the commutation test which provides us with the technique necessary for analyzing and distinguishing and comparing languages. Further, the commutation test will enable us to account for linguistic change in a more consistent way than before. We can distinguish between changes affecting the system, e.g. changes resulting in an increase or a reduction of the number of commutables (as, e. g., the consonant shift in Germanic) and changes which do not affect the system, but only its manifestation (as, e. g., the change from [u] to [y] in French and in Ancient Greek).

This holds good for the content as well. When we state that in the simple forms of the English verb there are two and only two tenses: the present tense and the past tense, this means that in this paradigm there are two and only two commutables. In the corresponding paradigm of French and Latin there are more than two commutables, some of these commutables corresponding to mere variants in English. Thus, the future tense is a particular commutable in French and Latin, because it has its proper expression different from that of the present tense (there is commutation between *ueniō* and *ueniam* and between *je viens* and *je viendrai*), whereas the English conjugation has no proper inflection form for the future, and the future is nothing but a variant of the present tense: *I come*, *I am coming*, *I shall come*.

This goes to show that commutation is a fundamental and important relation between linguistic units, and that the commutation test is an indispensable means of investigation, not only to account for the structure of one single language in one single stage of development, but also to account for changes in language and to establish different linguistic types. Any neglect of commutation, and of the distinction between commutables and variants brings its own punishment to the grammarian. There was in the 19th century a Danish grammarian who established the following paradigm for the Danish noun *mand* 'man':

nominative *mand*
 accusative *mand*
 dative *mand*
 genitive *mand-s*.

Everybody will be ready to admit that this was a mistake on his part. But we can now state in exact terms what was the reason for the mistake: He had failed to see that, in contradistinction to languages like Greek and Latin, the Danish substantive noun admits of no commutation between nominative, accusative, and dative. If the content units 'nominative', 'accusative', and 'dative' are mutually interchanged, no change in the expression can ensue. It follows that in the Danish substantive noun (and

analogously in English) these content units are not commutables, but merely three variants of one and the same commutable. If the grammatical term 'case' be restricted to designating commutables – a terminology which seems advisable – then we can state that in the Danish and English substantive nouns there are only two cases, where in Greek and Latin there are at least four.

A satisfactory account of the commutation cannot be given without mentioning some points of a more special character. Without entering upon technical details which do not fall within the scope of the present course, I shall just make four brief remarks.

First, it must be observed that one and the same unit can function alternatively as a sign component and as a complete sign expression or sign content, these two functions depending on positional distribution.

When a single point of the telephone dial stands for a number (e. g. when the expression 2 is bound up with the content 'two' or 'one + one'), it is a complete sign expression; but when it stands for one of the letters of an exchange name (as, e. g., in the expression unit 229 which corresponds in London to the content unit 'Bayswater'), it is a mere sign component. In English, *s* as a part of the word *sin* is a sign component, but when functioning as the genitive ending or as the plural ending (*cat-s*), it is a complete sign expression.

This double function of one and the same unit is very common in the content as well.

To turn to numerals again, the content unit 'one', when expressed by the word *one*, is a complete sign content; but when it is part of the larger content unit 'one + one', expressed by the word *two*, then the content unit 'one' is, in this case, a mere sign component.

When, in English, the content unit 'male' is expressed by the word *male*, it is a complete sign content, and so is the content unit 'horse' when expressed by the word *horse*. But in the case of these two content units being taken together to form one larger unit expressed by the word *stallion*, 'male' and 'horse' are no longer, each of them, a complete sign content; they are now mere sign components. So it may be legitimate to analyze the content of *stallion* as a complex unit 'male horse', but it may not be legitimate to conclude that this would allow us to replace the expression *stallion* by the expression *male horse*. I should think that this argument throws some light on certain practical endeavours to simplify pass-key languages, such as Basic English; such endeavours might be based upon a legitimate analysis of the linguistic content, but this analysis cannot be transferred to the linguistic expression without seriously affecting the sign structure of the language concerned.

My second remark is that it must be observed that zero can serve as a sign expression. The difference between *man* and *man's* is that the genitive

case is expressed by -s, whereas the non-genitive is expressed by zero.

The third minor point to be mentioned is that two commutables may overlap in such a way as to have one or more variants in common.

In the clock chime, the content of the stroke has two positional variants: When the stroke is the first member of a stroke unit, its content is 'h l'; when the stroke is preceded immediately by another stroke, its content is '+ l'. The content unit '+ l' is found also in the quarter tune AB, where the content is 'q l + l'. Consequently, the content of the stroke and the content of the quarter tune overlap by the fact of having one variant in common.

In English, there is a similar overlapping between the two tenses, present tense and past tense. The present tense may be said to involve several content variants; it may indicate the future, as we have seen, or the present time, or any time (*the sun always rises in the East*), or the past, to describe sudden dramatic events in the past. Consequently, the two tenses overlap by the fact that both of them can be used about the past.

The fourth, and last, thing which must be stated is that under certain definite conditions a commutation can be neutralized. Thus, there is commutation in Latin between the 'nominative' *dominus* and the 'accusative' *dominum*, whereas in the neuter gender these two commutables are fused into one, so that in *templum* 'nominative' and 'accusative' are merely two variants of one and the same commutable. — When we have stated that the English substantive noun knows of no case distinction corresponding to that between the Latin nominative, accusative, and dative, we should not fail to realize that this does not hold good for certain pronouns such as *he*, *him*. I should not say that the difference is the same as in Latin, but it is a similar distinction. Evidently, there is in the pronoun *he*, *him* a case commutation which is missing in the substantive noun; in the substantive noun, the commutation is neutralized, and the two commutables are fused together into one.

There may be extreme cases where the commutation is restricted to being operative in one single word only, whereas in all other words there is a fusion. This is the case with the first and second persons in the English verb of the present day: these two grammatical persons are commutables in the verb to *be*, but variants in all other verbs.

To sum up, the third fundamental feature in the basic structure of language is the *commutation*, consisting in a relation between relations in the content and relations in the expression.

The fourth fundamental feature can be stated very briefly. It is a fact which has been stated implicitly in the preceding lectures, but which is not so important that it has to be stated separately. The fourth fundamental feature is the existence of *definite relations* between linguistic units. As has been pointed out, these relations can be stated in terms of *combination* and

government. A *government* takes place when one unit implies another unit, so that the unit implied is a necessary condition of the presence of the unit implying it. In languages like Latin, there is a government between certain categories of prepositions and definite cases in the noun; in this example, the preposition implies the case in the noun, this case-form being the necessary condition of the presence of the preposition as such; the case-form in question can be present in the text without any preposition, whereas the preposition cannot be present without the case-form. If we should accidentally find a preposition without the corresponding case-form, this case-form is nevertheless implied, and we can safely state, e. g., that if we find the preposition *sine* there must be an ablative case, even if there is no noun. The operation which consists in inserting or interpolating a unit implied by another unit may be called *catalysis*. — In the same way, a subordinate clause implies the presence of a principal clause, and even if the principal clause is not actually present in the text, it can be stated by catalysis that there must be some principal clause, although we do not know which. — An analysis of syllables will show that some elements are material, necessary, or, as I should say, *central* parts of a syllable, whereas others are immaterial, or, as I should say, *marginal*.

Thus we can state that in any complete British syllable there must be a vowel or the element *l* or *n* ([litl], [batn]). To this central unit may be added marginal elements (ordinary consonants), but there can be complete syllables without them.

In all these cases, the government is unilateral, one-sided. The unit which is implied by another unit is said to be *governed* by this unit; the government may be indicated by an arrow pointing towards the unit which is governed. Thus, preposition → case; subordinate clause → principal clause; marginal unit of syllables → central unit.

A government may also be bilateral, two-sided or mutual. We have seen an instance of this in the phonetic components of the phoneme. In the traffic lights, there is a mutual government between the colours: *amber* implies a preceding and a following *green* or *red*, and *green* or *red* implies a preceding and a following *amber*. In a Latin noun, there is always a number and a case; consequently, the category of grammatical number and the case category engage a mutual government within the Latin noun. [Mutual government may be indicated by a double-headed arrow; thus, number] ↔ [case in the Latin noun].

Two units may be combined without any government taking place. In this case, the relation between them can be called *combination*. [In Latin, *ab*, as a preposition, is followed by a noun in the ablative, but *ab* is found also as a preverb (e. g. *ab-ducere*), and the ablative of a noun may occur without a preceding *ab* (e. g., the instrumental use of the ablative). Combination may be indicated by] —, [thus] *ab* — ablative.

These are the possible relations between linguistic units.

Analysis should be exhaustive. To fulfil this condition and to guarantee that the analysis is exhaustive, analysis must go through as many stages as possible, because this makes it possible to account for a larger number of units. At each stage, the units recognized must be of the largest possible extent. Since we do not know anything about the extent before the entire analysis has been carried out, the criterion must be not the extent, but the number: at each stage, we have to divide into the parts which are of the lowest possible number.

We cannot analyse without a basis of analysis, and this basis must naturally be sought in the different kinds of relation. The basis of analysis will have to be different for different structures, the structure being defined by the relations of which it is built up. Inductive experience has shown that for all languages hitherto observed, the necessary and sufficient analysis will have to pass through two main stages. The first stage will be an analysis according to mutual government. This leads to the division of the text into two sides: content $\leftrightarrow$ expression (the lowest possible number of parts into which the object could be divided). The second stage will be an analysis of each of the two sides considered separately, and this analysis has to be carried out on the basis of one-sided government. [It] goes on and on till exhausted, i.e. till no more units can be found which can enter into one-sided government with each other. These units, which from the point of view of the internal structure are the minimal ones, can be called *taxemes* (from Greek *táxis* 'a series, a sequence, a succession').

At each stage of this analysis according to one-sided government, an inventory of the units recognized will have to be established on the basis of the commutation test, thus distinguishing between commutables and variants. And, at each stage, the commutables will have to be classified in categories according to their faculty of being governing or governed or both.

[The] larger units [are] neglected by conventional linguistics. [But if we take account of the larger units also, as we should,] we get roughly [the following units,] starting, say, from all which is written or spoken in English:

Content :: different kinds of literature, e.g. scientific literature, poetry etc.
 :: writings of different authors (division according to authors)
 :: single works
 :: parts of these works :: chapters of the content :: sections ::
 sentences :: clauses :: phrases :: . . . :: taxemes of the content
 (as few as possible).

[But there is one more feature which is characteristic of linguistic structure.

Between content and expression] we may find a one-to-one correspondence, so that all relations are the same within the content and within the

expression; [this is the case with the] traffic lights, [and with the] simple clock striking the hours only.

Or we may find differences, so that inventory and system are different in the two sides of the structure: [this is true e.g. of the telephone] dial, [where the sign content 'Museum' corresponds to a sign expression 687] (MUS) [consisting of the commutable sign components 6, 8, and 7, and of the clock chime] ($q\ 1 + 1$), [as well as of] all pass-key languages hitherto observed. This peculiarity is to some extent bound up with the existence of sign components.

In the first case, the two sides of the structure are founded upon an unnecessary assumption. The simplest possible solution capable of accounting sufficiently for the facts being preferable to any other solution, content and expression should not be distinguished in traffic lights, nor in the simple clock (striking hours only).

Since all pass-key languages represent the second case, this feature should be adopted as relevant to the basic structure of language:

5° Non-conformity.

This measure enables us to define exactly what we want to understand by a *language*, and to escape from the very wide and very vague uses of this word which are found in everyday speech and in philosophical works, where everything recalling more or less a sign is often inappropriately called a language.

Expression :: libraries :: parts :: distribution according to sizes (folio, quarto, etc.) :: series of volumes :: single volumes :: chapters of the expression (which do not necessarily coincide with those of the content; our terminology is insufficient) :: :: taxemes of the expression (as few as possible).

The analysis must be followed by a synthetic account, which shows in what manner the larger units are built up of the smaller ones, and which are the smaller units they consist of.

Larger units give excellent examples of the different kinds of relations: [the relations between different] works, volumes, chapters etc. [can be indicated by] $1 \leftrightarrow 2 \leftarrow 3 \leftarrow 4 \leftarrow \dots \leftarrow (n-1) \leftarrow n$.

If a book is indicated on the title page as the 1st volume, and if the 2nd volume is never published, the 2nd volume must be accounted for through a catalysis: if a book is called '1st volume', this implies that there be a second one.

In the case of the first member of a series not being expressly presented as no. 1, there will be one-sided government:

New Testament → the Bible of the Jews
 works quoting* other works → the works quoted
 2nd edition → original edition

[We have arrived at a] model of linguistic structure [which so far contains four basic features]:

- 1° A content and an expression
- 2° A succession (or a text) and a system (or language)
- 3° Commutation, [tying content and expression together]
- 4° [Relations] (combination and government) [within the succession and within the system]**

* The manuscript has: 'quoted in' (ed.).

** The additions to points 1°-4° have been adapted from "Structural Analysis of Language" (see *EL I*, p. 27-35), to which reference was made in the manuscript (ed.).



III. EXPRESSION



ON THE PRINCIPLES OF PHONEMATICS¹

1937

By *phonematics* I understand a science which treats phonemes exclusively as elements of language.

I want to examine in this paper the methods by which phonemes can be defined and described according to their linguistic nature.

I reserve the name of *phonematics* to the science proceeding by these methods, and I want to examine whether the different phonetic sciences up to now are to be considered as identical with phonematics or not.

As phonemes are linguistic elements, it follows that no phoneme can be correctly defined except by linguistic criteria, i.e. by means of its function in the language. No extra-lingual criteria can be relevant, i.e. neither physical nor physiological nor psychological criteria.

If it is true that language is a social institution, existing outside of and independently of the individuals, it must follow that language cannot be defined as a psychological phenomenon. Consequently the language feeling of the individuals must not be taken into account in the definition of phonemes. The psychological method and the subjective analysis must be replaced by a purely systematological method and by an objective analysis.

It follows from this that both phonetics and phonology are different from phonematics. The phonological phoneme is defined as a *sound-idea* or a *phonetic intention*, and phonology establishes the systems of phonemes exclusively on sound-ideas and language feeling.

It has often been maintained that phonemes constitute the *outer* side of [50] language, whereas grammatical and lexical units should constitute its *inner*

¹ In future publications we propose to use the terms *cenematics* and *ceneme* for what are here called *phonematics* and *phoneme* respectively. These terminological changes were made – after the Congress – because *phoneme* does not adequately cover the concept defined in this paper, and also because it does not seem expedient to add to the denotations of this already much over-worked term.

side. This is not so. Both phonematic, grammatical and lexical elements are at the same time inner and outer phenomena.

The ending *-z* in *dɔg-z* is an entity consisting of three parts: *content*, *form*, and *expression*. The *content* is defined as the functional rôle played by this unit in the language, its purpose or destination in the grammatical economy of the language; in this example, the content is the same as the *meaning*. The *form* is the place occupied by this unit in the language *system*. The form is defined by the *value*, that is, by the differential minimum of content necessary to keep this unit apart from other units of the same sort. The value depends on the oppositions: in English the plural is opposed to the singular, in Lithuanian to the singular and to the dual. In the two languages the meaning of the plural is the same, but the value is different. The *expression* is the way in which this unit is symbolized or materialized.

Thus the ending *-z* is in English a *grammatical element of expression*. But the ending *-z* is not a phoneme. The grammarian would identify the ending *-z* with the *-n* of *oks-n*, an identification which would never occur to the phonemetician. The phonemetician would identify the *-z* of *dɔg-z* with the *-z* of *hæz*, which from the grammatical point of view is entirely different. *z*, considered as a phonematic unit, has a value very different from the value it has when considered as a grammatical unit.

This shows that a phoneme has a value, that it is an entity: a phoneme has a *content*, a functional destination in the phonematic economy of the language; a phoneme has a *form*, i.e. it occupies a place in a phonematic *system*, this again depending on its phonematic *value*; and a phoneme has an *expression*, a certain symbolization or materialization.

The expression of a phoneme is independent of its form and content.

I will show this in the following way:

In any language you may distinguish three different parts: (1) a central part, which is the *system*; (2) the *norm*, i.e. a set of rules, depending on the system, and fixing the necessary limit of variability of each element; (3) the *usage* adopted by a given language community. These three domains are different from *la parole*, which is the use of language by a single individual.

The usage generally fixes much narrower limits of variability than those of the norm.

There is in English a phoneme which I may symbolize by the letter *r* or by the name *a:ə*. In Standard English *usage*, this phoneme is mostly symbolized in pronunciation by one single roll or by a fricative sound produced by the tip of the tongue, and accompanied by voice. In other English usages it is symbolized otherwise, e.g. in Scotland by several rolls of the tongue, in Northumberland by a uvular fricative. These differences in usage are allowed by the English *norm*, because the norm allows any symbolization which [51] does not entail confusion with other phonemes which by the English system are required to be kept apart from *r*. If you pronounced the English *r* un-

voiced, saying *ɹait*, or if you pronounced it as *x*, saying *xait*, you would be able to do this without confusing it with any other phoneme, and consequently you would for that reason not be in contradiction to the English norm, but only to the English usage. On the other hand, if you pronounced *r* in the same way as you pronounce the English phoneme *l* there would be confusion, and you would be in contradiction to the norm.

One and the same *phonematic* system may be pronounced by means of very different *phonological* systems.

It is without the slightest importance to the norm, which symbols are adopted by the usage. For the recognition of the norm and of the system, usage phenomena are irrelevant.

Phonematics must consider the phonemes as elements of the language system, without regard to the particular way in which they are symbolized. They may be symbolized by means of sounds, but they may be symbolized quite as well by several other means, e.g. by means of letters, or any other signals adopted by two or more individuals.

There is no necessary connexion between sounds and language. The decisive fact is that other symbols than sounds *can* be used to express phonemes.

Neither phonetics nor phonology study phonemes. Phonetics and phonology must be defined as theories of phonematic usage, whereas phonematics are meant to be the theory of phonematic norms and systems.

The phonematic *inventory* of a language must be found by studying the possible *commutations*, i.e. replacings of one value by another, as in *bæth*, *fæth*, *hæth*, *ræth*, etc. But the units we obtain by this method of commutation are not yet phonemes. I shall call them *prephonemes*. They may by further operations be reduced to phonemes.

The English word "kick" can be decomposed into five commutable elements: *khikh*. In commuting the first element, we obtain e.g. "tick" *thikh*, "pick" *phikh*. The second element is obviously identical with the fifth. This element may be replaced by commutation with another element, e.g. *s*: *khiks*, *thiks*, *phiks*.

In two minutes I shall show you that the sound-combinations *ph*, *th*, and *kh* symbolize simple phonemes of English. But the method of commutation only makes us recognize the prephonemes *p*, *t*, *k*, and *h*.

Moreover, the method of commutation sometimes leads us to recognize prephonemes which by a further phonematic analysis turn out to be not phonemes, but *prosodies*. I understand by a prosody an element not constituting the series, but consolidating the series. In Danish the glottal stop is the phonetic symbol of a prosody. But by the method of commutation we recognize it simply as a prephoneme; thus in *ɔʔ* "a river" the last element can be commuted with *s* in *ɔs* "us".

The function of the prephonemes is studied by establishing a list of all [52]

prephoneme combinations occurring in the language. We find e.g. in English

$b\bar{a}$	$\bar{a}n$
$b\bar{a}$	$\bar{a}s$
$b\bar{i}$	$\bar{a}z$
	$\bar{a}l$

$\bar{a}l$, and so on.

This done, we find that these series are composed of two different types of prephonemes, in such a way that a prephoneme of one type may be combined with a prephoneme of the other type, whereas two prephonemes belonging to the same type can never be combined.

The prephonemes belonging to one of these types are those which have the faculty of forming a notional unit, or a word, by themselves, as in English $\bar{a}$, a , i . I call this type *central prephonemes*. The prephonemes belonging to the other type can never make up a word by themselves without any additional prephonemes; so e.g. English b , n , s , etc. I call this type *marginal prephonemes*.

Now a central prephoneme can only be recognized as a phonematic unit if it occurs in the language without entering into central groups, and a marginal prephoneme can only be recognized as a phonematic unit if it occurs in the language without entering into marginal groups.

This condition is necessary because otherwise it would be impossible to distinguish between single phonemes and groups of phonemes. The condition is fulfilled for the English h , which is a marginal prephoneme occurring outside of marginal groups, e.g. in $h\bar{a}p$, but not for the prephonemes p , t , and k , which never occur outside of marginal groups such as ph , th , kh . Consequently h is in English a phonematic unit, but p , t , and k are not; the prephoneme groups ph , th , kh consequently are to be considered simple phonemes in English.

The central prephonemes which by this test are found to be phonemes can be called *vowels*. A vowel is an independent or combined phoneme. The marginal prephonemes which by our test turn out to be phonematic units may be either *prosodies*, as the Danish glottal stop, or *consonants*, i.e. dependent or combining phonemes. But beside vowels and consonants there are phonemes which are both combined and combining. E.g. English i , u , l are both combined and combining. A phoneme of this sort can be called a *semi-vowel*.

The syllable can be defined as a series containing one and only one combined element, i.e. one and only one vowel, or semi-vowel in vocalic function. As to the limit of the syllable, it is a law that in any language the initial and final clusters surrounding the combined phoneme and belonging to the same syllable may be composed in any way in which an initial and a final

cluster can be composed in a notional unit consisting of one syllable, but not in any other way. Thus the limits of a phonematic syllable are submitted to rules, but these rules, given by the norm, leave a certain latitude of variability.

When the syllable is established, we are able to distinguish marginal [53] prosodies from consonants. In all cases where the prosodic nature of an element is evident, this element is either only final or only initial, and never capable of being both final and initial. Generalizing from this experience, a *marginal prosody* must be defined as *a marginal phonematic unit not capable of being both final and initial*, and a consonant as a marginal phonematic unit capable of being both final and initial.

The ancient Greeks must have had the idea that *h* was in their language a prosody, because they wrote it by means of a diacritical sign, and so it is in fact, the phonematic unit *h* only being capable of initial position. This consequence has to be accepted, because this is the only way in which consonants and prosodies can be kept apart by a consistent definition.

The *phoneme system* is built up by three sorts of *phoneme relations*: *grouping relations*, *implications*, and *alternations*.

The *grouping relations* allow us to define each phoneme according to its combining power. In examining this sort of relation it is sufficient to examine clusters consisting of *two* consonants. It can be stated as a general phonematic law, that if a language admits more complicated consonant clusters, consisting of more than two consonants, these complicated consonant clusters never admit combinations which are not admitted in simple clusters of the same language. In English you can have the initial cluster *spl*, as in *split*, only because you can have the initial cluster *sp*, as in *spün*, and the initial cluster *pl*, as in *pliz*.

An *alternation* (as for instance ablaut and umlaut) is defined as the replacing of one phoneme by another under definite *grammatical* conditions.

An *implication* means the replacing of one phoneme by another under definite *phonematic* conditions. Thus there is an implication *d* in *t* in German "Hunde, Hund" = *hunde, hunt*, and in English there is an implication *z* in *s*: "fields, ships" = *fildz, fips*.

By an examination of grouping relations, of implications and of alternations, every phoneme in every language can be unambiguously defined. But all phonemes are not defined by all these criteria, because there are general laws of compensation between the three sorts of phoneme relations, which make them mutually exclusive.

Thus implications can only take place between phonemes which have no mutual grouping relations, and vice versa. So German *t* and *d* can never be grouped together in a consonant cluster belonging to the same grammatical unit of expression, and the same is true of English *z* and *s*.

Grouping relations and implications on one side, and alternations on the

other side are to a large extent mutually exclusive. It is rare that a phoneme enters both into alternations and into grouping relations or implications. Some phonemes are defined as *alternative* phonemes, others as *constellative* phonemes. In Indo-European, vowels are generally alternative, consonants constellative; but this distribution is not universal.

- [54] The study of phonematic systems and of their development is an urgent task of linguistics which is earnestly recommended to the Second International Congress of Phonetic Sciences.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE SYSTÈME PHONIQUE DE L'INDO-EUROPÉEN

1937

1. Dans un célèbre mémoire de la KZ 36, intitulé *Wie viel laute gab es im Indogermanischen?*, M. Holger Pedersen a posé le problème de la méthode à employer pour dresser l'inventaire phonique de la langue-mère indo-européenne. Il est intéressant de remarquer – et M. Pedersen l'a fait remarquer lui-même – comment cette méthode a changé pendant l'évolution de la linguistique. Tandis qu'à l'époque de Schleicher on n'attribuait guère à la langue-mère une différence phonique qu'à condition de la trouver reflétée dans tous les dialectes historiquement attestés (p. ex. la différence *a e o* qu'on ne trouvait pas reflétée en sanskrit), on admet plus tard en principe volontiers une différence primitive qui même ne se trouve reflétée que dans un seul dialecte, pourvu qu'il paraisse impossible de la considérer comme une innovation (on l'a fait pour les différences *a ɶ* et *i j*, discutées entre autres dans le travail de M. Pedersen qu'on vient de citer).

M. Holger Pedersen a fait remarquer une fois que ce n'est pas la clarté théorique qui a créé les grands progrès dans le domaine concret, mais que ce sont inversement les progrès concrets qui ont donné naissance à la clarté théorique¹. C'est en effet l'expérience qu'on peut tirer de l'évolution de la linguistique, et il serait téméraire de la contester. Seulement nous osons y ajouter que c'est la clarté théorique, née des découvertes acquises, qui seule rend possible le renouvellement de la méthode, nécessaire à son tour pour les nouveaux progrès concrets. La méthode pour être bonne doit être consciente, c'est-à-dire tirée de considérations théoriques fondées sur les faits [35] empiriques. C'est par la formule cyclique: découvertes empiriques – discussion théorique – méthodes renouvelées – nouvelles découvertes, que se définit l'évolution, passée et future, de notre science.

C'est par cette expérience que s'expliquent les changements de méthode

¹ Et blik på sprogvidenskabens historie 75 (1916).

qui s'observent pendant l'évolution de la linguistique indo-européenne. A la perspective établie plus haut on peut encore ajouter la période déjà lointaine du 18^{me} siècle, où, au lieu d'établir des lois phonétiques dans notre sens du mot, on se plaisait à tenir registre des *literarum permutationes*, à dresser une table des correspondances possibles, et par conséquent admissibles partout, entre les sons du langage humain (Ihre, Lennep, Vossius, Wachterus et d'autres). Ce qui est caractéristique de cette méthode, c'est qu'on n'avait aucune idée claire du fait que ces correspondances reflètent des évolutions, et que par conséquent on méconnaissait totalement trois caractères fondamentaux de ces permutations: qu'elles sont liées irrémédiablement à une région déterminée et à une époque définie, et qu'elles ne sont pas réversibles¹. Ce qui détermine la méthode, c'est l'idée qu'on se fait du caractère général des phénomènes sur lesquels on opère. Dans la première partie du 19^{me} siècle on se rend bien compte du caractère évolutif, irréversible et singulier des correspondances phoniques, mais on ne se rend pas encore suffisamment compte de leur caractère conditionné: la régularité de l'évolution est ignorée, ou du moins elle ne joue aucun rôle décisif dans la conscience du linguiste. C'est cette attitude théorique qui détermine la méthode. Si la monade *a* de Schleicher a pu être acceptée, c'est qu'on ne songeait pas à exiger de la triade gréco-latine *a e o* une explication selon des conditions phonétiques régulières.

Les grandes découvertes concrètes qui inaugurent l'époque nouvelle amènent immédiatement la découverte théorique que les éléments phoniques se déplacent selon un principe régulier. Dès ce moment aucune différence phonique ne peut réclamer le droit de date indo-européenne qu'à [36] condition qu'il paraisse impossible de l'expliquer par des conditions régulières dans chacun des dialectes dans lesquels elle s'observe. Cette méthode, qui pose pour la première fois la linguistique indo-européenne sur des bases relativement solides, et qui donne lieu à de nouvelles découvertes concrètes qui sous l'ancien régime auraient été impossibles, est née incontestablement de la clarté théorique rendue possible à son tour par les découvertes précédentes.

Mais la nouvelle méthode ne saurait être considérée encore comme définitive. Si du point de vue théorique elle consiste à ne reconnaître pour indo-européennes que les différences qui ne s'expliquent pas par des conditions phonétiques dialectales, elle consiste en pratique à rejeter sur le plan indo-européen tout ce qu'on n'a pas encore réussi à expliquer par de telles conditions. Il ne faut pas se dissimuler le fait que de ce point de vue la méthode ne laisse pas d'être inquiétante. Notre indo-européen postulé n'est en fin de

¹ Chez Rasmus Rask, pionnier d'une méthode nouvelle, on trouve encore les derniers retentissements des idées anciennes. Voir Holger Pedersen dans Rask, *Ausgewählte Abhandlungen* l. xxxviiij¹, xl-xliij.

compte qu'un résidu plus ou moins fortuit renfermant les desiderata de l'explication évolutive. La méthode demande que jusqu'au moment où la différence de ζυγόν = *yugám* et de ὄς = *yaḥ* reçoive une explication en grec même, elle doit être attribuée à l'indo-européen, et que dès le moment où elle reçoit l'explication désirée, elle soit à rayer de l'effectif des phonèmes primitifs. De nos jours l'explication approche de plus en plus sans être encore définitivement acquise¹. Dans les cas de ce genre il s'agit souvent de pondérer les vraisemblances en usant d'une appréciation plus ou moins subjective; c'est dangereux, et d'une façon générale la linguistique indo-européenne en a beaucoup souffert.

Pour les cas certains la méthode a été suivie la plupart du temps. L'*o*₂ de F. de Saussure, l'*ā* de Bartholomae, l'*ā* de Zubatý ont docilement disparu de l'effectif de voyelles communément admis pour l'indo-européen, dès le moment où les découvertes de Kleinbans, de M. Pedersen et de Meillet avaient fait voir les évolutions indienne, arménienne, lituanienne qui étaient en cause.

Après que M. Pedersen avait expliqué l'*i* indo-iranien de *pitā* etc. par une évolution régulière à l'intérieur de ce dialecte, on se serait attendu à voir [37] l'*ə* disparaître du théâtre indo-européen. Si pourtant cette prétendue voyelle indo-européenne a eu un succès si éclatant, c'est sans l'avoir mérité, et – il faut le dire franchement – c'est par un abus de méthode. L'adoption de la voyelle *ə* est contraire à la bonne méthode, et la preuve fournie par M. Pedersen aussi bien que les conséquences pratiques qu'il en tire sont du point de vue de la méthode indiscutables.

2. La méthode indiquée a été utilisée pour organiser tous les faits de l'ancien monde indo-européen, et les dialectes nouvellement découverts, le tokharien et le hittite, se plient, en principe sans difficulté, à la même méthode, et sans ébranler sur aucun point essentiel l'édifice que l'on croyait déjà achevé. L'évolution cyclique en est déjà au stade prochain: encore une fois, la linguistique actuelle a mis à l'ordre du jour la discussion théorique, à la recherche de nouveaux points de vue et de nouvelles méthodes.

Dans cette discussion le problème posé dans l'article précité de M. Pedersen mérite d'être repris: Combien de sons y avait-il en indo-européen? Les réflexions récentes sur la nature des sons du langage nous semblent permettre – bien que la discussion n'en soit pas close – de jeter quelque lumière sur ce problème permanent de la linguistique indo-européenne.

On n'a pas besoin d'insister sur le fait que ce phénomène que les étymologistes du 18^me siècle appelaient *litera* at que la linguistique indo-européenne du 19^me siècle appelait *son* (du langage) n'est pas identique à ce que la

¹ Voir Holger Pedersen dans les *Symbolae philologicae* O. A. Danielsson octogenario dicatae 262–8 (1932).

linguistique générale de nos jours (l'école de D. Jones aussi bien que l'école de N. Troubetzkoy) appelle *son*. On ne reconstruit pas des variantes mais des phonèmes. La méthode même assure qu'il ne peut pas en être autrement. Elle consiste toujours à observer les *litterarum permutationes* dans l'acception moderne, les correspondances régulières et singulières qui font supposer une origine commune, et le *son* indo-européen que nous posons n'est que la formule par laquelle on exprime cette supposition même. Le *u* (*w*) indo-européen est la formule qui exprime l'identité primitive du *v* (spirante et la plupart du temps labiodentale) de l'indo-iranien, de l'albanais et du [38] balto-slave avec le *w* (bilabiale et probablement semi-voyelle) du germanique et de l'italique. L'arménien y répond en partie par *g*, en partie par une sorte de *v*, du reste indéfinie. Dans la mesure où il se conserve en vieil irlandais le *u* se présente le plus souvent comme un *f*. En grec il ne reste à très peu près qu'un zéro. Dans ces conditions toute assertion sur la prononciation (ou les prononciations) de l'élément indo-européen est réduite à être forcément conjecturale. Ce qu'on reconstruit c'est un élément simplement, défini par la différence qu'il a dû présenter d'avec tout autre élément reconstruit par la même méthode. Il s'agit évidemment de différences sans terme positif (F. de Saussure, *Cours*² 166). Il s'agit en l'espèce d'un *phonème* *W* selon la terminologie de M. M. Grammont (*Phonétique* 9-10).

Le caractère d'un tel phonème est facile à établir. Ce ne peut pas être un phonème dans le sens de Baudouin de Courtenay et de M. Troubetzkoy (das psychische Äquivalent eines Lautes; Lautvorstellung; Lautabsicht; dernièrement: "ce qu'on s'imagine prononcer", *Journal de psychologie* 1933. 232). Il va de soi que, lorsqu'il s'agit d'un état de langue préhistorique, les assertions psychologiques n'ont pas plus de chance d'être certaines que les assertions physiologiques. Il ne peut pas non plus s'agir du phonème dans le sens adopté plus tard officiellement par l'école phonologiste (phonème = unité phonologique non susceptible d'être dissociée en unités phonologiques plus petites et plus simples; phonologie = partie de la linguistique traitant des phénomènes phoniques au point de vue de leurs fonctions dans la langue; *Travaux du Cercle ling. de Prague* 4. 309, 311). On va voir plus loin que cette définition (qui par ailleurs est en contradiction flagrante avec la méthode pratiquée par les "phonologues") ne vaut nullement pour les "sons" indo-européens tels qu'on les a conçus jusqu'ici. Il s'agit d'une troisième sorte de "phonèmes", définis comme éléments *commutables*, c'est-à-dire susceptibles d'entraîner un changement du contenu (de la signification) en se substituant l'un à l'autre¹.

Il est vrai qu'on a tenté quelquefois d'établir pour l'indo-européen d'autres

¹ Voir notre article *Accent, intonation, quantité*, § 4, dans les *Studi Baltici* 6 (1936-37) [ici-même, pp. 181-222]. Dans la suite nous renvoyons à ce travail par l'abréviation *AIQ*.

sons que ces phonèmes purs et simples. On a introduit dans les reconstructions un *z*, un *ñ* et un *ŋ* (voire même un *ŋ̃*) qui ne sont pas commutables avec *s* et *n* mais qui, à condition d'avoir existé, n'ont pu être que des variantes combinatoires de *s* et de *n* respectivement. Pour vraisemblable qu'elle paraisse, cette conjecture phonétique va contre la méthode et est en effet superflue; il reste plus prudent et plus correct de noter **ni-sdo-* et **penk^we* au lieu de **ni-zdo-* et **penk^we*. Ce que l'on reconstruit selon cette méthode est une *norme* linguistique, et on ne dispose pas de moyens pour déterminer l'*usage* par lequel cette norme a été exécutée¹.

3. On voit que le mot PHONÈME a plusieurs sens (en fouillant la littérature actuelle il serait facile de les multiplier). Mais outre les trois sens principaux qu'on vient de passer en revue il y en a un quatrième, en principe radicalement différent, et qui a fait époque dans la linguistique indo-européenne. C'est le sens qui y a été attribué par F. de Saussure. Le *A* introduit par lui n'est pas une valeur phonique mais algébrique. S'il l'a désigné comme "phonème", c'est qu'il voulait éviter toute définition par rapport à la prononciation, dans la norme aussi bien que dans l'usage. Le rôle phonique de cet élément reste indécis, à ce point qu'on ne sait pas si du point de vue phonique il est voyelle ou consonne. L'élément en question est défini par deux caractères: "il n'est parent ni de l'*e* (*a*₁) ni de l'*o* (*a*₂)" (*Système primitif* 52) et il est "coefficient sonantique" (op. cit. 135). Ces deux caractères suffisent pour définir l'élément en tant que terme d'un système, terme oppositif et négatif. C'est une définition de fonction, et non de prononciation.

Les conjectures phoniques n'ont pas tardé à se présenter. Le *A* saussurien est devenu dans la théorie de Hübschmann une voyelle phonique, dans la théorie de H. Möller une consonne phonique. Les détails de cette interprétation phonique sont hardis. Pour trouver l'intermédiaire entre l'*i* indo-iranien et l'*a* européen on retombe sur le son *ə*, dont le choix reste irrémédiablement arbitraire. M. Holger Pedersen est d'un avis différent: il pense que le *A* saussurien en position centrale se prononce *a*. Les valeurs phoniques qu'on peut attribuer avec quelque vraisemblance au *A* saussurien en position marginale² sont forcément conjecturales, tout au moins dans la même mesure que celles du *u* indo-européen qu'on vient de mentionner. C'est à bon droit que M. J. Kuryłowicz³ s'est borné récemment à appeler les éléments de ce genre "certains éléments consonantiques", en refusant de discuter la prononciation, qui reste sans importance pour la théorie. La seule

¹ Cf. Acta Iutlandica 7, 88 (Aarhus 1935). Proceedings of the Second Intern. Congress of Phonetic Sciences 50 (Cambridge 1936) [ici-même, p. 158].

² Voir Holger Pedersen, *Les pronoms démonstratifs de l'ancien arménien* 37-45 (1905).

³ *Études indoeuropéennes* 1. 27 (Cracovie 1935).

chose certaine est que l'élément en question a la fonction d'un coefficient sonantique.

Ce que l'on reconstruit selon cette méthode est un *système* linguistique, et on ne dispose pas de moyens pour déterminer la *norme* dans laquelle ce système s'est manifesté¹.

Mais à strictement parler cette dernière méthode de reconstruction est pour tous les éléments linguistiques la seule vraiment légitime. En principe la détermination de la prononciation, de la manifestation dans la norme aussi bien que dans l'usage et dans la parole, se réduit à être purement conjecturale et dépasse la méthode, qui ne consiste qu'à reconstituer les éléments oppositifs et négatifs d'un système, définis au point de vue de leur fonction, et par là même établis d'une façon certaine. Les *sons* de l'indo-européen, les *phonèmes* dans l'acception saussurienne, se définissent comme des formes pures sans égard à leur expression. Ils sont identiques à ce que nous avons proposé d'appeler CÉNÈMES (*AIQ* § 2).

Ce n'est pas là une pure question de définition ni de terminologie. Une chaîne de phonèmes ne recouvre pas nécessairement les cénèmes qui correspondent en principe à chacun des phonèmes qu'elle comporte. La première syllabe de russe *сто́лы* contient le phonème *a* mais le cénème *o*; la première syllabe de *колоко́ла* contient le phonème *a* mais le cénème *o*. On le voit par *сто́л* et *колоко́л* et par le fait que la manifestation de *o* par les phonèmes *a* et *a* est liée mécaniquement à des conditions cénématiques (à l'accent). Ce sont ces faits que nous appelons syncrétisme (cas de *колоко́ла*) et implication (cas de *сто́лы*) (*AIQ* § 5, 8, 11). De plus une chaîne peut comporter un cénème latent qui se manifeste par zéro (*AIQ* § 11); franç. *grand* se termine par le cénème *d* qui devient latent en des conditions déterminées (il se prononce p. ex. dans fém. *grande*); franç. *grande* se termine par le cénème *a* qui passe à l'état latent en des conditions déterminées (il se prononce d'ordinaire dans *grande prison* p. ex.).

Il peut même arriver qu'un seul et même cénème se manifeste par deux phonèmes (commutables). La méthode exige que la fonction seule décide, et si la fonction² est identique les deux éléments doivent être identifiés. Il est certain que, en utilisant cette méthode, les prétendus phonèmes indo-européens *j* et *ǵ* ne représentent qu'un même cénème. Supposé que les deux phonèmes aient existé, le phénomène consiste simplement en ceci que le grec a transporté dans le système une différence qui dans la langue-mère relevait de la norme.

La reconstruction traditionnelle est une reconstruction de la manifestation et non du système. Mais le principe n'est pas observé d'une façon

¹ Voir p. 39, avec note.

² Fonction = relation. Voir Proceedings of the Second Intern. Congr. of Phon. Sc. 53 [ici-même, p. 161].

stricte. Le fait qu'on a conservé la voyelle *a* est une concession au point de vue purement fonctionnel, la seule justification possible étant dans le système des alternances. D'autre part cette justification fonctionnelle est en elle-même chimérique. Si dans la reconstruction on différencie *a* et *a* grâce au fait que *a* seul alterne avec *ā* (*ā*), il aurait fallu différencier en même temps *ā*₁, degré plein de *a*, et *ā*₂, degré long de *a*. Or ce serait là méconnaître le fait qu'un même cénème peut entrer en plusieurs relations, et que, même si un cénème fait partie d'une série d'alternances, il peut y avoir des mots qui comportent le cénème en question sans comporter l'alternance (cas ordinaire de cet *a* indo-européen qui n'est pas *a*).

On arriverait de la sorte à établir un système comportant un nombre très considérable d'éléments. Mais l'opération cénématique consiste tout au contraire à ne reconnaître que l'effectif minimum. Les cénèmes ne peuvent être que les éléments les plus petits dans lesquels on peut, par une analyse fonctionnelle, décomposer la chaîne parlée (*AIQ* § 4). On est de retour ici à [42] la définition officielle de l'école phonologiste; mais on est loin de la pratique des phonologues; car le système cénématique de l'indo-européen n'est pas celui qu'on établit d'ordinaire, et qui pour les voyelles se plie si volontiers à la triangulation des phonologues.

Les seuls essais qui aient été faits jusqu'ici pour établir le système cénématique de l'indo-européen sont dûs à F. de Saussure et à Herman Möller. Pour notre part nous avons adopté leurs résultats en principe, en introduisant dans la théorie de H. Möller une simplification quant aux facteurs prosodiques qui déterminent le timbre de la voyelle manifestée (*AIQ* §§ 17–21, avec bibliographie).

Abstraction faite de la comparaison avec le sémitique, on aura tort d'attribuer le système ainsi établi à un état pré-indo-européen ou nostratique. Il ne s'agit pas d'un déplacement dans la dimension du temps, mais dans la dimension de l'abstraction. Il s'agit du système régulier qui est derrière la bigarrure variée des manifestations; il ne s'agit pas seulement d'un moyen d'explication indispensable – c'est déjà beaucoup – mais de la plus haute réalité linguistique.¹

Il est impossible de construire un état nostratique en se fondant sur le seul indo-européen. Encore une fois ce serait dépasser la méthode. Un seul état synchronique (et tel est la langue-mère indo-européenne) ne permet aucune perspective diachronique; pour l'établir il faut comparer deux états différents au moins.² Mais il permet en revanche une perspective synchronique: il permet de décomposer, par un simple procédé opérationnel, la chaîne en

¹ Cp. sur le système *Acta Iutlandica* 7, 87–90.

² Dans la constatation de ce fait il n'y a aucune objection aux paroles de la p. iij des *Études indoeuropéennes* de M. J. Kuryłowicz. Mais les "éléments de date diverse" dont il parle reçoivent une explication différente: il s'agit de ce que nous avons appelé les *systèmes virtuels* (*AIQ* § 16).

des éléments irréductibles, plus petits souvent que les "sons" ordinaires de l'indo-européen, et d'où sortent comme des produits chimiques les phonèmes à la formation desquels nous assistons immédiatement.¹ Ainsi les diverses voyelles se décomposent en voyelle $a^2 \times$ un des éléments marginaux E ($= \text{ } \text{ }_1$ Kuryłowicz, A Möller *Vgl. idg.-sem. Wb.*), y ($= \text{ } \text{ }_3$ Kuryłowicz, y Möller *Wb.*) et $\mathcal{E}$ ($= \text{ } \text{ }_2$ Kuryłowicz, A et H Möller *Wb.*), et encore sous le régime des accents la voyelle se manifeste par des timbres divers (e , o) ou bien passe à l'état latent; dans le dernier cas le coefficient sonantique, se montrant à nu, entre dans un syncrétisme total de E , y et $\mathcal{E}$, qui peut être désigné par $\mathcal{V}$ (tandis que $\text{ } \text{ }_2$ serait une désignation inutile, puisque $\text{ } \text{ }_2$ n'est pas une voyelle cénématique, et que du point de vue phonique l'on n'a aucun droit de lui assigner une valeur plus vocalique que celle du l du tchèque *vlk* par exemple); enfin, si la voyelle passe à l'état latent dans deux syllabes consécutives, ce fait entraîne un allongement compensatoire du phonème exprimant le cénème vocalique de la syllabe immédiatement précédente. C'est ainsi que la seule voyelle a se manifeste, selon les conditions qui se présentent, par zéro ou par les phonèmes a , e , o , $\bar{a}$, $\bar{e}$, $\bar{o}$, qui du point de vue cénématique ne sont que des variantes mécaniques.

A vrai dire on n'a aucun droit d'attribuer ces prononciations mêmes à la langue-mère. Le système (à une seule voyelle) est celui de l'indo-européen PRIMITIF, la norme est déjà celle de l'indo-européen COMMUN, reflétée plus ou moins directement dans les langues historiquement attestées, et due au fait que le système primitif était prédestiné de par sa structure à évoluer dans un sens déterminé.³ Nous avons essayé de montrer autre part que [44] le système a eu besoin surtout de se débarrasser de E , y et $\mathcal{E}$, — en un mot de $\mathcal{V}$. Pour $\mathcal{V}$ accompagné d'une voyelle latente avoisinante, c'est-à-dire pour " $\text{ } \text{ }_2$ ", le système s'en est débarrassé dans presque tout le domaine indo-européen en l'impliquant dans la nouvelle voyelle a . En indo-iranien $\mathcal{V}$ s'est réfugié en i , ce qui s'explique facilement par le fait que la nouvelle voyelle a était déjà dans ce dialecte surchargée, ayant absorbé la plus grande partie des fonctions accomplies par l' a primitif (e , o et a).

¹ Ce n'est certainement pas un pur hasard que F. de Saussure ait choisi cette expression en parlant des liquides sonantes, *Système primitif* 9.

² H. Möller dit à bon droit, *Semitisch und Indogermanisch* xiv: "Es gibt im Indogermanischen nur a -Wurzeln (oder, wenn man fürs Indogermanische lieber will, e -Wurzeln, was für die Sache dasselbe)". (Les italiques sont de nous.)

³ C'est ainsi que H. Möller, dans son article des PBB 7, oppose la "grundsprache" à l'état "historique". Cf. surtout p. 496: "Doch ist die jetzt übliche methode unverwerflich, wenn wir es nur wissen, dass wir nicht die grundsprache rekonstruieren, sondern dasselbe tun, wie wenn wir aus den romanischen dialecten eine grundsprache rekonstruieren würden, die in jeder wortform die romanischen lautgesetze durchgeführt zeigte..." Voir aussi p. 501.

On voit maintenant ce que signifie de ce point de vue la doctrine de M. Holger Pedersen quant au prétendu *ɜ* indo-européen: elle signifie que *ʋ*, dans les cas où il se montre à nu, est en indo-européen *commun* impliqué dans la nouvelle voyelle *a*. Elle signifie qu'il n'y a aucun phonème indo-européen *ɜ*, ce qui n'empêche pas l'existence des cénèmes *E*, *y* et *ʌ* et de leur syncrétisme *ʋ* dans le système indo-européen (et non seulement dans le système nostratique).



LA SYLLABATION EN SLAVE

1937

1. La syllabe constitue un des concepts fondamentaux de la linguistique. Dans toutes les langues, bien qu'à des degrés divers, la syllabe est une unité réelle et objective dont il faut tenir compte pour bien comprendre le système. C'est avec raison qu'on a insisté à plusieurs reprises sur l'importance générale, sinon universelle, de la syllabe. Parmi ceux qui l'ont fait notre vénéré jubilaire occupe une place au premier rang.¹

Mais la définition de la syllabe est un problème qui attend sa solution. Malgré tous les efforts pour définir la syllabe du point de vue acoustique ou articulaire (et dont les principaux et les plus ingénieux sont dus à E. Sievers et à MM. O. Jespersen, M. Grammont et R. A. Stetson), les résultats auxquels on est arrivé semblent soulever constamment des inconvénients et des difficultés. Nous ne voulons pas ici reprendre les discussions qui ont eu lieu à ce sujet; notre engagement est un autre: nous pensons plutôt que, si les essais faits jusqu'ici échouent manifestement devant les faits de langue, c'est que le problème même a été posé d'une façon impropre et qui n'est pas en conformité avec la nature du langage.

Une langue est un système d'éléments définis par leurs rapports mutuels de fonction et sans égard à la matière dans laquelle ils s'expriment. Ce système ne change en rien si à l'expression phonique on substitue l'expression par l'écriture ou par n'importe quel autre appareil sémiologique conventionnel. La langue est une forme et non une substance², et la forme linguistique reste en principe indépendante de la substance dans laquelle elle [316] se manifeste. Il peut y avoir des cas où les distinctions opérées par la substance (phonique, par exemple) recouvrent exactement celles opérées par le système, et où par conséquent les faits du système peuvent être définis sans ambiguïté par des critères matériels. Mais il est évident a priori

¹ Voir dernièrement son exposé Sur la valeur linguistique de la syllabe, dans les Actes du deuxième congrès international de linguistes 176-80 (Paris 1933). Voir aussi, entre autres, A. Sommerfelt dans les Travaux du Cercle linguistique de Prague 4. 156-60 (1931).

² F. de Saussure, Cours de linguistique générale² 157, 169.

La syllabation en slave. Beličev zbornik, Beograd 1937, p. 315-24.

qu'en d'autres cas une telle méthode reste impraticable, puisqu'elle ne tient pas compte de ce qui du point de vue de la langue est l'essentiel, à savoir la fonction. Si ce danger est présent pour les éléments linguistiques, il l'est à plus forte raison encore pour les unités, c'est-à-dire pour les chaînes définies par leur structure, ou, en d'autres termes, par les lois fonctionnelles dirigeant la combinaison possible des éléments du système. Mais la syllabe est précisément une telle unité.

Sans vouloir contester la possibilité qu'il y aurait d'arriver à une véritable définition phonétique ou phonologique de la syllabe, nous voudrions insister sur le fait que la syllabe reste une unité purement fonctionnelle, une unité linguistique d'importance capitale, même si une définition phonétique ou phonologique reste impossible. A cet égard la syllabe n'occupe aucune situation à part. La voyelle et la consonne sont également des faits linguistiques de la plus haute importance, bien que phonéticiens et phonologues ne nous aient jamais donné des définitions qui permettent d'en faire le départ sans ambiguïté.¹ Mais c'est un fait digne d'attention que la linguistique elle-même ne souffre point de cet inconvénient prétendu. Sans se soucier si peu que ce soit de la définition phonique de voyelle et de consonne, le linguiste pose ses définitions purement fonctionnelles tirées d'une observation objective de la langue même. Ainsi le linguiste indo-européen sait mieux que tout phonéticien ou phonologue ce qu'est, et ce que doit être pour lui, une voyelle, une consonne, une sonante, et il pose comme base de cette distinction une notion de syllabe gagnée par la voie de l'empirie et sans s'occuper des difficultés théoriques et aprioriques ressenties si vivement par le phonéticien.

[317] Ainsi les linguistiques spéciales ont forcément dans leur pratique pris leur point de départ dans la pure fonction, dans le système, en faisant abstraction non seulement de la parole mais aussi de l'usage dans lesquels le système se manifeste et s'emploie dans une communauté donnée. Mais les concepts fonctionnels, bien que purement opérationnels en dernière analyse, ne sont guère présents à la conscience théorique du linguiste. Pour les présenter il faut une linguistique fonctionnelle générale, indépendante des détails d'un système particulier, apte par conséquent à donner aux définitions adoptées par les linguistiques spéciales les retouches nécessaires, et dont toute linguistique spéciale ne serait qu'une application. Pour établir une telle discipline une seule chose est nécessaire: "il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue même et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage".² Aussi longtemps que la linguistique s'obstine à n'étudier que les faits extra-linguistiques – phoniques d'un côté, logiques de l'autre – elle ferme les yeux sur son véritable et unique objet. Pour notre

¹ Voir O. Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*⁴ 128.

² F. de Saussure, *Cours*² 25.

part nous nous sommes efforcé d'établir une telle linguistique dans le sens propre du terme.¹ Pour éviter toute confusion nous avons donné à cette linguistique purement fonctionnelle un nom particulier, celui de GLOSSÉMATIQUE², en qualifiant de GLOSSÈMES les éléments qu'elle dégage. Par la théorie glossématique nous visons à compléter les points de vue possibles en matière linguistique par celui qui nous semble être le principal, mais nous ne visons nullement à supplanter les autres points de vue possibles. Les linguistiques phonétique, logique, psychologique restent indispensables; seulement elles gagneraient d'utilité en se fondant sur la glossématique.

C'est dans ce sens que nous voudrions esquisser dans la suite quelques réflexions sur la théorie de la syllabe et sur son application dans le domaine du slave. Nous croyons pouvoir montrer que le point de vue qui vient d'être indiqué permet d'expliquer d'une façon plus satisfaisante et complète quelques faits de l'évolution générale du slave qui du point de vue phonique restent inexplicables.

2. Puisque la langue est une forme qui sert d'intermédiaire entre une expression et un contenu il y a deux sortes de glossèmes: ceux qui forment l'expression ou CÉNÉMATÈMES (de *κενός*: éléments vides de signification), et ceux qui forment le contenu ou PLÉRÉMATÈMES (de *πλήρης*). Dans les deux plans, le plan cénématique et le plan plérématique, on peut distinguer les CONSTITUANTS (CÉNÈMES et PLÉRÈMES respectivement) et les EXPOSANTS (PROSODÈMES et MORPHÈMES [flexionnels] respectivement), ces derniers étant définis comme les glossèmes qui caractérisent la chaîne sans la constituer. Ensuite les exposants se divisent en deux types selon l'étendue de la chaîne qu'ils caractérisent: il y a d'une part des exposants qui possèdent la faculté de caractériser un énoncé catalysé ("complet"), et que nous appelons EXTENSES, et d'autre part il y a des exposants qui ne possèdent pas cette faculté et que nous qualifions d'INTENSES. [318]

En cénématique les prosodèmes extenses sont les MODULATIONS, les prosodèmes intenses sont les ACCENTS. Il est entendu que ces définitions, étant purement fonctionnelles, restent sans rapport aux faits de l'expression: un accent peut être dynamique ou musical, une modulation également, sans que cela affecte le système. En plérématique les morphèmes extenses sont ceux qui peuvent caractériser l'ensemble d'une phrase: personne, diathèse, aspect, temps, emphase, mode; les morphèmes intenses sont ceux qui ne possèdent pas cette faculté: cas, nombre, genre, comparaison, articles.

Une unité (définition plus haut p. 316) qui comporte à la fois des con-

¹ Cp. l'auteur, *Principes de grammaire générale* 5 (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Hist.-filol. Medd. 16, 1928); La catégorie des cas 1.6, 49-50, 90 (*Acta Iutlandica* 7, Aarhus 1935).

² Voir l'auteur, *Accent, intonation, quantité*, dans les *Studi baltici* 6, 1936-7 (avec bibliographie) [ici-même, pp. 181-222].

stituants et des exposants est un SYNTAGME. Un syntagme dont la partie caractérisante est une unité minimale d'exposants intenses peut recevoir le nom de SYNTAGMATÈME ou de syntagme minimal. En plérématique le syntagmatème recouvre souvent, mais non toujours ni nécessairement, le concept traditionnel du MOT. Le syntagmatème cénématique est la SYLLABE.

Une syllabe est donc une unité cénématique dont la partie caractérisante est un (seul) accent (haut ou bas, fort ou faible etc. selon le nombre d'accents distingués par le système et selon l'expression qu'ils reçoivent dans chaque communauté).

Comme les exposants les constituants se divisent en deux types: les constituants CENTRAUX, comprenant 1° les constituants susceptibles de constituer à eux seuls un énoncé, et 2° les constituants qui, sans réaliser cette possibilité, se comportent du point de vue fonctionnel comme ceux qui la réalisent, et les constituants MARGINAUX, qui se comportent du point de vue fonctionnel autrement. Les plérèmes centraux sont les éléments radicaux, les [319] plérèmes marginaux sont les éléments dérivatifs. Les cénèmes centraux sont les VOYELLES, les cénèmes marginaux sont les CONSONNES. Ici encore les faits concrets de l'expression restent à part: le *r* du socr. *grlo* est une voyelle cénématique.

Une analyse opérationnelle plus détaillée, dont la démonstration ici nous entraînerait trop loin, fait voir qu'il peut y avoir des éléments qui sont pour ainsi dire à la fois des constituants et des exposants, ou, plus exactement: des exposants jouant en même temps le rôle de constituants. Nous appelons ces éléments EXPOSANTS CONVERTIS. Ainsi le pronom est d'ordinaire un morphème converti.¹ En cénématique il faut en principe concevoir comme prosodème converti toute "consonne" qui ne peut pas occuper et la position initiale et la position finale dans une syllabe, et qui n'existe pas en dehors de groupes consonantiques homosyllabiques.

De la sorte les concepts de voyelle et de consonne aussi bien que celui d'accent sont fonctions de la syllabe. C'est dire que la syllabe se définit inversement par ces concepts. Dans les langues ignorant les accents la syllabe est à définir comme une chaîne comportant un seul élément central. Mais il est vrai que cette pseudo-syllabe ne réclame pas le même droit d'unité linguistique fondamentale que la syllabe définie par l'accent.

Les glossèmes se définissent par leurs FONCTIONS. Les espèces de fonctions qui sont les plus importantes pour la cénématique sont les COMBINAISONS, les DOMINANCES et les ALTERNANCES. De ces phénomènes celui de la dominance seul réclame une explication. La dominance consiste en ceci qu'un cénématème contraint un cénématème de la même chaîne à se réfugier dans un autre cénématème (IMPLICATION: ainsi sous la dominance des faits

¹ Voir l'auteur, La nature du pronom, dans les *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. van Ginneken* (1937) [*EL* I, pp. 192-198].

d'accent *o* est impliqué dans *a* dans russe *СТОЛЫ* par rapport à *СТОΛ*) ou bien à se confondre avec un autre cénématème (SYNCRÉTISME: ainsi sous la dominance des faits d'accent *o* et *a* contractent un syncrétisme dans les deux premières syllabes de russe *КОЛОКОΛΑ* par rapport à *ΚΟΛΟΚΟΛ*). On sait bien que les implications, les syncrétismes et les faits de dominance qui les dirigent sont en vigueur en plérématique également. En outre il y a d'autres sortes de fonctions que nous passons ici sous silence.

Nous nous sommes borné à esquisser brièvement ce complexe de défini- [320] tions que nous avons élaboré plus en détail autre part, en tirant parti aussi, pour le dire en passant, des importantes observations faites par M. A. Belić sur les accents et les modulations du serbo-croate. Dans ce complexe la syllabe occupe, on le voit, une place éminente, et l'étude de la syllabe est intimement rapprochée de celle du syntagme, autre concept non moins fondamental dans la pensée du Maître que nous vénérons aujourd'hui.¹

3. Au point de vue de la syllabation le vieux slave occupe parmi les dialectes indo-européens une place unique: il ne connaît que les syllabes ouvertes. Ce qui est plus, à cet égard le vieux slave est unique parmi les langues slaves mêmes. La langue-mère indo-européenne telle qu'on la reconstitue d'habitude connaissait bien les syllabes fermées; les langues slaves modernes les connaissent au même titre. C'est dire que pendant l'évolution qui conduit de l'indo-européen au slave moderne la langue suit une courbe des plus surprenantes: elle abandonne les syllabes fermées pour les réintroduire peu de temps après. C'est une oscillation difficile à motiver.

Mais il y a plus encore. Derrière la langue-mère indo-européenne supposée d'ordinaire dans nos étymologies, les constructions ingénieuses de Herman Möller nous révèlent un système nostratique et un système pré-indo-européen qui ignorent les syllabes fermées. En tenant compte de ces stades primitifs on assiste à un spectacle où les syllabes d'abord ouvertes (I) se ferment en indo-européen (II), s'ouvrent en vieux slave (III) pour enfin se refermer en slave moderne (IV). Exemple:

Ia	Ib	II
nostrat.	pré-i.-e.	i.-e.
* <i>Ta-ya-ra-</i>	nom. * <i>dhya-ra-sa</i>	* <i>dhÿōrs</i>
cf. arabe <i>tūru</i> ,"	gén. * <i>dhya-ra-sa</i> ³	* <i>dhu-r^e/_os</i>
<i>tuqaratu</i> " etc.		
hébr. <i>tūr</i> , <i>tīrā</i> ²		

¹ Voir dernièrement IV^e congrès international de linguistes, Résumés des communications 10-13 (Copenhague 1936); Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen 406-8 (Acta Iutlandica 9, Aarhus 1937).

² H. Möller, Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch 63-4 (Goettingue 1911).

³ Le nominatif et le génitif ne diffèrent que par l'accent (qui n'est pas

III
v. sl.
*dvo-rъ*¹

IV
russe
dvor

- [321] Or le paradoxe qui nous est présenté ici par la doctrine classique disparaît dès qu'on se rend compte du fait que les étapes Ib et II dans notre tableau ne constituent pas, comme on l'a cru la plupart du temps, deux phases d'une évolution, mais deux couches d'un seul et même état de langue. Le prétendu pré-indo-européen, qui est en principe indépendant du stade nostratique et de la comparaison avec le chamito-sémitique, et qui est gagné d'une observation interne de l'indo-européen, n'est pas un stade antérieur à la langue-mère indo-européenne. En effet il est tout indiqué que en se fondant sur l'observation d'un seul état synchronique (tel que la langue-mère indo-européenne) c'est chose impossible de reconstituer un état antérieur; toute reconstitution présuppose forcément une comparaison. Il n'y a donc pas de pré-indo-européen en dehors du nostratique. Mais dans tout état synchronique (en l'espèce, dans la langue-mère indo-européenne) on peut distinguer d'une part le système cénématique proprement dit, et d'autre part la norme dans laquelle ce système se manifeste et l'usage dans lequel il est employé. Le prétendu pré-indo-européen (Ib) n'est que le système abstrait qui est derrière l'indo-européen actualisé (II). En outre les stades II et III se confondent aussi dans une certaine mesure, parce que la prononciation de la langue-mère ne nous est pas connue, et que par conséquent il est impossible de contester l'existence dans l'indo-européen commun de la formation analogique **dhyoros* qui est derrière sl. *dvorъ*. Pour l'indo-européen primitif nous ne connaissons à strictement parler que le système (Ib); les actualisations (II → III) appartiennent déjà à l'indo-européen commun. Des différentes formations actuellement attestées du mot qui nous a servi d'exemple: gr. *θύρᾱ*, lat. *forum*, skr. *dvārah*, arm. *durkh*, lit. *duris*, gén. pl. *dūrų*, etc., on ne saurait affirmer qu'une seule chose: qu'elles reflètent toutes une formation cénématique primitive **dhyā-ra-sa*, dont l'actualisation normale et attendue serait **dhyōrs*, mais qui dans la
- [322] parole, dans certains usages, dans quelque norme dialectale, a pu admettre plusieurs autres actualisations qui ont rendu possible la divergence des formes attestées.

On se dispense d'entrer ici dans les détails de cette théorie que nous avons émise autre part.² Dans l'ordre d'idées qui nous occupe il suffit de signaler

compris dans notre notation). Voir H. Möller dans les PBB 7.499, 509 (1880). Pour notre part nous avons posé pour ce stade un système d'accentuation plus simple que celui établi par H. Möller; voir notre article dans les Studi baltici 6.

¹ A ce stade le mot passe dans la catégorie thématique. Cf. H. Möller, PBB 7. 509.

² Studi baltici 6; Mélanges Pedersen 34-44 [ici-même, pp. 163-171].

que, si notre point de vue est le juste, la syllabation slave trouve par là son explication naturelle. Le fait que le vieux slave ignore les syllabes fermées n'est pas une innovation; c'est un héritage immédiat de l'indo-européen primitif. C'est tout simplement le régime syllabique de l'indo-européen qui en vieux slave est resté en vigueur. Enfin le fait que le slave moderne établit un régime différent en admettant les syllabes fermées n'a de notre point de vue rien d'inattendu. Par ce fait le slave parcourt la même évolution que tout autre dialecte indo-européen.

On sait que les différents dialectes indo-européens présentent un développement qui est dans une large mesure parallèle pour ne pas dire convergent. Nous avons esquissé une explication de ce fait¹ en supposant que le système primitif a été prédestiné de par sa structure même à évoluer dans un sens déterminé. Le système de l'indo-européen primitif ignorait les syllabes fermées; c'est dire qu'il ignorait les consonnes. Le système ne connaissait qu'une seule voyelle et un certain nombre de prosodèmes convertis. Rien de plus naturel que de supposer qu'un tel système insolite (mais pourtant pas impossible: on en trouve d'analogues en Australie par exemple) se trouvait si loin de l'optimum qu'une révolution le menaçait constamment. Le système a dû être disposé à enrichir son vocalisme, à se débarrasser des prosodèmes convertis et à se procurer à leur place de véritables consonnes. La voie est préparée par un procédé d'actualisation qui favorise les syllabes fermées et les nuances vocaliques, admises déjà par la norme bien que condamnées du système. Or pour qu'un système linguistique réussisse à réaliser ses dispositions inhérentes il faut que les conditions sociales lui soient favorables. Pour des raisons dont le contrôle nous échappe l'évolution attendue ne s'accomplit pas dans tous les dialectes indo-européens avec la même vitesse, et dans les diverses parties du système elle s'accomplit avec une vitesse différente. C'est ainsi que par un accident singulier le slave est, parmi les dialectes indo-européens, pour l'évolution du système syllabique le plus conservateur de tous, et que l'évolution qui dans les autres dialectes a été déjà [323] achevée à une date préhistorique tarde en slave à se présenter pour se dérouler sous nos yeux dans la lumière de l'histoire.

Nous croyons avoir montré encore que les efforts du système pour enrichir le vocalisme et le consonantisme au détriment des prosodèmes convertis a eu pour conséquence la création d'un effectif de voyelles et de consonnes dont le nombre dépasse l'optimum. C'est ainsi que tous les dialectes indo-européens tendent immédiatement à simplifier et le système vocalique et le système consonantique. Une telle simplification s'accomplit toujours par la voie de syncrétismes et d'implications. Si par exemple *th* devient *t* et *dh* devient *d*, comme c'est le cas en slave et en baltique, cela veut dire que *th* et *dh* ont été impliqués dans *t* et *d* respectivement, et que ces implications

¹ Studi baltici 6.

ont été généralisées à valoir pour toutes les positions. Par ailleurs cette simplification des "occlusives" n'est certainement pas en slave la conséquence d'une disposition à simplifier l'effectif de consonnes, mais d'une disposition à simplifier l'effectif de prosodèmes convertis, dont le nombre dépassait en indo-européen considérablement l'optimum. Cette simplification ne réussit que dans une mesure restreinte; le vieux slave est encore du type indo-européen; il ignore les consonnes et ne présente que des prosodèmes convertis.

C'est la dissolution de la communauté linguistique du vieux slave et la constitution des nouvelles communautés qui a amené le cataclysme, par lequel le système change de façon à admettre les syllabes fermées. Une telle révolution a pour conséquence inévitable de créer des groupes de consonnes assez compliqués. Dans les anciennes langues indo-européennes, où la révolution dont nous parlons se perd dans la préhistoire, il a déjà été porté remède aux effets les plus graves: les groupes de consonnes ont été dans une large mesure simplifiés. En slave on observe de près les effets immédiats du cataclysme. Le russe par exemple admet aujourd'hui encore plus de groupes consonantiques que n'importe quelle autre langue européenne. C'est le contrecoup immédiat du déplacement de la frontière syllabique.

[324] Mais dès le moment où la langue s'est procuré des syllabes fermées et de véritables consonnes, elle tend à simplifier le système consonantique. C'est ainsi que plus que n'importe quelle autre langue européenne le russe favorise les implications et les syncrétismes. Tout le système consonantique du russe moderne en porte l'empreinte. Les consonnes sonores sont impliquées dans les sourdes à la fin de mot; à l'intérieur du syntagme, à la frontière entre deux éléments morphologiques, il y a une implication bilatérale entre sourdes et sonores: *s* est impliqué dans *z* dans *c* *ропы*, *v* est impliqué dans *f* dans *в* *семь*. Ces implications sont souvent insolubles; les prépositions *c* et *в* sont déjà des produits indécomposables de *s* et de *z*, de *f* et de *v* respectivement. On sait qu'il y a également une implication bilatérale entre chuintantes et non-chuintantes, et que des cas tels que *с* *шеи*, *с-читáть*, *с-жéчь* font la chuintante sonore et sourde entrer encore dans ce produit chimique complexe qu'est la préposition *c* d'aujourd'hui. C'est par ces procédés que la langue prépare les simplifications voulues: quand la prochaine fois les conditions sociales lui donneront libre chemin, la langue sera prête à élargir ou même à généraliser ces implications.

ACCENT, INTONATION, QUANTITÉ

1937

1. En linguistique indo-européenne, et particulièrement en linguistique baltique, on a l'habitude de comprendre par INTONATION un mouvement prosodique caractérisant une seule syllabe, et par ACCENT un mouvement prosodique caractérisant une chaîne de syllabes. Ces définitions établissent deux catégories linguistiques pures et simples et restent indifférentes à l'égard de la matière phonique par laquelle ces catégories sont exprimées; selon les états de langues qui s'observent il peut être question d'un accent "dynamique", exprimé par des mouvements d'intensité, ou d'un accent "musical", exprimé par des mouvements de ton; de même, s'il y a lieu, on est libre de distinguer de l'intonation "musicale" une autre qui est exprimée par des mouvements d'intensité et qui serait une intonation "dynamique". Ces modifications sont tout à fait extérieures et ne changent rien aux catégories. Une catégorie peut rester identique à elle-même tout en changeant d'expression. Le lituanien a hérité de l'indo-européen commun non seulement l'intonation, qui selon la doctrine classique a été de tout temps une intonation musicale, mais aussi l'accent, qui est devenu en lituanien dynamique bien que selon les vues communément adoptées il ait été en indo-européen commun d'ordre musical. Nous ne parlons pas du fait que dans certaines conditions la PLACE de l'accent a changé: à travers ces événements de détail la catégorie de l'accent est restée ce qu'elle était. Les identités linguistiques ne sont pas des identités matérielles.¹

Ce qui a été dit des catégories vaut également pour les termes dont elles se composent, c'est-à-dire pour les éléments linguistiques mêmes. On enseigne que l'indo-européen a connu deux intonations, qui peuvent recevoir les dénominations arbitraires de CIRCONFLEXE et d'AIGU respectivement. Il paraît communément admis par les phonéticiens de nos jours qu'en indo-européen commun l'aigu a été exprimé à toute probabilité par un mouvement montant, le circonflexe par un mouvement descendant (ou complexe). Cette situation est restée telle quelle, du moins en principe, en letton, en [2]

¹ F. de Saussure, Cours de linguistique générale² 150-2, 249-50 (Paris 1922).
Accent, Intonation, Quantité. Studi baltici 6, 1937, p. 1-57.

slovène et en grec. En lituanien c'est (à en croire la description classique) l'aigu qui descend et le circonflexe qui monte. Ce renversement phonique n'empêche en rien de reconnaître l'identité linguistique.

Il a été parlé plus haut de l'indépendance qui existe entre les faits linguistiques d'accent et d'intonation d'un côté et les faits phoniques d'intensité et de ton de l'autre. Mais l'indépendance entre les faits linguistiques et les faits phoniques va plus loin. Les intonations indo-européennes subsistent en serbe et en tchèque, exprimées par la QUANTITÉ, et si le circonflexe est exprimé en serbe par la quantité longue, il est exprimé en tchèque par la quantité brève. On dira qu'il y a dans ces langues un changement de système, et que c'est par diachronisme si dans les systèmes du serbe et du tchèque on introduit les intonations indo-européennes. Juste ou non, cette assertion devrait être d'abord soumise à une épreuve. Et ce ne sont pas des considérations phoniques qui décident. Pour résoudre le problème il faudrait rechercher non pas les faits phoniques en eux-mêmes ni pour eux-mêmes, mais les éléments linguistiques qu'ils expriment. L'expression possible d'une intonation par la quantité ne peut pas être exclue a priori.

Mais il y a mieux. Les expériences montrent qu'une intonation peut être exprimée par ce qui est du point de vue phonique une consonne. En des conditions définies l'aigu indo-européen est exprimé en letton commun non par un mouvement de ton, mais par le coup de glotte. Il en est de même dans le zémaïte du nord-ouest. Il y a intonation dans ces conditions au même titre que dans les autres, bien qu'il ne s'agisse plus d'un phonème [3] émis simultanément avec les phonèmes qui constituent le chaînon modifié, mais tout au contraire d'un phonème qui est lui-même un constituant inséré dans le chaînon. Ce qui est du point de vue des phonèmes un constituant est du point de vue des éléments linguistiques un exposant qui, au même titre que les autres exposants (accents, intonations), sans faire partie du chaînon sert à le caractériser. Entre les phonèmes et les éléments linguistiques il y a indépendance à ce point qu'il peut y avoir contradiction.

Cette attitude intra-linguistique, qui se méfie des faits matériels de l'expression, est caractéristique de la linguistique baltique non seulement dans le domaine de l'accent et de l'intonation, mais également dans celui de la QUANTITÉ. La différence entre un phonème long et un phonème bref peut du point de vue linguistique se réduire à une identité. Pour les "monophthongues"¹ *a* et *e* du lituanien occidental, la différence de quantité est du point de vue linguistique inexistante, bien qu'une analyse phonique permette facilement de discerner deux quantités pour chacune de ces voyelles. La quantité longue est dans ces "monophthongues" un phénomène accidentel

¹ En conformité avec la théorie classique on comprend ici par monophthongue une voyelle qui n'est pas suivie d'une autre voyelle homosyllabique ou d'un *r l m n* homosyllabique (y compris le signe de nasalité).

qui accompagne invariablement le circonflexe: un *a* ou un *e* est long dès qu'il est muni du circonflexe; il est bref du moment qu'il n'y a pas de circonflexe, que la syllabe soit accentuée ou non: *kāsa* 'il creuse', mais *kàsti* 'creuser', *kasù* 'je creuse'; *pēša* 'il plume, épluche', mais *pēšti* 'plumer', *pešù* 'je plume'. Liée d'une façon mécanique à l'intonation, la quantité de *a* et de *e* n'a en lituanien occidental aucune existence proprement linguistique. Là où il y a deux "phonèmes"¹, il n'y a qu'un seul élément linguistique. L'observation synchronique du lituanien occidental impose cette conséquence, qui a en effet été tirée par les grammairres.²

2. En conséquence de ces faits, la théorie classique de l'accent, de l'intonation et de la quantité dans les langues baltes constitue un domaine particulièrement favorable à une tentative pour appliquer et vérifier quelques principes de la linguistique générale. En linguistique générale on a reconnu depuis longtemps que la langue est une forme et non une substance³, que les éléments linguistiques sont définis par leur valeur fonctionnelle et non par la substance dans laquelle ils se manifestent, et que par conséquent la linguistique doit être organisée comme une morphologie qui fait abstraction de la substance et de ses qualités. Mais la linguistique est encore loin d'avoir tiré toutes les conséquences pratiques de ce principe. Nous avons essayé nous-même d'en tirer les conséquences théoriques nécessaires et de présenter quelques applications typiques.⁴ Par opposition à la linguistique classique qui d'une façon générale s'occupe de la substance plutôt que de la forme, la morphologie idéale dont nous parlons peut recevoir le nom de GLOSSÉMATIQUE, et les éléments linguistiques peuvent être appelés GLOSSÈMES. On peut

¹ Voir N. Trubetzkoy dans les Travaux du Cercle linguistique de Prague 1. 55.

² P. ex. Rygiškių Jonas, Lietuvių kalbos gramatika 7-8 (1922) définit *a* et *e* comme des voyelles brèves (trumpieji balsiai) qui s'allongent sous l'accent (su kirčiu, ne žodžio gale, tariami paprastai tęstinai arba bent pratęsimai). Ž. Kuzmickis, Lietuvių kalbos gramatika 9 (1933) les définit également comme des brèves qui sont "kartais tariami tęsimai". J. Plāķis, Lcišu valodas rokas grāmata 1, 3-4 (1926) les décrit comme des brèves qui dans certaines conditions deviennent des demi-longues (Uzsvērtās vārda vidus zilbēs [atskaitot zilbes dažās verbu formās] tie allaž top pusgarī). – Dans tous les cas traités dans notre premier paragraphe on n'a visé qu'à mettre en relief objectivement quelques particularités de la théorie classique. C'est ainsi que dans le dernier cas il nous a fallu une réserve pour le lituanien oriental. On verra par les paragraphes suivants que pour notre part nous n'adoptons pas tous les détails de la théorie classique.

³ F. de Saussure, Cours² 157, 169.

⁴ Voir surtout L. Hjelmslev & H. J. Uldall, An Outline of Glossematics, Humanistisk Samfunds Skrifter 1 (Aarhus 1937) (sous presse; une "Synopsis" a paru dans un tirage restreint et a été distribuée au IV^e Congrès international de Linguistes tenu à Copenhague 1936). Voir aussi: Proceedings of

dire par exemple que le circonflexe et l'aigu sont dans les langues baltiques et dans quelques autres langues indo-européennes des glossèmes qui dans les différentes langues sont exprimés par des phonèmes différents. Pour la définition de ces glossèmes les qualités, physiques ou psychologiques, des phonèmes ne comptent point. On en peut estimer l'indépendance par le fait que, au lieu d'être exprimés par des phonèmes, les glossèmes peuvent s'exprimer d'une façon aussi nette et pleinement suffisante en employant des graphèmes: les signes $\sim$ et $'$ peuvent être substitués aux phonèmes sans occasionner aucune sorte d'ambiguïté glossématique.

Pris en eux-mêmes, les glossèmes dont nous avons parlé jusqu'ici ne comportent aucune signification. Ce sont des formes vides de contenu. C'est cette sorte de glossèmes que nous appelons CÉNÉMATÈMES (de κενός). La langue est une forme qui sert d'intermédiaire entre une expression et un contenu¹, et elle comporte par suite deux sortes d'éléments morphologiques ou de glossèmes: ceux qui forment l'expression et ceux qui forment le contenu. Les cénématèmes forment l'expression; sans les cénématèmes il n'y aurait ni phonèmes, ni graphèmes; il n'y aurait qu'une masse sans forme, une masse amorphe de sons ou de traits d'écriture. Les glossèmes qui forment le contenu (les glossèmes comportant une signification) peuvent être appelés PLÉRÉMATÈMES (de πλήρης); sans eux la pensée resterait une masse amorphe sans articulations. Pris en eux-mêmes, les plérématèmes sont dénués d'expression, tout comme les cénématèmes sont, pris en eux-mêmes, dénués de contenu. Pour qu'il y ait rapport mutuel entre le contenu et l'expression, il faut une CHAÎNE de cénématèmes correspondant à une CHAÎNE de plérématèmes. Ainsi dans lit. *lips* 'il montera' il y a une chaîne d'idées dont chacune est formée dans un plérématème: 'monter', '3^{me} personne', 'diathèse non-réfléchie', 'aspect imperfectif', 'futur', 'indicatif', 'singulier', et à cette chaîne correspond une chaîne de phonèmes dont chacun est formé dans un cénématème: *l*, *i*, *p*, *s*, $'$ (ou, si on veut, accent accompagné de zéro d'intonation). Il peut arriver qu'une chaîne ne comporte qu'un seul glossème dans l'un des deux plans: ainsi le chaînon *lip-* ne comporte que le plérématème 'monter', et le chaînon *-s* ne comporte que le cénématème *s*. Cela n'est qu'un cas spécial. Si pour rendre justice à ces chaînes complexes on préfère éviter le terme 'chaîne' on peut lui substituer celui d'UNITÉ utilisé

the Second International Congress of Phonetic Sciences 49-57 (Cambridge 1936) [ici-même, pp. 157-162]. L. Hjelmslev, Essai d'une théorie des morphèmes, dans les Résumés des communications, iv^e Congrès international de Linguistes, 39-42 (Copenhague 1936) (les Actes dudit congrès, qui paraîtront en 1937, comporteront le texte de la communication) [*EL I*, pp. 152-164]. Bulletin du Cercle linguistique de Copenhague, année 1935, 13-15. Selskab for nordisk Filologi, Aarsberetning for 1935, 6-8. - Pour l'ensemble aussi bien que pour le détail de la théorie le lecteur est prié de se reporter à ces publications.

¹ F. de Saussure, Cours² 156. Bulletin du Cercle linguistique de Copenhague, année 1935, 15.

par F. de Saussure.¹ La correspondance entre le contenu et l'expression s'opère par un rapport d'unité à unité, non par un rapport d'élément à élément.

Cette vérité a des conséquences pour l'accent et l'intonation. On a souvent parlé d'un accent de mot et d'un accent de syntagme. On a même proposé d'établir une "phonologie du mot" et une "phonologie du syntagme" entre lesquelles il importerait de faire le départ.² Il est tout indiqué que ces notions peuvent être utiles pour la phonologie qui étudie les phonèmes et leur rendement psychologique. Mais ce serait une grave erreur de les introduire en glossématique ou dans la linguistique proprement dite. Le "mot" et le "syntagme" (dans le sens habituel de ces termes) sont des unités plérématiques auxquelles ne sauraient correspondre des éléments cénématiques. Les cénématèmes doivent être définis indépendamment des faits plérématiques.

On a vu plus haut que l'accent et l'intonation ont ceci de particulier qu'ils caractérisent le chaînon sans le constituer. Les glossèmes qui présentent cette particularité peuvent être appelés PROSODÈMES, par opposition aux constituants ou CÉNÈMES. Ainsi dans *lips*, les éléments *l*, *i*, *p* et *s* sont des cénèmes, alors que est un prosodème (ou, si on veut, deux prosodèmes: l'accent et le zéro d'intonation). On arrivera plus loin à définir ces deux catégories d'une façon plus rigoureuse.

On va soumettre maintenant à une analyse glossématique les prosodèmes [7] du letto-lituanien du point de vue synchronique et évolutif en vue de faire voir par cet exemple quelles conséquences on peut tirer de la linguistique générale pour la grammaire comparée des langues baltiques.

3. Considérons d'abord les définitions. L'existence glossématique de l'accent et de l'intonation a été établie; par là ils s'opposent par exemple à l' "accent d'intensité" du français moderne qui est un fait phonique sans valeur glossématique puisque dans cette langue la substitution d'un accent par un autre n'entraîne jamais un changement du contenu. On vient de souligner que les définitions qu'on donne en linguistique balte de l'accent et de l'intonation sont fonctionnelles et que par conséquent elles répondent en principe à ce qu'il faut exiger à une définition glossématique.

D'après ces définitions le prosodème est fonction de la syllabe: est intonation un prosodème syllabique, est accent un prosodème non-syllabique. Ici la première chose qui frappe du point de vue théorique c'est que la syllabe n'est pas définie d'avance. On court le risque d'être dupe d'un cercle vicieux, car en vue de la difficulté qu'on ressent généralement à définir la syllabe ce

¹ "La langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes". Cours² 156.

² Voir Roman Jakobson dans les Travaux du Cercle ling. de Prague 4. 164-5.

serait un expédient tout indiqué que de saisir dans les langues baltiques le point de repère qui nous est fourni par l'intonation et de définir la syllabe par celle-ci.

Que la syllabe soit ainsi fonction de l'intonation ou l'intonation de la syllabe, la relation établie – et évidente – entre syllabe et intonation n'est point compromise par les faits purement phoniques. Selon la doctrine communément reçue la courbe prosodique ne frappe pas la syllabe entière mais seulement une partie de la syllabe qui par F. de Saussure a été dénommée "tranche intonable". Cette doctrine n'est pas née de considérations purement phonématiques. Il est vrai que d'entre les constituants d'une syllabe les éléments sourdes ne peuvent pas participer à un mouvement prosodique, du moins selon la vue communément adoptée, et qui est admissible sans réserves s'il s'agit d'une courbe purement musicale. Mais la tranche intonable ne comprend pas encore tous les éléments sonores de la syllabe; [8] la tranche intonable est constituée uniquement par une voyelle (y compris *uo* et *ie*) ou bien par une ou deux sonantes (*i, u, r, l, n, m*) précédées d'une voyelle appartenant à la même syllabe, si bien que dans lit. *skleĩdžia* 'il sépare' la tranche intonable est *ei*. Il y aura lieu plus loin d'apprécier ce qu'il y a de vrai dans cette notion. Insistons ici sur le fait que même si la "tranche intonable" présente une étendue moins grande que la syllabe (ce qui vaut et pour la tranche saussurienne et pour la tranche purement phonique qui dans notre exemple serait *lei* tout au moins), ceci revient à dire qu'il y a entre les phonèmes prosodiques des intervalles qui ne comptent pas du point de vue fonctionnel, et qui par conséquent n'interdisent point de considérer le prosodème en question comme étant syllabique.

Il y a lieu d'insister en passant sur le fait que, si la tranche intonable peut être réduite à ne comprendre que trois phonèmes tout au plus (comme dans *pirmgalis* 'le devant' où la tranche intonable est *irm*), les faits de langue interdisent fermement toute réduction ultérieure. Concevoir l'intonation (et l'accent) comme une qualité du phonème vocalique, ainsi qu'on le fait en phonologie¹, serait contredire aux faits les plus évidents de la glossématique.

Si du point de vue théorique les définitions classiques de l'intonation et de l'accent offrent des points faibles par le fait que la notion de syllabe fournit un refuge mal établi, une autre considération nous amènera à dissoudre la distinction habituelle entre intonation et accent et à introduire en revanche une distinction toute différente.

4. De la masse amorphe et infiniment variée de l'expression les scénèmes sont extraits par une série bien définie d'opérations successives dont le but est une réduction. Par opposition aux mouvements physiques (sons,

¹ N. Trubetzkoy dans les Travaux du Cercle ling. de Prague 1. 42–44, 62. R. Jakobson ibid. 4. 173.

traits d'écriture, etc.) qui concourent pour les exprimer, les cénématèmes [9] sont des éléments constants et irréductibles. La réduction n'est achevée qu'au moment où l'élément obtenu est maximal du point de vue paradigmatique – renfermant autant de variantes que possible – et minimal du point de vue syntagmatique – les cénématèmes étant les parties les plus petites dans lesquelles on peut, par une analyse glossématique, décomposer la chaîne parlée (ou écrite).¹

Les réductions doivent être précédées d'une opération préliminaire que nous appelons la CATALYSE et qui consiste à assurer un rendement complet des opérations ultérieures, en remplissant la chaîne observée d'autant d'éléments qu'il est possible sans entraîner une altération du sens. Ainsi une chaîne phonique telle que lit. *rāts* se fait catalyser à *rātas*. Pour les prosodèmes baltiques la catalyse n'apporte guère de faits qui resteraient sans elle inaperçus; nous avons fait mention de la catalyse ici pour pouvoir l'utiliser plus loin.

Par opposition à la catalyse toutes les opérations ultérieures visent à l'ANALYSE. La principale de ces opérations, et la seule qui pour les prosodèmes lituaniens entre en ligne de compte, est celle que nous avons appelée la COMMUTATION, et qui consiste à reconnaître autant de cénématèmes qu'il y a des éléments qui en se substituant l'un à l'autre peuvent entraîner un changement du contenu.² Si par exemple on reconnaît en lituanien deux intonations et deux accents, c'est qu'ils sont, par opposition aux "accents d'intensité" du français moderne, mutuellement COMMUTABLES: acc. *vārnaq* 'corbeau', acc. *vařnaq* 'corneille'; *tėvai* 'pères', *tėvaĩ* 'parents'.

Mais la commutation doit être accomplie en tenant compte du principe qui vient d'être énoncé: il ne faut reconnaître comme des commutables que les éléments qui sont du point de vue syntagmatique minimaux. Si en comparant les gén. plur. *barzdų* de *barzdà* 'barbe' et *brazdų* de *brāzdas* 'aubier' on considérerait *ar* et *ra* comme des commutables sans tenir compte du fait qu'ils renferment à leur tour chacun deux éléments mutuellement commutables (cp. *baidaũ* 'j'effraye' en face de *bridaũ* 'je pataugeais') on n'aboutirait pas de la sorte à établir des éléments irréductibles. Mais dès qu'on définit l'accent lituanien comme caractérisant une chaîne de syllabes et que l'on considère l'opposition d'accent entre *tėvai* et *tėvaĩ* comme ressortant d'une commutation entre deux éléments non décomposables, on en reste à un stade qui ne saurait non plus être considéré comme définitif. Pour arriver aux cénématèmes il faut reconnaître deux éléments commutables dont l'un est [10]

¹ Un principe analogue vaut pour les plérématèmes. Voir la première page de notre Essai d'une théorie des morphèmes dans les Actes du IV^e Congrès intern. de Linguistes [*EL I*, p. 152].

² Voir Proceedings of the Second Intern. Congress. of Phon. Sc. 51 [ici-même, p. 159]. Le principe a été utilisé déjà plus haut p. 7 pour l'accent d'intensité du français.

exprimé par une intensité (relativement) forte et l'autre par une intensité (relativement) faible. Ces éléments caractérisent chacun une seule syllabe et sont renfermés tous les deux dans chacune des chaînes *lévai* et *tévaĩ*, dont la dernière les présente seulement dans l'ordre inverse.

Il s'ensuit que l'accent est en lituanien un prosodème syllabique au même titre que l'intonation. En faisant abstraction provisoirement des intonations, notre résultat nous oblige à poser pour le lituanien deux accents, ni plus ni moins: un accent haut, exprimé par une intensité relativement forte, et un accent bas, exprimé par une intensité relativement faible.

- Ce qui est surtout caractéristique de ces accents lituaniens, et des accents du même type qui se trouvent en d'autres langues, c'est que dans la chaîne ils ne se combinent pas d'une façon libre. Leur combinaison syntagmatique est déterminée par une loi qui veut qu'une unité accentuelle comprenne toujours un seul accent haut actualisé, ni plus ni moins. L'unité accentuelle dont nous parlons se reconnaît grâce à cette loi et n'est définie par aucun critérium extérieur, ni plérématique ni phonique. Ce que dans la grammaire traditionnelle on appelle un mot est en lituanien toujours une unité accentuelle, mais l'inverse n'est pas vraie: une unité accentuelle peut ne [11] pas être un mot. Ainsi chacun des "mots" *'ar*, *°pa'žĩ°sti*, *'lq*, *'žmo°gų'* constitue, à l'état isolé, une unité accentuelle et comprend par conséquent un seul accent haut actualisé. Mais la "phrase" *°ar °pa'žĩ°sti °lq °žmo°gų* 'connaissais-tu cette personne?' ne constitue d'ordinaire que deux unités accentuelles: *°ar °pa'žĩ°sti* et *°lq °žmo°gų*, dont chacune comprend un seul accent haut actualisé, et dont l'étendue dépasse celle d'un "mot". Et la réponse à cette "phrase" interrogative peut être donnée en disant *'pa* 'oui', qui est une unité accentuelle, comprenant un seul accent haut actualisé, mais cette unité présente une étendue moins grande que celle d'un "mot"².

L'actualisation des unités accentuelles ne tombe en lituanien sous le régime d'aucune autre loi que celle qui vient d'être indiquée. A l'intérieur d'une chaîne constituant une seule unité accentuelle, l'accent haut actualisé est libre de frapper n'importe quelle syllabe à l'exclusion de toutes les autres. Par exemple dans une unité accentuelle comprenant quatre éléments accentuels ceux-ci peuvent s'arranger dans n'importe quelle succession théoriquement possible en tenant compte de la loi indiquée: ^{1°°°} p. ex. *'pa°pil°di°nio*, ^{°1°°} p. ex. *°pa°pil°dy°ti*, ^{°°1°} p. ex. *°pa°ra°lį°ti*, ^{°°°1} p. ex. *°pa°pil°di°nys*.

C'est ce dernier fait qui permet de reconnaître que les unités accentuelles qui viennent d'être étudiées ne sont pas du point de vue syntagmatique minimales. On peut donner comme règle pratique que si une courbe proso-

¹ Dans les notations de ce genre nous marquons l'accent haut par un trait vertical et l'accent bas par un zéro placés devant le début de la syllabe.

² A. Schleicher, Handbuch der lit. sprache 1. 323.

dique présente plusieurs répartitions possibles des degrés dont elle se compose, et que ces répartitions soient mutuellement commutables, la courbe doit être décomposée en des prosodèmes d'une étendue moins grande que celle de l'ensemble. Inversement, dès qu'il n'y a pas de répartitions mutuellement commutables, il faut conclure que la courbe est du point de vue scénématique indécomposable.

C'est cette règle qui permet de séparer les faits lettons de ceux qui viennent d'être observés en lituanien.

En letton la courbe d'intensité décroissante qui marque invariablement [12] chaque unité accentuelle ne permet pas la décomposition. Il n'y a qu'une seule succession possible, à savoir celle d'une intensité relativement forte suivie d'une intensité relativement faible. L'intensité forte frappe d'ordinaire la première syllabe seulement, l'intensité faible se répand sur toutes les autres syllabes. La répartition des degrés est toujours la même, et il n'y a pas de commutation possible.¹

Par ailleurs la chaîne qui est caractérisée par l'intensité décroissante ne présente pas nécessairement la même étendue qu'un "mot"; ici encore les faits plérématiques restent à part. Par exemple un verbe peut ne comporter que le degré faible d'intensité lorsqu'il est précédé d'un nom.²

Il s'ensuit que le letton ne connaît qu'un seul prosodème exprimé par l'intensité, alors que le lituanien semble en connaître deux, et que le prosodème letton en question diffère radicalement des accents lituaniens par le fait d'être non-syllabique.

5. Revenons maintenant sur le lituanien. Théoriquement notre conclusion sur l'accent de cette langue pourrait induire à penser que l'accent et l'intonation constituent deux catégories de prosodèmes syllabiques, qui coexistent dans le système, et que chaque syllabe est caractérisée par un multiple d'un accent et d'une intonation. Le système des prosodèmes syllabiques serait de deux dimensions: deux accents se superposeraient à deux intonations.

Cette conception ne serait pas compromise par l'existence de syllabes sans intonation. Pour les syllabes à accent haut et (selon la description classique) sans intonation (type *pāts*) on aurait le choix entre deux possibilités: ou bien on pourrait voir en ` une troisième intonation<sup>3</sup>, ou bien ` serait un synchré- [13]

¹ Le fait que le letton présente des proclitiques est différent. Ici encore il n'y a pas de commutation possible. La proclise est un fait de dominance à l'intérieur des unités (comparable en principe à la dominance lituanienne mentionnée plus loin p. 32-3). – On a fait abstraction de l'emphase dont l'existence en letton est connue (Endzelin, *Lettische Grammatik* 19); cf. plus loin, p. 20.

² Endzelin, *Lettische Grammatik* 21.

³ Ce n'est pas là ce qu'ont fait MM. Ekblom, van Wijk et Gerullis (voir

tisme de ' et de ~ ayant lieu quand le point vocalique¹ est bref.² Pour les syllabes à accent bas (première syllabe de *pàti*) l'intonation zéro s'identifierait naturellement de celle du type *pàts*.

Mais la réalité est plus simple. Ce qui a amené les baltisants à faire le départ entre accent et intonation est un raisonnement diachronique. Quand il a établi les notions d'accent et d'intonation F. de Saussure visait à un état de langue préhistorique construit par hypothèse pour pouvoir expliquer d'une façon claire et simple les faits qui se prêtent à l'observation. Les découvertes faites par F. de Saussure présupposent selon lui un état de langue où l'accent et l'intonation étaient deux catégories sans aucun rapport nécessaire entre elles, mais qui s'étaient influencées mutuellement.

Mais cette hypothèse n'implique en rien la nécessité de voir dans le lituanien actuellement attesté un système identique à l'ancien. Une fois accomplis les déplacements d'accent observés par F. de Saussure, et même peut-être en vertu de ces déplacements, le système prosodique a pu changer.

- [14] Quand il a fait la description du parler de Buivydžiai R. Gauthiot a adopté la distinction proposée par F. de Saussure entre accent et intonation, et il a même reproché à F. Kurschat d'avoir été amené à confondre dans ses ouvrages ces deux éléments indépendants.³ Dans l'ordre d'idées qui nous occupe ce fait est remarquable puisqu'il s'agit d'un travail strictement synchronique. En faveur de ce procédé Gauthiot a invoqué d'abord les lois de Leskien et de F. de Saussure³; si ce serait là le seul argument il s'agirait d'un pur diachronisme. Mais le fait décisif a été pour Gauthiot que dans le dialecte étudié l'intonation se trouve aussi dans les syllabes à accent bas.

Toutefois cet argument perd sa valeur dès qu'on se rend compte du fait que dans ces conditions la courbe prosodique n'est pas commutable. Le fait

G. Gerullis, *Litauische Dialektstudien* xxvj [Leipzig 1930]); leur classification est purement phonique, non cénématique.

¹ Pour ce terme voir F. de Saussure, Cours² 87.

² On sait que le plan cénématique connaît le fait des syncrétismes (ou des "implications mutuelles", c'est-à-dire la fusion de deux glossèmes en un seul élément, cf. *Proceedings of the Second Congr. of Phon. Sc.* 53 [ici-même, p. 161], 56) au même titre que le plan plérématique. Le syncrétisme est différent de l'implication (unilatérale ou bilatérale) par laquelle un glossème est remplacé par un autre en des conditions déterminées. Ainsi il y a implication (unilatérale) du cénème lituanien *a* dans le cénème *e* après *j* (*jója* se prononce comme *jóje* bien que la formation contienne la désinence *-a*, cp. *dirba*). Entre les consonnes exprimées par des sonores et celles exprimées par des sourdes il y a en lituanien une implication bilatérale: toute sonore est impliquée dans une sourde dans la position devant une sourde ou devant zéro (devant la pause), et toute sourde est impliquée dans une sonore dans la position devant une sonore appartenant à la même unité cénématique (voir Gerullis, *Dialektstudien* xxvii).

³ R. Gauthiot, *Le parler de Buividze* 9 (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences hist. et philol., 146, Paris 1903).

qui a été observé par Gauthiot et par d'autres auteurs consiste en ceci qu'une syllabe posée devant un accent haut et appartenant à la même unité accentuelle revêt mécaniquement d'un mouvement montant qui s'assimile du circonflexe.¹ C'est un fait accidentel qui dans certaines conditions favorables accompagne invariablement l'accent bas; le mouvement prosodique dont il s'agit est lié irrémédiablement à l'accent bas, fait partie de son expression et ne constitue aucun élément indépendant.

D'autres cas, où les conditions ne sont plus les mêmes, s'expliquent d'une façon différente. Dans le dialecte étudié par Gauthiot l'intonation qui se trouve dans une syllabe à accent haut actualisé s'y conserve quand l'accent haut passe à l'état non-actualisé: ainsi au nom. *lólímas* correspond un illatif *tóli'moñ* (qui toutefois se transforme en *toli'moñ* dès qu'il est muni de l'emphase).² Ici du point de vue du système de la langue l'accent reste haut par définition; seulement la loi dirigeant l'actualisation des unités accentuelles oblige à n'actualiser qu'un seul accent haut dans chaque unité.

Les deux intonations ne sont commutables que dans les syllabes à accent [15] haut (c'est-à-dire: à accent haut POSSIBLE – idéal ou actualisé selon les circonstances). On est ainsi de retour à la description donnée par F. Kurschat selon laquelle les intonations n'existent que dans les syllabes accentuées et comportant une longue.

Il convient cependant de se débarrasser au préalable de la complication occasionnée par les faits de quantité. On a vu plus haut qu'en adoptant en principe le schéma de Kurschat le grave ' pourrait trouver une explication. On verra plus loin quelle est l'explication définitive du grave. On en fait abstraction pour le moment.

Pourvu que le grave puisse être considéré comme inexistant, les deux intonations et les deux accents supposés pour le lituanien peuvent être ramenés à un système plus simple et ne comportant qu'une seule dimension: il suffit en effet de constater trois prosodèmes: l'accent circonflexe, l'accent aigu et l'accent bas.³ Cette solution est rendue d'autant plus évidente que la description phonique des intonations donnée récemment par M. Gerullis⁴ nous révèle que les intonations sont dynamiques et non musicales. Alors que F. Kurschat avait cru pouvoir ramener les intonations à de véritables notes de musique, nous savons maintenant que la courbe tonale n'est pas sensiblement différente dans la prononciation des deux intonations et ne peut être considérée que comme un fait accidentel qui accompagne d'une façon mécanique ce qui est la marque décisive: la courbe d'intensité (der Druckart).

¹ R. Gauthiot, op. cit. 12, 29. Ostlitauische Texte hrsg. v. A. Baranowski & H. Weber xxv (Weimar 1882). A. Leskien dans IFAnz. 13. 82, 84.

² La règle ne vaut que pour le par. Mob. R. Gauthiot, op. cit. 12-14.

³ M. R. Jakobson, dans les Travaux du Cercle ling. de Prague 4.173, admet les mêmes trois éléments, tout en y voyant une qualité du phonème vocalique long. Cf. plus haut, p. 8.

⁴ Dialektstudien xxxij, xxxvij.

L'aigu est exprimé par une intensité simplement décroissante, le circonflexe par une courbe d'intensité qui commence toujours et nécessairement par un mouvement croissant.

- Ces faits font voir que pour les prosodèmes qui nous occupent le seul mouvement phonique qui présente une importance cénématique est celui de l'intensité. L'unité accentuelle, qui est aussi une unité d'intonation, est [16] exprimée par un simple mouvement d'intensité. Dans ces conditions on pourrait être tenté d'interpréter l'ensemble du mouvement qui s'observe dans une telle unité comme étant l'expression d'un prosodème unique: la chaîne *už vārŋ* serait alors caractérisée d'emblée par le seul prosodème $\hat{\cdot}$, exprimé par une courbe d'intensité croissante-décroissante avec le sommet immédiatement devant le début de la syllabe *var*, et la chaîne *už vaŋ* serait caractérisée d'emblée par le seul prosodème $\sim$, exprimé par une courbe d'intensité également croissante-décroissante mais présentant le sommet à l'intérieur de la syllabe *var*. L'accent bas serait de la sorte inexistant. L'hypothèse serait en conformité avec l'observation générale selon laquelle les syllabes qui à l'intérieur d'une unité prosodique précèdent le sommet présentent un mouvement montant, et les syllabes suivantes un mouvement descendant. L'hypothèse présenterait encore un intérêt considérable du point de vue évolutif: le lituanien aurait en principe conservé tel quel l'état de choses indo-européen, présentant deux "intonations" seulement.

C'est la règle de commutation établie plus haut (p. 11) qui nous interdit cet expédient. Poser deux prosodèmes seulement pour le lituanien, exprimés par des courbes présentant des répartitions différentes, serait commettre une erreur analogue à celle qui a été commise par la grammaire traditionnelle pour les accents. Il doit y avoir en lituanien un accent bas, indépendant du circonflexe et de l'aigu, et exprimé ou bien par une intensité faible tout simplement ou bien par des courbes d'intensité qui ne sont que la rançon de la position "atone".

6. Les trois prosodèmes du lituanien qui ont été ainsi constatés: l'accent circonflexe, l'accent aigu et l'accent bas, sont, à en juger par leurs expressions, tous liés à la syllabe. En utilisant la terminologie usuelle on les qualifierait d'intonations. Si au contraire nous les appelons accents, c'est pour obtenir une conformité bien désirable avec un usage très répandu dans [17] le domaine d'autres langues.¹ Le terme d' "intonation" est peu commode parce qu'il est utilisé par beaucoup d'auteurs dans un sens tout opposé, synonyme de "modulation".² Le terme d' "intonation" ne sera plus utilisé

¹ Nous avons suivi cet usage dans les *Proceedings of the Second Congr. of Phon. Sc.* 54.

² Ainsi p. ex. S. Karcevskij dans les *Travaux du Cercle ling. de Prague* 4.190. En langue anglaise cette terminologie est de règle. Cf. Lillias E. Armstrong & Ida C. Ward, *Handbook of English Intonation* (Leipzig-Berlin 1926).

dans cet article. La terminologie doit être dirigée par des considérations pratiques.

En effet le principe dirigeant le système lituanien ne diffère en rien de celui qui dirige le système prosodématique d'autres langues. Les prosodèmes de n'importe quelle langue peuvent être ramenés à deux types: les ACCENTS et les MODULATIONS. Par modulation il faut comprendre un prosodème qui possède la faculté de caractériser un énoncé catalysé; par accent, un prosodème qui ne possède pas cette faculté. Pour fixer les idées prenons un exemple qui a été bien étudié: en anglais moderne les degrés d'intensité servent à exprimer les accents, les mouvements du ton les modulations.¹ Qu'un énoncé catalysé comporte un ou plusieurs accents (l'accent étant lié à la syllabe), le prosodème qui le caractérise dans sa totalité est toujours une modulation.

Ici encore il n'y a aucun rapport nécessaire entre le cénématème et son expression. Si en anglais (et de même en allemand) les accents sont dynamiques (exprimés par l'intensité) et les modulations sont musicales (exprimées par le ton), ce sont en chinois les accents qui sont musicaux et les modulations qui sont dynamiques.² Il est certain que le mouvement d'intensité observé en letton est l'expression d'une modulation et non d'un accent, et que dans cette langue seuls les mouvements musicaux (et le coup de glotte) expriment les accents³: une seule intensité décroissante peut suffire à caractériser l'ensemble d'un énoncé catalysé; un ton par contre est lié irrémédiablement à la syllabe et ne peut pas caractériser une chaîne plus étendue. En lituanien les accents sont exprimés, on l'a vu, par des mouvements d'intensité. A en juger par les résultats obtenus par M. R. Ekblom⁴ il semble que le lituanien connaît deux modulations exprimées par des mouvements musicaux. Le lituanien présenterait alors la situation inverse de celle du letton. Rien n'empêche qu'une langue puisse posséder un accent et une modulation exprimés tous deux par l'intensité ou tous deux par le ton. Ce ne sont pas les faits de prononciation mais les faits de fonction, c'est-à-dire l'étendue de la chaîne caractérisée, qui décide. [18]

Entre les accents et les modulations d'une langue il peut y avoir des relations d'interdépendance, ce qui n'empêche en rien de distinguer les deux

¹ Voir Armstrong & Ward, *op. cit.*

² On fait abstraction bien entendu des faits phoniques accidentels et purement mécaniques; *cp.* p. 15.

³ Voir R. Ekblom, *Die lettischen Akzentarten* (Upsal 1933), surtout p. 21. Sur le mouvement d'intensité qui accompagne d'une façon accidentelle et mécanique le mouvement musical, *ibid.* 38, 48.

⁴ *Quantität und intonation im zentralen hochlitauischen* 98-9 (Uppsala universitets årsskrift 1925).

types. En serbo-croate le mouvement musical est de tous points comparable au mouvement dynamique du lituanien: comme le mouvement musical en lituanien, le mouvement dynamique qui en serbo-croate peut accompagner la courbe tonale est un fait purement accidentel et sans valeur cénématique¹; le principe de la commutation conduit à la distinction de trois accents: un accent croissant, un accent décroissant et un accent bas. Le système est identique à celui du lituanien; ce ne sont que les faits d'expression qui diffèrent. Mais une partie du domaine serbo-croate connaît aussi une modulation, exprimée, à ce qu'il semble, par un mouvement d'intensité qui n'admet pas la décomposition parce qu'il n'y a qu'une seule répartition possible, et cette modulation domine à son tour dans une certaine mesure les faits d'accent.²

S'il y a des langues qui connaissent les deux types de prosodèmes à la fois, telles que l'anglais, l'allemand, le chinois, le letton, le néoštokavien³, il y en a d'autres qui n'en connaissent qu'un seul. Le français moderne a des modulations sans avoir des accents; le danois a des accents sans avoir des modulations.⁴

Les définitions qui viennent d'être établies de l'accent et de la modulation présentent l'avantage d'être indépendantes de la notion de syllabe, et d'offrir d'un coup la possibilité de définir la syllabe d'une façon nette et incontestable: est syllabe un chaînon caractérisé par un accent. En renversant ainsi les termes on obtient une situation beaucoup plus claire et parfaitement certaine.⁵

7. Le point de vue qui a été envisagé plus haut, et selon lequel il y aurait en lituanien deux catégories d'accents qui s'entrecroisent d'une telle façon que chaque syllabe serait caractérisée par un multiple comprenant un élément de chacune des deux catégories (un "accent" et une "intonation"), s'est donc montré impraticable. En réalité les accents du lituanien se rangent dans

¹ Voir p. ex. A. Meillet & A. Vaillant, *Grammaire de la langue serbo-croate* 22 (Paris 1924).

² A. Belić dans les *Travaux du Cercle ling. de Prague* 4.185-8.

³ A. Belić, *op. cit.* 184.

⁴ Il s'ensuit qu'il n'est pas légitime de qualifier la modulation d'un "phénomène relevant du langage et non de certains types de langues à l'exclusion des autres" (S. Karcevskij dans les *Travaux du Cercle ling. de Prague* 4.206), et que le problème est plus compliqué qu'il n'a paru autrefois à nous-même (l'auteur, *La catégorie des cas* 1.51 [*Acta Iutlandica* 71, Aarhus 1935]).

⁵ La définition de la syllabe que nous avons proposée dans les *Proceedings of the Second Congr. of Phon. Sc.* 52 [ici-même, p. 160] conserve sa valeur heuristique et est d'un certain point de vue plus générale parce qu'elle s'applique aussi aux langues ignorant les accents. Mais notre définition définitive fait de la syllabe un concept plus strictement opérationnel.

une seule dimension et ne constituent qu'une seule catégorie, et chaque syllabe ne comporte qu'un seul élément accentuel. Il en est exactement de même en letton.

La situation qui vient d'être constatée n'a rien de particulier. L'expérience cinématique montre qu'il ne peut pas en être autrement. Il paraît que le système prosodématique de n'importe quelle langue est dirigé par une loi générale qui veut que les deux types prosodématiques (l'accent et la modulation) n'admettent jamais à l'intérieur d'eux des catégories plus petites. Les accents et les modulations d'un état de langue donné ne se rangent jamais en des catégories ni en des dimensions susceptibles de s'entrecroiser [20] ou de constituer des multiples. De cette loi, qui est fondée sur une observation assez vaste, et que nous émettons ici à titre d'hypothèse, découle la conséquence qu'un chaînon d'une étendue donnée, disons par exemple une syllabe, ne peut pas être caractérisé par plus d'un seul prosodème.¹

En vue de prévenir à un malentendu possible signalons tout de suite que l'existence de l'EMPHASE ne constitue aucune infraction à la loi établie. L'emphase est dans telle langue un accent, dans telle autre langue une modulation; dans nulle langue l'emphase ne constitue une catégorie à part qui s'entrecroise avec les autres ou qui forme avec elles des multiples. En allemand l'emphase est exprimée par l'intensité ultra-forte et entre simplement dans la dimension ordinaire des accents: l'allemand connaît trois accents, exprimés par l'intensité ultra-forte, par l'intensité forte et par l'intensité faible respectivement. Ces trois accents sont commutables mais ne peuvent pas coexister dans une même syllabe. En anglais, où l'emphase est exprimée non par une intensité ultra-forte mais par un ton subitement descendant, la situation est du point de vue cinématique exactement la même. Le système russe est très proche de celui de l'anglais.² En letton et dans les langues présentant une situation analogue (finnois, hongrois, islandais, tchèque, polonais, cree) l'emphase, pour autant qu'elle existe, ne peut être qu'une modulation qui, quand il y a lieu, prend la place de la modulation ordinaire ou non-emphatique.

Il y a des langues qui ignorent l'emphase. Le français moderne en est un exemple typique.³ La seule description précise qui ait été donnée de ce problème pour le lituanien fait conclure que sur ce point le lituanien appartient [21]

¹ Cette proposition s'applique immédiatement au letto-lituanien. Mais du point de vue général PROSODÈME veut dire ici prosodème FONDAMENTAL. La combinaison d'un ou de plusieurs prosodèmes convertis avec un prosodème fondamental dans une même syllabe est admise. Nous faisons cette remarque pour être complet; les termes utilisés seront introduits plus loin, p. 41.

² Voir S. Karcevskij dans les Travaux du Cercle ling. de Prague 4.202; S. Boyanus dans les Proceedings of the Second Congr. of Phon. Sc. 110-3.

³ Cp. les remarques de M. K. Vossler, Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung 109 (Heidelberg 1921).

au même type linguistique que le français: il n'y a pas d'accent spécial qui mérite la désignation d'emphatique, et qui viendrait s'ajouter aux accents dont nous venons de rendre compte.¹

On n'a tenu compte ici que de l'emphase cénématique. L'emphase plérématique est un fait différent et qui, comme tous les faits plérématiques, reste sans rapport immédiat avec le cénématique. C'est ainsi que le français connaît l'emphase plérématique (cp. *ce garçon-ci* par rapport à *ce garçon*) tout en ignorant l'emphase cénématique. Le lituanien connaît également l'emphase plérématique; tout en se tenant strictement dans les cadres posés par la loi dirigeant les unités accentuelles, le lituanien rend l'emphase plérématique en donnant à l'unité accentuelle une structure particulière.¹ En lituanien aussi bien qu'en français, l'existence de l'emphase plérématique ne sert pas à augmenter l'effectif des prosodèmes propres à la langue. Ajoutons que pour rendre l'emphase plérématique le letton dispose d'un moyen analogue, en plaçant le début d'une modulation dans un autre endroit de la chaîne que d'ordinaire.²

La loi générale qui vient d'être posée entraîne la conséquence que les langues du type letton, c'est-à-dire les langues à modulation principalement dynamique, ne peuvent posséder aucune autre catégorie de modulation, ce qui n'empêche pas qu'elles puissent posséder plusieurs modulations entrant dans la même catégorie, et sans égard à la façon particulière dont elles s'expriment. C'est ainsi que par exemple les modulations du hongrois sont exprimées non par un mouvement dynamique pur et simple, mais par un jeu compliqué de mouvements dynamiques et de mouvements musicaux. Le hongrois dispose d'une modulation qui, en fonction d'unité, sert à exprimer l'interrogation, et d'une autre qui, en fonction d'unité, sert à exprimer [22] l'assertion. Ces deux modulations du hongrois constituent une seule catégorie et ne peuvent pas se superposer l'une à l'autre. Nous signalons ce fait parce que le letton, qui pour les faits de modulation présente en principe le même type linguistique que le hongrois, pourrait admettre des distinctions analogues. Les descriptions du letton ne permettent sur ce point aucune conclusion précise ou définitive.

Il semble donc légitime de conclure qu'il n'y a pas de langue possédant plus d'une catégorie d'accents et plus d'une catégorie de modulations. Un système linguistique possédant en même temps des "intonations" syllabiques et des "accents" syllabiques est un système impossible, contraire aux lois fondamentales dirigeant la structure du langage.³ C'est pourquoi ce système

¹ Voir R. Gauthiot, *Le parler de Buividze* 11-2. Cf. A. Schleicher, *Handbuch* 1.199.

² Endzelin, *Lettische Grammatik* 19.

³ C'est dire que M. R. Jakobson parle d'un type chimérique de langues en faisant mention de langues polysyllabiques "in welchen jede beliebige Wortsilbe ohne Rücksicht auf die Betonung polytonisch sein kann" (*Travaux*

n'existe pas en letto-lituanien. Il faut conclure qu'il n'a pas pu exister à aucune date préhistorique. On entrevoit pour la linguistique indo-européenne des conséquences inattendues.

8. Nos conclusions sur le lituanien ont été tirées en faisant abstraction au préalable de l' "accent grave" et par là-même des faits de quantité. On a vu plus haut (p. 3) que dans les "monophthongues" lituaniennes *a* et *e* la quantité n'est qu'un fait phonique accidentel qui accompagne d'une façon mécanique les accents et qui reste par conséquent sans valeur cénématique. *a* long et *a* bref, *e* (ouvert) long et *e* bref ne sont pas commutables sous un même accent, y compris l'accent grave. On peut ajouter qu'il en est de même des "diphthongues" à premier élément *a* ou *e*: dans ces diphthongues la quantité [23] relative de *a* et de *e* n'a aucune valeur indépendante.

A première vue la situation semble être la même pour *i* et pour *u*: *i* et *y*, *u* et *ū* ne sont pas commutables sous un même accent, y compris l'accent grave. Mais il y a un point où la situation diffère: si les quantités ne sont pas commutables par rapport à l'accent, les accents sont commutables par rapport à la quantité. Tout en conservant la quantité longue de *y* et de *ū* il peut y avoir commutation entre ' et ¨: *týrė* 'il apprenait', *týrė* 'bouillie'; *žydai* 'tu fleurissais', *žydai* 'les juifs'; *kūlė* 'il battait', *kūlė* 'massue, fléau'; *lūžai* 'tu te cassais', *lūžai*, dat. sing. de *lūžà*.¹ Il n'y a pas d'exemples analogues possibles pour *a* et pour *e*: sur la monophthongue longue *ā* et sur la monophthongue longue *ē* (ouverte) le seul accent possible est le circonflexe.

Si on ne disposait pas des faits particuliers qui nous sont offerts par *i* et par *u*, la question de l' "accent grave" serait d'une simplicité extrême: il n'y aurait qu'à poser que *ā* est l'expression de la monophthongue (brève du point de vue cénématique) munie de l'accent circonflexe, et que *à* est l'expression de la même monophthongue munie de l'accent aigu. Mais il est impossible de maintenir cette interprétation pour *i* et pour *u* parce que *i* et *ĭ*, *ū* et *ú* sont mutuellement commutables: *ri̯to* 'il roulait', *ri̯to* 'du matin'; *bū̯rė* 'mouton', *bū̯rė* 'il ensorcelait'.

Ici encore on pourrait se tirer d'affaire en supposant un syncrétisme. Mais il y a une solution plus simple et plus évidente: si *ā* et *ē* représentent un *a* et un *e* brefs munis de l'accent aigu, on peut interpréter *ī* et *ū* comme un *i* et un

du Cercle ling. de Prague 4. 172). L'exemple donné est le gweabo. Mais la description que l'on possède de cette langue (E. Sapir dans *Language* 7. 30-41) nous semble faire voir d'une façon incontestable qu'il s'agit d'accents syllabiques exprimés par des tons, et à part cette "polytonie" des syllabes M. Sapir ne fait état d'aucune sorte de "Betonung". Les deux qualités syllabiques désignées par M. Sapir comme "throat quality" et "weight" relèvent de la structure des syllabes (selon les cénèmes dont elles se composent) et non de faits prosodématiques.

¹ 'Stelle im Walde, wo viel Fallholz herumliegt; Bodensenkung im Walde'.

- u* brefs munis de l'accent circonflexe. Ce serait compliquer inutilement l'interprétation si pour de simples raisons de symétrie on concevait *i* et *ū* comme étant munis de l'accent aigu: les dialectes orientaux qui présentent *i* et *u* brefs, accompagnés dans la prononciation par la même courbe d'intensité que *a* et *e*, font voir qu'il en est autrement.¹ En conséquence il faut
- [24] poser que les syllabes comportant les monophthongues brèves *i* et *u* n'admettent pas l'accent aigu, hypothèse qui est corroborée manifestement par ces mêmes dialectes orientaux, qui, tout en admettant dans leur système *ī* et *ū* brefs, ignorent l'*i* bref et l'*ū* bref au même titre que le lituanien occidental. Notre interprétation présente l'avantage d'expliquer du point de vue synchronique la contradiction apparente entre les dialectes orientaux et occidentaux et de débarrasser ainsi la linguistique lituanienne des difficultés inutiles qui lui ont été créées par la théorie de Baranowski. Là où il y a différence de prononciation il y a identité cénématique.

Notre interprétation surprendra celui qui apporte les idées de la phonétique classique. Là où il y a (dans les dialectes occidentaux) identité phonique il y a différence cénématique. Mais d'un point de vue fonctionnel le fait n'a rien de surprenant. Le cénématème restant indépendant de son expression, deux cénématèmes peuvent en effet recevoir une même prononciation, pourvu que les conditions s'excluent mutuellement. C'est exactement le cas de l'accent aigu et de l'accent circonflexe en lituanien: l'accent aigu se manifeste par l'accent grave quand la syllabe comporte une des monophthongues simples *a* ou *e*, et l'accent circonflexe se manifeste par l'accent grave quand la syllabe comporte une des monophthongues simples *i* ou *u*. Le fait que les conditions des deux manifestations s'excluent suffit pour distinguer les deux prosodèmes. Dans son exposé préliminaire du système cénématique du danois M. H.-J. Uldall a envisagé une situation analogue pour les voyelles *e* et *ε* et pour les consonnes *t*, *d* et *k*, *g*.² Dans les cas de ce genre il y a dans l'expression un déplacement entre les deux phonèmes ("overlapping" selon la terminologie utilisée dans la communication de M. Uldall) sans qu'il y ait syncrétisme entre les cénématèmes ("implication" chez M. Uldall).

- [25] 9. La solution proposée du problème de l' "accent grave" permet de conclure que, si dans les phonèmes *a* et *e* la quantité est sans valeur cénématique, la différence quantitative entre *i* et *y* et entre *u* et *ū* correspond à une réalité.

La quantité phonique peut recevoir du point de vue cénématique plusieurs interprétations possibles qu'il y aura lieu d'apprécier plus loin. Pour

¹ Les "six intonations du lituanien" posées par M. G. Gerullis relèvent d'une distinction phonique qui ne correspond pas immédiatement aux réalités cénématiques. Le "Mittelton" (Dialektstudien XLVJ) est une manifestation particulière de l'accent circonflexe.

² Proceedings of the Second Congr. of Phon. Sc. 54, 56.

la quantité qui nous occupe pour le moment il suffit d'envisager l'interprétation la plus simple, selon laquelle la brève est l'expression d'un cénème simple, et la longue correspondante l'expression d'un groupe d'identité composé d'un nombre théoriquement indéterminable de cénèmes simples réunis dans une seule syllabe, c'est-à-dire sous un seul élément accentuel. Nous désignons un tel groupe d'identité par $\hat{\cdot}$. Ainsi le lituanien "y" est du point de vue cénématique égal à $\hat{i}$, c'est-à-dire à un groupe de deux ou plusieurs i réunis sous un même accent. Nous interprétons également " $\hat{u}$ " comme $\hat{u}$.

Si en lituanien i et u étaient les seules voyelles à admettre des groupes d'identité, cette situation n'aurait rien d'insolite. Mais il n'en est pas ainsi. En cénématique c'est la fonction et non la prononciation qui compte. Si dans un état de langue il y a d'une part deux éléments qui du point de vue phonique ne diffèrent que par la quantité, et si d'autre part il y a un élément, exprimé par une longue, différant qualitativement de l'expression d'un autre élément exprimé par une brève (ou par un phonème indifférent à l'égard de la quantité), et si enfin le rapport entre les deux derniers éléments est le même qu'entre les deux premiers, la différence qualitative doit être considérée comme un fait phonique accidentel et qui ne fait qu'accompagner d'une façon mécanique la différence de quantité, et des deux derniers éléments l'un doit être interprété comme un groupe d'identité par rapport à l'autre. Ce principe n'est pas une innovation. Puisqu'il est impossible de fermer complètement les yeux sur les faits fonctionnels, on a de tout temps suivi en pratique ce principe pour la description des langues les mieux connues. C'est ce principe qui permet d'interpréter $[i:]$ et $[u:]$ de l'allemand et [26] de l'anglais comme des "longues" correspondant à $[i]$ et $[u]$, bien qu'il y ait une différence qualitative. C'est ce principe qui a permis aux grammairiens indous d'interpréter l' $\bar{a}$ du sanskrit comme la longue correspondant à a , et aux grammairiens grecs d'interpréter η et ω comme les longues correspondant à e et à o , bien que dans la prononciation la différence de quantité fût accompagnée d'une différence appréciable dans le timbre.

Il peut y avoir des ambiguïtés qui compliquent la solution. Si ces complications sont inexistantes en allemand, en anglais, en sanskrit, en grec, elles le sont à plus forte raison encore en lituanien. Il est facile à montrer que le rapport fonctionnel entre a et o et entre e et $\acute{e}$ est exactement le même que celui entre i et y et entre u et $\hat{u}$. Comparer:

prés. <i>kariù</i>	prét. <i>kóriau</i>	prés. <i>giriù</i>	prét. <i>gyriau</i>
— <i>vagiù</i>	— <i>vogiaũ</i>	— <i>ginù</i>	— <i>gyniau</i>
— <i>smagiù</i>	— <i>smogiaũ</i>	— <i>iriù</i>	— <i>yriau</i>
— <i>geriù</i>	— <i>gériau</i>	— <i>minù</i>	— <i>myniau</i>
— <i>keliù</i>	— <i>kéliau</i>	— <i>pilù</i>	— <i>pýliau</i>

—	<i>krečiù</i>	—	<i>krėčiaũ</i>	—	<i>pinù</i>	—	<i>pyniau</i>
—	<i>neriù</i>	—	<i>nėriau</i>	—	<i>skiliù</i>	—	<i>skyliau</i>
—	<i>remiù</i>	—	<i>remiaũ</i>	—	<i>buriù</i>	—	<i>búriau</i>
—	<i>semiù</i>	—	<i>sėmiau</i>	—	<i>duriù</i>	—	<i>dúriau</i>
—	<i>šeriù</i>	—	<i>šėriau</i>	—	<i>kuriù</i>	—	<i>kúriau</i>
—	<i>tveriù</i>	—	<i>tvériau</i>	—	<i>pučiù</i>	—	<i>pūčiaũ</i>
—	<i>vemiù</i>	—	<i>vėmiau</i>	—	<i>stumiù</i>	—	<i>stūmiau</i>
			etc.				etc.

C'est un fait bien connu que dans la formation nominale les alternances sont en lituanien moins claires et moins strictement observées du point de vue synchronique. Toutefois dans les formations en *-as*, *-a*, *-is* et *-ė* on relève facilement des exemples susceptibles de faire voir que dans la mesure où [27] l'alternance peut être considérée comme vivante *o* et *ė* sont à *a* et *e* ce que *y* et *ũ* sont à *i* et *u*: on a *prōtas plokas* N. 179¹ en face de *prāsti plākti* comme on a *āt-lykas* N. 183 en face de *likti*; on a *gėlà gvėra* N. 206 en face de *gėlti gvėrti* comme on a *bylā gylā gyrā pylā tylā* N. 205 en face de *bilti gilti girti pilti tilti* et *klūpomis niūromis kriūša mūša* N. 227-8 en face de *klūpti su-niūrti krūsti mūsti*; on a *gėris mėtis* N. 287 en face de *gėrti mėsti* et *plōkis ž-šolis* N. 290 en face de *plākti šālti* comme on a *gymis myris skyris spyris* N. 287 en face de *gimti mirti skirti spirti* et *dūris mūšis āt-dūsis* N. 293-4 en face de *dūrti mūsti dūsti*; on a *pā-mėlė vėlė vėžė* N. 270 en face de *mėsti vėlti vėžti* et *ōrė* N. 274 en face de *ārti* (cp. aussi les exemples du type *-gonė* N. 273) comme on a *yžė stypė* N. 274-5 en face de *žti stipti* et *kūlē žliūgė* N. 279 en face de *kūlti žlūgti*.

Cette correspondance régulière admet même du point de vue synchronique l'interprétation selon laquelle les phonèmes *o* et *ė* sont les expressions des groupes d'identité *ā* et *ė*.

10. On arrive à la conclusion. Le lituanien possède quatre voyelles: *a e i u*. (Nous comprenons par voyelle un cénème susceptible de constituer à lui seul un énoncé, ainsi que le font lit. *a* et *e* à titre d'interjections, ou bien un cénème admettant à l'intérieur d'une syllabe les mêmes combinaisons que ces cénèmes, ce qui vaut pour lit. *i* et *u*.) Ces quatre voyelles admettent des groupes d'identité, soit *ā ē ī ũ*. Une syllabe à voyelle simple *a* ou *e* admet et le circonflexe et l'aigu; une syllabe à voyelle simple *i* ou *u* n'admet que le circonflexe (et l'accent bas bien entendu). Une syllabe comprenant un groupe d'identité *ā, ē, ī* ou *ũ* admet et le circonflexe et l'aigu. Il en va de même pour les syllabes comprenant une voyelle simple plus *r, l, n* (.) ou *m*

¹ N.=A. Leskien, Die Bildung der Nomina im Litauischen, Abhandl. d. kgl. sächs. Ges. d. Wiss., philol.-hist. Cl. 12. 151-618 (Leipzig 1891). Nous avons muni les exemples des accents de la langue commune moderne dans les cas où ils nous sont connus.

et pour les syllabes comprenant une diphtongue. (Par diphtongue on comprend un groupe de deux voyelles différentes dans une même syllabe, c'est-à-dire réunies sous un même accent. *uo* et *ie* appartiennent aux diphtongues en vertu du principe de la commutation, plus haut p. 9-10; cp. les commutations *dūoti* 'donner' *dūrti* 'piquer', *kietas* 'dur' *kiltas* 'élevé, noble', *puōtq* acc. 'fête, festin' *prōtq* acc. 'raison', *tiēsq* acc. 'vérité' *trēsq* 'intérêt'. Les séquences de voyelles plus *r*, *l*, *n*, *m* ne sont pas des diphtongues, puisque *r*, *l*, *n* et *m* ne sont pas en lituanien des voyelles).

L'accent circonflexe est exprimé par le "Dehnton"¹ (ou par le "Mittelton" ou "geschnittener Dehnton" selon les circonstances) dans tous les cas sauf pour les monophthongues simples *i* et *u* (quand elles ne sont pas suivies d'un *r*, *l*, *n* (*ι*) ou *m* homosyllabique) qui dans les dialectes occidentaux s'expriment par le "Kurztion" (ou le "Mittelton" respectivement).

L'accent aigu est exprimé par le "Stosston" (ou par le "Brechtion" selon les circonstances) dans un type de syllabes et par le "Kurztion" (ou le "Mittelton" respectivement) dans un autre type de syllabes. Les deux types de syllabes présentent une structure différente et sont par là-même nettement définis. Les syllabes dans lesquelles l'aigu est rendu par le "Stosston" peuvent être qualifiés de LOURDES, les autres de LÉGÈRES. Une syllabe est lourde

1° quand elle comporte *r*, *l*, *n* ou *m* précédé de *a* ou de *e*. Dans cette position la consonne *n* peut être latente en des conditions déterminées, ce qui n'empêche pas de la reconnaître du point de vue synchronique. Non seulement l'*n* se prononce dans plusieurs dialectes et même dans une certaine mesure facultativement dans la langue commune²; mais en changeant les conditions combinatoires on découvre que l'amuïssement de *n* n'est que la conséquence d'une loi cénématique synchronique: l'*n* de *sprēsti* 'décider' se révèle par les formes du présent et du prétérit *sprēndziū* *sprēndžiau* où l'*n* se prononce obligatoirement. D'ailleurs le paradigme "*sprēndziū* *sprēndžiau* *sprēndē* *sprēsti*" admet l'interprétation cénématique '*sprēn°djuā* '*sprēn°djau* '*sprēn°djē* (avec un *j* latent) '*sprēnd°tiē*'.³ Nous profitons de l'occasion pour montrer ici deux autres lois cénématiques qui sont du point de vue synchronique en pleine vigueur: *d* et *t* (cf. *švent°tiē* = "*švēsti*") sont impliqués dans *s* devant *t*⁴; *j* développe un élément connectif *ž* entre un *d* et la voyelle *a* ou *u* (et *j* développe un élément connectif *š* entre un *t* et la voyelle *a* ou *u*), "*sprēndžiu*" (et "*švenčiu*") relevant du même paradigme que "*verpiū* *verpiaū*"

¹ Nous suivons la terminologie de M. Gerullis.

² Exemples dans R. Ekblom, Manuel phonétique de la langue lit., Archives d'Études orientales 19, (Upsal 1923) 28 (*qsōtū*), 30 (*galqsti*), 32 (*ī*), 34 (*ī*, *imanjdamas*).

³ En notation cénématique il est préférable de placer le signe d'accent devant le début de la syllabe.

⁴ Sur les implications cp. p. 13, note 2.

verpti 'filer' qui à son tour se révèle comme $^{\circ}ver \sim pju\acute{a} \ ^{\circ}ver \sim pjau \ ^{\circ}verp^{\circ}tie$ parce qu'on a "*jóju jójau jótí*" 'être à cheval' = $j\acute{a}^{\circ}ju\acute{a} \ j\acute{a}^{\circ}jau \ j\acute{a}^{\circ}tie$, le cénème *j* étant rendu dans la prononciation par une palatalisation quand il est précédé d'une consonne homosyllabique; dans *'sprendjuá* et $^{\circ}sven \sim tjú\acute{a}$ c'est l'élément connectif $\acute{z}, \acute{s}$ qui est frappé primordialement par cette palatalisation.¹ – Exemples du "Stosston" rendant l'aigu dans une syllabe lourde de la structure indiquée: *'ar^otie* 'labourer', *'kel^otie* 'lever', *'sem^otie* 'puiser', *'sprendjuá 'sprend^otie* (= "*árti, kélti, sém̃ti, spréndžiu sprésti*").

2° quand elle comporte *i* ou *u* suivi d'un *n* dans une telle position qu'il peut être latent: *'skund^otie* = "*skũsti*", inf. de *'skun^odjuá 'skundžiu* "j'accuse".

3° quand elle comporte une diphtongue: *'kie^otas* = "*kietas*" 'dur'. La diphtongue *ui* fait exception.

4° quand elle comporte un groupe d'identité: *'má^oti^oná 'mótina* "mère". Toutefois le cas de *á* suivi d'un *n* homosyllabique constitue une exception pour autant que la prononciation par le "Kurzton" est ici facultative et paraît être dans la langue commune de nos jours usuelle.²

- [30] Toute syllabe qui ne présente pas une des quatre structures indiquées (y compris toute syllabe comportant la diphtongue *ui* et la séquence *án*) est définie comme légère.

Ces définitions mettent en évidence ce qu'est en réalité la "tranche intonable": c'est la partie caractéristique d'une syllabe à l'égard de l'opposition entre syllabes lourdes et syllabes légères.

On peut résumer le rapport constaté entre les deux prosodèmes examinés et leurs manifestations (dans l'écriture et dans la prononciation) dans le tableau suivant, en indiquant entre guillemets la manifestation usuelle, et en entendant que partout *l* peut être remplacé par *r* et *m*, et que la diphtongue *ai* peut être remplacée par *au*:

$\sim a$ " $\bar{a}$ "	$\sim \acute{a}$ " $\bar{o}$ "	$\sim an$ " $\bar{a}, a\bar{n}$ "	$\sim al$ " $\bar{a}\bar{l}$ "	$\sim ai$ " $\bar{a}\bar{i}$ "
'a " $\bar{a}$ "	' $\acute{a}$ " $\bar{o}$ "	'an " $\bar{a}, \acute{a}n$ "	'al " $\bar{a}\bar{l}$ "	'ai " $\bar{a}\bar{i}$ "
	($\bar{a}n$ " $\acute{o}n, \acute{o}n$ ")			
$\sim e$ " $\bar{e}$ "	$\sim \acute{e}$ " $\bar{e}$ "	$\sim en$ " $\bar{e}, e\bar{n}$ "	$\sim el$ " $\bar{e}\bar{l}$ "	$\sim ei$ " $\bar{e}\bar{i}$ "
'e " $\bar{e}$ "	' $\acute{e}$ " $\bar{e}$ "	'en " $\bar{e}, \acute{e}n$ "	'el " $\bar{e}\bar{l}$ "	'ei " $\bar{e}\bar{i}$ "
$\sim i$ " $\bar{i}$ "	$\sim \acute{i}$ " $\bar{j}$ "	$\sim in$ " $\bar{i}, i\bar{n}$ "	$\sim il$ " $\bar{i}\bar{l}$ "	$\sim ie$ " $\bar{i}\bar{e}$ "
	'i " $\bar{j}$ "	'in " $\bar{i}, \acute{i}n$ "	'il " $\bar{i}\bar{l}$ "	'ie " $\bar{i}\bar{e}$ "
$\sim u$ " $\bar{u}$ "	$\sim \acute{u}$ " $\bar{u}$ "	$\sim un$ " $\bar{u}, u\bar{n}$ "	$\sim ul$ " $\bar{u}\bar{l}$ "	$\sim u\acute{a}$ " $\bar{u}\bar{o}$ "
	' $\acute{u}$ " $\bar{u}$ "	'un " $\bar{u}, \acute{u}n$ "	'ul " $\bar{u}\bar{l}$ "	$\sim ui$ " $\bar{u}\bar{i}$ "
				'u\acute{a} " $\bar{u}\bar{o}$ "
				'ui " $\bar{u}\bar{i}$ "

¹ Il a été fait abstraction dans notre exposé du problème d'une identification cénématique possible de *i* et *j* en lituanien (et également de *u* et *v*).

² A. Senn, *Kleine litauische Sprachlehre* 12 (Heidelberg 1929). On a fait

11. Dans le système les cénématèmes sont définis par les relations fonctionnelles qui les réunissent et les séparent respectivement. D'entre les diverses espèces de relations on se borne ici à signaler une seule qui joue un rôle particulier pour les prosodèmes lituaniens et faits connexes: nous voulons dire l'IMPLICATION, dont on a vu déjà un échantillon (p. 29). Nous comprenons par implication la substitution d'un cénématème à un autre en des conditions déterminées. L'implication est le résultat d'une DOMINANCE: si par exemple *d* et *t* sont impliqués dans *s* devant *t*, c'est que le *t* domine l'implication en question. Le fait observé nous révèle un réseau de relations entre les cénèmes *d*, *t* et *s*. Une implication peut être dominée par zéro, ce qui n'est qu'un cas spécial; ainsi l'implication des consonnes exprimées par des sonores dans les consonnes exprimées par des sourdes est dominée en partie par un zéro suivant (voir p. 13 note 2).

De l'implication il faut distinguer le fait qu'un cénème peut passer à l'état latent (s'exprimer par zéro) sous la dominance d'autres éléments. Ainsi *n* passe en lituanien à l'état latent dans le cas de "*sprēsti*" qui a été passé en revue plus haut (p. 28), c'est-à-dire sous la dominance d'un *d* ou d'un *t* suivi immédiatement par un *t*.¹

De ces deux cas il convient de séparer encore un troisième, à savoir le développement d'un cénème connectif tel que le *ž* de "*sprėndžiū*" et le *š* de "*svenčiū*" (p. 29).

Qu'il y ait implication ou passage à l'état latent ou développement d'un connectif, ce serait du point de vue cénématique nuire à la clarté que de vouloir introduire dans la notation la résultante de la relation. Théoriquement on pourrait noter *sprendžju*², *spresti*. Mais ce serait inutile parce que, les lois synchroniques de la langue une fois posées, les formules idéales *sprendjuā* *sprendtie* permettent d'en déduire d'une façon mécanique les actualisations qui en résultent, sans perdre de vue les identités paradigmatiques avec *verpjuā*, *jājuā* etc. qui constituent la réalité fondamentale. A plus forte raison une notation telle que °*mīlīs* (pour "*mylīs*" 'aimant') par rapport à '*mīlin°tsjā*' serait directement trompeuse puisqu'elle ne permet pas de reconnaître les conditions dans lesquelles *n* passe à l'état latent, en d'autres termes pourquoi on a °*mīlīs* sans *n* bien que l'*n* subsiste dans °*pa°mins* 'il se rappellera'. C'est °*mīlints* qu'il faut écrire, ce qui seul explique la prononciation, *n* et *t* passant tous les deux à l'état latent comme dans "*siūs*" = °*sjunts* 'il enverra' par rapport à "*siunčiū*" = °*sjun°tjuā*. [32]

12. Un bon exemple d'une loi synchronique selon laquelle certains cénèmes

abstraction à dessein des emprunts récents avec *ò* (*filozòfiya* etc.) qui obéissent à une norme différente.

¹ Puisqu'il s'agit seulement d'élucider le principe on se dispense d'épuiser ici l'ensemble du phénomène.

² En faisant abstraction des prosodèmes pour le moment.

passent à l'état latent est fourni par la loi de Leskien, qui en effet est encore en pleine vigueur dans l'état actuel de la langue. La loi se formule comme suit: Les voyelles *a* et *e* (et leurs groupes d'identité) passent à l'état latent lorsqu'elles sont précédées d'une voyelle qui se trouve avec elles dans une syllabe qui, munie de l'accent aigu, est la dernière syllabe d'une chaîne (chaîne = chaînon susceptible de constituer à lui seul un énoncé non-catalysé). Dans le cas spécial où le point vocalique d'une telle syllabe est constitué par un groupe d'identité *á* (ou – théoriquement – *é*), ce groupe d'identité tombe sous le régime de la loi parce que dans un groupe d'identité le nombre de cénèmes reste indéterminable (cf. plus haut, p. 25) et que par conséquent *á* admet l'interprétation *aá*; la loi a donc pour effet qu'un *a* simple prend la place du groupe *á*.

Les exemples sont connus: en face de *°ge'rá°ji* "geróji" on a *°ge'rá* "gerà", en face de *°ge'ruá°juá* "gerúoju" on a *°ge'ruá* "gerù", en face de *°ge'rie°jie* "gerieji" on a *°ge'rie* "geri", en face de *°ge'ruás°juás* "gerúosius" on a *°ge'ruás* "gerús"; de même *°su'kuá°si* *°su'kie°si* "sukúos(i), suktes(i)" mais *°su'kuá* *°su'kie* "sukù, sukì".

Il va de soi que puisque rien ne contredit il faut conclure à l'existence d'un groupe d'identité latent dans tous les cas où les mêmes désinences se rencontrent, même si la formation correspondante avec groupe d'identité non-latent est par hasard inusitée; ainsi il faut écrire *°kní'gá* pour "knygà" et *°e'suá* pour "esù" au même titre que *°ge'rá* et *°su'kuá*.

Cette formulation synchronique de la loi de Leskien révèle un fait surprenant: elle permet de conclure que la dernière syllabe de *'mā°ti°nā* "mótina" et la dernière syllabe de *'vi°ruá* "výru" comportent en réalité l'accent aigu. Evidemment on est en présence d'une implication d'un accent [33] haut dans l'accent bas, implication qui est dominée par la coexistence d'un autre accent haut dans la même chaîne. (Accent haut = circonflexe ou aigu). En effet c'est par cette implication, et ce ne peut être que par cette implication, que s'effectue la loi établie plus haut (p. 10) dirigeant la structure des unités accentuelles. Dans tout unité accentuelle il y a un accent haut qui domine tous les autres et qui les force de s'abriter par implication dans l'accent bas.

Pour être exact il faudrait ici revenir sur nos pieds pour remanier les notations cénématiques de l'exposé précédent. Jusqu'ici tout s'est passé comme s'il n'y avait dans chaque unité accentuelle qu'un seul accent haut; c'est un seul accent haut ACTUALISÉ qu'il faut dire (et nous l'avons dit en effet à la p. 10). Mais la notation ne doit pas comporter la résultante de l'implication, et au lieu de *'mā°ti°nā* (p. 29, 32), *'spren°djuá* (p. 29) etc. il faudrait écrire *'mā~ti°nā*¹, *'spren'djuá*, *~šven'tjuá* (cf. *~šven°tja* "švenčja"), etc.,

¹ La raison pour *~ti* au lieu de *°ti* sera donnée plus loin (p. 36).

en indiquant s'il y a lieu par une égyptienne ou par quelque autre artifice graphique lequel des accents est le dominant.

On peut admettre ces faits sans donner pour cela la moindre concession à la théorie courante qui veut que "le circonflexe et l'aigu existent en syllabe atone (inaccentuée) au même titre que dans les syllabes toniques (accentuées)". Notre interprétation est foncièrement différente et tient compte des faits de langue d'une façon beaucoup plus réaliste. Il ne faut pas ici introduire la distinction entre "intonation" et "accent". Notre distinction est une autre, confirmée par les faits de tous les jours et de toute langue, à savoir celle entre le chaînon actualisé (p. ex. °*šven* °*tju*) et le chaînon idéal (et en même temps réel, parce que c'est lui qui explique) (en l'espèce, °*šven*-°*tjuā*). Prétendre à la légère qu'un fait cénématique soit eo ipso présent dans la prononciation est déjà ne pas avoir compris. La langue exige pour être comprise une observation intellectuelle.

13. On voudrait savoir quelles sont les règles qui décident lequel de deux accents hauts doit à l'intérieur d'une unité accentuelle dominer l'autre. [34] C'est la loi de F. de Saussure qui nous donne la réponse, et la loi de F. de Saussure est synchronique¹ aussi bien que celle de Leskien.

Elle dit simplement que dans une unité accentuelle c'est l'aigu qui est dominant 1° si l'aigu est précédé immédiatement d'un circonflexe 2° si l'aigu est précédé immédiatement d'une syllabe légère (sans y comprendre les syllabes comportant *ui* et *ān* qui de ce point de vue sont définies comme des lourdes).

On se dispense des exemples; quiconque connaît le lituanien sait qu'ils foisonnent. La loi synchronique a toute la force d'une loi sociale; elle s'empare immédiatement de toute chaîne qui se risque à la portée de la langue, pourvu que la chaîne offre les conditions requises; dès qu'un emprunt tel que °*tsi* °*ga*°*ras* "°*cigāras*" a été saisi la première fois par un Lituanien on a su que pour être adopté l'instrumental °*tsi* °*ga*°*ruā* devait se manifester comme "°*cigarū*". Les emprunts de demain sont destinés fatalement à tomber sous le coup de la même loi.

Il s'ensuit immédiatement que la théorie courante, enseignée dans toute grammaire, et selon laquelle il y a pour les noms du lituanien quatre paradigmes accentuels, est du point de vue glossématique erronée. Le par. Mob/α s'assimile sous nos yeux au par. Mob., et le par. Imm/α au par. Imm. Ici encore c'est la réalité et non son actualisation qui compte.

14. On ne demandera pas quelle est la raison cénématique de la différence entre le paradigme immobile (p. ex. gén. sing. "°*liepos*" "°*rankos*") et le paradigme mobile (p. ex. gén. sing. "°*galvōs*" "°*žiemōs*"). Ce serait poser une

¹ C'est en effet pourquoi F. Kurschat pouvait rendre compte du phénomène bien que l'interprétation évolutive lui échappât.

question dénuée de sens. La raison pour cette différence ne peut pas être d'ordre cénématique. Le système cénématique donne les règles selon lesquelles les cénématèmes peuvent se combiner pour former chaînon; ces règles ne sont encore que des possibilités entre lesquelles l'usage fait un [35] choix qui du point de vue du système a le caractère du fortuit.¹ Le système lituanien permet qu'un *i* et qu'un *u* peuvent se combiner avec un *a* précédent; mais le fait que le choix tombe sur *i* dans *˘lai°kas* 'temps' et sur *u* dans *˘lau°kas* 'champ' n'est qu'une conséquence du principe de l'arbitraire du signe.² Ce n'est pas encore dire que dans un groupe d'accents tel que ˘ ˘ le système permette deux possibilités dont l'usage fasse un choix arbitraire selon les cas individuels qui se présentent: dominance par le premier circonflexe dans *˘rañkos*, dominance par le second dans *˘ziemōs*. Nous ne croyons pas qu'une telle situation puisse exister; une implication a lieu en des conditions cénématiques déterminées et ne se prête pas à un choix arbitraire réglé par un pur consensus.

Ce qui sépare les deux paradigmes est un fait d'alternance. Les deux accents hauts d'un côté, l'accent bas de l'autre se prêtent en lituanien à une alternance. Dans la première syllabe d'un nom dissyllabique certains cas (à savoir ceux qui ont été désignés par F. de Saussure par Ω et $\Omega\alpha$) présentent dans le par. Imm. un accent haut (circonflexe ou aigu selon le choix arbitraire de l'usage) mais dans le par. Mob. l'accent bas. Exemple:

	Imm.	Imm/ α
nom. ($\Omega\alpha$)	'lie'pá "liepa"	˘ran'ká "rankà"
acc.	'lie°pan "liepa"	˘ran°kan "rañkq"
instr.	'lie'pá "liepa"	˘ran'ká "rankà"
dat.	'lie°pai "liepai"	˘ran°kai "rañkai"
gén. (Ω)	'lie˘pás "liepos"	˘ran˘kás "rañkos"
loc. (Ω)	'lie°pá'je "liepoje"	˘ran°ká'je "rañkoje"
	Mob.	Mob/ α
	°gal'vá "galvà"	°žie'má "žiemà"
	'gal°van "gálvq"	˘žie°man "žiemq"
	'gal'vá "gálva"	˘žie'má "žiemà"
	'gal°vai "gálvai"	˘žie°mai "žiemai"
	°gal˘vás "galvōs"	°žie˘más "žiemōs"
	°gal°vá'je "galvoje"	°žie°má'je "žiemoje"

¹ Pour le rapport général entre l'usage et le système voir Proceedings of the Second Congr. of Phon. Sc. 50 [ici-même, p. 158] et l'auteur, La catégorie des cas I. 51, 88.

² Cf. F. de Saussure, Cours² 100.

Les thèmes¹ nominaux comprenant plus d'une syllabe présentent a) un [36] accent haut susceptible d'alterner avec l'accent bas 1° sur une syllabe dont le choix est arbitraire en principe, 2° sur la syllabe immédiatement suivante, 3° sur la dernière syllabe du thème; b) un accent bas non-alternant sur toute autre syllabe. L'alternance avec l'accent bas a lieu solidairement dans toutes les syllabes qui comportent un accent haut.

Exemples: Avec accent aigu non-alternant dans la syllabe choisie arbitrairement: 'mé'ne'sie'ná "ménesiēna", 'nuá'sa'ká "núosaka", °at°kal°bi°né'ji°mas "atkalbinéjimas", °a'ní'tá "anyta" (la syllabe choisie est la dernière syllabe du thème, 3° = 1°). Résultat: Imm. Avec accent circonflexe non-alternant dans la syllabe choisie arbitrairement: ~pa~sa'ká "pāsaka", °lak~stin~ga'lá "lakštingala"; ~pa'gal'bá "pagálba" (la syllabe choisie est *pa*, mais la loi de F. de Saussure déclanche une implication); °svei~ka'tá "sveikatá" (la syllabe choisie est la dernière syllabe du thème, 3° = 1°, mais la loi de F. de Saussure déclanche une implication). Résultat: Imm/α pour °svei~ka'tá, Imm. pour les autres. – Avec accent aigu ou accent circonflexe dans les cas Z et Zα, alternant avec l'accent bas dans les cas Ω et Ωα, dans la syllabe choisie arbitrairement, et alternance solidaire des autres syllabes du thème pour autant qu'elles sont susceptibles de l'accent haut: °do°va'ná "dovaná", acc. 'do~va°nan "dóvanā"; °pa°šal'pá "pašalpá", acc. ~pa~šal°pan "pāšalpa"; °in°do~mus "idomūs" acc. °in~do°mun "idōmū" (3° = 1°). Résultat: Mob. (pour °in~do~mus Mob/α).

Il convient de tenir compte du fait qu'il y a des alternances, accomplies au moyen des trois accents, autres que celles dont il a été question ici, alternances qui servent surtout à distinguer un composé d'un mot simple et un mot dérivé du mot-base, et qui sont en maint cas les conséquences de la métatonie. Ainsi acc. "pāpildinī" doit être ~pa~pil~di°nin malgré "pīlti" 'pil'tie.

Cela suffit pour faire voir qu'il ne serait pas légitime d'altérer les règles posées plus haut de façon à assigner à n'importe quelle syllabe l'accent qui [37] lui est connu par ailleurs. Ainsi dans °at°kal°bi°né'ji°mas il n'y a pas de circonflexe sur *at* malgré °at~ra°šas, ni sur *kal* malgré °kal'buá, ni sur (b) malgré ~gan~di°nuá, et tout essai pour introduire le circonflexe dans ces syllabes pour en faire un mot °at~kal~bi°né'ji°mas échoue par l'impossibilité qu'il y aurait d'expliquer pourquoi dans ces circonstances ce serait la syllabe *né* qui domine. Même l'introduction du circonflexe dans *bi* est illégitime bien que la loi de F. de Saussure amènerait la même actualisation; pour °sei'lé'juá en face de 'sei~lé il serait impossible de mettre 'sei'lé'juá, et il n'y a aucun indice pour permettre l'expédient ~sei'lé'juá.

L'alternance qui consiste à remplacer les accents hauts des cas Z et Zα

¹ On comprend par thème le chaînon qui précède la désinence. Du point de vue synchronique le thème de "llepā" est "llep", le thème de "pāpildinys" est "pāpildin", et ainsi de suite.

par l'accent bas dans les cas Ω et $\Omega\alpha$ du paradigme mobile est comparable à toute autre alternance grammaticale. La présence de l'alternance sert à constituer un paradigme spécial, l'absence de l'alternance sert à en constituer un autre qui s'y oppose. On peut comparer le remplacement de la voyelle [u] par [y] dans all. "*Stuhl, Stühle*", qui sert à constituer un paradigme grammatical différent de celui de "*Schuh, Schuhe*".

Le domaine de l'alternance est un de ceux où le plan cénématique et le plan plérématique se rencontrent. Ce n'est pas dire qu'ils se confondent. A strictement parler il n'y a pas d'alternance entre deux cénématèmes en tant que tels; il n'y a alternance qu'entre deux cénématèmes en tant que signes arbitraires. Ce qui entre dans une alternance n'est jamais un élément mais une unité (cf. plus haut, p. 6); cf. p. ex. l'alternance entre les groupes [au] et [ái] ([ây]) dans all. "*Baum, Bäume*". L'unité consistant d'un seul élément ne constitue qu'un cas particulier. Le système cénématique est un système fermé; les faits plérématiques n'y sont pour rien. Maintenir ce point de vue n'est pas contester le fait évident et nécessaire qu'une unité (une chaîne consistant d'un ou de plusieurs cénématèmes) peut revêtir d'un contenu.

[38] L'alternance à laquelle se prêtent les accents hauts d'un côté, l'accent bas de l'autre prédomine en lituanien dans le système nominal. Mais elle se retrouve autre part. C'est cette même alternance qui distingue la 3^{me} personne des autres personnes dans les formations verbales en -au: l'opposition entre "*laikau*" et "*laiko*" ou celle entre "*ritaũ*" et "*rito*" devient claire dès qu'on interprète $^{\circ}lai\tilde{k}au$ $\sim lai^{\circ}k\acute{a}$, $^{\circ}ri\tilde{t}au$ $\sim ri^{\circ}t\acute{a}$.

Partout c'est le même régime qui est en vigueur: dans une chaîne minimale c'est toujours le premier accent haut qui est destiné à dominer; il y arrive toujours, sauf dans le cas où les conditions sont favorables à la loi de F. de Saussure; dans ce cas c'est invariablement le deuxième accent haut qui l'emporte. La place de l'accent dominant n'a en lituanien rien de capricieux du point de vue synchronique, si ce n'est qu'une simple alternance accomplie au moyen des accents sert à constituer deux paradigmes possibles et actualisés.

Ces deux paradigmes ne sont pas définis comme mobile et immobile respectivement: c'est paradigme alternant et paradigme non-alternant qu'il faut dire.

Une unité accentuelle (plus haut, p. 10) n'est pas nécessairement liée à une chaîne minimale. Dans le cas où l'étendue de l'unité accentuelle dépasse celle de la chaîne minimale ce n'est plus nécessairement le premier accent haut qui est destiné à dominer; c'est le premier accent haut appartenant à une syllabe susceptible de comporter une alternance accentuelle. Ainsi dans $\sim ar$ $^{\circ}pa^{\circ}\tilde{z}in\tilde{s}tie$ c'est l'accent de la syllabe $\tilde{z}in$ puisque cette syllabe est susceptible de comporter une alternance accentuelle, comme elle le fait en effet dans $^{\circ}pa^{\circ}\tilde{z}i\tilde{n}au$: $^{\circ}pa\tilde{z}i^{\circ}n\acute{a}$. Dans $\sim lan$ $\sim \tilde{z}m\acute{a}^{\circ}gun$ c'est l'accent de $\tilde{z}m\acute{a}$ qui

l'emporte puisque la syllabe *žmá* est susceptible de comporter une alternance accentuelle; la possibilité de cette alternance est choisie dans le cas où le mot en question est du paradigme alternant; lorsqu'il est rapporté au paradigme non-alternant la possibilité reste virtuelle.¹

La loi qui vient d'être énoncée est observée à ce point que dans la chaîne '*pa'žin'stuá* c'est *žin* qui l'emporte, parce que la chaîne n'est pas minimale ('*pa* peut constituer en lui-même un énoncé non-catalysé, cf. l'exemple de la p. 11) et que *žin* est la première syllabe susceptible de comporter une alternance accentuelle, tandis que dans *~pa~pil~di°nin* c'est *pa* qui l'emporte parce que cette chaîne est minimale (le *~pa* de *~pa~pil~di°nin* ne peut pas être employé isolément comme celui de '*pa'žin'stuá*) et que c'est maintenant *pa* qui est la première syllabe susceptible de comporter une alternance accentuelle. [39]

15. En dernier lieu l'unité accentuelle n'est pas définie par les faits de dominance, c'est-à-dire par sa structure actualisée, mais par sa structure idéale. Les implications ne sont que les conséquences de la structure idéale et d'une tension entre celle-ci et l'actualisation voulue.

En lituanien l'unité accentuelle est définie comme comportant un accent haut idéal au moins. Cette définition vaut pour toutes les unités accentuelles sans exception (en admettant bien entendu que l'accent haut peut être susceptible d'alterner avec l'accent bas selon les règles qui viennent d'être posées). Mais les unités accentuelles se divisent en espèces, et chaque espèce fournit à la définition générale un corollaire qui sert à la préciser. De la définition générale découle la conséquence immédiate qu'une désinence ne constitue pas une unité accentuelle: une désinence ne comporte pas nécessairement un accent haut idéal. Par contre le thème est une unité accentuelle; c'est le thème qui constitue en lituanien l'unité accentuelle minimale. Elle est définie d'abord par la définition générale, ensuite par le fait de présenter une alternance possible de l'accent haut avec l'accent bas. La combinaison du thème avec la désinence constitue une unité accentuelle du deuxième degré (dont l'étendue coïncide avec celle d'une chaîne minimale), qui présente la même structure idéale que le thème, mais qui y ajoute une particularité: une unité de cette espèce ne peut comporter que deux sommets accentuels (deux accents hauts ou deux groupes d'accents hauts) tout au plus. (Pour qu'il y en ait deux il faut que le thème comporte plus de trois syllabes et que la première syllabe du thème présente un accent haut idéal: *~pa~sa°ko~ji°mas* "*pāsakojimas*".) A son tour un sommet accentuel ne peut comporter que quatre accents hauts consécutifs au maximum, et le [40] premier sommet d'une unité doit comprendre deux accents hauts au mini-

¹ A. Senn, *Kleine litauische Sprachlehre* 52.

mum sauf dans le cas où le premier accent haut frappe la dernière syllabe du thème.¹

Ces règles dirigeant la structure des unités ne relèvent pas de la dominance mais d'un phénomène différent, à savoir de la RECTION, comparable à tous les égards à la rection grammaticale ordinaire. Le sommet, dont la présence est nécessaire pour la constitution de l'unité, sélectionne pour son voisin un accent bas, pourvu qu'il n'entre pas en collision avec un autre sommet, également nécessaire, tout comme en plérématique une base nominale, disons lit. 'višt'² 'poule', sélectionne quelques morphèmes (casuels, par exemple) pour ses voisins, pourvu qu'elle n'entre pas en collision avec une autre base, comme elle le fait dans les composés tels que 'višt'kiaušis' 'oeuf de poule'. La dominance est une sélection aussi, pour autant que l'accent dominant sélectionne les accents bas qui l'entourent. Mais dans le cas de la dominance ce qui est sélectionné est une unité actualisée, derrière laquelle se révèle une unité idéale qui en diffère, alors que dans le cas de la rection c'est l'unité idéale qui est sélectionnée elle-même : dans l'exemple °at°kal°bi°né-ji mas il n'y a aucun indice pour rendre légitime de soupçonner un accent haut idéal derrière l'accent bas de la première syllabe.

C'est cette distinction entre sélection par dominance et sélection par rection qui nous permet de donner la définition définitive du PROSODÈME : est prosodème un cénématème susceptible de faire partie d'une unité sélectionnée par rection.³ Nous ne disons pas qu'il en fasse toujours partie, seulement qu'il en possède la faculté, tandis que le cénème ne la possède jamais. Un prosodème qui ne peut pas faire partie d'une unité sélectionnée est appelé CONVERTI. Un prosodème converti est un prosodème déguisé, jouant fraudoulement le rôle de cénème. Un bon exemple d'un prosodème converti est le cénématème qui s'exprime en letton par le coup de glotte, et dont on peut, en comparant les dialectes, montrer synchroniquement l'identité avec l'accent montant. Nous avons indiqué autre part par quels critères on peut reconnaître un prosodème converti et faire le départ entre lui et un cénème.⁴ Un prosodème qui n'est pas converti peut être appelé FONDAMENTAL ; ainsi les accents du lituanien sont des accents fondamentaux

¹ Pour illustrer ces règles il suffit de comparer les exemples donnés p. 35-6.

² Notre notation plérématique consiste à placer entre ' ' l'orthographe ordinaire.

³ Il est impossible de tirer ici toutes les conséquences théoriques qui découlent de ce principe. Contentons-nous de signaler brièvement que la définition donnée pour le prosodème vaut en plérématique pour le morphème [flexionnel] : le prosodème est le morphème cénématique, le morphème est le prosodème plérématique. L'analogie qui vient d'être constatée entre les morphèmes casuels et les accents du lituanien n'a donc rien de fortuit. C'est pourquoi le lecteur tirera profit de comparer notre exposé sur les morphèmes (Résumés et Actes du IV^e Congrès de Linguistes) [EL I, pp. 152-164].

⁴ Proceedings of the Second. Congr. of Phon. Sc. 53 [ici-même, p. 161].

16. Le lituanien a été étudié longtemps du point de vue évolutif, et cela pour cause. Mais nous pensons que ces études ont empêché dans une certaine mesure de voir les faits synchroniques tels qu'ils sont. C'est une attitude dangereuse, car les répercussions dans la théorie évolutive ne manquent pas de se présenter. Les études synchroniques ne constituent pas un domaine à part et qui peut être négligé par la théorie évolutive, comme on l'a cru quelquefois. À côté de l'intérêt théorique et intrinsèque qu'elles présentent pour la structure générale du langage les études synchroniques présentent un intérêt éminemment pratique: elles jettent les bases indispensables à toute hypothèse évolutive. Le premier devoir du linguiste consiste donc à donner au synchronique ce qui lui revient.

Or cela n'est pas fait par une simple constatation des faits actualisés. La synchronie a sa perspective à elle dans laquelle il s'agit de pénétrer. L'état synchronique n'est pas un état statique mais dynamique.¹ On l'a su depuis W. von Humboldt, mais c'est F. de Saussure qui a le premier mis en garde [42] contre la confusion de la perspective synchronique avec la perspective diachronique. Le danger est réel précisément parce qu'il s'agit de deux perspectives et non simplement de deux lignes qui s'entrecroisent. La seule méthode solide consiste à déposer dans la perspective synchronique tout ce qui peut s'y expliquer et à ne transporter dans la perspective évolutive que tout ce qui après ce triage reste réfractaire.

Dans tout état de langue il y a des échos d'un état antérieur et des germes d'un état en devenir qui ne fait encore que poindre plus ou moins vaguement. Plusieurs systèmes virtuels se dessinent sur l'écran de la langue à côté du système réalisé.

Les lois synchroniques que nous avons ici attribuées au lituanien n'ont rien de ce caractère fuyant. Elles relèvent du système réalisé. Mais on entrevoit d'autres systèmes, virtuels: il ne faudrait que de petits changements dans les lois régissant les groupes d'accents pour qu'un système différent surgissait – un système comportant quatre paradigmes accentuels ou un autre qui n'en comporte qu'un seul. En faisant abstraction de nos connaissances ou de nos hypothèses évolutives on ne saurait dire si ces systèmes virtuels sont des systèmes en devenir ou en déclin. Ces systèmes virtuels ne sont que des possibilités entre lesquelles la langue sera réduite à choisir quand la prochaine fois le système sera soumis à une révision. Ces possibilités ne sont que les conséquences de la structure du système réalisé. Les changements évolutifs sont dus aux DISPOSITIONS du système dont ils partent. Le choix qui est fait entre les systèmes virtuels n'est pas non plus fortuit: il est réglé par les lois dirigeant la

¹ Cp. l'auteur, *Principes de grammaire générale* 56, 228 (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Historisk-filologiske Meddelelser 16,1, Copenhague 1928).

structure générale du langage et qui posent un OPTIMUM – relatif ou absolu – vers lequel la langue est réduite à marcher.

- Mais le système n'a pas de prise sur les manifestations. Le système cénématique marche dans ses orbites prescrits et s'explique du point de vue évolutif par les dispositions du système antérieur. La prononciation et les changements qu'elle subit sont soumis aux TENDANCES de la population.
- [43] C'est à M. M. Grammont que l'on doit l'essentiel de ce qui est connu de ces tendances.

Les changements de la prononciation ont été étudiés par la linguistique DIACHRONIQUE. Les changements du système cénématique relèvent d'une discipline différente pour laquelle nous avons proposé le nom de linguistique MÉTACHRONIQUE.¹

17. En dernier lieu notre engagement consiste à esquisser une explication métachronique – forcément hypothétique – du système prosodématique du letto-lituanien. Pour la donner il faut poser un système antérieur qui serait disposé naturellement à engendrer le système attesté

Ce système est posé par comparaison. Aussi longtemps que l'observation n'agit qu'à l'intérieur d'une seule langue, la nécessité d'une reconstruction évolutive ne se présente jamais. Tout ce qui est dans le système réalisé s'explique par lui, et des systèmes virtuels on ne saurait dire s'ils sont des systèmes d'hier ou de demain ou peut-être des systèmes qui ne font que s'esquisser sans prendre jamais naissance.

Ceci est vrai également du système reconstruit par comparaison. L'observation de ce système agit à l'intérieur d'une seule langue (en l'espèce, la langue-mère indo-européenne) et ne peut pas en elle-même conduire à la reconstruction d'un système plus ancien (ou pré-indo-européen). Tout ce qui est dans le système réalisé par l'indo-européen primitif s'explique par lui. La reconstruction d'un état pré-indo-européen se fait à son tour par la voie de comparaison; on sait que c'est le sémitique qui s'y prête. Mais ici encore le système de l'indo-européen est un état synchronique pour l'étude duquel le principe énoncé plus haut s'impose de nouveau: il convient de déposer dans cette perspective synchronique tout ce qui peut s'y expliquer, et de donner à la synchronie tout ce qui lui revient. Ici encore c'est le système idéal et non les actualisations qui comptent.

- Superflu de dire que ce ne sont pas les manifestations non plus. La pro-
- [44] nonciation d'un état préhistorique reste inconnue. La méthode reconstructive consiste à poser des cénématèmes et peut être effectuée sans se laisser troubler par les prononciations. La linguistique reconstructive se trouve ici dans une position particulièrement favorable dont elle devrait profiter.

La reconstruction est un artifice pur et simple, l'état reconstruit est un

¹ L'auteur, La catégorie des cas 1.110.

tout hypothétique par lequel on explique les faits attestés. C'est là son utilité et sa raison d'être. Sauf dans la mesure où il nous fournit une explication l'état reconstruit n'a pour nous aucune existence réelle. La meilleure reconstruction est celle qui explique par les changements métachroniques les plus simples les systèmes de l'époque historique. L'état reconstruit n'est qu'un système fait pour expliquer des systèmes. Tout en restant dans un certain rapport avec les faits préhistoriques le système reconstruit ne nous enseigne pas sur l'ensemble de ces faits; l'état préhistorique dans son ensemble reste inconnu, et les faits concrets nous échappent constamment.

Pour établir le système indo-européen qu'il nous faut et qui seul répondrait à ces exigences il faut faire abstraction des actions de l'analogie, même dans le cas où plusieurs dialectes indo-européens votent pour leur ancienneté. On sait, surtout par les travaux du regretté Meillet, dans quelle mesure le développement des dialectes indo-européens a été parallèle et même convergent. Toute formation analogique qui était rendue possible par le système réalisé dans l'indo-européen primitif ou par les systèmes virtuels qui l'entouraient a pu naître indépendamment dans plusieurs des langues ou dans toutes les langues indo-européennes sans avoir pris naissance dans la langue-mère. A l'état préhistorique ces actions d'analogie ont même pu être là à titre d'accidents de la parole. La parole n'obéit pas nécessairement à la norme. A strictement parler c'est le système et non les "mots" qu'on peut reconstruire.

18. C'est en nous fondant sur ces points de méthode que nous voudrions indiquer comment nous concevons le système prosodématique de l'indo-européen primitif. Notre plan nous interdit le détail. Nous nous bornerons à [45] une esquisse rapide en nous réservant de revenir sur le problème autre part.¹

De notre point de vue les théories établies par F. de Saussure et par H. Möller sur le système primitif de l'indo-européen² sont seules à présenter l'avantage inestimable de poser un ensemble synchronique qui s'explique par lui-même. En principe les inconvénients qu'on leur attribue restent inexistants; les cas contraires à ces théories s'expliquent comme des faits en partie phoniques (telle la différence de timbre des voyelles), en partie diachroniques (telles les actions de l'analogie dans la formation des mots) et

¹ Comparer aussi notre article dans les *Acta Iutlandica* 91. 34-44 (pour paraître en avril 1937) [ici-même, pp. 163-171].

² F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles* (Leipsick 1879). H. Möller, dans PBB 7.492-534, 547. H. Möller, *Semitisch und Indogermanisch* (Copenhague 1907); *Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch* (Goettingue 1911); *Die semitisch-vorindogermanischen laryngalen Konsonanten* (*Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et des Lettres de Danemark*, 7^{me} sér., Section des Lettres 41, Copenhague 1917).

restent sans rapport avec les théories mêmes qui ne visent qu'à l'explication cénématique, synchronique et métachronique.

Il est certain que, en faisant abstraction comme il le faut des actions analogiques et des événements diachroniques survenus, une seule voyelle cénématique suffit pour expliquer ce qu'on appelle "le système vocalique" de l'indo-européen. En des conditions définies, sous l'influence des accents d'une part, de certains éléments marginaux¹ de l'autre, cette voyelle recevait des prononciations diverses.

[46] On ne sait pas quelles ont été ces prononciations, et on n'a pas besoin de le savoir; on sait par contre que ces prononciations ont différé entre elles, ce qui seul importe. Arbitrairement on peut désigner la voyelle indo-européenne par la lettre *a* (ainsi que l'a fait H. Möller), et les diverses manifestations qu'elle contracte par les notations "*a*", "*e*", "*o*", "*ā*", "*ē*", "*ō*" respectivement. Les éléments marginaux qui sont en partie responsables de ces variantes de l'*a* indo-européen peuvent être désignés arbitrairement par *E*, *y* et *ǣ*² (en faisant abstraction des faits sémitiques comme il le faut dans la théorie synchronique de l'indo-européen³). Dans les cas où le départ entre *E*, *y* et *ǣ* est impossible nous les rendons par *V* (c'est l'*ə* de la théorie courante).

La théorie proposée par H. Möller sur l'influence des accents sur la prononciation de *a* peut être maintenue sans émettre aucune hypothèse sur la nature phonique de ces accents. Ici encore la prononciation reste inconnue. C'est parce que la théorie indo-européenne est forcément d'ordre cénématique que les objections qui y ont été faites⁴ du point de vue phonique restent sans valeur pour la méthode. L'hypothèse selon laquelle les accents indo-européens seraient des accents musicaux (prononcés par des tons) reste à part. Il faudrait plutôt renverser les termes: s'il est vrai qu'un accent musical ne peut pas influencer le timbre d'une voyelle cette interprétation phonique doit être abandonnée dès que les faits cénématiques y contredisent. L'hypothèse cénématique ne prétend ni que les accents soient musicaux ni que les variantes vocaliques soient des variantes de timbre. Cette hypothèse est émise par les phonéticiens, et la responsabilité est à eux. La grammaire de l'indo-européen ne peut être faite qu'en faisant abstraction consciemment des considérations aprioriques de la phonétique.

¹ On appelle élément marginal une consonne ou un prosodème converti prenant dans le chaînon la même place qu'une consonne (cp. *Proceedings of the Second Congr. of Phon. Sc.* 53) [ici-même, p. 161]. Il s'agit en l'espèce de prosodèmes convertis; l'indo-européen primitif ignore les consonnes.

² *E* = *a*₁ de J. Kuryłowicz, *Études indoeuropéennes* 1.27-76 (Polska Akademia Umiejętności, Prace komisji językowej 21, Cracovie 1935); *y* = *a*₃, *ǣ* = *a*₂ de Kuryłowicz. Cp. *Acta Iutlandica* 9.1. 43 [ici-même, p. 170].

³ On fait abstraction aussi du hittite qui pose un problème qu'il reste à trancher. Voir dernièrement J. Kuryłowicz, op. cit. 29-30, 73-5.

⁴ A. Meillet dans BSL 31.1-7.

Pour expliquer le vocalisme et les systèmes d'accents des langues indo-européennes il suffit de poser pour l'indo-européen primitif deux accents que nous désignons arbitrairement par ¹ (accent haut) et ° (accent bas) respectivement. En principe l'accent haut trouve sa place là où le védique présente l'udātta et là où le védique présente le svarita dépendant; l'accent [47] bas de l'indo-européen correspond en principe au svarita indépendant et à l'anudātta du védique. Il s'ensuit que l'indo-européen connaît des chaînes sans accent haut.

Dans une chaîne minimale comportant un accent haut les syllabes à l'accent bas se manifestent au degré zéro ou réduit, c'est-à-dire la voyelle *a* passe à l'état latent, sauf dans le cas spécial où ce processus est paralysé par l'entourage marginal.¹ Dans une chaîne minimale qui ne comporte pas d'accent haut la voyelle *a* de la première syllabe se manifeste comme "o" ou "ō"², les voyelles *a* des syllabes suivantes se réduisent. Quand ils se trouvent en voisinage d'une voyelle latente les marginaux *i u r l n m E y Ź* passent à l'état d'autophthongues³, ce qui n'empêche pas qu'ils soient des marginaux.⁴ Dans ce cas particulier *E, y* et *Ź* contractent un synchrétisme et deviennent *Ų*.

Dans la première syllabe à accent haut qui se présente dans une chaîne minimale, la voyelle *a* se manifeste comme "e" en principe (on va énumérer les cas contraires). La suite *ya* se manifeste comme "o", la suite *Źa* comme "a". S'il n'y a qu'un seul accent haut dans la chaîne minimale, la voyelle sous cet accent haut s'allonge selon les mêmes règles que °*a*⁵, en conservant son timbre (*!ya* = "ō", *!Źa* = "ā"). Dans la deuxième syllabe à accent haut qui se présente dans une chaîne minimale, la voyelle *a* se manifeste comme "o" ou "ō" selon les mêmes règles que °*a*.⁵ Que la syllabe soit munie de [48] l'accent haut ou de l'accent bas, la suite d'un *a* non réduit plus *Ų* se manifeste comme une voyelle longue (°"o" + *Ų* = "ō", *!o* + *Ų* = *!ō*; dans la

¹ F. de Saussure, *Mémoire* 48-50.

² Selon une règle signalée par H. Möller, PBB 7.496, 498. La règle exacte paraît être la suivante: devant deux syllabes consécutives présentant un *a* réduit, *a* se manifeste 1° comme "o" si des deux syllabes présentant l'*a* réduit la première commence par une sonante (*i, u, r, l, n* ou *m*), et la seconde par un marginal qui n'est pas une sonante, 2° comme "ō" dans toutes autres conditions (pourvu bien entendu que la chaîne minimale en question ne comporte pas d'accent haut).

³ Terminologie d'après F. de Saussure, *Mém.* 8.

⁴ Voir p. 45 note. Que *a* soit présent bien que réduit à l'état latent se révèle par le fait que dans les conditions indiquées l'indo-européen primitif n'offre pas "ei", "eu", etc.

⁵ Voir note 2.

première syllabe à accent haut on aura $a\mathfrak{A} = "ē"$, $ay = "ō"$ ¹, $a\mathfrak{Z} = "d"$).²

La théorie courante confond le pré-indo-européen avec l'indo-européen idéal, et l'indo-européen avec l'indo-européen actualisé (ou manifesté, c'est-à-dire transporté déjà dans le plan des dialectes historiquement attestés). En faisant abstraction des actions de l'analogie, les faits historiquement attestés s'expliquent immédiatement par l'indo-européen idéal, et pour notre part nous n'hésitons pas à expliquer lit. *diēvas* "*diēvas*" directement par une formation primitive nom. ${}^l d^{\circ} i^{\circ} u^{\circ} s^3$ "*deiyo-s*", acc. ${}^l d^{\circ} i^{\circ} u^{\circ} m$ "*deiyo-m*", gén. ${}^{\circ} d^{\circ} i^{\circ} u^{\circ} s$ "*diye-s*", paradigme présentant une alternance "grammaticale", et qui par une alternance "lexicale" admet des formations différentes telles que nom. ${}^{\circ} d^{\circ} i^{\circ} u^{\circ} s$ "*diēu-s*", acc. ${}^{\circ} d^{\circ} i^{\circ} u^{\circ} m$ "*diēu-m*" (cf. Ζεύς Ζῆν), et nom. ${}^l d^{\circ} i^{\circ} u^{\circ} s$ "*deiū-s*" (qui est derrière l'adjectif sanskrit *dāiva-h*).

Pour prévenir à tous les malentendus précisons encore que les manifestations supposées pour l'indo-européen primitif sont tirées des manifestations observées dans les langues historiquement attestées, et que par conséquent leur existence dans l'indo-européen primitif est tout à fait hypothétique et impossible à prouver. Pour que des manifestations identiques surgissent un peu partout dans l'indo-européen commun, il suffit que l'indo-européen [49] primitif a connu une disposition et une actualisation qui invitât à ce développement parallèle. Phonétiquement il est impossible de dire à coup sûr quelle aurait été cette actualisation dans son aspect manifesté. La phonétique est réduite à agir sur des probabilités. Quand on parle de la quantité vocalique en indo-européen primitif, on entend par là ce qui distingue en indo-européen commun deux variantes, du reste indéterminées, appartenant à l'indo-européen primitif: une différence de caractère inconnue qui en indo-européen commun est DEVENUE une différence de quantité. Il en va de même pour le timbre.

C'est sous cette réserve qu'on peut dire que la quantité longue a en indo-européen deux origines: elle est le produit d'une contraction de voyelle plus V (${}^l d^{\circ} y$ "*dō*" '*donner*', ${}^l dh^{\circ} E$ "*dhē*" '*mettre*'), et elle est le produit d'une compensation de deux voyelles latentes en certaines conditions (${}^l d^{\circ} i^{\circ} u^{\circ} s$ "*deiū-s*", ${}^{\circ} p^{\circ} d^{\circ} s$ "*pōd-s*" '*pied*'). Dans les deux cas la longueur est un fait d'actualisation et reste par conséquent sans valeur cénématique. Que l'on

¹ Ou peut-être $ay = "ē"$ ou " $ō$ " parallèlement aux manifestations d'un a libre. Voir H. Pedersen, La cinquième déclinaison latine 20-1 (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Hist.-filol. Meddelelser 115, Copenhague 1926). On se dispense de discuter ce problème de détail ici, où il s'agit simplement de poser le principe.

² Pour l'exemplification on peut se reporter au Mémoire de F. de Saussure et à l'article de Möller, PBB 7, qui valent encore, du moins en principe, pour la théorie sous la forme remaniée.

³ A la rigueur il faudrait écrire ${}^l da^{\circ} ia^{\circ} ua^{\circ} sa$. Mais puisque toute syllabe comporte la voyelle a on n'a pas besoin de la noter.

considère la voyelle comme élément ou comme unité, la longueur reste du point de vue cénématique inexistante. Il s'ensuit que les longues de l'indo-européen primitif ne peuvent pas être interprétées comme des unités différentes des brèves, et que par conséquent les longues de l'indo-européen ne sont pas des groupes d'identité. Les longues indo-européennes ne sont pas comparables aux longues du lituanien, du letton ou de l'allemand; elles sont comparables plutôt aux longues du danois moderne, où une longue n'est jamais commutable avec la suite de voyelle brève plus [ə] (p. ex. [hu:] équivaut à [huə] *hue*, orthogr. "*hue*" 'béret', et les deux mots orthographiquement différents "*syde*" 'cousait' et "*syde*" 'bouillonner' se prononcent tous les deux indifféremment comme [sy:ðə] ou comme [syəðə], et admettent par conséquent une même interprétation cénématique *syede*). De même une longue indo-européenne n'est jamais commutable avec la suite de voyelle brève plus *ʋ* et admet par conséquent toujours cette interprétation cénématique. En d'autres termes, puisqu'on sait que la suite *aʋ* est manifestée comme "*ā*^x", et puisque rien ne contredit, cette interprétation peut être généralisée à valoir pour toutes les longues existant depuis l'origine; [50] tout "*ā*^x" admet l'interprétation *aʋ*, ce qui seul amène le résultat le plus simple et la réduction complète. Dans les cas tels que ^l*d*^o*i*^u-^o*s* "*dēi*^u-*s*" et ^o*p*^d-^o*s* "*pōd*-*s*" l'*a* développe après lui un connectif *ʋ*, si bien que entre la chaîne idéale et la chaîne manifestée il y a une actualisation *daʋi*0*u*0-*s*0, *paʋd*0-*s*0.

Puisque l'indo-européen ne possédait plus d'une seule voyelle il ignorait les alternances vocaliques. Les alternances qu'il admet sont accomplies au moyen des accents. On a vu déjà que ces alternances établissent des catégories "lexicales" et des catégories "grammaticales"; ce principe est conservé par le lituanien actuel (voir p. 36). On se bornera-ici à considérer les alternances "grammaticales". La seule alternance cénématiquement possible est celle entre l'accent haut et l'accent bas (':°). Elle est utilisée largement dans les thèmes pour distinguer les formes de la flexion; les désinences par contre n'admettent sans doute pas d'alternance accentuelle; chaque désinence avait son accent propre qui lui était dévolu. Ce principe, que nous avons déjà observé en lituanien, est dans cette langue un héritage immédiat de l'indo-européen. Mais en indo-européen il n'y avait pas solidarité nécessaire entre les syllabes alternantes à l'intérieur d'un thème. Plusieurs types se présentent: 1° la dernière syllabe du thème est seule à alterner (nom. ^o*p*^d-^o*s* "*pōd*-*s*" gén. ^o*p*^d-^o*s* "*pēde*-*s*"; nom. ^o*sn*^o*i*^g^w*h*-^o*s* "*snoig*^w*h*-*s*" gén. ^o*sn*^o*i*^g^w*h*-^o*s* "*snig*^w*he*-*s*" cf. lit. *sniegas* lat. *nix niuis* gr. νιφός; nom. ^u^o*i*^k-^o*s* "*uoi*^k-*s*" gén. ^u^o*i*^k-^o*s* "*uike*-*s*" cf. lit. *vis patis* gr. Φοῖχος skr. *veṣá-*, *viṣ-*); 2° une syllabe antérieure à la dernière syllabe du thème est seule à alterner (nom. ^l*d*^o*i*^u-^o*s* "*dēi*^u-*s*" gén. ^o*d*^o*i*^u-^o*s* "*diye*-*s*"; nom. ^u^o*i*^k-^o*s* "*uei*^k-*s*" cf. lat. *uicus* gén. ^u^o*i*^k-^o*s* cf. plus haut; nom. ^l*bh*^o*r*^a^l^g-^o*s* "*bhera*^g-*s*" cf. lit. *beržas* gén. ^o*bh*^o*r*^a^l^g-^o*s* "*bhī*^g-*s*" cf. skr. *bhūrjā-*; nom.

- °s¹u°p¹n-°s “*suepno-s*” gén. °s°u°p¹n-°s “*supne-s*” cf. lit. *~sap°nas* v. norr. *svefn* gr. ὑπνος; nom. °p¹l°E¹n-°s “*plēno-s*” cf. lat. *plēnus* gén. °p°l°E¹n-°s “*p_lne-s*” cf. lit. *‘pil°nas* skr. *pūrṇā-*); 3° deux syllabes (ou sommets) du thème alternent, le plus souvent pour se compenser mutuellement et constituer l’alternance complexe ¹⁰:⁰¹ (nom. °d¹i°u-°s “*dieu-s*” et °d°i°u-°s “*dēi_u-s*” gén. °d°i°u-°s “*di_ue-s*”; nom. °gh¹m°ɔ “*ghemō*” acc. °gh¹m°n-°m “*ghemōn-m*” gén. °gh¹m¹n-°s “*ghmeno-s*” cf. lat. *hemō* lit. *~žmuá* *žmā°nės* lat. *homō* got. *guma*; nom. °m°ɔ¹l°ɔ “*mālō*” acc. °m°ɔ¹l°r-°m “*m_lēr-m*” gén. °m°ɔ⁰l°r-°s “*m_ltre-s*” cf. lit. *‘mā¹~té¹ m¹ā~ters*, °mā¹~té⁰ m¹ā~ters, etc.¹

Chose curieuse, le régime qui préside en lituanien à la structure des unités accentuelles vaut sans aucun changement pour l’indo-européen primitif. Pour l’indo-européen primitif on n’a qu’à répéter les règles énoncées plus haut pour le lituanien (p. 39) et à les appliquer immédiatement à nos exemples. Ici encore le principe lituanien est un héritage; l’accentuation lituanienne est une nouvelle matière formée sur le même moule que la matière originale.

19. L’indo-européen primitif ne connaissait donc qu’une seule voyelle. Toutes les syllabes finissaient par cette voyelle, ce qui veut dire que tous les marginaux étaient des prosodèmes convertis: l’indo-européen ignorait les véritables consonnes. Il est tout indiqué qu’un tel système était disposé à enrichir son vocalisme, à se débarrasser des prosodèmes marginaux et à se procurer à leur place de véritables consonnes. Il s’y prépare manifestement par un procédé d’actualisation qui favorise librement les syllabes fermées et les nuances vocaliques. C’est un système virtuel – et radicalement différent du système réel – qui préside à ces actualisations. Mais en indo-européen primitif le système réel n’a pas encore changé. Il change en indo-européen commun grâce aux dispositions inhérentes au système primitif.

- Le moyen le plus facile pour obtenir un optimum relatif qui répondrait mieux aux dispositions générales du langage serait d’abolir la voyelle *a* dans toutes les positions où elle passe à l’état latent. Dès ce moment *i*, *u*, *r*, *l*, *n*, *m*, *E*, *y* et *ɔ* deviendraient des voyelles.² Cet enrichissement violent est contre-balancé immédiatement en généralisant le syncrétisme de *E*, *y* et *ɔ* en *ɤ* et en impliquant encore cette voyelle dans les autres voyelles; par ce processus l’*ɤ* central finit par disparaître du système (ce qui arrive, on le sait, en indo-européen commun). Mais ce procédé crée de nouveau un inconvénient auquel il faut prévenir: l’*ɤ* marginal deviendrait de la sorte à son tour un prosodème converti. La langue se tire d’affaire par un expédient qui est en effet tout indiqué: elle change ce prosodème converti en un prosodème fondamental, et sans que le nombre des prosodèmes fondamentaux soit pour

¹ Cp. H. Möller, PBB 7.518–9.

² Définition plus haut, p. 27.

cela aggrandi. Toute syllabe comportant un *V* simple précédé d'un *a* non-latent est munie de l'accent haut et *V* est supprimé. Toute autre syllabe est désormais munie de l'accent bas, y compris et les syllabes qui ne comportent pas de *V* et les nouvelles syllabes comportant deux *V* consécutifs actualisés depuis l'origine (p. ex. ${}^{\text{h}}n^{\circ}\mathfrak{F}^{\circ}u^{\circ}s$ 'navire' qui s'actualise comme $naV\mathfrak{F}0u0-s0$, cf. p. 49-50, et qui se manifeste comme " $nāu-s$ ", cf. skr. *nau-h* gr. $\nu\alpha\upsilon\varsigma$ ion. $\nu\eta\upsilon\varsigma$; aor. ${}^{\text{h}}st\mathfrak{F}^{\circ}\mathfrak{F}^{\circ}l$, actualisé comme $st\mathfrak{F}aV\mathfrak{F}0-t0$ et manifesté comme " $stVā-t$ " cf. hom. $\sigma\tau\eta$; pour les thèmes en $-\mathfrak{F}$ on aura p. ex. nom. ${}^{\text{h}}g^{\text{w}}{}^{\text{h}}n^{\circ}\mathfrak{F}$ 'femme' actualisé comme $g^{\text{w}}ana\mathfrak{F}0$ et manifesté comme " $g^{\text{w}}enō$ ", donc avec l'accent haut dans la terminaison, et gén. ${}^{\circ}g^{\text{w}}{}^{\text{h}}n^{\circ}\mathfrak{F}^{\circ}s$, actualisé comme $g^{\text{w}}OnaV\mathfrak{F}0-s0$ et manifesté comme " $g^{\text{w}}nā-s$ ", donc avec l'accent bas dans la terminaison), et les syllabes comportant *V* plus *i* ou *u* passant à l'état latent (ce qui n'est pas un *V* simple; ex. acc. ${}^{\circ}d^{\text{h}}i^{\circ}u^{\circ}m$ actualisé comme $d0iaV\mathfrak{F}u0-m0$ et manifesté comme " $dīēu-m$ " devenant " $dīē-m$ " cf. $Z\eta\nu$ véd. $dyā2m$). C'est dire en d'autres termes que l'accent bas (et on y devine déjà le prototype du circonflexe) est dévolu à toute syllabe manifestée comportant une "brève" (monophtongue ou diphtongue) et comportant le degré long de l'alternance $\bar{a}$, $\bar{e}$, $\bar{o}$: " $\bar{a}$ " (les ultra-longues découvertes par Streitberg) ou une diphtongue longue réduite à monophtongue, alors que l'accent haut (prototype de l'aigu) est dévolu aux syllabes comportant une "longue" ordinaire (interdépendance de la quantité et des "intonations" découverte par F. de Saussure).

A la suite de ces changements *V* disparaît du système, et la quantité cor- [53]
respond dès maintenant à une réalité cinématique: dès ce moment les longues sont des groupes d'identité. Mais les accents continuent leur existence indépendante: on entrevoit il est vrai un système virtuel dans lequel l'expression de l'accent bas se réduirait à n'être qu'un phénomène phonique accidentel accompagnant d'une façon mécanique les "brèves", et l'expression de l'accent haut à accompagner d'une façon analogue les groupes d'identité; mais ce système virtuel n'a été réalisé à aucune date, à ce qu'il semble.

20. Il faut se figurer que tous les événements esquissés ici ont eu lieu simultanément et d'un seul coup. Il s'agit d'une transformation d'un système dans lequel les éléments se conditionnent réciproquement; elle devait par conséquent s'opérer d'emblée. Il en est de même de ces changements qui, sans s'opérer d'une façon uniforme dans toutes les parties du domaine, sont les conséquences naturelles, immédiates et inévitables des changements dont nous venons de parler. Pour ces changements secondaires, rendus nécessaires par le changement primaire et accomplis simultanément avec lui en vue de rétablir l'équilibre du système, chaque dialecte ou groupe dialectal de l'indo-européen suit ses voies propres. Dès le moment où le système primitif s'écroule la langue indo-européenne n'est plus une unité; en effet le

système primitif ne pouvait s'écrouler qu'en conséquence du fait que la communauté linguistique fut dissolue. Le passage de l'indo-européen primitif aux systèmes historiquement attestés n'est pas une évolution graduelle, et on n'y distingue guère de phases chronologiques. Il faut se figurer ce passage plutôt comme un cataclysme, un réarrangement du jeu accompli par quelques traits rapides. Le rapport entre les changements qui se conditionnent mutuellement et qui s'accomplissent tous en vertu d'un principe unique n'est pas celui de la cause à son effet (*Ursache-Wirkung*), mais celui de la raison à ses conséquences (*Grund-Folge*). Tout ce qui se passe constitue un processus global et dont les parties sont interdépendantes et inséparables.

- [54] Mais ce qui change est un principe simplement, et le changement peut selon les dialectes se réaliser sous des aspects divers.

Ainsi, une fois les prosodèmes convertis transformés en des consonnes et des voyelles, et une fois l'ancienne voyelle scindée en trois, qui à plus forte raison admettent des groupes d'identité au même titre que les voyelles issues de prosodèmes (*r l n m i ū*), une simplification de l'effectif des voyelles et de l'effectif des consonnes s'impose de nouveau. Mais la simplification a lieu selon les dialectes d'une façon différente et à un degré différent.

D'une façon analogue des changements secondaires du système d'accents s'accomplissent partout, mais le détail diffère selon les conditions qui se présentent dans les dialectes. La raison de ces changements est la même partout; la conséquence est réalisée de façons diverses. La raison commune est que sous le nouveau régime accentuel, admettant l'accent haut dans toute syllabe comportant un ancien *V* simple précédé d'un *a* non-latent, et l'accent bas dans toute autre syllabe, il n'y aurait plus d'unité accentuelle définie: l'ancienne unité accentuelle ne comporterait plus nécessairement un accent haut, le jeu d'alternances s'effacerait, et une unité accentuelle du deuxième degré pourrait désormais comporter plus de deux sommets accentuels. La réaction ne manque pas de se présenter; mais il y a plusieurs réactions possibles entre lesquelles chaque dialecte ou chaque groupe dialectal fait son choix. La réorganisation de l'unité accentuelle s'impose, voilà le principe qui en indo-européen commun préside aux changements dialectaux. C'est un fait digne d'attention qu'en baltique et en slave la réorganisation s'établit selon un principe conservateur: l'accent bas devient le circonflexe, l'aigu continue l'accent haut, et on introduit dans le système un nouvel accent bas pour l'assigner à toute syllabe qui en vertu de l'ancien régime ne serait pas susceptible d'un accent haut. De la sorte l'ancienne unité accentuelle se trouve rétablie.

- Dès ce moment la langue est disposée à réduire le nombre des accents, qui dépasse l'optimum absolu, mais dont la création était rendue nécessaire [55] jusqu'à nouvel ordre. Le premier effet de cette disposition naturelle se fait sentir immédiatement: c'est la MÉTATONIE, qui est introduite, on le sait, à une date très reculée, et dont le principe est le suivant: De deux accents

hauts consécutifs le premier s'assimile du second (' > -; - > ').¹ C'est une première tentative vers un effacement du contraste entre ' et -.

En même temps le balte et le slave préviennent au danger d'un effacement des alternances par un procédé dont le principe n'est pas moins conservateur: sous le nouveau régime à trois accents l'ancien principe dirigeant les alternances accentuelles est réintroduit. Encore aujourd'hui ce principe est en vigueur en lituanien, où l'alternance "grammaticale" est celle entre un accent haut et l'accent bas dans le thème. Mais on a ajouté une nuance: l'alternance solidaire de tous les accents hauts du thème. L'explication n'est pas loin: ici encore la disposition naturelle à la simplification du système d'accents se manifeste dans un effort pour effacer les contrastes accentuels à l'intérieur d'une unité.

Ces changements dans le domaine balte et slave sont sans doute simultanés avec le changement primaire qui s'est accompli dans l'ensemble du domaine indo-européen.² Après cette révolution et réorganisation le lituanien n'a ajouté aucun trait qui servirait à changer le système prosodématique. La loi de F. de Saussure, qui commence à agir beaucoup plus tard dans l'époque balto-slave, ne change que quelques détails de l'actualisation. [56] La loi de la métatonie a terminé son action il y a fort longtemps et a été suivie de toutes sortes de nivellements sans que le principe dirigeant la structure des unités accentuelles soit en rien altéré.

La disposition à la simplification du système d'accents est sentie vivement en lituanien. Les faits d'actualisation donnent une place de plus en plus grande à l'accent bas, et il y a en lituanien un système virtuel qui n'admet qu'un seul accent haut dans chaque chaîne minimale. On sait que le contraste entre le circonflexe et l'aigu tend à s'effacer dans la prononciation; un système virtuel à deux accents commence à se dessiner. Mais dans la situation actuelle ces systèmes virtuels n'ont guère de chances pour se réaliser. La disposition à la simplification du système d'accents est tenue en échec par un effort, naturel également, pour éviter les complications considérables des paradigmes nominaux qui en seraient la rançon. Tout se tient dans le système d'une langue; le plérématique et le cénématique se condi-

¹ Pour la métatonie voir l'auteur, *Études baltes* 1-99 (Copenhague 1932), H. Pedersen, *Études lituanienues* 9-12, 44-47 (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Hist.-filol. Medd. 19, Copenhague 1933). Nous avons pu donner maintenant de la loi de la métatonie une formulation plus simple que dans nos *Études baltes*, parce qu'après la découverte de l'accent haut idéal la position devant *i* et *u* ne constitue plus un cas spécial (Ét. balt. 48). Dans les Ét. balt. nous utilisons le terme d' "accent" dans le sens traditionnel, = "accent haut actualisé du prélituanien".

² C'est ainsi que notre théorie n'entre pas en collision avec la théorie des paradigmes accentuels de l'indo-européen commun telle qu'elle a été développée récemment par M. H. Pedersen, *Études lit.* 21-4. Mais ici encore notre plan nous interdit d'entrer dans ces détails complexes.

tionnent et se tiennent en équilibre. Le système lituanien se trouve dans un optimum relatif et dans une stabilité qui n'invite pas aux innovations. Pour qu'une transformation puisse s'accomplir il faudra une réorganisation presque complète du système plérématique et du système cénématique à la fois. Pour donner libre chemin à une transformation si vaste et si profonde il faudra des conditions sociales qui se présentent rarement dans nos communautés.

21. En lituanien c'est le premier accent haut qui domine l'unité. C'est par ce trait (peu important en dernier lieu) que le lituanien diffère le plus profondément du grec. En grec c'est le dernier accent haut de l'unité qui domine. C'est donc dans la dernière syllabe d'une chaîne minimale que le grec reflète encore la répartition des accents accomplie en indo-européen commun. Dans les autres syllabes le grec présente une régularisation mécanique dont le détail est connu, et qui constitue le premier pas vers l'effacement du contraste entre le circonflexe et l'aigu. La disposition à cet effacement l'em-
- [57] porte en grec moderne qui ne présente que deux accents, un accent haut et un accent bas, et qui par conséquent a atteint à cet égard l'optimum absolu. En même temps l'accent musical est devenu accent dynamique, fait purement diachronique qui reste sans importance pour la métachronie. Comme le balte, le slave et le grec, l'indien commence par compliquer le système d'accents pour manifester plus tard une disposition à la simplification. Le premier accent haut d'une unité de l'indo-européen primitif devient d'abord l'udātta; le premier accent bas d'une ancienne unité sans accents hauts devient le svarita indépendant; le second accent haut d'une ancienne unité devient le svarita dépendant; l'ancien accent bas est continué en principe comme anudātta. Mais ce système ne subsiste pas; déjà le sanskrit classique présente une régularisation mécanique.

On pourrait multiplier les exemples. Dans tous les dialectes indo-européens le système à trois accents, hérité de l'indo-européen commun, se révèle comme un fait de transition. Il était rendu nécessaire par la situation qui résultait du bouleversement du système primitif, mais son existence est menacé. Le système à trois accents était né du besoin de rétablir l'unité accentuelle. Mais dès le moment où elle s'est procuré un régime d'actualisation qui permette de consolider l'unité accentuelle sur des bases nouvelles, la langue se débarrasse de l'exubérance du système accentuel et retombe sur le système à deux accents. Il ne faut pas y voir un mouvement conservateur: ce n'est pas le système primitif qui appelle de nouveau une réalisation; c'est l'optimum absolu qui s'impose, ce sont les lois générales du langage qui finissent par triompher.

La seule langue indo-européenne vraiment conservatrice est dans le domaine des accents le lituanien: au lieu de se réfugier dans l'optimum absolu il se contente de s'installer dans un optimum relatif mis à l'abri de fortifications plérématiques.

ÜBER DIE BEZIEHUNGEN DER PHONETIK ZUR SPRACHWISSENSCHAFT¹

1938

Über das Problem von den Beziehungen der Phonetik zur Sprachwissen- [129]
schaft haben sich bekanntlich verschiedene Ansichten geltend gemacht.
In der klassischen Sprachwissenschaft des 19. Jahrhunderts, die ja auch
noch heute von manchen Sprachforschern und Phonetikern vertreten wird,
wird die Phonetik ganz einfach als ein Teilgebiet der Sprachwissenschaft
aufgefaßt, indem man behauptet, die Laute seien als solche ein integrieren-
der Teil des Sprachgutes: Ohne Laute keine Sprache. In der neueren, kri-
tischen Periode der Sprachwissenschaft ist diese Anschauung mehrfach be-
stritten worden. Nach dem Eindringen des strukturalistischen Gesichts-
punktes in die Sprachforschung ist man sich bewußt geworden, daß das
Gesamtgebiet der bisherigen Phonetik nicht ohne weiteres der Sprach-
wissenschaft einverleibt werden kann. Weder die Laute als solche, noch die
Variationen der Lautung sind nach dieser Auffassung ein integrierender
Teil des Sprachgutes; nur die Lautgegensätze, und zwar nur eine engere
Auswahl von bestimmten Lautgegensätzen, seien für die Sprachwissenschaft
unentbehrlich. Es heißt also demnach nicht mehr: Ohne Laute keine
Sprache, sondern es heißt: Ohne Lautgegensätze (oder, wie man oft behauptet
hat: ohne Lautvorstellungsgegensätze) keine Sprache. Und es wird hin-
zugefügt: Was neben diesen für die Sprache relevanten Gegensätzen an
Lauterscheinungen im Sprechen noch übrig bleibt, kann auf die Erkenntnis
der Sprache als solche nur störend einwirken und ist vom Gesichtspunkt der
Sprache nur als ein hemmender Ballast anzusehen, der aus der Sprach-
wissenschaft auszumerzen ist. Die Phonetik, als die Wissenschaft dieser
außersprachlichen Erscheinungen, ist eine außerhalb der Sprachwissen-
schaft stehende, fremde Wissenschaft, welche nur mit dem Range einer
Hilfswissenschaft der Linguistik zugeordnet werden darf, aber auch – das

¹ Vortrag gehalten in der Deutschen Gesellschaft für Phonetik, Berlin, den
21. April 1938.

*Über die Beziehungen der Phonetik zur Sprachwissenschaft. Archiv für vergleichende
Phonetik* 11, 1938, p. 129–34, 211–22.

gibt man für gewöhnlich zu – zugeordnet werden muß. Diese Auffassung hat bekanntlich in der sprachwissenschaftlichen Literatur mit *Ferdinand de Saussure* angehoben und wird heutzutage von der sogenannten phonologischen Schule eifrig vertreten. Zum Teil handelt es sich allerdings nur um neue Abgrenzungen und neue Terminologie. Es leuchtet vorderhand ein, daß sowohl die Sprachwissenschaft als auch die Phonetik im weiteren oder [130] im engeren Sinne definiert werden kann. Zur vollständigen Beschreibung eines Sprachzustandes gehört natürlich auch die Beschreibung des Sprachgebrauchs, nicht nur die des Sprachsystems; um eine Sprache zu bewältigen, muß man nicht nur die für das Sprachsystem relevanten Erscheinungen, sondern auch die usuell auftretenden irrelevanten Variationen zu erfassen suchen. Und wer wagt zu behaupten, daß hier nur von einem praktischen, und nicht ebensowohl von einem theoretischen Erfassen die Rede ist? Die Beschreibung und Erklärung des phonetischen Sprachgebrauchs gehört unbestreitbar zur Sprachwissenschaft im weiteren Sinne. Und andererseits gehören auch die für die Sprache relevanten Erscheinungen ebensowohl wie die irrelevanten zur Phonetik im weiteren Sinne. Eine Phonetik, aus welcher die sprachlich relevanten Merkmale geflissentlich ausgemerzt wären, wäre kaum denkbar; sind doch auch die relevanten Merkmale eben phonetische Erscheinungen. Aber das wirklich Neue in dieser Betrachtungsweise ist die Entdeckung einer bisher nicht genügend beobachteten Grenze innerhalb des Gebietes der Phonetik im weiteren Sinne: der Grenze zwischen dem sprachlich Relevanten und dem sprachlich Irrelevanten. Es wird also auch von dieser neuen Richtung in der Sprachwissenschaft noch stets behauptet, daß wenigstens ein Teil der Phonetik (im weiteren Sinne) für die Sprachwissenschaft unentbehrlich ist. In diesem Sinne heißt es also noch: Ohne Laute keine Sprache; ohne Phonetik keine Sprachwissenschaft. Letzten Endes scheint man von allen Seiten darüber einig zu sein.

Nach der heutigen Sachlage könnte es scheinen, daß die Sprachwissenschaft nicht in derselben Weise für die Phonetik unentbehrlich ist, wie die Phonetik für die Sprachwissenschaft. Die Grenze zwischen dem sprachlich Relevanten und dem sprachlich Irrelevanten ist ja von Sprachforschern gezogen worden und scheint auf den ersten Blick nur für den Sprachforscher wichtig zu sein. Von seiten der Phonetik, besonders der Experimentalphonetik, ist bekanntlich auch behauptet worden, daß die Phonetik ohne jede Rücksicht auf die Ergebnisse der Sprachwissenschaft getrieben werden kann, und daß die Phonetik sogar ihr Vorteil daran hätte, als eine selbstständige Wissenschaft von der Linguistik gänzlich losgelöst zu werden. Von anderer Seite, und wieder noch gerade von experimentalphonetischer Seite, wird die Berechtigung eines solchen Verfahrens in Abrede gestellt, wie das neuerdings mit besonderer Schärfe von *Eberhard Zwirner* und *Kurt Zwirner* getan worden ist. Ohne vorläufig in dieser Streitfrage Partei zu nehmen, muß also, wenn man sich über die heutige Sachlage des Problems von den

Beziehungen der Phonetik zur Sprachwissenschaft orientieren will, konstatiert werden, daß gerade hier eine Streitfrage besteht. Bei der heutigen Lage der Dinge ist man nicht darüber einig, ob die Phonetik von der Sprachwissenschaft unabhängig sein kann. Es scheint aber von allen Seiten zugegeben zu werden, daß die Sprachwissenschaft nicht von der Phonetik unabhängig ist. Jeder Sprachforscher und jeder Phonetiker, insofern er sich überhaupt über diese Frage äußert, scheint dieser Ansicht zu sein. Das also ist nach der heutigen Auffassung die gegenseitige Lage unserer Wissenschaften. Es mag dahingestellt bleiben, ob die Phonetik im engeren oder weiteren Sinne eine Hilfswissenschaft oder ein Teilgebiet der Linguistik ist; die Phonetik ist und bleibt eine unentbehrliche Voraussetzung der Sprachwissenschaft. Die sich der Sprachwissenschaft gegenüber agnostisch verhaltenden Experimentalphonetiker und die gewissermaßen antiphonetischen Phonologen scheinen sich in der Ansicht merkwürdiger Weise gegenseitig gefunden zu haben, daß die Phonetik als von der Sprachwissenschaft unabhängig gedacht werden kann. Die Sprachwissenschaft aber als von der Phonetik unabhängig zu denken, wäre nach der üblichen Auffassung eine Unmöglichkeit; die Sprachwissenschaft muß, so heißt es, wenigstens bis zu einem gewissen Grade phonetisch sein und phonetische Größen in ihre Rechnung eintragen. Ohne Phonetik keine Sprachwissenschaft, ohne Laute oder Lautgegensätze keine Sprache.

Es wird im Folgenden meine Aufgabe sein, diese Behauptung zu prüfen. Der gemeinsame Gegenstand der Phonetik und der Sprachwissenschaft ist der Sprachlaut. Ich könnte auch das Phonem sagen, vermeide aber lieber bis auf weiteres diesen Terminus; der Terminus "Phonem" erweckt sofort die Vorstellung von Definitionen, und zwar von verschiedenen, zum Teil sich widersprechenden Definitionen; der Terminus "Sprachlaut" erweckt meistens keine solche Vorstellung. Kein Mensch weiß, was ein Sprachlaut ist, aber jeder Mensch weiß, daß es Sprachlaute gibt. Es ist nicht schwer anzugeben, auf welchem Wege ein Sprachlaut erkannt wird. Statt Sprachlaut könnte man nämlich auch Lautform sagen. Der Sprachlaut kommt in der Weise zu Stande, daß der phonetisch gegebene Lautstoff von der Sprache einer Formung unterworfen wird, indem in die Lautwelt gewisse sprachlich relevante Grenzen eingelegt werden. In dem syntagmatischen Verlauf der Artikulation werden durch die sprachliche Formung bestimmte Grenzen eingelegt; die Lautfolge [ts] ist zum Beispiel in einer Sprache von einer Grenze durchschnitten, indem [t] und [s] in dieser Sprache zwei verschiedene Sprachlaute sind; in einer anderen Sprache ist die Lautfolge [ts] von keiner Grenze durchschnitten, sondern nur von Grenzen umgeben: in dieser Sprache macht [ts] einen einzigen Sprachlaut aus. Auch auf der paradigmatischen Axe, also unter den Lauten, welche an derselben Stelle der Artikulationsreihe abwechselnd eintreten können, werden solche Grenzen eingelegt. Zwischen dem stimmhaften und stimmlosen *l* gibt es in einigen

Sprachen, wie zum Beispiel im Kymrischen, eine Grenze: [l] und [l̥] sind verschiedene Sprachlaute. In anderen Sprachen, z. B. im Deutschen, gibt es keine solche Grenze: [l] und [l̥] sind Varianten desselben Sprachlautes. Diese Erscheinungen sind aus der neueren Literatur genügend bekannt. Offensichtlich handelt es sich hier von dem seit *Wilhelm von Humboldt* bekannten Unterschied von Stoff und Form. Die Laute als physische Tatsachen sind der Ausdrucksstoff, welcher von der sprachlichen Ausdrucksform sein spezifisches Gepräge bekommt, und dadurch der Form gegenüber als Substanz auftritt. Solange wir den Stoff an sich betrachten, haben wir vor uns die Laute als physische Erscheinungen; sobald wir den Stoff als eine der Form zugeordnete Substanz betrachten, haben wir die Sprachlaute. Die Erkenntnis des Sprachlautes geschieht also durch eine Abstraktion, indem man aus dem phonetisch gegebenen Stoff gewisse Momente ausscheidet, welche für die sprachliche Form irrelevant erscheinen, und indem man gewisse andere Momente als relevante annimmt und diese als *genus proximum* und *differentia specifica* zu Definitionsmerkmalen des Sprachlautes erhebt. Man bedient sich bei dieser Analyse, wie es *Karl Bühler* treffend ausgedrückt hat, des "Prinzips der abstraktiven Relevanz", indem der Sprachstoff als Substanz auf die Sprachform bezogen wird.

Indem wir auf dem Gebiete des sprachlichen Ausdrucks den Sprachlaut von dem Gesichtspunkt der *Humboldtschen* Unterscheidung von Stoff und Form betrachten, leuchtet es ein, daß die abstraktive Gedankenoperation, wodurch wir vom Ausdrucksstoff zur Ausdrucksform gelangen, ganz genau analog ist mit der, wodurch wir auf dem Gebiete des sprachlichen Inhalts vom Inhaltsstoff zur Inhaltsform gelangen. Auch in die Ideenwelt werden von der Sprache durch eine Formung bestimmte Grenzen eingelegt, wie wenn z. B. diese Sprache Passiv und Medium, Präsens und Futurum, Maskulinum und Neutrum unterscheidet, und jene andere Sprache nicht. Durch diese Inhaltsformung wird der Inhaltsstoff zur Inhaltssubstanz, und werden die Ideen zu Sprachideen, d. h. zu Begriffen. Und jede sprachliche Inhaltsform, jeder sprachliche Begriff muß in der Weise definiert werden, daß man von gewissen Sonderbedeutungen als semantischen Varianten absieht und gewisse andere als relevante Merkmale in die Definition aufnimmt. Hier hat man bis jetzt vergessen zu sagen, daß die Semantik im engeren Sinne eine außerhalb der Sprachwissenschaft gelegene Hilfsdisziplin ist. Wenn man aber das für die Phonetik behauptet, muß folgerichtig genau dasselbe für die Semantik behauptet werden.

- [133] Das Problem von den Beziehungen der Phonetik zur Sprachwissenschaft kann augenscheinlich nicht ohne Berücksichtigung des ganz analogen Problems von den Beziehungen der Semantik zur Sprachwissenschaft gelöst werden, und die Fragestellung gewinnt an Klarheit, wenn man die *Humboldtsche* Analogie der Stoff-Form-Relation auf dem Gebiete des Ausdrucks und auf dem Gebiete des Inhalts festhält und sie nie aus den Augen verliert.

In der sprachwissenschaftlichen Praxis wie auch in der Theorie hat man sie meistens aus den Augen verloren, und für die klassische Sprachwissenschaft sind Phonetik und Grammatik zwei absolut inkongruente Gebiete, welche wohl in irgend eine mystische Verbindung miteinander treten, aber in ihrer inneren Struktur keine Ähnlichkeit aufweisen.

Aber es gibt also tatsächlich in den beiden Seiten der Sprache, in der Inhaltsseite wie in der Ausdrucksseite, Formen, welche sich zu dem von ihnen geformten Stoff, zu dem Inhalt bzw. zu dem Ausdruck, prinzipiell ganz analog verhalten. Die Sprache besteht aus Inhaltsformen und Ausdrucksformen, und es scheint, daß wir statt dessen auch Begriffsformen und Lautformen sagen können. Diese Komposita: Begriffsform und Lautform, enthalten zwei Bestandteile und können demnach a priori aus zwei Gesichtspunkten betrachtet werden: aus dem Gesichtspunkt der Substanz oder aus dem der Form. Wie der sprachliche Begriff etwas auf einmal Sprachliches und Semantisches sein muß, so muß der Sprachlaut auf einmal etwas Sprachliches und etwas Lautliches sein. Eine sprachliche Begriffsform kann semantisch, d. h. nach ihrem Bedeutungsinhalt, definiert werden, oder sie kann grammatisch, d. h. nach ihrer Funktion, definiert werden. Wenn ich von einem Genitiv sage, er sei possessivisch, habe ich eine semantische Definition, also eine Substanzdefinition gegeben; wenn ich von demselben Genitiv sage, er sei als Abhängigkeitskasus den anderen Kasus entgegengesetzt und könne von einem Substantiv regiert werden, habe ich eine grammatische, also eine Formdefinition gegeben. Konjunktiv als Irrealis ist semantisch definiert, Konjunktiv als ein von gewissen Konjunktionen oder Verben regierter Abhängigkeitsmodus ist formell definiert. Jede mögliche Inhaltsform ist beiden Arten von Definitionen zugänglich. Für gewöhnlich aber wird die Substanzdefinition, die semantische Definition, von der traditionellen Sprachwissenschaft als ausschlaggebend angesehen. Für den Sprachforscher scheint die Substanz wichtiger zu sein als die Funktion. Das kann, wenn es in dieser schroffen Weise formuliert wird, sonderbar anmuten und schon zum Nachdenken Anlaß geben. Aber es kommt einfach daher, daß man auch auf diesem Gebiete das Primat der Sprachwissenschaft nicht einräumt. Man stellt sich vor, daß es auf dem Gebiete der Ideenwelt eine von der Sprachwissenschaft unabhängige Disziplin geben muß, eine [134] Wissenschaft der reinen Ideen oder des Ideenstoffes, auch Ontologie oder "Philosophie" genannt, und daß diese Disziplin für die Sprachwissenschaft unentbehrlich ist. Die Sprachwissenschaft muß – so heißt es – wenigstens zu einem gewissen Grade ontologisch sein und ontologische Größen in ihre Rechnung eintragen. Ohne Ontologie keine Sprachwissenschaft, ohne Begriffe oder Begriffsgegensätze keine Sprache. Wie von der physischen Phonetik ist die Sprachwissenschaft auch von der ontologischen Semantik abhängig. Und wie die physische Phonetik ist auch die ontologische Semantik, wenigstens möglicherweise, auch ohne Sprachwissenschaft denkbar.

Wie für die sprachliche Begriffsform, sind auch für die sprachliche Lautform zweierlei Definitionen a priori möglich: eine phonetisch-lautliche und eine sprachlich-funktionelle. Von diesen beiden ist nach der herrschenden Auffassung die phonetisch-lautliche die grundlegende, von welcher die sprachlich-funktionelle als sekundäre ableitbar ist. In dieser Hinsicht ist die Phonologie besonders klar verfahren und ist der traditionellen Auffassung treu geblieben. In der Phonologie im engeren Sinne werden die Phoneme auf Grund lautlicher Gegensätze aufgestellt und definiert. In der Morphophonologie aber wird untersucht, in welcher Weise die so gegebenen phonologischen Gegensätze von der Sprache ausgenützt werden. Die Phonemdefinitionen und das Phonemsystem sind für die Morphophonologie notwendige Voraussetzungen, nicht umgekehrt; die Morphophonologie ist ohne Phonologie im engeren Sinne undenkbar, nicht umgekehrt. Mit anderen Worten, die Substanzdefinition, nicht die funktionelle Definition ist die wirkliche Definition der sprachlichen Form. Die sprachliche Ausdrucksform ist phonetisch definiert, wie die sprachliche Inhaltsform semantisch definiert ist.

Um die Berechtigung dieser Methode zu untersuchen, muß vor allem gefragt werden, ob das Postulat, worauf sie beruht, unwiderlegbar ist. Kann die sprachliche Ausdrucksform nur als Lautform existieren, und nur auf phonetischem Wege erkannt und definiert werden? Ist, um das Problem noch schärfer zu formulieren, der Lautstoff der einzige Stoff, welcher geeignet ist, der sprachlichen Ausdrucksform als Substanz zugeordnet zu werden? Könnte nicht die sprachliche Ausdrucksform ebensowohl einem anderen Stoff als gerade dem phonetischen ihr Gepräge abgeben? Die Antwort liegt auf der Hand: Es muß möglich sein, einen anderen Stoff als den lautlichen in dieselben Formen zu gießen. Es kann nicht richtig sein, daß die artikulierten Laute der einzig mögliche sprachliche Ausdrucksstoff wären.

- [211] Wenn man sich auf den Standpunkt stellen würde, daß die sprachliche Ausdrucksform ohne Lautsubstanz nicht gedacht und in keine andere Substanz eingelegt werden könnte, wäre es unverständlich, in welcher Weise sich die Menschheit eigentlich eine Buchstabenschrift hätte schaffen können. Es geht nicht an, zu behaupten, daß die Buchstabenschrift auf einer phonetischen Analyse beruhe. Einerseits ist es überaus unwahrscheinlich, daß man sich schon in den entlegenen Zeiten, wo die Buchstabenschrift erfunden wurde, über die phonetische Analyse klar geworden wäre; sind doch die phonetischen Vorgänge dem Sprecher normalerweise ganz unbewußt. Eine solche Annahme kann man ruhig als unmöglich ablehnen. Auch kann darauf hingewiesen werden, daß die Buchstabenschrift eben nicht phonetisch ist und sogar bis auf heute zum großen Teil unphonetisch und unphonologisch geblieben ist, was entweder dadurch zu erklären ist, daß sie eine zum Teil sachlich unrichtige Formung ist, also einen zum Teil mißlungenen Formungsversuch darstellt, oder dadurch, daß das Sprachsystem innerhalb

desselben allgemeinen Rahmens verschiedene Formungen möglich macht – zwei Erklärungen, welche übrigens nicht unvereinbar sind: Die durch die Buchstabenschrift geschaffene Formung muß doch wohl als eine sprachlich mögliche hingenommen werden, da der schriftliche Ausdruck schwerlich als direkt sprachwidrig aufgefaßt werden kann. Andererseits aber ist es klar, daß eine Buchstabenschrift nicht notwendig auf phonetischer Analyse beruht; sie kann ebenso gut direkt auf einer sprachlichen Analyse beruhen. Man war sich bei der Erschaffung der Buchstabenschrift darüber klar geworden, daß man so und so viel verschiedene Schriftzeichen schaffen mußte, weil die Sprache so und so viel Unterschiede im Ausdruck nötig machte, um das sprachliche Verständnis zu sichern. Nicht die Gliederung der Aussprache, sondern die Gliederung der Sprache selber hat man bei der Erfindung der Buchstabenschrift erkannt, oder zu erkennen versucht. Nicht die phonetische Substanz hat man in eine graphische transponiert, sondern die sprachliche Ausdrucksform hat man direkt in den graphischen Stoff geprägt, um sie festhalten zu können. Selbstverständlich hat man sich diese primitive Analyse nicht als eine theoretische Reflexion, sondern vielmehr als eine praktische Intuition vorzustellen, und es kann daher nicht wunder nehmen, daß man nicht tief genug in den wahren Sachverhalt eingedrungen war, um die Verwechslung von Form und Substanz zu vermeiden: In der ersten europäischen Sprachwissenschaft werden die sprachlichen Ausdrucksformen ganz einfach Buchstaben, γράμματα, genannt, eine Terminologie, [212] die bekanntlich noch bis in den Anfang des 19. Jahrhunderts hineinreicht; bei *Rasmus Rask* ist Bogstav (Buchstabe) noch die Bezeichnung für das sprachliche Ausdruckselement, und er nennt z. B. noch die germanische Lautverschiebung einen Buchstabenübergang; in *Jacob Grimms* "Deutscher Grammatik", 2. Ausg. 1822, trägt das Kapitel über die Ausdruckselemente die Überschrift: "Von den buchstaben"; und noch *Pott* hat sich bekanntlich in 1833 für seine "Etymologischen Forschungen" das Motto gewählt: Literae suus honos esto; litera animi nuntia. Es wäre unrecht zu glauben, daß die ältern Sprachforscher mit dem Terminus "Buchstabe" nur das Schriftzeichen berücksichtigten: "Buchstabe" heißt bei ihnen soviel als sprachliche Ausdrucksform, sprachliches Ausdruckselement; man hatte eben keinen besseren Namen dafür. Und ganz folgerichtig konnte man auf dieser Grundlage beschreiben, einerseits wie die Buchstaben aussehen, andererseits wie die Buchstaben lauten, sowie *Bopp* es tut, wenn er im ersten Kapitel seiner Vergleichenden Grammatik über das "Schrift- und Lautsystem" handelt. Man beschreibt hier, wie sich die sprachlichen Ausdrucksformen in der graphischen bzw. in der phonetischen Substanz auswirken. "Buchstabe" war für die ältere Sprachwissenschaft deshalb ein glücklicher Terminus, weil man schon von alters her daran gewohnt war, zu sagen, daß ein Buchstabe sowohl geschrieben wie auch ausgesprochen werden kann. Daß man auch davon sprechen kann, daß ein Laut so und so geschrieben

wird, ist viel schwieriger einzusehen; und daß ein Laut eine gewisse Aussprache haben kann, mußte als sinnlos erscheinen, denn der Laut ist ja an sich mit der Aussprache identisch. "Buchstabe" war eben deshalb ein glücklicher Terminus, weil er von alters her von der Substanz losgelöst war und auf eine beliebige Substanz bezogen werden konnte. Es war ganz sicher nicht als ein Fortschritt anzusehen, wenn man nach dem Einzug der Phonetik in die Sprachwissenschaft den Terminus "Laut" statt "Buchstabe" einführte. Man mußte hier die uralte Hypostasierung von Form und Substanz noch einmal mitmachen, und man hatte nicht Zeit genug, um auch diesen neuen Terminus von der Substanz loszulösen, umsomehr, als der Positivismus den Stoff als einzige Tatsache ansah und die Form als eine willkürliche Abstraktion auffaßte. Es ist aber interessant zu beobachten, daß die Hypostasierung von Form und Substanz, die Identifikation von Ausdruckselement und Sprachlaut, erst ziemlich spät bewußt in System gesetzt wurde. Als die Phonetik aufkam, war das ererbte Bewußtsein vom "Buchstaben", vom Ausdruckselement gleich Ausdrucksform, noch lebendig. Da doch die Phonetik eine viel jüngere Wissenschaft ist als die Linguistik, waren für die

[213] Phonetik die in der sprachlichen Form vorhandenen Elemente das Gegebene, und die Aufgabe der Phonetik ist, zu untersuchen, wie diese Elemente ausgesprochen werden; die Fragestellung der praktischen Phonetik spielt sich meistens innerhalb dieses Rahmens ab, und es heißt: das französische *p* wird so und so ausgesprochen, das deutsche *a* wird so und so ausgesprochen, usw. Hätte man nicht auf diesem Stadium gerade dem abstrakten Formenbegriff gegenüber Scheu empfunden, und wäre man nicht in der klassischen Phonetik so unbedingt geneigt gewesen, dem abstrakten Formenbegriff jede theoretisch anerkennbare Realität abzusprechen, so hätte man auf Grund der phonetischen Praxis auf dem Sprunge stehen müssen, den wahren Tatbestand zu erkennen und die Hypostasierung von Form und Substanz zu vermeiden. Als aber die Sprachwissenschaft und die Phonetik zu ihrer Besinnungsstunde gelangen, haben sie das Problem in falscher Weise gelöst, und haben erklärt: Es gibt sprachliche Ausdruckselemente, aber diese sprachlichen Ausdruckselemente sind eben phonetisch zu definieren. In dem Augenblick ist das "Phonem" zur Welt gekommen. Die verschiedenen Phonemtheorien sind Versuche, die Form mit der Substanz zu identifizieren und definitionsmäßig mit der Substanz unauflöslich zu verbinden. Die sprachliche Ausdrucksform wird als Lautform definiert. Nur auf eine Weise hat man es versucht, die Hypostasierung nicht ganz mitzumachen, nämlich indem man statt Lautform Lautvorstellung eingesetzt hat. Man hat aber bald eingesehen, daß dieser Psychologismus zu neuen Verwechslungen führt, und da kein anderer Ausweg möglich erschien, sind die meisten Phonemtheoretiker letzten Endes dabei stehen geblieben, die Ausdruckselemente durch lautliche Merkmale zu definieren.

Welchen Sonderwert man der lautlichen Substanz auch beimessen mag

– als der einzigen universellen, als der einzigen unbewußt hervorgebrachten, als der vielleicht differenzierungsfähigsten Ausdruckssubstanz, oder was sonst – immer bleibt sie nur eine Ausdruckssubstanz unter vielen. Die Sprache, und auch der sprachliche Ausdruck, kann für sich allein ohne Lautsubstanz gedacht werden, und kann in eine beliebige andere Substanz projiziert werden. Auch die Schrift ist nur eine unter vielen, ja unter einer Unendlichkeit von Möglichkeiten. Beliebige Symbole können sich für die sprachlichen Ausdruckselemente einstellen: Gebärden verschiedener Art, verschiedene geometrische Figuren, Farben, Flaggen von verschiedener Form und Farbe, usw. Das Fingeralphabet der Taubstummen, das Morsealphabet, das Flaggenalphabet, jede Code und jede Geheimschrift sind ebensoviel Beispiele dafür. Und auch hier darf man sich die Sache nicht so vorstellen, als ob das gewöhnliche Alphabet notwendige Voraussetzung solcher Sonderalphabete wäre. Wie das gewöhnliche Alphabet unphonetisch sein kann, so können auch unalphabetische Sonderalphabete erdacht werden, d. h. Ausdrucksformungen, welche mit dem gewöhnlichen Alphabet nicht kongruent wären, ohne dafür den im Sprachsystem gegebenen Möglichkeiten zu widersprechen. Also neue Versuche, unabhängig von der schon vorliegenden lautlichen und schriftlichen Formung der sprachlichen Ausdrucksform gerecht zu werden. Voraussetzung für solche Unternehmungen ist nur, daß die Gesellschaft, welche die Sprache als Verständigungsmittel benutzt, sich darüber geeinigt hat, – ob auch diese Einigung willkürlich oder unwillkürlich, bewußt oder unbewußt, als eine ausdrückliche Verabredung oder als ein stillschweigender *Rousseauscher* consensus zu Stande gekommen ist, und ob auch die Gesellschaft, von der es sich handelt, noch so klein ist. Von der Wahl der Substanz bleibt die Form unabhängig. Im deutschen Worte *mit* gibt es drei Ausdrucksformen oder Ausdruckselemente. Wenn wir nur darüber einig werden, können wir diese drei Formenelemente in beliebiger Weise manifestieren: Durch die Laute [m], [i], [t], durch die Buchstaben *m*, *i*, *t*, durch drei geometrische Figuren, drei Farben oder drei Gebärden, denen wir diese bestimmten Formenwerte ein für allemal oder bis auf weiteres beigelegt haben. Haben wir uns z. B. verabredet, daß das erste Formenelement durch senkrechtes Erheben des linken Arms manifestiert werden soll, das zweite durch waagerechtes Ausstrecken des linken Arms, das dritte durch das Biegen des Arms, dann manifestiere ich durch diese drei Gebärden das deutsche Wort, von dem wir sprechen, ebensogut, als wenn ich dafür Laute oder Schriftzeichen verwendet hätte, und die Sprache, die ich benutzt habe, ist ebensowohl Deutsch in diesem wie im vorigen Falle. Und wenn ich danach den linken Arm waagerecht ausstrecke und nachher senkrecht erhebe, dann versteht jeder, der Deutsch kann, daß ich jetzt dasselbe gemeint habe, was ich auch *im* schreiben könnte. Auch gibt es prinzipiell keine Wahlverwandtschaft zwischen einer bestimmten Substanzart und einer bestimmten Form. Die [214]

Werte der Buchstaben oder der Laute können z. B. sehr leicht vertauscht werden, unter der einzigen Voraussetzung, daß wir darüber einig sind. Zum Beispiel könnten wir uns verabreden, das dritte Ausdruckselement des Wortes *mit* soll von jetzt an durch den Laut [ç] manifestiert werden, und das dritte Ausdruckselement des Wortes *mich* durch den Laut [t]. Dann würde also [miç] dasselbe bedeuten, was bisher [mit] hieß, und umgekehrt. Es ginge aber nicht an, [mit] zu [miç] zu ändern, ohne gleichzeitig das bisherige [miç] in irgend einer Richtung zu verschieben; denn die einzige Manipulation der Substanz, welche nicht erlaubt ist, ist eine solche, welche zur Verwechslung von sprachlich verschiedenen und von der Sprache aus einandergehaltenen Formen Anlaß geben würde. Mit dieser einzigen Beschränkung, welche ja nur mit der Natur der Form gegeben ist, kann jede beliebige Form jede beliebige Substanz aufnehmen. Die Form ist von der Substanz ganz unabhängig, und das Verhältnis von Form und Substanz ist ein ganz arbiträres und rein konventionelles. "Ohne Laute keine Sprache" hat sich als ein falsches Postulat erwiesen. Mit Recht hat *Ferdinand de Saussure* gesagt: Die Sprache ist Form, nicht Substanz. Auch der Phonologie gegenüber muß *Saussure* auf diesem Punkte Recht behalten.

Die Laute gehören also nicht zum Wesen der Sprache. Die Tatsache, daß alle Völker zu allen Zeiten ihre Sprache vorzugsweise durch Laute manifestieren, ist nicht durch die Natur der Sprache zu erklären. Sie ist durch die Natur des Menschen zu erklären. Daß die Sprache am natürlichsten und am bequemsten durch Laute manifestiert werden kann, ist eine Folge von der anatomisch-physiologischen Konstitution des Menschen. Oft genug hat man die Aufmerksamkeit darauf hingelenkt, daß der Mensch als anatomisches Wesen keine Sprachorgane besitzt; sind doch die sogenannten Sprachorgane von Natur aus Verdauungs- und Respirationsorgane, die sich nur nebensächlich und ohne irgend eine organische Notwendigkeit für die Zwecke der Sprachmanifestierung als besonders geeignet erwiesen haben. Diese Wahrheit haben aber die Sprachforscher, wie es scheint, lediglich als einen geistreichen Witz hingenommen, ohne im Ernst die notwendigen Konsequenzen davon zu ziehen.

Ist es auch scheinbar gelungen, die einzelnen Elemente der sprachlichen Ausdrucksform durch lautliche Merkmale zu definieren, so schwindet selbst dieser Schein, wenn von den Kategorien der sprachlichen Ausdrucksform die Rede wird. Nie ist es gelungen, den Vokal, den Konsonanten, die Silbe phonetisch zu definieren. Jeder Philologe weiß, welche Elemente in seiner Sprache Vokale sind und welche Konsonanten, wo wir eine Silbe haben und wo zwei. Kein Linguist weiß aber, was diese Sachen sind, und die Ursache ist unzweifelhaft, daß der Linguist um jeden Preis Phonetiker sein will, und daß diese Begriffe ganz außerhalb des Bereiches der Phonetik liegen. Diese Größen können eben nur funktionell definiert werden, sie sind Formen, die mit der Substanz keine Naturverbindung haben.

Jeder Indogermanist weiß, was in der indogermanischen Grundsprache Vokal, Sonant und Konsonant ist. Ein Vokal ist ein silbgebildendes, ein Konsonant ein nichtsilbgebildendes Element, ein Sonant endlich ist ein Element, das sowohl als silbgebildend wie als nichtsilbgebildend auftreten kann. Es macht dem Indogermanisten keine Schwierigkeiten, anzugeben, wo wir eine Silbe haben und wo nicht. Über die Definition der Silbe aber, welche doch bei allen diesen anderen Definitionen eben Voraussetzung ist, über das Wesen und die Natur der Silbe kann er sich keine Vorstellung machen. [216]

Der Indogermanist glaubt nämlich merkwürdigerweise – oder hat wenigstens oft geglaubt – die Aussprache der Grundsprache ganz oder teilweise bestimmen zu können. Auf diesem Gebiete der Sprachwissenschaft ist der Phonetismus des Sprachforschers fast zur Karikatur gesteigert. Denn das ist doch eben die Stärke der genetischen Sprachforschung und der rekonstruktiven Methode, daß man von der Aussprache ganz und gar absehen kann und absehen muß. Wenn ich konstatiere, daß skr. *bhárāmi*, gr. *φέρω*, lat. *ferō* und got. *baíra* eine indogermanische Formel **bhérō* widerspiegeln, und daß also die Gleichung skr. *bh* = gr. *φ* = lat. *f* = got. *b* ein indogermanisches **bh* im Anlaut vertritt, so habe ich einfach registriert, daß das erste Ausdruckselement dieses Wortes in den verschiedenen Sprachen auf ein und dasselbe Element der Grundsprache zurückgehen muß. Wie aber das erste Ausdruckselement des indischen, griechischen, lateinischen und gotischen Wortes in jeder dieser Sprachen ausgesprochen wurde, ist mir bei dieser Konstatierung ganz gleichgültig. Es handelt sich um Formelemente und nicht um Laute. Nur die konstante Übereinstimmung der Formelemente in verwandten Sprachen liefert den Beweis ihrer Verwandtschaft, und die Methode dieser Beweisführung ist von phonetischen Hypothesen ganz unabhängig. Die Methode der genetischen Sprachwissenschaft liefert eben den Beweis dafür, daß man sich eine sprachliche Ausdrucksform ohne Substanz vorstellen kann, daß Sprache ohne Laute gedacht werden kann.

Im Vorhergehenden haben wir, von der traditionellen Auffassung ausgehend, für die sprachliche Lautform zweierlei Definitionen als a priori möglich hingestellt: Eine phonetisch-lautliche und eine sprachlich-funktionelle. Es hat sich jetzt erwiesen, daß statt Lautform Ausdrucksform in abstracto gesetzt werden muß. Es folgt unmittelbar, daß die phonetisch-lautliche Definition der Ausdrucksform von jetzt an ausgeschlossen ist. Es bleibt nur die sprachlich-funktionelle Definition der Ausdruckselemente als möglich übrig. Die sprachliche Ausdrucksform ist eben keine Lautform, sondern eine Funktionsform, und muß als solche erfaßt werden. Und es muß möglich sein, eine sprachliche Ausdruckstheorie unabhängig von der Ausdruckssubstanz aufzubauen, eine Lehre vom sprachlichen Ausdruck, welche keine Phonetik ist und auch keine Phonologie. Eine aphonetische Ausdruckslehre. Und eine solche Disziplin muß aufgebaut werden. Man darf sich diese Erwägungen weder als eine theoretische Spielerei noch als [217]

einen bloßen Vorschlag meinerseits vorstellen. Es ist ein Hinweis auf eine praktische Notwendigkeit. Und nur wenn diese notwendige Aufgabe gelöst ist, kann sich eine neue Phonetik einstellen, welche auf Grundlage der Ergebnisse der Ausdrucksmorphologie in deduktiver Darstellung die geformte Substanz und ihre Varianten beschreibt. Statt eine "Morphonologie" auf "Phonologie" aufzubauen, muß gerade umgekehrt die Lehre von den lautlichen Gegensätzen auf der abstrakten Funktionswissenschaft aufgebaut werden. Denn im Gegensatz zur traditionellen Auffassung muß gesagt werden: Ohne Sprachwissenschaft keine Phonetik. Ohne Sprache keine Sprachlaute.

Was für den sprachlichen Ausdruck gilt, gilt auch für den sprachlichen Inhalt. Es muß eine Lehre der grammatischen und lexikalischen Funktionsformen geschaffen werden, ohne daß die Semantik ihren Finger mit im Spiele hat. Eine asemantische Lehre der Inhaltsformen. Und erst auf Grundlage dieser Inhaltsmorphologie kann eine deduktive Semantik aufgebaut werden.

Diese neue Wissenschaft der reinen Sprachformen könnte einfach Morphologie genannt werden, wenn nicht dieser Terminus schon im voraus für ein Teilgebiet der Grammatik in Anspruch genommen wäre und demnach leicht zu Mißverständnissen Anlaß geben könnte. Ich nenne sie Glossematik, und die Sprachformelemente Glosseme. Die Glosseme, welche dazu bestimmt sind, einen Inhalt aufzunehmen, also die Inhaltsformen, nenne ich Pleremateme (von πλήρης: füllbare Formen). Die Glosseme, welche für den Ausdruck bestimmt sind und nicht an sich dazu bestimmt sind, einen Inhalt aufzunehmen, nenne ich Kenemateme (von κενός). Die Glossematik zerfällt demnach in eine Plerematik oder Inhaltsmorphologie und eine Kenematik oder Ausdrucksmorphologie.

Um sich von der sprachlichen Funktion und von den für die glossematischen Definitionen belangreichen Funktionskriterien eine Idee zu machen, kann man am besten von der Plerematik ausgehen. Unter Funktion verstehe ich eine syntagmatische Beziehung, eine Beziehung zwischen zwei Elementen in derselben Kette. Die Funktion kann sich in ein und demselben Plane abspielen, im kenematischen oder im plerematischen Plan. Eine plerematische Funktion dieser Art ist die grammatische Rektion. Aber außer dieser homoplanen Funktion gibt es auch eine heteroplane, also eine Funktion, welche von dem einen Plan in den anderen übergreift. Durch diese heteroplane Funktion werden die einzelnen Formelemente unterschieden. Wenn [218] durch den Umtausch eines Begriffes gegen einen anderen ein Umtausch eines Ausdrucks gegen einen anderen erfolgen kann, gibt es für die beiden Begriffe zwei Pleremateme, sonst gibt es für die beiden Begriffe nur ein Plerematem mit zwei semantischen Varianten. Wenn man in einem griechischen Nomen den Begriff 'mehrere' durch den Begriff 'zwei' ersetzt, kann in dem Ausdruck eine Veränderung erfolgen. Wenn man in einem deutschen

Nomen dasselbe tut, kann eine Veränderung im Ausdruck nicht erfolgen. Eben deshalb gibt es im Griechischen neben dem Plural einen Dual, im Deutschen aber nicht. Durch diese Probe, die ich Kommulation nenne, kann konstatiert werden, wieviel Pleremate es in der Sprache gibt. Es darf aber nicht übersehen werden, daß nach der Kommulation noch andere Proben hinzukommen müssen, da doch die Aufgabe darin besteht, die Anzahl der Elemente auf ein Minimum zu reduzieren; auf diese anderen Proben brauche ich aber hier nicht einzugehen. Auf Grund der Kommulation ordnen sich die Elemente in Paradigmen, d. h. Klassen von Elementen, die an demselben Platze in der Kette abwechselnd eintreten können.

Während also die Elemente durch die heteroplane Funktion definiert sind, definieren sich die Kategorien durch die homoplane Funktion, also unter anderem durch die Rektion, was prinzipiell aus der herkömmlichen Grammatik ohne weiteres bekannt ist. Indem man die Funktionen registriert, muß man, was für das Folgende wichtig ist, jede vorgefundene Kette in der Weise ausfüllen, daß allen Funktionen Rechnung getragen wird. In der deutschen Kette "Guten Tag" muß beispielsweise etwas hinzugefügt werden können, das den Akkusativ bedingt; der Akkusativ ist eben von etwas außerhalb der vorgefundnen Kette Stehendem regiert, und dieses fehlende Glied muß bei der grammatischen Analyse mit einbezogen werden. Diese Operation des Ausfüllens nenne ich Katalyse, und eine Kette, in welcher durch Katalyse allen Funktionen Rechnung getragen ist, nenne ich eine katalysierte Kette.

Die Funktionen können eingeteilt werden in Kontaktfunktionen, d. h. Funktionen zwischen den Bestandteilen ein und desselben Wortes, und Distanzfunktionen, d. h. Funktionen zwischen Bestandteilen verschiedener Wörter. Die spezifische Wahlverwandtschaft zwischen Nomen und Kasus einerseits und zwischen Verbum und Tempus andererseits, wie sie sich z. B. im Deutschen vorfindet, ist ein Beispiel der Kontaktfunktion. Die gewöhnliche Rektion dagegen ist eine Distanzfunktion. Die Distanzfunktion kann für die Unterscheidung von plerematischen Exponenten, auch Morpheme genannt, und plerematischen Konstituenten, auch Plereme genannt, verwertet werden. Solche Paradigmen nämlich, deren Elemente durch Distanzfunktion von anderen Elementen nie regiert werden können, sind Paradigmen von Stammelementen, und solche Paradigmen, in welchen alle oder einige Elemente durch Distanzfunktion von anderen Elementen regiert [219] werden können, sind Paradigmen von Flexionselementen. Die Flexionselemente oder Morpheme können weiter eingeteilt werden in solche, welche eine katalysierte Äußerung charakterisieren können, und solche, welche diese Fähigkeit nicht besitzen. Die ersteren sind die Verbalmorpheme oder extensen Morpheme; ein Tempus oder ein Modus kann z. B. nicht nur ein Verbum, sondern einen ganzen Satz charakterisieren. Die letzteren sind die Nominalmorpheme oder intensen Morpheme; ein Kasus z. B. hat nicht die

Fähigkeit, eine ganze katalysierte Äußerung zu charakterisieren, sondern nur einen bestimmten Teil einer solchen Äußerung.

Das Thema ist die Kette von Stammelementen, welche von einer morphematischen Einheit charakterisiert ist. Die Stammelemente zerfallen in Wurzelemente, welche in einem Thema allein stehen können, und Ableitungselemente, welche diese Fähigkeit nicht besitzen.

Es ist ohne weiteres klar, daß die Kenemateme sich nach denselben Prinzipien erkennen und klassifizieren lassen. Durch die Kommutation und die weiteren Reduktionen wird das Kenemateminventar erkannt. Wenn durch den Umtausch eines Ausdrucks gegen einen anderen ein Umtausch eines Begriffes gegen einen anderen erfolgen kann, gibt es für die beiden Ausdrücke zwei Kenemateme, sonst gibt es für die beiden Ausdrücke nur ein Kenematem mit zwei Ausdrucksvarianten. Deshalb gibt es im Kymrischen ein Kenematem für das stimmhafte *l* und ein anderes Kenematem für das stimmlose, weil in dieser Sprache der Umtausch des stimmhaften *l* gegen das stimmlose einen Inhaltsunterschied hervorrufen kann. Im Deutschen gibt es nur ein Kenematem, welches das stimmhafte und das stimmlose *l* als Varianten umfaßt, weil der Umtausch von dem einen *l* gegen das andere immer für Inhaltsunterscheidungen ohne Belang ist.

Während also die kenematischen Elemente durch die heteroplane Funktion definiert sind, definieren sich die kenematischen Kategorien durch die homoplane Funktion. Nach der Einteilung in Kontaktfunktion und Distanzfunktion kann wiederum unterschieden werden zwischen kenematischen Konstituenten, auch Keneme genannt, und kenematischen Exponenten, auch Prosodeme genannt. Solche Paradigmen nämlich, deren Elemente durch Distanzfunktion von anderen Elementen nie regiert werden können, sind Paradigmen von kenematischen Stammelementen, und solche Paradigmen, in welchen alle oder einige Elemente durch Distanzfunktion von anderen Elementen regiert werden können, sind Paradigmen von Prosodemen. Im Deutschen kann z. B. gezeigt werden, daß die beiden Kenemateme, welche als starker und schwacher Druck manifestiert werden, Prosodeme sind. In einer katalysierten Äußerung muß sich mindestens ein Starkdruck finden, aber Wörter, die sonst mit Starkdruck auftreten können, müssen in der Nähe eines Starkdrucks als schwach betont auftreten; der starke Druck kann also den schwachen Druck in einem anderen Worte regieren. Die Prosodeme können weiter eingeteilt werden in Modulationen, welche eine katalysierte Äußerung charakterisieren können, und Akzente, welche diese Fähigkeit nicht besitzen. Die Modulationen sind also das kenematische Gegenstück der Verbalmorpheme, und die Akzente sind das Gegenstück der Nominalmorpheme. Weiter können die Themabestandteile eingeteilt werden in kenematische Wurzelemente oder Vokale, welche in einem Thema oder in einem Wort allein stehen können, und kenematische Ableitungselemente oder Konsonanten, welche diese Fähigkeit nicht besitzen.

Die Silbe endlich muß definiert werden als ein Akzentthema mit ihrem Akzent. Sprachen ohne Akzente haben also keine kenematischen Silben.

Es hat sich gezeigt, daß zum erstenmal der Vokal, der Konsonant und die Silbe eine feste Definition bekommen haben. Und es hat sich auch gezeigt, daß die kategorielle Struktur des sprachlichen Ausdrucks mit der des sprachlichen Inhalts ganz kongruent ist.

Diese Andeutungen müssen hier genügen, um nachzuweisen, daß eine reine Formentheorie des sprachlichen Ausdrucks wie auch des sprachlichen Inhalts möglich ist.¹

Dieser rein sprachwissenschaftlichen Disziplin müssen dann die Substanzwissenschaften als empirisch-deduktive Disziplinen zugeordnet werden: Einerseits eine deduktive Semantik, andererseits eine deduktive Phonetik, eine Graphematik und andere Teilgebiete der Symbolistik. Diese Disziplinen haben zur Aufgabe, die Manifestation der Sprache im Sprachgebrauch zu beschreiben.

Für die deduktive Phonetik möchte ich den Namen Phonematik [221] vorschlagen. Durch ihre deduktive Natur und durch ihre Abhängigkeit von der Kenematik steht sie im Gegensatz zu der bisherigen Phonetik, obwohl sie ihre Technik wie auch viele Erfahrungen von der früheren Phonetik übernehmen kann. Eine induktive Phonetik ist eine Unmöglichkeit und hat sich längst als eine Unmöglichkeit erwiesen. Eine Phonetik, welche ihre Phoneme mit physischen Mitteln erkennen wollte, wäre eine ebenso apriorische Wissenschaft als die reine Ontologie oder die Kategorienlehre der Philosophie. Empirische Phonetik heißt sprachwissenschaftliche Phonetik. Einige Phonetiker haben dies auch eingesehen und sich auf die Abhängigkeit von der Sprachwissenschaft ganz eingestellt, insbesondere *Eberhard Zwirner* und *Kurt Zwirner*. Kein Experimentalphonetiker hat wie sie eingesehen, daß die Phonetik ohne den von der Sprachwissenschaft übernommenen Begriff der Lautklasse nicht durchkommen kann, und daß die Lautklasse von der sprachlichen Morphologie aus definiert werden muß.²

¹ Der Kürze halber ist die Theorie der Glossematik hier in vereinfachter Form dargestellt worden. Eine Gesamtdarstellung erscheint demnächst in: *L. Hjelmslev* und *H. J. Uldall*, *An Outline of Glossematics* (Humanistisk Samfunds Skrifter I, Aarhus-Kopenhagen-London 1938). Siehe übrigens: *Proceedings of the Second International Congress of Phonetic Sciences*, Cambridge 1936, S. 49 ff. [in diesem Band, S. 157–162]; *Studi Baltici* vi, 1937, S. 1 ff. [in diesem Band, S. 181–222]; *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. van Ginneken*, Paris 1937, S. 51 ff. [= *Essais linguistiques*, I, S. 192–198]; *Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen* (*Acta Jutlandica* ix, 1, Aarhus-Kopenhagen 1937), S. 34 ff. [in diesem Band, S. 163–171]; *Mélanges linguistiques et philologiques offerts à M. Aleksandar Belić*, Belgrad 1937, S. 315 ff. [in diesem Band, S. 173–180].

² S. VI, *Neue Wege der Experimentalphonetik*, in *Nordisk Tidsskrift for Tale og Stemme* iii, April 1938.

Um kurz zusammenzufassen: Die Sprachwissenschaft zerfällt der Natur ihres Gegenstandes gemäß in eine Inhaltstheorie und eine Ausdruckstheorie. Der morphologische Teil der Ausdruckstheorie ist die Kenematik, und zu ihr gesellt sich als eine der Substanztheorien die deduktive Phonetik oder Phonematik, welche, insoweit sie mit experimentalphonetischen Methoden verfährt, sehr glücklich Phonometrie genannt werden kann.

Ich muß um Entschuldigung bitten, daß ich in einer phonetischen Gesellschaft mit einem derart aphonetischen Vortrag aufgetreten bin, und auch, daß mein Vortrag eher nur ein Programm als eine Realisation bieten konnte. Beides liegt allerdings in der Natur des behandelten Gegenstandes. Ich möchte mit dem Worte *Hugo Schuchardts* schließen: "Der wahre Fortschritt besteht mir darin, daß die Art des Erkennens vervollkommenet, nicht darin, daß die Menge des Erkennbaren vergrößert wird." Wenn meine Ausführungen zu einem solchen Fortschritt unserer Wissenschaften Anlaß gäben, wäre mein Ziel erreicht.

THE SYLLABLE AS A STRUCTURAL UNIT

1939

The purpose of this paper is to present and to discuss a definition of the syllable [266] which has been published by me in 1937¹.

The definition is the following: *A syllable is a chain of expression including one and only one accent.*

Like any other scientific definition, this definition of the syllable is part of a system of definitions and cannot be adequately understood without considering the system as a whole. But I shall not begin by developing the whole deductive theory or by stating the whole set of more general definitions from which the definition of the syllable must be deduced. My first task must be to make you familiar with my conception of the syllable in a way which is theoretically non-committal.

That the syllable is claimed as a chain of expression does not seem to need any further justification. It seems obvious that in any utterance a distinction must be made between the *content* or the meaning on the one hand, and its *expression* on the other, and it follows from this that any language must consist of two planes: the plane of content or, if you like, the inner plane, and the plane of expression or the outer plane. The syllable of course belongs to the plane of expression, and is a chain consisting of a larger or smaller number of elements of the expression.

The syllable is not necessarily of phonic nature. In any linguistic expression, i. e., in any pattern of sounds, of writing, of gestures, of signals, etc., syllables may be present or not, according to the structure of the expression observed. In Vedic Sanskrit, for instance, where the writing system comprises a graphic manifestation of accents, syllables can be recognized directly by a study of the writing without any knowledge of the pronunci-

¹ See my papers "Accent, intonation, quantité", in *Studi Baltici* vi, p. 19 [in this volume, p. 194], and "La syllabation en slave", in *Beličev Zbornik (Mélanges Belič)*, p. 318 [in this volume, p. 176]. See also my recent paper "Die Beziehungen der Phonetik zur Sprachwissenschaft", in *Archiv für vergleichende Phonetik*, II, Heft 2 [in this volume, p. 223-238].

ation. There is no reason why this situation should not be appreciated in the same way as the situation of Modern German, where the sound system comprises a phonetic manifestation of accents, and where consequently syllables can be recognized directly by a study of the pronunciation without any knowledge of the writing. The syllable may be manifested by a chain of sounds or of characters or of any other symbols usable for manifestation. The syllable must be defined independently of its specific manifestation.

[267] In my definition of the syllable as a chain of expression including one and only one accent, the only special notion presupposed is that of *accent*. Now it is clear from what has just been said, that the specific manifestation of accent must be immaterial for its definition; otherwise it could not be adopted as the basis of the definition of the syllable, which must be established irrespective of the phenomena of manifestation. Accents may be manifested by different degrees of stress, by different degrees of pitch, by different movements of stress, by different movements of pitch, by diacritic signs of any kind, in short, by any sound or graph or other symbol which is considered usable for this purpose.

It need hardly be added that different degrees or movements of stress or pitch, different diacritic graphs, etc., are only linguistically relevant when the replacing of one of these symbols by another is capable of entailing a difference in the content (a change of the meaning). This test, which I have previously described as the *commutation* test¹, will always be sufficient to show whether a language possesses accents or not, and, if so, how many accents it has. In German, for instance, stress degrees are "commutable", capable of entailing a difference in the content; cp. *ˈhɪntərɡe:ən* "to go behind", *hɪntərˈɡe:ən* "to deceive". In French, stress degrees are not "commutable", not capable of entailing a difference in the content. Further, French has no other "commutable" accent symbols. Consequently German has accents, while French has not.

As the syllable has been defined as a function of the accent, the accent cannot conversely be defined as a function of the syllable. The accent must be defined as a function of something else. By *function* is here meant a direct dependence of any kind.

It seems obvious that an accent has a function in two respects:

On the one hand, an accent is bound to a chain of other units which are not accents. In *ˈdʊkətə*, there is one accent manifested in the pronunciation by strong stress, and in my notation by a vertical stroke, and which we may call arbitrarily accent no. 1; and there is another accent manifested in the pronunciation by weak stress, and in my notation by a circle, and which we may call arbitrarily accent no. 2. In our example, accent no. 1 is bound to

¹ See *Proceedings of the Second Intern. Congress of Phonetic Sciences* p. 51 [in this volume, p. 159].

the chain *dvk*, and accent no. 2 to the chain *tə*. In $\textcircled{dvk}_0 \textcircled{tə} \textcircled{smi\theta}$ accent no. 2 is bound to the chain *dvk* and to the chain *tə*, while accent no. 1 is bound to the chain *smiθ*. These chains, which do not themselves consist of accents, but of which each accent is a function, may be termed *accent themes*, and elements included in accent themes may be termed *constituents*, whereas the accents may be termed *exponents*¹. [268]

On the other hand, one accent may be dependent on another accent belonging to the same chain. Thus, in $\textcircled{dvk}_0 \textcircled{tə} \textcircled{smi\theta}$, the presence of accent no. 2 in $\textcircled{dvk}$ instead of accent no. 1 is due to the presence of accent no. 1 in $\textcircled{smi\theta}$. In $\textcircled{dvk}_0 \textcircled{tə}$, considered as an independent chain, the presence of accent no. 1 in $\textcircled{dvk}$ instead of accent no. 2 is due to the presence of accent no. 2 in $\textcircled{tə}$. In both cases the dependence is due to the fact that the English language does not admit any accent group which includes more or less than one and only one accent no. 1. It follows from this law that a single accent-group of the structure $\textcircled{1}$, e. g. in $\textcircled{dvk}_0 \textcircled{tə} \textcircled{smi\theta}$, is not permissible, since it includes more than one accent no. 1 ($\textcircled{dvk}_0 \textcircled{tə} \textcircled{smi\theta}$ would include two accent-groups and not one), and that an accent-group of the structure $\textcircled{00}$, e. g. in $\textcircled{dvk}_0 \textcircled{tə}$, is not permissible, since it includes less than one accent no. 1 ($\textcircled{dvk}_0 \textcircled{tə}$ would be part of an accent-group, not a whole accent-group).

This dependence between accents belonging to the same chain must be a sort of *government*. The interdependence between accents, or exponents of the expression, is not fundamentally different from the interdependence between grammatical units, or units of the content. Just as a noun can have two cases, of which one must be chosen in one connexion and the other in another connexion, so an accent theme like *dvk* can have two accents, of which one must be chosen in one connexion and the other in another connexion. The accent theme has accent declension. It has not been recognized before that there may be government and inflexion in the plane of expression as well as in that of content; but it seems incontestable.

The fact of government can be used to define the difference between constituents and exponents. Let us call the accent theme with its accent an *accent syntagm*; e. g. in $\textcircled{dvk}_0 \textcircled{tə} \textcircled{smi\theta}$ there are three accent syntagms: $\textcircled{dvk}$, $\textcircled{tə}$, and $\textcircled{smi\theta}$. If we consider the government which takes place between accent syntagms, or between units larger than accent syntagms, we shall see that this sort of government can never take place between constituents: we never find a constituent of one syntagm governing a constituent of another syntagm, but we often find an accent of one syntagm governing an accent of another syntagm. [269]

¹ Strictly speaking, the elements included in accent themes may be *constituents* or *converted exponents*, while the accents are *fundamental exponents*. For the sake of simplicity the existence of converted exponents has not been considered in this paper.

This sort of government is found between *modulations* as well as between accents. In the German example

—_oven _os 're:g_onät —_oge:n _ovi:r 'nɪt _ohɪn'avs

there are two modulations, manifested in the pronunciation by pitch movements, and in this notation by oblique strokes. The first of these modulations presupposes the second one. The rising pitch or the rising stroke makes you expect a falling pitch or a falling stroke coming after it. According to a well-known theory this is also why the modulation manifested by rising pitch is used in interrogations: the question presupposes an answer to come: —'re:g_onät _os presupposes —'ja: or —'nain.

Thus modulations are exponents, as well as accents. The difference between modulations and accents is in the extent of the theme: the modulation theme has a larger extent than the accent theme, and the accents belong to the modulation theme, but not conversely. To put it more precisely, the difference is that one modulation can be the exponent of a whole utterance, while one accent cannot. In —'re:g_onät _os, the modulation manifested by rising pitch is the exponent of the whole utterance, the accents belonging to the modulation theme together with the constituents. In —'ja:, the accent manifested by strong stress must consequently also belong to the modulation theme, and the modulation manifested by falling pitch is the exponent of the utterance as such.

It goes without saying that the specific manifestation is immaterial to the definition of the modulation as well as to that of the accent. The definition holds good for any modulation, irrespective of its particular manifestation in pronunciation by pitch degrees, pitch movements, stress degrees, stress movements, etc., and in writing by different sorts of strokes, etc. The definitions given are purely functional: An exponent is something capable of being governed by a government taking place between accent syntagms or between units larger than accent syntagms. A constituent is something not capable of being governed by such a government. A modulation is an exponent which can be a function of a complete utterance; an accent is an exponent which cannot be a function of a complete utterance.

[270] As there may exist themes of different extent: modulation themes, which are larger, and accent themes, which are shorter, it follows that there may exist syntagms of different extent: a modulation syntagm, i. e. a modulation with its theme, has a larger extent than an accent syntagm, i. e. an accent with its theme. For the sake of convenience, shorter names may be introduced for the syntagms of different orders: the minimal syntagm, or accent syntagm, may be called a *syntagmateme* of the expression, and the modulation syntagm may be called a *nexus* of the expression. The syntagmateme of the expression corresponds exactly to my definition of the syllable, as a chain of expression including one and only one accent. The syllable is nothing but the syntagmateme of the expression.

When the syllable has been established, it is possible to distinguish the two types of constituent units: *vowels* and *consonants*. The vowel is defined as a minimal central unit of an accent theme, the consonant as a minimal marginal unit of the accent theme. Practically, the vowels can be defined as the minimal units capable of building up an accent theme by themselves. The function between the central and the marginal part of the syllable is a government taking place within one accent theme. Here again the specific manifestation of the constituent units is immaterial to the definition: the *l* of the Czech word *vlk* "wolf" fulfills entirely the definition of the vowel in the functional sense of the word.

It follows from the definition that there are languages which have no syllables. A language without accents will be a language without syllables. French is an example of such a language. In most of these languages without syllables the vowel and the consonant cannot be determined either. They can only be determined if the language possesses words consisting of one single constituent unit, such as French *à* and *ou*. In the case of French the other vowels can be determined as such by the fact that they are governed by the same consonants as *a* and *u*. When the difference between vowels and consonants has been established in this way, a unit which includes one and only one vowel can be defined as a *pseudo-syllable*.

In a language which has neither accents nor words consisting of one minimal constituent unit, it would sometimes be possible to distinguish two types of constituents by studying their mutual government, but it would never be possible to determine which are to be called consonants and which are to be called vowels, and in many cases even the distinction would turn out to be impossible. In a language of this type even pseudo-syllables will mostly be inexistent.

This goes to show that the consonant and the vowel can only be consistently defined when the syllable, in the proper sense of the word, is taken as the basic unit. All our definitions must be deductive, by descending gradually [271] from larger to smaller units. Within the deduction, the syllable has its definite rôle, as being presupposed by the definitions of the vowel and the consonant. The syllable is a notion of the kind which in science is called operational. The pseudo-syllable is not: this notion is of no use at all and can, strictly speaking, be considered superfluous. It does not offer anything which has not been found beforehand; it is merely another way of stating the government taking place between the two types of constituents.

I shall now develop briefly the total paradigmatic deduction leading to the definition of the syllable and to the distinction of vowels and consonants.

A language is a category of two members, called *planes*, which are defined as being related to each other in such a way that a unit consisting of members of one plane may call forth a unit consisting of members of the other plane. One of these planes, the *plerematic* plane, gives form to the

content, the ontological substance; the other, the *cenematic* plane, forms the *expression*, the physical substance (sounds, writing, gestures, etc.). Each plane is a category of, generally, two members called *species*: the *constituents* and the *exponents*. If the government taking place between "accent themes" or larger units is termed *direction*, constituents and exponents are distinguished by the ability of the latter only to be directed. The *plerematic* exponents are the *morphemes*¹, the *cenematic* exponents are the *prosodemes* (prosodeme being chosen as the common name for accent and modulation elements). Each species is a category of, generally, two members called *types*. The exponents are divided into types according to the extent of their theme. In the frequent case of two types of exponents we get, then, *extense* exponents: such as are able to characterize a complete utterance; and *intense* exponents, which can only characterize a chain that is smaller than a complete utterance. In *plerematics*, the members of the *extense* type are generally categories like person, voice, emphasis, aspect, tense, mood; while the *intense* morphemes tend to be case, comparison, number, gender, article. The corresponding *prosodemes* are *modulations*, which are *extense*, and *accents*, which are *intense*. A unit comprising both constituents and exponents is called a *syntagm*. A syntagm whose characteristic is a minimal unit of intense exponents, is called a *syntagmateme*. The *plerematic* syntagmateme is the *noun*. The *cenematic* syntagmateme is the *syllable*. The constituents are divided into types according to their function within the basic unit, generally the syntagmateme. The constituents – in *plerematics*: the *pleremes*, in *cenematics*: the *cenemes* – are usually of two types: central and marginal constituents. The central *pleremes* are the elements known as radical, the marginal *pleremes* are the elements known as derivational. A minimal unit consisting of central *cenemes* is called a *vowel*; a minimal unit consisting of marginal *cenemes* is called a *consonant*. The central constituents are defined as constituents of which one minimal unit may be the only constituent of a syntagmateme.

The striking parallelism in the structure of the two planes, the plane of content and the plane of expression, highly corroborates the internal value of my definition of the syllable.

This whole deductive theory of *plerematics* and *cenematics*, established by Mr. Uldall and myself under the common name of *glossematics*², bases the definitions of forms on their function among themselves. The syllable, the vowel, and the consonant are functional form units and can only be defined as such. But to the description of the pure forms can be added

¹ See *Actes du IV^e Congrès international de linguistes*, pp. 140ff. (Copenhagen, 1938) [= *Essais Linguistiques*, I, p. 152–164].

² See Louis Hjelmslev and H. J. Uldall, "An Outline of Glossematics", in *Humanistisk Samfunds Skrifter*, 1 (Aarhus-Copenhagen-London, 1939) (in preparation).

a description of the substances formed by them: a description of the meaning and of the pronunciation, the writing, etc. The substances again are defined by their function to the forms, and can only be described correctly by a deduction from the forms. If phonetics has not as yet succeeded in giving a consistent definition of the syllable, the vowel, and the consonant, the reason is that these units have been conceived as pure sound units. They are sound units and form units at the same time, and they are only sound units because they are form units. The phonetic and the graphic syllable must be defined as manifestations of the cenematic syllable, in those languages where the cenematic syllable is realized in the form system.



OUTLINE OF THE DANISH EXPRESSION SYSTEM WITH SPECIAL REFERENCE TO THE *STØD**

1951

I. INTRODUCTION

[12]

The aim was to demonstrate the glossematic method on a concrete and familiar body of material. Significant changes had taken place in both the development of the method and the results concerning Danish since the lecturer's earlier account in his paper of September 26, 1935¹, and since the reports made by Uldall and the lecturer at the London Congress.² After the numerous publications, reports, and discussions of recent years concerning method and theory, it could be assumed that the basic principles were

¹ *Selskab for nordisk filologi. Årsberetning for 1935*, pp. 6–8.

² *Proceedings of the Second International Congress of Phonetic Sciences*, Cambridge, 1936, pp. 49–57 [see this volume, pp. 157–162, for Hjelmslev's report].

* Editorial Note: We have considered it important to make this paper available in English, because it represents the only detailed application of Hjelmslev's theory of the expression (for a short summary of its application to French, see the *BCLC* 1941–65, Copenhagen 1970, pp. 217–222). It should be realized, however, that it contains a number of real inconsistencies. Hjelmslev himself was well aware of this (cf. the final paragraph), but nevertheless decided not to make any alterations in the original lecture manuscript for the printed résumé (*ibid.*). For this reason, the editors have not felt entitled to change anything except for a few corrections of obvious misprints. For a general discussion of the present paper, the reader is referred to Hans Basbøll, 'A commentary on Hjelmslev's Outline of the Danish Expression System' in *Acta Linguistica Hafniensia* XIII₂, 1971, pp. 173–211, and XIV₁, 1972, pp. 1–24.

For the benefit of those not in full command of the Danish language English glosses have been inserted throughout. In addition, some indications of the pronunciation have been provided, either in the text itself within square brackets or in editorial footnotes marked as such by asterisks. Note that phonetic transcriptions in *italics* are Hjelmslev's own. Original footnotes are referred to by number.

Outline of the Danish Expression System with Special Reference to the Stød, translated from "Grundtræk af det danske udtrykssystem med særligt henblik på stødet", *Selskab for nordisk filologi. Årsberetning for 1948–49–50* (1951), p. 12–24.

known, so that in the present lectures attention could be directed mainly toward application. The structural analysis of the Danish expression system had likewise been treated from several sides and several points of view¹, as had also the *stød*.² In what follows, we are not explicitly concerned with the literature of the subject; many of the results reported by the lecturer had been previously attained by others.

The structural analysis of any individual language will present certain special problems around which the whole analysis must be concentrated – in French, for example, the interpretation of *a*, *h*, and latent and facultative contoids (phonetic consonants); in English, diphthongs and quantity. In Danish, the main problem is the *stød* and the related matter of latent consonants. However, it will be found appropriate to treat the *stød* last.

The *état de langue* under consideration (henceforth referred to as ‘Danish’) is the one whose phonetic description is found in Jespersen’s *Modersmålets fonetik* and in the *Ordbog over det danske sprog*.

The present account is to be considered as provisional, intended to provoke discussion. There is sometimes a regrettable tendency (especially among the less well informed) to view structural analyses as definitive and to fail to understand that the scientific results obtained in this field are just as relative as those in other fields.

[13]

II. MODULATION, ACCENT, SYLLABLE

Two *modulations* can probably be postulated:

‘, manifested as non-falling,

‘, manifested as falling.

All other suggested modulations can be assumed to be connotatively conditioned (expressions for moods, such as surprise, amazement, etc.) with a specific denotative content ascribable to them, while the content of the two modulations considered here can be reduced to their mutual relation alone: ‘ → ‘ (selection, with catalysis being presupposed, as usual). Thus, to say that ‘ is suspensive, unconcluded, or the like (with interrogative as one of its variants) is simply to say that it is presupposing, so the two modulations are not sign-expressions but expression for a relation. In this connexion it was noted that protasis and apodosis in the expression, characterized by ‘ and ‘ respectively, are freely interchangeable with respect to the content entities ‘primary clause’ and ‘secondary clause’:

¹ A. Martinet, ‘La phonologie du mot en danois’, *BSL* 38 (1937), 169–266. A. Bjerrum, *Fjoldemålets Lydsystem*, 1944. Ella Jensen, *Houlbjergmålet*, 1944.

² Sv. Smith, *Stødet i dansk Rigssprog*, 1944. Aage Hansen, *Stødet i dansk* (*Kgl. Danske Vid. Selsk. Hist.-filol. Medd.* 29.5), 1943.

<i>*hvis du kommer imorgen,</i>	<i>*bliver han glad</i>
<i>'if you come tomorrow,</i>	<i>he will be glad'</i>
<i>*han bliver glad,</i>	<i>*hvis du kommer imorgen</i>
<i>'he will be glad</i>	<i>if you come tomorrow'</i>

From the point of view of the linguistic schema, the modulations cannot be partitioned into parts of smaller extent.

Sentences (clause-units, simplex or complex) and (individual) clauses must, like all units, be viewed both analytically and synthetically. Partly for this reason, and partly because of the ambiguity of traditional terms, it has proved to be appropriate to introduce a new and relatively complicated terminology at this point:

- lexia* = sentence viewed analytically,
- lexeme* = clause viewed analytically,
- nexia* = sentence viewed synthetically,
- nexus* = clause viewed synthetically.

It must be noted, however, that such a "translation" into traditional terminology is always a very rough one. Its only merit is in giving an approximate understanding of the new terminology to beginners who are working with languages of ordinary West-European structure.

Lexias are defined as highest-degree elements each of which can alone constitute a catalyzed upper chain (i.e. unit of the immediately preceding degree in the analysis).

Lexemes are defined as parts of *lexias*.

Each operation of the analysis includes a test to determine whether all the registered elements can, each alone, constitute a catalyzed upper chain. In the first operation in which this test has negative results, the elements are called *lexemes* and the upper chains are called *lexias*. In Danish – both in the content plane and in the expression plane, but on the basis of different concrete criteria in the two planes – this operation will be the one in which composite sentences are partitioned into individual clauses, since in the content a subordinate clause alone cannot constitute a sentence and in the expression a protasis alone cannot constitute a sentence. Thus the individual clauses are *lexemes*, and the sentences are (simplex and complex) *lexias*. (The fact that primary and secondary clause may later be identifiable, as mentioned in *Omkring sprogteoriens grundlæggelse* (OSG), pp. 65–66, does not, of course, invalidate the operational procedure indicated here.)

In the further analysis of the *lexemes*, the modulations will stand as [14] *taxemes*.¹

¹ OSG, page 88.

For the determination of expression-sentence and expression-clause from the synthetic point of view, both the categorization of the modulations and the determination of the accent will be of crucial importance, and these objects must therefore be discussed first.

The following set of definitions is required for the categorization of the modulations:

relational field = the whole constituted by the relation and its circumscribed relates.

establishment = a relation that exists between a unit and a relational field entering into it and that the unit contracts as presupposed relate.¹ Thus, either there is solidarity between the unit and the relational field, or else the relational field presupposes the unit; the relation between the unit and the relational field is consequently a cohesion.²

The relation entering into the relational field is said to establish the unit.

Direction = a cohesion that establishes a lexia. The presupposed relate in a direction is called the directed relate.

A taxeme that can be directed, as well as any taxeme that enters into category with such a taxeme, is called a *fundamental character*, and the glossems³ of which such taxemes consist are called *fundamental exponents* – in the expression plane, *fundamental prosodemes*.

Now let there be given an expression-lexia consisting of two lexemes: a protasis, characterized by ', and an apodosis, characterized by '. Let us further imagine that in addition to such complex lexias there are also found, in the same language, (catalyzed) simplex lexias, consisting of one and only one lexeme, whose characteristic is always ' and never '. It can then be concluded that there is selection between the two lexemes in the complex lexia, such that what we have called apodosis is selected (presupposed) by what we have called protasis. This selection (which is, of course, a kind of relation) can, however, be circumscribed, since it can be shown that it is not the lexemes in their entirety that contract the selection, but the modulations. We can thus register a relational field consisting of the two modulations plus the selection:

¹ The definition of establishment has been changed from that given in *OSG*, page 76; moreover, the adaptation given here is made without reference to correlation. [The definition given in *OSG* reads: 'By an *establishment* we understand a relation that exists between a sum and a function entering into it, and that the function contracts as constant.' In the English translation of *OSG*, which bears the title *Prolegomena to a Theory of Language*, the clause 'and that the function contracts as constant' was omitted with Hjelmslev's approval. – F. J. W.]

² *OSG*, pages 33 and 37.

³ *OSG*, pages 72 and 89.

We can further ascertain that the selection establishes the lexia; and since selection is a kind of cohesion, the selection under consideration is a direction. This direction is entered into by ' as directed relate, and since ' enters into category with ', both ' and ' are fundamental characters and, since they cannot be further analyzed, fundamental prosodemes.

This is the situation that can be postulated for Danish, when allowance is made for the participation between ' and ' as revealed by the fact that ' can take the place of ' in a sequence of lexias having relatively close inter-connexion.

Since, on the other hand, ' cannot take the place of ', we conclude that ' is intensive and ' extensive, and the system of these fundamental prosodemes is consequently

$$\begin{array}{c} : \alpha \\ : A \end{array} \begin{array}{|c|} \hline ' \\ \hline ' \\ \hline \end{array} \quad [15]$$

Two accents are probably to be postulated:

- ¹, manifested by relatively "strong stress",
- _o, manifested by relatively "weak stress".

Compare commutations like

¹*for_ofald* (as in *få forfald* 'be prevented from being present'); _o*for¹fald* 'dilapidation'

¹*for_oslag* 'proposal'; _o*for¹slag* (as in *der er ikke forslag i pengene* 'the money goes only a little way')

¹*for_osynet* 'providence'; _o*for¹synet* 'provided'

¹*kor_oset* 'the cross'; _o*kor¹set* 'corset'.

It is not impossible that an analysis may be carried out that would eliminate the accents by separating off a part of the lexicon as having a distinctive cenematic mark ("foreign word"); then the material would include two systems: one with two accents, and one without accents. If the two systems are ordered under an overall system (as any two systems may always be), the single system must be described as having two accents, and that is what is being done here. This procedure does not prevent us from setting up partial systems if desired.

The so-called secondary stress is regarded as manifesting a variant of ¹ (in cenematic compounds) and of _o (under the dominance of the *stød*).

The extra-strong stress is regarded as manifesting a variant of ¹ which is at the same time a cenematy (sign-expression) for high relief (strong emphasis).

The many other subtle degrees of stress that have proliferated in Scandinavian philology since the work of Axel Kock are regarded as manifestations of varieties.

As for syllable-groups (expression-junctions) and syllables, their treatment corresponds to the one given above to sentences and clauses. The following are rough definitions:

syllabia = syllable-group viewed analytically,
syllabeme = syllable viewed analytically,
expression-junction = syllable-group viewed synthetically,
syllable = syllable viewed synthetically, in so far as it contains an accent (if there is no accent, we speak of pseudo-syllables¹).

The exact definitions of the two analytical terms are as follows:

syllabemes = highest-degree elements each of which in catalyzed form can alone constitute an uncatalyzed lexia,
syllabias = upper chains in respect to syllabemes (i.e. units whose parts are syllabemes).

In each operation of the analysis that follows the registration of lexemes, we test to see whether all the registered elements satisfy the definition of syllabeme; the resultants of the operation in which this test yields positive results are determined to be syllabemes. For the Danish expression system, this operation appears to be the one whose resultants can be partitioned in [16] the next operation into accent and remainder (accent theme), and at the conclusion of this latter operation the accents will stand as taxemes.

By means of circumscription, selection can be discovered between the two accents, as it was between the two modulations. An expression-junction (see page 15) that is not dominated by other accent units in its environment includes one and only one ¹, while any other accents in the junction are ₀. In the event that a junction consists of one and only one syllable that is not dominated in respect to accent by its environment (e.g., *kom!* 'come!', *nu!* 'now', *her!* 'here!', *jeg!* 'I!'), one might be tempted to think it impossible to determine whether the accent is ¹ or ₀, since accent is manifested by relative, not absolute, degree of stress. But the fact that there are facultative or obligatory replacements within the vocalism under the dominance of accent justifies a conclusion in these cases: "*jeg*" can appear as ¹*iaĩ*, ¹*iẽ*, ₀*iẽ*, or ₀*ĩ*, but not as ₀*iaĩ* or ¹*ĩ*²; "*med*" 'with' can appear as ¹*mɛ(ð)*, ₀*mɛ(ð)*, and ₀*mə*,

¹ L. Hjelmslev, 'The Syllable as a Structural Unit', *Proceedings of the Third International Congress of Phonetic Sciences*, Ghent, 1939, page 270 [this volume, p. 243].

² The phonetic transcription used is the international one.

but not as $^1m\grave{a}$; in these cases it can be determined from the vocalism which accent is present, and from such cases it is possible to generalize without contradiction to other vocalisms, as in kom^1 , nu^1 . Similarly, the absence of the $st\grave{o}$ d in a syllable otherwise containing the $st\grave{o}$ d is a criterion for $\circ$ (so, for example, in "her").

Thus a selection is present: $\circ \rightarrow ^1$. This selection establishes a (simplex) lexia and is consequently a direction. This direction is entered into by 1 as directed relate, and, since $\circ$ enters into category with 1 , both $\circ$ and 1 are fundamental characters, and, since they cannot be further analyzed, fundamental prosodemes.

The characteristic structure of the junction (including one and only one actualized 1) rests on an implication according to which 1 is obligatorily replaced by $\circ$ under dominance of a 1 included in the same junction. Thus, in the junction

$^1\circ han^1 kom\circ mer$ 'he is coming'

1han is replaced by $\circ han$ under dominance of 1 in the syllable 1kom .

Since 1 can be dominant, it must, according to the theory, be recognized as intensive unless there is evidence to the contrary, while $\circ$ is extensive. Consequently, the system of these fundamental prosodemes is

β	$\begin{array}{ c } \hline ^1 \\ \hline \end{array}$
β	$\begin{array}{ c } \hline \circ \\ \hline \end{array}$

A unit of fundamental characters is called a *characteristic*. Each of the four fundamental prosodemes in Danish can by itself constitute a simplex characteristic.

What is not characteristic is called *theme*, and the components of a theme are called *themates*. The glossemes of which themates are composed are the *constituents*.¹

The characteristic is selected by the theme, since a characteristic can appear without an accompanying theme (as in the $\circ hm^1 hm$ that means 'indeed'), but a theme cannot appear without a characteristic.

Since the accents belong to the modulation theme, it follows that the [17] accents select the modulations.

On this basis the modulations (also called the extense prosodemes) can be defined as selected (β), and the accents (also called the intense prosodemes) can be defined as selecting (β). In addition to these two categories there may also appear a category of prosodemes that are both selected (by the accents) and selecting (in respect to the modulations) (γ); an example

¹ This account is simplified in consideration of the special situation in Danish, which has no converted prosodemes.

of such a category is that of the word-tones in Norwegian and Swedish. This category is not realized in standard Danish.

A unit consisting of a theme with its characteristic is called a *syntagma*. Syntagmata whose characteristic is extense are called *nexus*; a *nexia* is a selection-unit of *nexus*. In this way the expression-sentence and the expression-clause have been determined from the synthetic point of view. – The syntagmata whose characteristic is an accent are called *syllables*; a selection-unit of syllables is an *expression-junction*.

The description and determination of the prosodemes, as outlined above, is a necessary prerequisite for a synthetic concept of the syllable and consequently for the further analysis of the syllable-theme that results in the description and determination of the individual vowels and consonants.

A consistent application of the glossematic method implies that the categories are defined independently of the nature of the manifestation. This has been done in the analysis outlined above, so that there is an essential difference between our present results and those of 1935. At that time, we attempted to define the prosodemes as entities that are simultaneous with the theme (that is to say, by using a criterion of substance), and we therefore called them simultaneous phonemes or hyperphonemes (a point of view still held in the latest American linguistic literature, where these entities are called suprasegmental); now we define them exclusively on the basis of their function in the linguistic schema. An argument that was at that time taken as decisive in determining the *stød* to be a prosodeme – namely, its mobility ($[i\alpha^{\gamma}k\iota] = [i\alpha k^{\gamma}l] = [i\alpha k l^{\gamma}]$ “*jarl*” ‘earl’) – is completely irrelevant from a consistent glossematic point of view, and the frequently proposed interpretation of the *stød* as a kind of accent can in no way be maintained from a glossematic point of view: the *stød* does not contract any directions and does not enter into category with any directed entities; it must, therefore, be identified as a themate.

III. CATEGORIES OF CONSTITUENTS

The themates are distributed into four categories on the basis of mutual selection within the theme:

- !β selected, or central, called *vowels*,
- !B selecting, or marginal, called *consonants*,
- !γ appearing both as selected and as selecting,
- !Γ appearing neither as selected nor as selecting.

To category !Γ belong such entities as *ju*, *Φ*, *li*, and *!* (which can be used as “interjections”).

Category ɣ has only one member, namely u , which is manifested in marginal function by $[v]$ and in central function (including function as second component of a diphthong) by $[u]$. It is impossible to argue correspondingly for inclusion of i in category ɣ even though, to be sure, the taxeme i represents the two corresponding manifestations " i " and " j ". What is decisive here is that only u , and not i , can be separated by a consonant from the vocalism of its syllable: $^1d\text{æ}ru$ " $dj\text{æ}rv$ " 'outspoken, bluff', $^1u\text{er}_0s\text{g}\text{e}$ " $v\text{r}\text{inske}$ " 'neigh'. It is therefore impossible to demonstrate that i can have marginal function.¹

[18]

IV. CONSONANTS

The *stød* will provisionally be found to be marginal and thus to be in category with the consonants. Since, however, it will eventually prove to be removable from that category, it is not considered in this section.

Inventory: $b\ d\ f\ g\ h\ l\ m\ n\ r\ s$

Reductions

Here and in what follows, the pretaxemes (entities that do not stand as taxemes when the analysis is concluded) are symbolized with prefixed '?' and the symbol '=' is used in the meaning "is (are) reduced to".

$?j = i$, see III.

$?f = si$ (homosyllabic).

$?p\ ?t\ ?k = hb, bh, hd, dh, hg, gh$.

Theoretically, both analyses are possible. In the absence of any valid objection, we prefer on grounds of simplicity the solution hb, hd, hg in some relational positions and the solution bh, dh, gh in others. Otherwise, if we made a reduction like $?pl = ?bhl$, we should have to admit a possible duplex group $?hl$ which never appears alone; or, on the other hand, if we made a reduction like $l?p = l?hb$, we should have to admit another possible duplex group that never appears alone – $?lh$.

The syncretisms $?p/b\ ?t/d\ ?k/g$ at the end of the syllable in cases like " $k\text{op}$ " 'cup', " $m\text{æt}$ " 'sated', " gik " 'went' are reduced to being facultativity of h , and this will be in agreement with the analysis of $?ð$ and $?ɣ$ below.

" $v\text{æ}rten$ " 'the host' and " $v\text{er}den$ " 'world' are interpreted as $^1u\text{er}_0d\text{h}\text{en}$ and $^1u\text{er}_0d\text{en}$ respectively, with the result that $?t^* = r$.

¹ We disregard "foreign words", which represent another system, where i behaves like u , having the possibility of being marginal in the connexion si [f], e.g. " $m\text{arch}$ " $^1m\text{ars}\text{i}$.

* i.e. voiceless r .

? γ = g , ? δ = d at the end of syllables, since the syllable boundary can be so postulated without contradiction. Compare, for example,

“*lægge*” [g] ‘calves (of legs)’ $^1l\epsilon\epsilon_og\epsilon$ or $^1l\epsilon\epsilon gh_o\epsilon$; “*læge*” [γ] ‘doctor’ $^1l\epsilon g_o\epsilon$.
 “*note*” [d] ‘note’ $^1nodh_o\epsilon$; “*node*” [ð] ‘musical note’ $^1nod_o\epsilon$.
 “*palle*” [d] ‘teat’ $^1hbadh_o\epsilon$ or $^1hba_d\epsilon$; “*padde*” [ð] ‘amphibian’ $^1hbad_o\epsilon$.
 “*bredle*” [d] ‘spread (preterite)’ $^1breedh_o\epsilon$ or $^1bree_d\epsilon$; “*brede*” ‘spread (infinitive)’ $^1breed_o\epsilon$.

Thus the variants γ and δ are signals for end of syllable.

? η = n , ng . η is a variant of n before g and ? k (cf. “*man kan*” ‘one is able’ $^1man\ ^1hgand$, “*vandkande*” ‘water jug’ $^1uand\ ^1hgan_on\epsilon^*$); from such examples we generalize to “*bank*” [$\eta^?k$] ‘bank’ $^1bang(h)$, “*tango*” [ηg] ‘tango’ 1hdan_og_o , “*tanke*” ‘idea’ $^1hdan_og(h)\epsilon$. Those instances of η where it is not a variant of n according to these rules can be regarded as final ng , since here, also, n may be taken to be actualized as η , and g is taken to be actualized as latent under these conditions.

[19] ? η is therefore homosyllabic ng :

“*længe*” ‘a long time’ $^1leng_o\epsilon$,
 “*bange*” ‘afraid’ $^1bang_o\epsilon$,
 “*mange*” ‘many’ $^1mang_o\epsilon$.

? ηg is heterosyllabic ng :

“*tango*” ‘tango’ 1hdan_og_o ,
 “*mango*” ‘mango’ 1man_og_o .

? ηgh is homosyllabic or heterosyllabic ngh or nhg :

“*lænke*” ‘chain’ $^1l\epsilon n_og(h)\epsilon$,
 “*banke*” ‘knock’ $^1ban_og(h)\epsilon$,
 “*tanke*” ‘idea’ $^1hdan_og(h)\epsilon$,
 “*tænke*” ‘think’ $^1hd\epsilon n_og(h)\epsilon$,
 “*man kan*” ‘one is able’ $^1man\ ^1hgand$,
 “*vandkande*” ‘water jug’ $^1uand\ ^1hgan_on\epsilon$.

System

All consonants can appear both initially and finally, and both adjacent to vowel and separated from vowel.

The following consonant system (like the vowel system in the next section) is set up on the principle that syncretization (e.g., the syncretiza-

* Which may sometimes be pronounced with [η] instead of [n]: [$^1ma\eta\ ^1kan^?$] [$^1va\eta\ ^1kan\epsilon$].

tion between *f* and *b* in *købt/køft* 'bought (ptc.)') can take place only between an intensive term (symbolized by a small Greek letter) and an extensive term (symbolized by a capital Greek letter), so that, moreover, in order to satisfy the simplicity principle, we have tried throughout to set up a system that displays the greatest possible affinity to the substance. For the theoretical background the reader is referred to Louis Hjelmslev, 'Note sur les oppositions supprimables' (*Travaux du Cercle linguistique de Prague* VIII, 1939, pp. 51ff. [*EL* I, pp. 82-88]), and *La catégorie des cas* I (*Acta Jutlandica* VII 1, 1935), pp. 113ff.

The first (vertical) dimension is constructed on the opposition front-back and is positively oriented, so that α is only-front consonants. The second (horizontal) dimension is constructed on the opposition closed-open and is negatively oriented, so that α is only-open consonants.

		2 ÷ α	α
1+ α		<i>f</i>	<i>b</i>
α		<i>s</i>	<i>l</i>
β		<i>m</i>	<i>d</i>
$\mathbf{B}$		<i>h</i>	<i>g</i>
γ		<i>n</i>	<i>r</i>

V. VOWELS

Inventory: *a e ɛ v o o θ y i*

Reductions

? α = $\emptyset$.

The elimination of ? α is based on various interpretations, differing from case to case:

"*høne*" [*hæ:nə*] 'hen' ¹*høn_oɛ* – contrast "*kønne*" [with short [æ]] 'pretty' ¹*hgønd_oɛ**; compare

"*gøre*" [æ:] 'do' ¹*gør_oɛ* – contrast "*køre*" [ø:] 'drive' ¹*hgø_oɛ*.

"*dør*" [ø:] 'dies' ¹*dø_oɛr* – "*dør*" [æ:] 'door' ¹*døør*; by generalization we arrive at the following interpretation:

adj. "*før*" [ø:] 'stout' ¹*fø_oɛr* – adv. "*før*" [æ:] 'before' ¹*føør*;

"*det tør*" [ø:] 'it thaws' ¹*hdø_oɛr* – "*han tør*" [æ] 'he dares' ¹*hdør* – "*tør*"

[æ:] 'dry' ¹*hdøør*; compare

"*synd*" [ø] 'sin' ¹*sønd* – "*søn*" [æ] 'son' ¹*søn*.

? α = ϵ , *e*: "*bemærke*" 'notice' ^o*be'mær_oghe* [be'mɛɣgə] or [bə'mɛɣgə].

Long vowel = vocalic cluster.

In many cases a long vowel can, by means of commutation with proper

*The Danish original has: ¹*ghønd_oɛ*.

diphthongs, be interpreted without contradiction as an identity-diphthong:

"benknap" 'bone button' $^1been^1hgnahb$,

"ndde" 'grace' $^1nvd_d\epsilon$,

"målmand" 'goal-keeper' $^1mvvl^1mand$.

- [20] The term diphthong is used here in the ordinary meaning of homosyllabic vocalic cluster; the syllable boundary must therefore be indicated in the notation, and this is most conveniently done with the accent symbols.

The reduction is supported by the fact that two identical short vowels can be replaced by the corresponding long vowel under a 1 that is replaced by $\circ$ under dominance of another 1 : "tage af sted" 'set out' can be actualized as $^1hdaa\dots$, "vi i dag" 'we today' as $\circ ui\dots$, "det er nu umuligt" 'it is really impossible' as $\dots^1nuu\dots$. Furthermore, under a 1 that is replaced by $\circ$ under conditions of dominance, there is a facultative replacement of ϵ and e by the same vowel as the immediately preceding, together with reduction of the two syllables to one: "det er" 'it is' $^1de\circ er$ is actualized as $\circ dee$, "på en" 'on a' $^1hvb\circ en$ as 1hvvvn , "så en" 'then a' $^1sv\circ en$ as $\circ svvn$, "ved en" 'by a' $^1ve(d)\circ en$ as $\circ veen$, etc.

We are operating here with actualized chains, i.e. chains with unresolved resolvable syncretisms, including the syncretism with zero which is facultativity and latency (cf., for example, "ved").

The rule for ϵ and e has special application in cases like

"syede" 'sewed' $^1sy\circ ed\circ\epsilon$ with possible actualization $^1sydd\circ\epsilon$ [sy:ðə]; cf. "syde" 'seethe' $^1syd\circ\epsilon$ [sy:ðə]

"roede" 'rowed' $^1ro\circ ed\circ\epsilon$ with possible actualization $^1rood\circ\epsilon$; cf. "rode" 'make a mess' $^1rod\circ\epsilon$

"duede" 'was worth' $^1du\circ ed\circ\epsilon$ with possible actualization $^1duud\circ\epsilon$

"gloende" 'red-hot' $^1glo\circ\epsilon n\epsilon$ with possible actualization $^1gloo_n\epsilon$.

Thus, by participation, "syede" may facultatively be actualized like "syde", "roede" like "rode", "boende" 'residing' like "bone" 'polish', but not vice versa.

In some cases a long vowel is simply an actualization of a short vowel, or a combinatory variant of it; this happens facultatively (and as fixed by usage) when a monophthong with 1 precedes a single consonant followed by $\circ\epsilon$ ($\varnothing$):

"han" [a] 'he' 1han

"gør" [æ] 'do(es)' 1gør

"firben" [i] 'lizard' $^1fir^1been$

"firling" [i] 'quadruplet' $^1fir\circ leng$

"gud" [u] 'god' 1gud

"guddom" [u] 'deity' $^1gud\circ dvm$

"hane" [a:] 'cock' $^1han\circ\epsilon$ actualized as $^1haan\circ\epsilon$

"gøre" [æ:] 'to do' $^1gør\circ\epsilon$ actualized as $^1gøør\circ\epsilon$

"fire" [i:] 'four' $^1fir\circ\epsilon$ actualized as $^1fir\circ\epsilon$

"gudebillede" [u:] 'idol' $^1gud\circ\epsilon bel\circ led\circ\epsilon$

actualized as $^1guud\circ\epsilon bel\circ led\circ\epsilon$.

Since here, also, the actualized long vowel can be interpreted without contradiction as an identity-diphthong, this will mean that there is a facultative vowel following the vowel in these cases. This facultative vowel must, then, be a connective (a functive that appears under certain conditions with the actualization of complex units of a given degree).

The rule can be generalized without contradiction to such cases where the conditions for the presence of the monophthong alone cannot be provided (practically speaking, cases where the ϵ does not appear as an element added in inflexion or derivation): “*pige*” [i:] ‘girl’ ${}^1hbig_{\circ}\epsilon$, “*syde*” [y:] ‘seethe’ ${}^1syd_{\circ}\epsilon$, “*time*” [i:] ‘hour’ ${}^1hdi_{\circ}m\epsilon$, “*djævel*” [ϵ :] ‘devil’ ${}^1di\epsilon_{\circ}u\epsilon l$.

The connective does not occur with a diphthong: “*nåde*” [ɔ:] ‘grace’ ${}^1nvd_{\circ}\epsilon$ – cf. “*nådig*” [ɔ:] ‘gracious’ ${}^1nvd_{\circ}ig$; “*bene*” [e:] ‘run’ ${}^1bee_{\circ}n\epsilon$ – cf. “*ben*” ‘bone, leg’ 1been [be. n n] (where the *stød* indicates the presence of an identity-diphthong; see VI), “*benknap*” [e:] ‘bone button’ ${}^1been{}^1hgnahb$; “*måle*” [ɔ:] ‘to measure’ ${}^1mvl_{\circ}l\epsilon$ – cf. “*mål*” [mɔ. n l] ‘goal, measure’ 1mvl , “*målmand*” [ɔ:] ‘goal-keeper’ ${}^1mvl{}^1mand$. The same is true of proper diphthongs, e.g. “*sove*” [sɔvə] ‘sleep’ ${}^1svu_{\circ}\epsilon$; but if we introduce the syllable division ${}^1sv_{\circ}u\epsilon$, so that a monophthong appears, then the actualization ${}^1svv_{\circ}u\epsilon$ [sɔ:və] becomes possible according to the rule.

In those cases where – despite the presence of all other conditions – the connective cannot occur, we can generalize without contradiction to postulate two consonants: the generalization is made from “*syng*” ‘sing’ ${}^1sɔng_{\circ}\epsilon$, “*holde*” ‘hold’ ${}^1hɔld_{\circ}\epsilon$ (cf. “*-holdig*” ‘containing’ ${}^1hvl_{\circ}dig$) etc. to “*hedde*” ‘be called’ ${}^1hedd_{\circ}\epsilon$, “*gedde*” ‘pike’ ${}^1gedd_{\circ}\epsilon$, “*sidde*” ‘sit’ ${}^1sedd_{\circ}\epsilon$, “*komme*” ‘come’ ${}^1hgɔmm_{\circ}\epsilon$.*

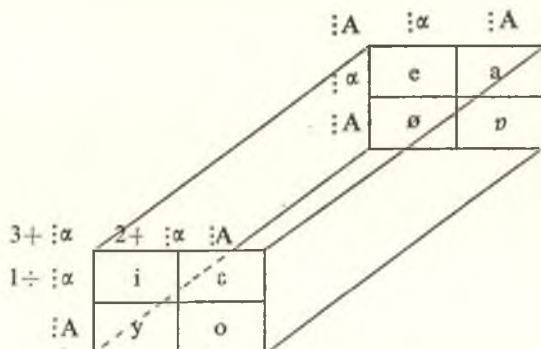
[21]

System

All vowels can appear both within and outside diphthongs, and both as first and as second component of diphthongs.

The first (vertical) dimension is constructed on the opposition rounded-unrounded and is negatively oriented, so that $\text{ɛ} \propto$ consists of only-unrounded vowels. The second (horizontal) dimension is constructed on the opposition front-back and is positively oriented, so that $\text{ɛ} \propto$ consists of only-front vowels. The third (slanting) dimension is constructed on the opposition close-open and is positively oriented, so that $\text{ɛ} \propto$ consists of only-close vowels.

* [sɔŋə, hɔlə (, -hɔl^ɔdi)]; – [heðə, geðə, seðə, kɔmə].



VI. THE STØD

The *stød* can be reduced to being a signal, in part for cenematic composita, in part – and especially – for certain syllabic structures. Since it can thus be shown that the *stød* simply appears (or may appear) mechanically under certain conditions, it is omitted in the notation and eliminated from the taxeme inventory.

The *stød* appears as a signal under five different conditions:

1. * ? is a signal for the replacement of *l* by *o* in the second member of cenematic composita, but its appearance is facultative (regulated by usage); cf. examples like “*tørklæde*” ‘scarf’, “*grønsager*” ‘vegetables’, “*æggekage*” ‘omelet’.**

? is also a signal for certain types of plerematic compounds, as usage exploits this possibility for heteroplane purposes: therefore verbs like “*aftale*” ‘agree’, “*bagtale*” ‘slander’ with *stød* [in the second syllable], substantives like “*aftale*” ‘agreement’, “*bagside*” ‘reverse’ usually without *stød*.

A word like “*arbejde*” [’aɐ̯,baɪˀdɔ] ‘work’ is considered as a cenematic compound with reference to this rule.

2. ? is a signal for a syllable with identity-diphthong and with *l* or with *o* replacing *l*, but a *l* that dominates a replacement of *l* by *o* is facultatively excepted from the rule, the distribution in usage resting in part on heteroplane considerations.

Examples: “*mål*” ‘measure, goal’ *l*mvvl, “*livsmål*” ‘aim in life’ *l*lius’lmvvl with *stød*, but “*målmand*” ‘goal-keeper’ *l*mvvl’lmand, “*målbevidst*” ‘resolute’ *l*mvvl,be’uesd(h) without *stød*; “*ben*” ‘bone, leg’ *l*been, “*firben*” ‘lizard’ *l*fir’been with *stød*, but “*benknap*” ‘bone button’ *l*been’hgnaħb without *stød*; similarly “*dal*” ‘valley’ *l*daal, “*lim*” ‘glue’ *l*liim, “*ren*” ‘clean’ *l*reen, “*hær*” ‘army’ *l*heer, which likewise retain their *stød* when they are second members of compounds but lose it when they are first members. Special cases in usage are “*rødgrød*”

* With the exception of “*arbejde*” (end of sec. 1), all examples with *stød* under rule 1, 2, and 3 have the *stød* in the vowel (with half-long vowel).

** With possible appearance of *stød* in (the initial syllable of) the second part of the compound in contradistinction to the simple words *klæde* ‘cloth’, *sager* ‘things’, *kage* ‘cake’ without *stød*.

'(a kind of jelly)' *l'roød'grøød* with *stød* as opposed to "*rødgran*" 'spruce' *l'roød'gran* without, "*lensmand*" 'vassal' *l'leens'mand* with *stød* as opposed to "*lentager*" 'vassal' *l'leen'hdag_oer* without (cf. "*len*" 'fief' *l'leen*, "*kronlen*" 'crown fief' *l'hgroon'l'leen* [with *stød*]).

This observation can be generalized to cases where there is no actualization without *stød*: "*sal*" 'hall' *l'saal*, "*festsal*" 'assembly hall' *l'fesd'saal*, "*salsvindu*" 'hall window' *l'saals'uen_odu*; "*art*" 'species' *l'aard(h)*, "*dyreart*" 'species of animal' *l'dy_ore'aard(h)*, "*artsnavn*" 'specific name' *l'aards'naun*; "*ko*" 'cow' *l'hgoo*, "*malkeko*" 'milch cow' *l'mal_ohge'hgoo*, "*kostald*" 'cow-shed' *l'hgoo'sdald*; "*ro*" 'row' *l'roo*, "*roning*" 'rowing' *l'roo_oneng*; "*d*" 'river' *l'vv*, "*dbred*" 'river bank' *l'v_obred*.

When the syllable lacks a marginal final, the *stød* is found especially frequently, in accordance with the distribution in usage discussed above; but note also the possible absence of *stød* in *l'hgoo'sdald*, "*koben*" 'crowbar' *l'hgoo'been*, "*krovært*" 'innkeeper' *l'hgroo'uerdh*, "*skeskraft*" 'spoonhandle' *l'sge_o'sgafd*. Here too, heteroplane considerations enter in, in the sense that the tendency to exploit the facultativity asserts itself when the word (the plerematy) is psychologically uncompounded.

Further generalization is possible on the basis of the rule that an identity-diphthong is facultatively replaced by a monophthong in the first member of compounds – a rule that is especially exploited by usage in the case of certain marginal finals (-*d*, -*r*). Thus it is possible to generalize to the case where there is no actualized identity-diphthong without *stød*: * "*flood*" 'river' *l'flood*, "*stormflood*" 'flood' *l'sd_orm'flood*, "*flobølge*" 'tidal wave' *l'flood'bøl_og_oe*; "*fod*" 'foot' *l'food*, "*lampefod*" 'foot of a lamp' *l'am_o(h)be'food*, "*fodbold*" 'football' *l'food'bøld(h)*; "*dyr*" 'animal' *l'dyyr*, "*rovdyr*" 'beast of prey' *l'rou'dyyr*, "*dyrlæge*" 'veterinary' *l'dyyr'læg_oe*; "*flad*" 'flat' *l'flaad*, "*fladtrykt*" 'flattened' *l'flaad'hdrø(h)gd(h)*; "*bred*" 'broad' *l'breed*, "*bredskuldret*" 'broad-shouldered' *l'breed'sgulrd*; "*brød*" 'bread' *l'brøød*, "*rugbrød*" 'rye bread' *l'rug'brøød*, "*brødkrumme*" 'breadcrumb' *l'brøød'hgrom_ome*; "*rød*" 'red' *l'røød*, "*gulrød*" 'yellowish red' *l'guul'røød*, "*rødgran*" 'spruce' *l'røød'gran*; "*gul*" 'yellow' *l'guul*, "*brandgul*" 'orange' *l'brand'guul*, "*gulbrun*" 'yellowish brown' *l'guul'bruun*; "*brun*" 'brown' *l'bruun*, "*gulbrun*" 'yellowish brown' *l'guul'bruun*, "*brunrød*" 'reddish brown' *l'bruun'røød*; "*hjul*" 'wheel' *l'iul*, "*vognhjul*" 'carriage wheel' *l'ugn'iul*, "*hjulnav*" 'hub' *l'iul'nab*. – Where there is no cenematy ("form") with *stød*, a monophthong must be posited, e.g. "*gud*" 'god' *l'gud*.

3. ? is a signal for a syllable with monophthong without marginal final and with *l* or with a *o* that is replacing *l*. But here, too, a *l* that dominates a replacement of *l* by *o* constitutes an exception to the rule.

* In the following examples, the word has *stød* as simplex word and as second part of a compound, but short vowel as first part of a compound, e.g. [flo^oð], [sdrøm^o flo^oð], [flod^o bøl^o].

Examples: "bro" 'bridge' ¹bro, "hængebro" 'suspension bridge' ¹heng_oε¹bro [with *stød*], but "bropille" 'pier' ¹bro¹hbel_ole [without *stød*]; "bi" 'bee' ¹bi, "humlebi" 'bumblebee' ¹hom_ole¹bi [with *stød*], but "bikube" 'beehive' ¹bi¹hgu_obe [without *stød*]; "paraply" 'umbrella' ¹hba_ora¹hbly [with *stød* (in -ply)], but "paraplystativ" 'umbrella stand' ¹hba_ora¹hbly_osda¹hdiu [without *stød* in -ply-]. But this rule does not apply to "small words" and "foreign words": "sese" 'indeed, really!' _ose¹se, "entree" 'entrance hall' _oang¹hdre [without *stød*].

In cases falling under this third condition, usage without *stød* has an identity-diphthong where idiolects with *stød* have ?.

4. ? is a signal for a syllable with *s* alone in final position, or with *b* alone in final position, or with *i*-diphthong without marginal final, and with ¹ or with _o that is replacing a ¹. Here, too, a ¹ that dominates a replacement of ¹ by _o constitutes an exception.

Examples: * "lys" 'light, candle' ¹lys, "tællelys" 'tallow candle' ¹hdε_ole¹lys [with *stød*], "lyssky" 'photophobic, shady' ¹lys¹sgy, "lysbillede" '(lantern) slide' ¹lys¹bel_oled_oε [without *stød*]; "skib" 'ship' ¹sgib, "sejlskib" 'sailing ship' ¹sail¹sgib [with *stød*], "skibbrud" 'shipwreck' ¹sgib¹brud, "skibsskrog" 'hull' ¹sgibs¹sgrøg [without *stød*]; so also "dyb" 'deep' ¹dyb, "køb" 'purchase' ¹hgøb, "krøb" 'crept' ¹hgrøb; "vej" 'road, way' ¹uai, "bivej" 'by-way' ¹bi¹uai [with *stød*], "vejnet" 'network of roads' ¹uai¹nehd [without *stød*]; "støj" 'noise' ¹sdoi, "motorstøj" 'engine noise' ¹moo_ohdv¹sdoi [with *stød*], "støjplage" 'noise nuisance' ¹sdoi¹hblag_oε [without *stød*]. We conclude from this that words like "knop" 'knob' and "top" 'top' [which have no *stød*] are to be taken as ¹hgnohb, ¹hdøhb.

By generalization, "klov" 'hoof', "fløv" 'ashamed', "skov" 'forest', "sjov" 'funny', "syv" 'seven', "av" 'ouch', "nav" 'hub', "bov" '(ship's) bow' and "hov" 'hoof' [all with *stød*] are interpreted as ¹hglvøb, ¹flvøb, ¹sgvøb, ¹svvøb, ¹syv, ¹ab, ¹nab, ¹bvøb, and ¹hvb, ** while "hav" 'sea', "rav" 'amber', "rov" 'rapine', "lov" 'rope', "lov" 'law', "trav" 'trot', "laug" 'guild', and the interjection "hov" 'hey' [all without *stød*] are ¹hau, ¹rau, ¹røu, ¹hdvøu, ¹lvøu, ¹hdrau, ¹lau, and ¹hvu.

5. ? is a signal for a syllable with final consonant group *** or with diphthong followed by final consonant when not followed in the same word by a final _o.

Examples: "vogn" 'carriage' ¹uvgn, "blomst" 'flower' ¹blømsd, "elsk" 'love' [23] (imperative) ¹εlsg, "bold" 'ball' ¹bvld(h), "barn" 'child' ¹barn, "bjørn" 'bear'

¹ It is well known that the appearance of the signal is restricted by the fact that certain consonant groups do not constitute "stød-basis".

* In case of final *s* and *b*, the *stød* is in the vowel; in the case of a diphthong, the *stød* is in the last part of that diphthong; thus: [ly¹·s], [sg¹·vøb], [vaj¹·s].

** Pronounced [kløv¹·s], [flvøv¹·s], ..., [syv¹·s], [au¹·s], etc.

*** Unless otherwise noted, the examples with *stød* under rule 5 have the *stød* in the consonant following the vowel: [bløms¹·sd], [εl¹·sg], etc.

biørn, 'horn' *horn* *hørn*, *jern* 'iron' *iørn*, *tørn* 'thorn' *hdørn*, *lørn* 'tower' *hdørn*, *fjern* 'far' *fiørn*, *tjørn* 'hawthorn' *hdiørn*, *folk* 'people' *følgh*, *falk* 'falcon' *falgh*, *tolk* 'interpreter' *hdvlggh*. Here also are included syllables with final *ng*, as, for example, *eng* 'meadow' *eng*, *dreng* 'boy' *drēng*, *seng* 'bed' *sēng*, *ung* 'young' *ong*, *spring* 'jump' *sbreng*. Foreign words constitute an exception: *balkon* 'balcony' *obal'hgøng* [without *stød*].

In cases like the following, the marginal final is latent, but it is actualized under changed conditions: *fald* 'fall' *fald* [with latent *d*] – cf. *affældig* 'decrepit' *au'fælodig* [with actualized *d*]; *fold* 'fold, wrinkle' *fōld* – cf. *mangfoldig* 'manifold' *omang'fōlodig*; *sind* 'mind' *send* – cf. *sindig* 'sober' *senodig*; *vand* 'water' *uand* – cf. *vandig* 'aqueous' *uanodig*; *mand* 'man' *mand* – cf. *mandig* 'manly' *manodig*; *skyld* 'guilt' *sgyld* – cf. *skyldig* 'guilty' *sgyldodig*; *jord* 'earth' *iord* – cf. *jordisk* 'earthly' *iorodisg*.

This may be generalized so that *ʔlʔ*, *ʔrʔ*, *ʔnʔ* are interpreted as *ld*, *rd*, *nd*, when there is nothing to contradict the interpretation: *ild* 'fire' *ild*,* *mild* 'mild' *mild*, *vold* 'violence' *uōld*, *send* 'send (imperative)' *send*, *find* 'find (imperative)' *fend*, *fund* 'discovery' *fond*, *bund* 'bottom' *bond*, *al* 'all' *ald*, *vind* 'wind' *uend*, *grøn* 'green' *grōnd*, *løn* 'wages' *lōnd*, *køn* 'pretty' *hgōnd*, *bøn* 'request' *bōnd*, *svend* 'fellow' *suēnd*, *skin* 'light' *skind* 'skin' *sgend*, *skøn* 'beautiful' and *skynd* 'hurry (imperative)** are interpreted as *sgønn* and *sgønd* respectively; cf. section V, under *ʔæ = ø*.

On the other hand, we conclude that *guld* 'gold' [without *stød*] is *gul*.

It is to be noted that *sølv* 'silver' *sōlu*, and *gulv* 'floor' *golū* – both without *stød* – do not conflict with the rule, since *u* is not a consonant.

halv 'half' and *kalv* 'calf' – both with *stød**** – must be interpreted by this generalization as *haldu* and *hgaldū*.

The rule is further generalized to all finals other than *s*, *b*, *i*, and *u*. With most of these finals, *stød* is lacking, as must be expected with a simplex final unit: *ven* 'friend' *uēn*, *tran* 'whale oil' *hdran*, *søn* 'son' *sōn*, *tin* 'tin' *hden*; *tal* 'number' *hdał*, *hul* 'hole' *hol*, *øl* 'ale' *øl*, *føl* 'foal' *fōł*, *møl* 'moth' *mōł*, *nul* 'zero' *nōł*; *kar* 'vessel' *hgar*, *smør* 'butter' *smōr*, *par* 'pair' *hbar*. With actualized *-m*, however, the situation is different: *stød* is found in all cinematies except in the imperative *kom* 'come' *hgōm* and in 'small words': *som* 'who, which' *sōm*, *dem* 'them' *dēm*, *ham* (pron.) 'him' *hām*, *bum* 'bang!' *bōm*; thus, the 'small words' have no distinctive cinematic stamp in this respect. Everywhere where *stød* is ac-

* [ilʔ], [milʔ], etc.

** [sgœnʔ] and [sgønʔ], resp.

*** [halʔ(v)] and [kalʔ(v)].

tualized it is possible to postulate *mm* without contradiction: “*dom*” [dɔmʔ] ‘judgment’ ¹dɔmm, “*vom*” ‘paunch’ ¹uɔmm, “*ham*” (sbst.) ‘slough’ ¹hamm, “*drøm*” ‘dream’ ¹drømm, “*søm*” ‘nail’ ¹sømm, “*hvem*” ‘who’ ¹uemm, “*kom*” (pret.) ‘came’ ¹hgvmm, “*om*” ‘over again’ ¹ømm, “*nem*” ‘easy’ ¹nemm, “*tøm*” ‘tame (imperative)’ ¹hdemm, “*gem*” ‘keep (imperative)’ ¹gemm, “*høm*” ‘hamper (imperative)’ ¹hemm, “*slem*” ‘bad’ ¹slemm, “*bom*” ‘bar’ ¹bomm, “*stum*” ‘dumb’ ¹sdomm, “*rum*” ‘space’ ¹romm, “*frem*” ‘forward’ ¹freemm, “*hjem*” ‘home’ ¹iemm, “*tøm*” ‘empty’ ¹hdvmm, “*tøm*” ‘empty (imperative)’ ¹hdømm, “*øm*” ‘tender’ ¹ømm, “*svøm*” ‘swim (imperative)’ ¹suømm, “*røm*” ‘run away (imperative)’ ¹rømm, “*lem*” ‘limb’ ¹lemm. The assumption of a geminate final is confirmed by the absence of connective-lengthening: “*domme*” [dɔmɔ] ‘judgments’ ¹dvm,me, etc. [with no lengthening of the first vowel].

With *-g*, the *stød* – and consequently the geminate final – is facultative in some cene-matics: “*slag*” ‘blow’ ¹slag(g), “*fog*” ‘blizzard’ ¹fvg(g), “*tag*” ‘grasp’ ¹hdag(g), “*fag*” ‘trade’ ¹fag(g).^{*} In certain other cene-matics, the *stød* – and consequently the geminate final – is obligatory: “*sag*” ‘case’ ¹sagg, “*dag*” ‘day’ ¹dagg.^{**}

A comparable situation is found with *-d*: the *stød* – and consequently the geminate final – is facultative in “*nød*”^{***} ‘nut’ ¹nød(d), “*brod*” ‘sting’ ¹brød(d), “*od*” ‘point’ ¹ød(d), while there is constant absence of *stød* – and consequently always a simple final – in “*lod*” ‘weight’ ¹lød, “*kød*” ‘flesh’ ¹hgød, “*blad*” ‘leaf’ ¹blad.

The rule here given can be used to account for a number of special facts:

a. The definite article has the form *-n*, *-(h)d*; the preterite participle has the ending *-en*, *-ε(h)d*. – When this interpretation is carried out, the cene-maty boundary must in some cases be indicated in the notation, with a hyphen, for example, since the actualization differs depending on the cene-maty boundary: *-nd*, *-ld*, *-rd* are actualized as *-nʔ*, *-lʔ*, *-rʔ*, but *-n-d*, *-l-d*, *-r-d* are actualized as *-nʔd*, *-lʔd*, *-rʔd* (*-nʔð*, *-lʔð*, *-rʔð*): “*sind*” ‘mind’ ¹send, “*tinnet*” ‘the tin’ ¹hden-d.

[24] Examples: sbst. “*fundet*” ‘the discovery’ ¹fond(h)d, ptc. “*fundet*” ‘found’ ¹fond_oε(h)d;**** sbst. “*bunden*” ‘the bottom’ ¹bondn, ptc. “*bunden*” ‘bound’ ¹bond_oen; sbst. “*hullet*” ‘the hole’ ¹hol-(h)d, ptc. “*hullet*” ‘punched’ ¹hol_oε(h)d; “*broen*” [bɾo.ʔən] ‘the bridge’ ¹bro-n; “*rug*” ‘rye’ ¹rug without *stød*, but “*rugen*” [ɾu.ʔ(ɾ)ən] ‘the rye’ ¹rugn with *stød*; likewise “*blad*” ‘leaf’ ¹blad but

* Pronounced either [sla.ʔɾ] or [slaɾ], [fa.ʔɾ] or [faɾ], etc. Note that the *stød*, if found, is in the vowel.

** [sa.ʔɾ], [da.ʔɾ], with *stød* in the vowel.

*** [nø.ʔð] or [nøð], [bɾøð] or [bɾøð], [ɔð] or [ɔð].

**** [fonʔəð, fonʔət] vs. [fonəð, fonət]. Similarly for the following two examples.

"*bladet*" 'the leaf' ¹*blad(h)d*; * "*bred*" (sbst.) 'bank' ¹*bred* but "*bredden*" 'the bank' ¹*bredn*; "*spid*" 'spit' ¹*sbið* but "*spiddet*" 'the spit' ¹*sbið(h)d*; "*lod*" 'weight' ¹*lod* but "*loddet*" 'the weight' ¹*lod(h)d*; "*brud*" 'rupture' ¹*brud* but "*bruddet*" 'the rupture' ¹*brud(h)d*; "*bid*" 'bite' ¹*bid* but "*biddet*" 'the bite' ¹*bid(h)d*; "*led*" 'joint' ¹*led* but "*leddet*" 'the joint' ¹*led(h)d*.

"*budene*" [*bu:ðənə*] 'the messengers' is ¹*bud_oε_onε*, "*landene*" 'the lands' is ¹*land_oε_onε*; "*buddene*" [*buð²ənə*] 'the commandments' is ¹*budn_oε* with the ending _onε as in "*lærerne*" 'the teachers' ¹*lε_orεr_onε*, but with different syllable division.

b. The comparative has the possible endings *-εrε*, *-rε*, and *-r*, for example: "*gladere*" 'happier' ¹*glad_oε_orε*, "*bedre*" 'better' ¹*bεd_orε*, "*længer*" 'longer' ¹*lεngr*.

c. The present ends in *-r*, but nomina agentis end in *-εr*: pres. "*skriver*" 'write(s)' ¹*sgru_r*, "*taler*" 'speak(s)' ¹*hdalr*, "*løber*" 'run(s)' ¹*løbr*, but nom. ag. "*skriver*" 'clerk, scribe' ¹*sgru_oεr*, "*taler*" 'speaker' ¹*hdal_oεr*, "*løber*" 'runner' ¹*løb_oεr*.**

d. "*fader*" 'father', "*moder*" 'mother' [without *stød*] and "*fadder*" 'godparent' and "*mudder*" 'mud' [with *stød*] are, respectively, ¹*fad_oεr*, ¹*mod_oεr*, ¹*fadr*, and ¹*m^o/u_odr*.

e. "*medens*" 'while' ¹*me(d)ns*, "*kogger*" 'quiver' ¹*hg_ogr*, "*kobber*" 'copper' ¹*hg_our*, "*sladder*" 'gossip' ¹*sladr*, "*jammer*" 'misery' ¹*iamr*, "*kammer*" 'room' ¹*hg_omr*, "*slummer*" 'slumber' ¹*slomr*, "*vammel*" 'nauseating' ¹*uaml*, "*sammen*" 'together' ¹*samn*, "*aller*" '... of all' ¹*aldr* (cf. "*al*" 'all' ¹*ald*), "*alder*" 'age' ¹*aldr*. — "*sadel*" 'saddle' ¹*sad_oεl*, "*hammer*" 'hammer' ¹*ham_oεr*, "*gammel*" 'old' ¹*gam_oεl*. — "*herred*" 'district' ¹*her_{(o)ε}d*.***

f. Imperative "*åbn*" [*ɔ²bn*] 'open' ¹*vbn*, opposed to the adjective "*åben*" 'open' ¹*v_obεn*.

After the meetings reported above, research into the Danish expression system was continued in a collaboration between Paul Diderichsen, Eli Fischer-Jørgensen, Louis Hjelmslev, and (later) Anders Bjerrum. This collaboration, which must be viewed as unfinished, led to various theoretical considerations concerning methodological and technical procedure and also involved various subjects not treated in Hjelmslev's lectures. So far as the description of the Danish expression system is directly concerned, the collaboration produced new (provisional) results in respect to three points in particular: 1) the modulations, 2) the *stød*, 3) various questions of inventory and

* "*blad*" "*bladet*" are pronounced [*blað*], [*bla²ðæt*]; the other words with *d* have [*ð*] without *stød*, e.g. [*sbið*], but *stød* in the definite form: [*sbið²æt*].

** The present tense forms have *stød* in the vowel, the nomina agentis forms have long vowel without *stød*.

*** The words without _oε have *stød* in the consonant; those with _oε have no *stød*.

categorization of the constituents. These results (in part because of their provisional form) could not be incorporated into the description presented above, which in all essential points is a report of the lectures delivered on November 23 and 30, 1948. These lectures – as noted at the end of the Introduction – are also to be viewed as provisional and as intended to provoke discussion. On thorough consideration, the lecturer still (October, 1950) believes that his account of 1948 (despite the concise form in which it has necessarily been offered in the present *résumé*) should provide a useful basis for further treatment of the subject. The lecturer wishes to thank both the participants in the discussion that followed the lectures and the participants in the later collaborative work mentioned above, and, in the interest of science, to express the hope that new, and perhaps more fruitful, works by others on the same subject may soon render his account obsolete.

INTRODUCTION À LA DISCUSSION GÉNÉRALE
DES PROBLÈMES RELATIFS À LA PHONOLOGIE DES
LANGUES MORTES,
EN L'ESPÈCE DU GREC ET DU LATIN

1957

“Die Mathematiker sind eine Art Franzosen: redet man zu ihnen, so übersetzen sie es in ihre Sprache, und dann ist es alsobald ganz etwas Anderes”. On ne peut guère se défendre de l'impression que cette boutade de Goethe s'applique si, au lieu du mot “mathématiciens”, on mettait “linguistes”. En effet, saisi du problème qui nous occupe et que, je crois, même aujourd'hui maint philologue serait enclin à formuler, d'une manière traditionnelle, claire et simple, comme le problème de la prononciation des langues classiques, aucun linguiste moderne n'hésiterait à le traduire dans sa propre langue, dans le langage qu'on qualifierait volontiers de l'argot ou du jargon qui est devenu pour ainsi dire le patrimoine sacré de la linguistique de nos jours, et à dire qu'il s'agit de toute évidence essentiellement du problème du rapport qui existe entre le *graphémique* ou le *graphématique* d'une part et le *phonémique* ou le *phonématique* de l'autre. Ce ne seront certainement pas les philologues classiques qui s'étonneront le plus d'une telle terminologie, ne serait-ce que pour se révolter de quelques abus de dérivation dont les mots *graphémique* et *phonémique* ne constituent qu'un premier échantillon, mais qui, à en croire les linguistes, sont devenus nécessaires pour introduire des distinctions qui se sont montrées utiles. Les mots relativement innocents *φώνημα* et *γράφημα* ont eu, dans la linguistique moderne, un succès qui dépasse toutes les prévisions. Pour le dire en passant, on est bien renseigné sur l'origine terminologique du mot *phonème*, qui a été introduit dans la linguistique par Kruszewski et Ferdinand de Saussure, d'ailleurs indépendamment l'un de l'autre, mais j'ignore qui a été le premier à introduire, à une date plus récente, le terme de *graphème*. Dans la théorie linguistique qui a gagné quelque réputation, bonne ou mauvaise, sous le nom de *glosséma-*

Introduction à la discussion générale des problèmes relatifs à la phonologie des langues mortes, en l'espèce du grec et du latin. Acta Congressus Madvigiani, Proceedings of the Second International Congress of Classical Studies, Actes du Deuxième Congrès International des Etudes Classiques (Copenhague 1954) I, 1957, p. 101-113.

lique, dérivée non de γλώσσημα, qui a un sens différent, mais directement de γλῶσσα, théorie qui est représentée par celui qui vous parle en ce moment, on va même plus loin en distinguant *phonème* et *phonématème*, *graphème* et [102] *graphématème*, en surajoutant encore une fois le suffixe -ημα, suffixe qui, à en juger par l'usage qu'on en fait dans la linguistique moderne, semble être né coiffé. De plus, on dit que les phonématèmes et les graphématèmes sont les manifestations de *taxèmes*, de τάξις, et que ces taxèmes, à leur tour, se composent de *glossèmes* ou éléments irréductibles de l'expression. La glossématique se divise en deux parties principales, la *plérématique*, de πλήρης, qui s'occupe des *plérématèmes* et des *plérèmes*, c'est-à-dire littéralement des unités qui peuvent être remplies d'un contenu, et la *cénématique*, de κενός, qui s'occupe des *cénématèmes* et des *cénèmes*, c'est-à-dire des unités vides par définition ou qui ne peuvent pas être remplies d'un contenu. C'est donc d'une part la théorie de la forme du contenu ou du signifié et, d'autre part, celle de la forme de l'expression ou du signifiant. Le Congrès auquel nous assistons pour le moment s'est réuni essentiellement sous la devise de la structure classique de la civilisation occidentale moderne, et bien que la présente séance ne soit pas organisée expressément sous cette devise, il faut avouer que, si on est à la recherche de mots classiques ou de racines et suffixes hérités à la tradition classique par la terminologie scientifique de nos jours, aucune illustration ne pourrait être meilleure que celle fournie par la linguistique structurale, cette nouveau-née parmi les sciences humaines, qui d'ailleurs a été baptisée sous un nom latin dérivé de *lingua* et de *structura*. Les linguistes structuralistes travaillent manifestement avec un dictionnaire grec dans la main gauche et un dictionnaire latin dans la main droite. Il convient peut-être d'ajouter que, pour forger les termes les plus récents, c'est surtout la main gauche qui nous a servi, pour la simple raison que le vocabulaire latin est plus ou moins épuisé et que, par conséquent, il a fallu puiser les matériaux ultérieurs dans le vocabulaire grec; même si le fourré inextricable de la terminologie de la linguistique moderne est apte à choquer les amateurs de l'antiquité et peut paraître rébarbative et même barbare, il vaut la peine d'être observé que c'est constamment au grec et au latin qu'on a recours pour ramasser les briques de notre bâtiment.

Dans le cours de mon exposé je me permettrai d'user, aussi sobrement que possible, de quelques-uns de ces termes. Je vous préviens cependant, dès l'abord, qu'il y a un terme que j'évite soigneusement: c'est celui de *phonologie*, et ceci pour plusieurs raisons. L'exploitation outrancière qui en a été faite a surchargé ce terme de sens différents, voire même opposés, au point de le rendre inutilisable sans précision explicite. En anglais britannique c'est chose courante d'utiliser le terme de *phonology* pour désigner une discipline diachronique ou évolutive, l'étude de l'histoire des sons, par opposition à la phonétique, *phonetics*, discipline universelle d'une part, discipline synchronique de l'autre, comprenant dans le dernier cas non seulement

l'étude des sons, mais aussi celle des phonèmes, *phonemes*, dans le sens d'éléments différentiels. Dans la tradition française, précisée dans le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, tradition qui, sous cette forme précisée, ne cessera sans doute pas de revendiquer, dans un avenir incalculable, une estime toute particulière, c'est juste l'inverse: ici, *phonologie* correspond exactement à la *phonétique* des Anglais, en y comprenant l'étude des sons et celle des phonèmes différentiels, alors que le terme de *phonétique* est réservé à désigner la *phonologie* des Anglais ou l'histoire des sons, y compris d'ailleurs les phonèmes dans la mesure où les deux termes de *son* et de *phonème* ne sont pas employés indifféremment. Pour Grammont, par contre, la ligne de démarcation entre la phonologie et la phonétique n'est pas celle de la synchronie et de la diachronie, mais celle entre l'universel et le spécifique. Chez lui, la *phonologie* est l'étude des sons du langage ou de leurs espèces, dites *phonèmes*, indépendamment des langues dans lesquelles ils peuvent entrer, alors que la *phonétique*, consacrée à une langue donnée ou à une succession historique de langues données, peut être synchronique ou *descriptive* d'une part, diachronique ou *évolutive* de l'autre. Dans la terminologie du Cercle linguistique de Prague la phonologie est, on le sait, constituée par l'étude fonctionnelle des faits phoniques et recouvre par conséquent une moitié environ de la phonologie de Saussure et la plus grande partie de la phonétique de Grammont qui, chez lui, s'oppose à sa phonologie. En anglais américain, ce terme a été remplacé par celui de *phonémique*, et il est devenu d'usage de réunir la *phonémique* qui étudie et compare les systèmes spécifiques à certains états de langue, et la *phonétique* qui, chez les Américains, désigne les possibilités phoniques du langage humain, indépendamment des systèmes dans lesquels ils peuvent entrer, sous le terme général de *phonologie*. [103]

De la sorte le terme de phonologie est devenu équivoque à l'extrême. Si on veut être absolument neutre par rapport à tous les courants de la linguistique actuelle, il n'y a que l'adjectif *phonique* qui nous reste, mais qui présente l'inconvénient, du moins en français, de ne pas permettre facilement la création d'un nom substantif correspondant pour désigner la théorie qui s'occupe des faits phoniques. D'autre part, le terme *phonique* présente l'avantage de se cadrer bien avec le terme *graphique* qui se présente immédiatement à l'esprit dans l'ordre d'idées qui nous occupe aujourd'hui, alors que, opposer la *phonologie*, dans un sens ou dans un autre, à une "graphologie" est évidemment un expédient qui nous est fermé.

Dans une langue qui se parle et qui s'écrit il y a, dans le système de l'expression, un système parlé d'une part et un système écrit de l'autre. Cette distinction n'a pas de répercussions nécessaires sur le plan de contenu. Il est vrai que l'exécution des deux systèmes, du système parlé et du système écrit, est très souvent accompagnée de certaines différences stylistiques qu'il faut attribuer au plan du contenu, différences qui résident surtout dans le choix [104]

du vocabulaire et des éléments morphologiques et de leurs combinaisons. Mais il n'en reste pas moins qu'on peut écrire, si on veut, exactement dans le style de la langue parlée et, inversement, parler exactement dans le style de la langue écrite. Il s'agit donc d'une différence dans le seul plan de l'expression. Le système parlé est le système *phonique*, le système écrit est le système *graphique*. On pourra, à son gré, et selon ses goûts, les qualifier autrement, comme on vient de le voir, et les subdiviser et les spécialiser de diverses façons. Les rapports qui existent entre ces deux sortes de systèmes diffèrent considérablement selon les cas qui se présentent. Entre le système phonique et le système graphique il peut y avoir *transposition* ou non. Une transposition est exclue par définition pour les *idéographies* pures. Signalons d'ailleurs que les idéographies pures sont plus rares qu'on ne le croirait peut-être, puisque les écritures dites idéographiques sont la plupart du temps des systèmes mixtes, tels qu'on les observe d'une part dans l'écriture chinoise qui, à côté des idéogrammes, comprend des indices de prononciation connus sous le nom de *phonetica*. Si, dans l'écriture chinoise, le principe de l'idéographie prévaut par rapport à en principe phonétique, qui s'y observe, mais qui reste un principe corollaire, un dosage inverse s'observe dans l'écriture cunéiforme de l'accadien qui est en principe syllabique, c'est-à-dire se rapportant dans une certaine mesure à la prononciation, mais dans laquelle se mêlent des idéogrammes supplémentaires d'origine sumérienne. Dans les cas où une transposition entre le système phonique et le système graphique est possible, on peut faire le départ entre les transpositions *indirectes* et les transpositions *directes*, tout en admettant qu'il n'y a pas de transition brusque entre les deux. Une écriture syllabique sans complications supplémentaires nous présente un cas net de transposition indirecte, puisque, bien qu'il y ait correspondance à un certain niveau entre les deux systèmes, l'effectif des éléments irréductibles, ou relativement irréductibles, dont il se compose, ne se recouvre pas. On peut dire dans ce cas que les phonèmes et les graphèmes ne se correspondent pas mutuellement, comme c'est le cas dans l'écriture *alphabétique* qui, abstraction faite de certaines ambiguïtés qui peuvent se présenter, mais qui ne font pas nécessairement infraction au principe, permet souvent une transposition directe, du moins dans un sens relatif. Une transposition directe dans le sens absolu ne se présente que pour les notations phonétiques et pour certaines orthographes phonémiques.

[105] Ce ne sont que les cas de transition plus ou moins directe qui nous retiendront dans la suite. Dans ces cas, l'écriture est communément considérée comme dérivée de la prononciation, comme un artifice destiné à rendre la prononciation en la transposant dans l'ordre visuel, en la symbolisant ou même en l'exprimant par des images représentatives. Cette thèse qui attribue au système graphique un rôle secondaire par rapport au système phonique est fondée évidemment sur certaines expériences, certaines hypothèses d'ordre historique et préhistorique. Il semble être communé-

ment adopté que toute langue a été parlée avant d'être écrite. Ici, on oublie souvent qu'il s'agit la plupart du temps plutôt d'hypothèses que d'expériences. Mais, même si on adopte cette hypothèse qui a été contestée à plusieurs reprises, et à bon droit¹, il ne s'ensuit pas que la création d'une écriture, et même d'une écriture permettant une transposition entre le graphique et le phonique, soit nécessairement fondée sur une analyse des faits phoniques. En créant l'alphabet p. ex., on a pu se contenter d'une analyse proprement structurale, bien que grossière, des éléments de l'expression compris dans la langue, et nécessaires pour différencier les significations, sans s'occuper des faits spécifiques à la substance phonique. Ce serait là une tentative d'analyse de la forme de l'expression linguistique sans égard à l'aspect particulier revêtu par la prononciation. On s'en serait tenu de la sorte au moment différentiel même sans la soumettre à une analyse ultérieure. C'est ce moment différentiel même *in abstracto* qui est symbolisé arbitrairement par les différences entre les signes de l'alphabet. Il est vrai que cela aussi est une hypothèse, mais dans ce domaine on est réduit forcément à émettre des hypothèses, et l'hypothèse que nous venons d'avancer mériterait peut-être l'attention au même titre que l'hypothèse courante. Notre hypothèse est d'ailleurs rendue vraisemblable par le fait que l'analyse phonique du langage ne surgit qu'à une époque très tardive, alors que la création de l'alphabet se perd dans la préhistoire, et que, en outre, l'aspect extérieur choisi pour les lettres de l'alphabet ne symbolise d'aucune façon directe les différences spécifiques qui s'observent entre les phonèmes correspondants. Il est donc, à mon avis, possible et même très probable que, en créant l'alphabet, et aussi d'ailleurs en adaptant l'alphabet, déjà créé, pour les besoins d'une langue donnée, on a procédé directement à une tentative pour analyser le plan de l'expression linguistique en taxèmes et à les rendre par des, signes arbitraires qui ne visent pas à refléter les différences qui s'observent ou plutôt qui auraient pu s'observer, dans l'ordre phonique.

Si de ce point évolutif, dont le caractère forcément hypothétique le prive d'une grande partie de son intérêt, on passe au point de vue syn- [106] chronique, le rapport hiérarchique qui se présente entre le système phonique et le système graphique ne laisse pas place au doute. Il s'agit de deux systèmes coexistants et dont les droits sont égaux. Il s'agit de deux systèmes qui peuvent manifestement être utilisés indépendamment l'un de l'autre. Les expériences psychologiques font voir nettement que la lecture et l'écriture peuvent être exécutées sans avoir recours aux faits de prononciation, qui au contraire dérouteraient souvent au lieu d'être utiles. Il est vrai que dans nos sociétés tout enfant normal apprend à parler avant d'apprendre à lire et à écrire, mais ce fait "ontogénétique", si on veut, qui d'ailleurs peut bien être

¹ J. Vendryes, *Le langage*, 1921, p. 9. J. van Ginneken, *La reconstruction typologique des langues archaïques de l'humanité*, 1939, p. 98 sv., avec renvois.

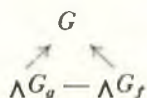
derrière l'hypothèse qui vient d'être mentionnée, selon laquelle l'écriture est secondaire par rapport au langage parlé, reste sans importance pour l'évaluation du rapport statique entre les deux ordres de faits. Il n'est même pas question d'invoquer le rôle respectif qui est dévolu à chacun de ces systèmes dans l'utilisation qu'en fait l'adulte arrivé au terme de sa formation. Il n'est pas question de l'utilisation, mais de l'existence même des deux systèmes. Il paraît évident que, en principe, ils sont sur le même pied. C'est, à mon avis, la conclusion qu'on peut tirer des considérations exposées en 1948 par M. H. J. Uldall¹ et qui ne me semblent pas affaiblies par l'article de M. J. Vachek.² La discussion de cette question sera d'ailleurs poursuivie dans les prochains fascicules des *Acta Linguistica*.³

Dans le cas spécial d'une conformité entre le système de graphématèmes et le système de phonématèmes il ne s'agit pas exactement, il est vrai, de deux systèmes, mais d'un même système manifesté par deux substances différentes, la substance phonique et la substance graphique respectivement.

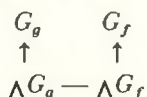
Dans le cas de non-conformité ou de conformité incomplète il s'agit évidemment de deux systèmes différents qui d'ailleurs sont manifestés chacun par sa propre substance, c'est-à-dire par l'aspect extérieur donné par l'usage aux signes de l'écriture et aux sons du langage respectivement. Il est possible de faire abstraction de la substance et de décrire la forme linguistique pure par les relations et corrélations contractées par les éléments de l'expression ou taxèmes.

On peut illustrer les deux situations qu'on vient de prévoir, celle de la conformité et celle de la non-conformité ou de la conformité incomplète, par les tableaux suivants:

[107] (1)



(2)



où G sert à désigner le taxème (unité purement glossématique dans le sens restreint de ce terme), et où Λ sert à désigner une manifestante, alors que G_g et G_f désignent les unités ressortant de l'analyse graphématique et

¹ H. J. Uldall, *Speech and Writing*, *Acta Linguistica* iv (1944, paru en 1948), p. 11-16.

² J. Vachek, *Some Remarks On Writing and Phonetic Transcription*, *Acta Linguistica* v (1945-49, paru en 1950), p. 86-93.

³ Robert A. Hall Jr., *A Theory of Graphemics*, à paraître dans les *Acta Linguistica*, vol. vii, fasc. 3.

l'analyse phonématique respectivement; donc, G , G_g et G_f représentent des taxèmes, alors que ΛG_g et ΛG_f représentent des graphématèmes et des phonématèmes respectivement. Une première subdivision des taxèmes permettrait de faire le départ entre prosodies et constitutifs. A cette subdivision correspond dans le niveau de la substance celle des graphématèmes en *prosodies manifestées graphiquement* et *graphèmes*, et des phonématèmes en *prosodies manifestées phoniquement* et *phonèmes*. Cette subdivision ne nous intéressera pas ici; on l'a ajoutée pour être complet et pour justifier l'emploi des termes *graphématème* et *phonématème* à côté des termes plus connus de *graphème* et de *phonème*. Dans les tableaux les flèches servent à désigner la *manifestation*, ou la relation qui existe entre la forme et la substance: entre les taxèmes d'une part, les graphématèmes et les phonématèmes de l'autre. La ligne horizontale qui réunit les graphématèmes et les phonématèmes désigne la transposition possible entre les deux ordres de faits.

Cette transposition, dans les cas où elle est possible, permet d'établir d'une part une *orthoépée* qui consiste en la transposition des faits graphiques dans la sphère des faits phoniques, et d'autre part une *orthographia* ou théorie orthographique qui consiste en la transposition inverse des faits phoniques dans la sphère des faits graphiques. Grâce à cette transposition possible on peut passer à son gré de gauche à droite et inversement de droite à gauche pour comparer les deux sortes de manifestations.

Ce que nous avons appelé ici la transposition ne se confond pas avec la manifestation, qui n'a pas lieu entre deux substances, représentant ou non chacune son système à elle, mais entre la forme linguistique d'une part et la substance par laquelle elle est manifestée de l'autre. On peut dire, si on veut, que cette transposition est une symbolisation ou une représentation et que, là où la transposition est possible, une des substances est l'image de l'autre, mais à condition de ne pas introduire abusivement des considérations d'ordre diachronique (historique ou préhistorique) étrangères aux systèmes mêmes. Il convient de se rappeler que la transposition est une relation réciproque et que, si la transposition est possible, les faits phoniques sont à qualifier comme des symboles, des images, des représentations des faits graphiques au même titre que des faits graphiques sont des symboles, des images, des représentations des faits phoniques. Malgré une proposition émise par M. C. E. Bazell¹, je ne le considère pas justifié de confondre la transposition avec la *fonction sémiotique* qui existe entre les deux plans de la langue, celui du contenu ou du signifié et celui de l'expression ou du signifiant. On peut bien dire, par une métaphore analogue à celles qui viennent d'être citées, que l'écriture est l'expression de la prononciation, bien que ce soit dans beaucoup de cas une formule fort trompeuse; mais si on l'adopte, [108]

¹ C. E. Bazell, *Acta Linguistica* V (1949), p. 145. *Dialogues* III (1953), p. 130.

il faut, ici encore, pouvoir la renverser et dire au même titre que la prononciation est l'expression de l'écriture. Cette dernière formule contient en effet une vérité qui n'est pas moindre et une falsification qui est la même.

La description par transposition (orthoépique et orthographique) dérive en principe de celle fondée sur la manifestation. Ce n'est que dans les cas où l'une des manifestantes fait défaut que la description par transposition est apte à devenir problématique. Le fait même qu'une manifestante peut faire défaut où peut être latente justifie la direction adoptée pour les flèches désignant la manifestation: la flèche regarde la grandeur dont la présence est nécessaire pour l'apparition de l'autre grandeur, celle qui constitue le point de départ de la flèche. C'est la manifestée, en l'espèce le taxème, qui est présumée ou, comme nous disons, *sélectionnée* par la manifestante, en l'espèce par le graphématème et le phonématème respectivement.

Il est vrai que, d'un point de vue différent, on peut dire aussi que la forme linguistique pure, la manifestée, en l'espèce le taxème, fait défaut, du moins à première vue, puisque cette grandeur ne s'offre pas à l'observation immédiate. Mais c'est là un cas différent.

Dans le cas d'une telle absence d'une certaine grandeur, on peut interpoler cette grandeur par le procédé que nous avons appelé *catalyse*. On peut, disons-nous, *encatalyser* la grandeur. Ainsi, et puisqu'on peut dire que la manifestée ne s'offre pas à l'observation immédiate, il est justifié de dire, si on veut, que l'analyse que nous entreprenons permet d'encatalyser ou d'interpoler la manifestée. L'autre cas, et celui qui nous intéresse ici, est de ce point de vue analogue. Le problème spécial qui nous occupe est justement celui d'interpoler ou d'encatalyser un fait phonique qui ne s'offre pas à l'observation, mais qui reste latent à côté d'un fait graphique avec lequel il contracte la relation que nous avons appelée transposition possible. Une

[109] telle catalyse, une telle interpolation est en principe toujours nécessairement conjecturale: en principe il s'agira toujours d'hypothèses, admettant divers degrés de probabilité, depuis la probabilité minimum jusqu'à la probabilité maximum ou absolue qui pourtant ne se confond jamais avec la certitude.

On ne discutera pas ici ce que c'est qu'une *langue morte*. L'ordre d'idées qui nous occupe nous met à cet égard dans une situation particulièrement favorable et nous dispense de mettre la main dans le guêpier où on risque de se jeter s'il s'agit de définir d'un point de vue général et absolu une langue morte et d'indiquer, en l'espèce, avec quelle justification et dans quelle mesure on pourrait qualifier p. ex. le grec ancien ou le latin de langues mortes. Contentons-nous de dire simplement que par une langue morte nous comprenons un état de langue dont la prononciation, et par conséquent le système phonique, reste conjecturale, hypothétique à des degrés divers, il est vrai, mais toujours en principe hypothétique. Tout le monde admettra qu'il y a des conjectures à faire et qu'il y a des cas indécis, comme p. ex. le problème discuté récemment d'un point de vue nouveau par M. Mat-

thews¹ de la valeur phonique du ζ grec, mais il faut admettre d'une façon générale que dans tous les cas, sans exception aucune, et même dans les cas qui paraissent les plus évidents, l'observation immédiate nous échappe, et que, par conséquent, nous sommes réduits à opérer une interpolation, une catalyse qui implique nécessairement par définition le risque d'erreurs ou d'inexactitudes.

On peut distinguer, s'il y a lieu, la description de la substance pure, de la substance phonique ou des sons d'une part et, de l'autre, la description de cette substance par éléments différentiels, y compris ou non la description de la forme linguistique pure, ou, en l'espèce, des taxèmes de l'expression définis par un réseau de relations. Si, devant le dédale constitué par la terminologie actuelle de la linguistique, nous désignons résolument la première de ces études comme *phonétique* et l'autre, celle qui est d'ordre structural ou fonctionnel, comme *phonémique*, on peut observer que la phonémique des langues mortes ne pose aucun problème spécial. Elle dérive par nécessité, comme toujours, de la phonétique. Dans la mesure où l'on connaît la prononciation, on peut en dériver le système phonémique, conjectural au même degré, ou plus conjectural encore. C'est une vérité qui se vérifie pour n'importe quelle langue. Les descriptions phonémiques des langues mortes, comme p. ex. celle entreprise récemment par M. Brandenstein², ne nous arrêteront donc pas. Le cas des langues mortes est à cet égard exactement le même que celui de n'importe quelle langue vivante. Ajoutons, cependant, pour prévenir à tout malentendu, qu'il faut se défaire de l'illusion qui consiste à croire que la phonématique serait plus facile à faire si la prononciation n'est connue que superficiellement. Au contraire, le degré du conjectural est le même pour le système phonémique que pour la description propre des sons, et même plus grand peut-être, parce qu'il vise souvent à des généralisations. [110]

Que la description phonique et, à plus forte raison peut-être, la description phonémique d'une langue dont la prononciation ne nous est pas connue directement, soit en principe et nécessairement conjecturale, ressortira d'une façon particulièrement nette dès qu'on se rend compte du caractère particulier de la relation entre les deux substances, relation que nous avons appelée *transposition possible*. Cette relation est, on l'a vu, par définition arbitraire. Il n'y a dans les traits de l'écriture rien qui indique ni qui reflète les faits particuliers, et même d'ordre différentiel, de la prononciation, et inversement.

D'un point de vue strictement théorique il serait plus prudent, et plus

¹ W. K. Matthews, *The Pronunciation of Attic Greek ζ in the Sixth and Fifth Centuries B. C.*, *Lingua* iv (1954), p. 63-80.

² Wilhelm Brandenstein, *Phonologische Bemerkungen zum Altgriechischen*, *Acta Linguistica* vi (1950), p. 31-46. *Einführung in die Phonetik und Phonologie*, 1950.

exact, de dire que la grandeur encatalysée n'est pas une seule grandeur définie, mais toute une série ou catégorie de grandeurs possibles. A théoriquement parler, diverses prononciations, et même très différentes entre elles, pourraient correspondre à un même système graphique, et inversement, diverses écritures, même très différentes entre elles, pourraient correspondre à un seul système phonique. Le cas se vérifie en effet, et justement pour les langues mortes. C'est un fait connu que le latin a été prononcé, et se prononce peut-être même aujourd'hui, de façons très diverses selon les pays, et c'est sans doute le cas du grec ancien également. Le débat ancien et acharné entre la prononciation d'Erasmus et la prononciation néo-hellénique du grec ancien préconisée comme correcte par Reuchlin, débat qui ne laisse pas d'avoir certaines répercussions même à l'heure actuelle, est témoin de la grande diversité entre les prononciations possibles d'une même langue écrite. Ce fait se complique par l'identité quasi absolue qui subsiste entre les systèmes des taxèmes de l'expression du grec ancien et celui du grec moderne, malgré un changement très considérable de la substance phonique ou prononciation. Ce fait rappelle à bien des égards celui de l'islandais. On voit que la prononciation peut différer du tout au tout sans que le système des taxèmes de l'expression en soit affecté. Ceci revient à dire que pour chacune des substances il faut théoriquement, si elle est absente, encatalyser toute une série ou catégorie de possibilités. Cette catalyse peut être considérée comme absolument certaine, mais elle n'offre presque pas d'intérêt.

[111] En pratique, il faut faire un choix entre les possibilités qui se présentent, et c'est ce choix qui est délicat et qui reste par définition conjectural.

Il convient d'ajouter que le latin et le grec n'occupent pas à cet égard de tous les points de vue une place à part. Il ne faut pas de ce point de vue surestimer les différences. Au contraire, il convient de rappeler que toutes les anciennes langues indo-européennes ne sont connues directement que par l'écriture, et que, de fait et pratiquement, la comparaison indo-européenne se fait au moyen de l'écriture. La comparaison génétique des langues indo-européennes est dans une large mesure et principalement une comparaison graphémique, à laquelle on surajoute des hypothèses plus ou moins vraisemblables d'ordre phonique. Ceci a d'ailleurs rendu nécessaire de très bonne heure de reconnaître l'existence du taxème et de trouver un terme pour le désigner. Or, faute d'un terme vraiment adéquat, on est retombé tout naturellement sur le terme *lettre*, qui en réalité jusque dans la première moitié du xix^e siècle sert à désigner non pas uniquement les caractères de l'écriture, mais aussi l'unité abstraite de la forme de l'expression linguistique qui est derrière le fait phonique et le fait graphique, et qui les réunit dans la synthèse qu'il faut. Dans le premier chapitre de sa *Vergleichende Grammatik*, intitulé *Schrift- und Lautsystem*, Franz Bopp décrit comment les formes de l'expression linguistique se manifestent dans la substance graphique et phonique respectivement. *Litera* dans l'ancienne linguistique de langue latine,

bogstav chez Rasmus Rask, *Buchstabe* chez Bopp, ne signifie pas autre chose, et il serait vain de vouloir prétendre que ces linguistes auraient confondu les caractères de l'écriture avec les sons du langage, et que les *literarum permutationes*, *bogstavovergange*, *Buchstabenübergänge* seraient autre chose que ce que plus tard on a appelé les lois phonétiques.¹

L'orthoépie ne joue pas un moindre rôle pour les autres langues étrangères apprises par un élève, que ce soient d'ailleurs des langues mortes ou des langues vivantes. Pour celui qui, en des conditions normales et traditionnelles, apprend une langue étrangère, la situation est la même. Comme F. de Saussure l'a rappelé dans le vie chapitre de son *Cours*, nous ne connaissons généralement les langues que par l'écriture: c'est d'après le livre et par le livre qu'on enseigne. La seule exception est constituée par les cas où une vérification de la prononciation indigène est rendue possible, ou bien par la possibilité de voyages et de communication avec les indigènes, ou bien en utilisant des appareils techniques. En apprenant une langue, la question normale qui se pose est celle de savoir comment se prononce telle et telle lettre. D'ailleurs partir de la prononciation pour décrire l'orthographe est un artifice scientifique qui même pour le linguiste est la plupart du temps dénué de véritable utilité. C'est donc très souvent la question orthoépique qui se pose, celle de l'interpolation des faits phoniques en partant des faits graphiques, et non inversement les questions de l'orthographe. Pour celui qui veut apprendre une langue, c'est très souvent l'orthoépie qui compte. En principe les langues mortes n'occupent pas à cet égard une place à part, bien qu'il soit vrai que pour ces langues la question s'aggrave. [112]

Pourquoi désire-t-on connaître l'orthoépie d'une langue morte? Puisque le graphique et le phonique sont indépendants l'un de l'autre, on pourrait facilement se contenter de connaître les faits graphiques, qui permettent en effet de comprendre la langue à la perfection, et même de s'exprimer dans la langue en utilisant une des prononciations possibles admises par la catégorie théoriquement encatalysable, et de préférence une prononciation qui est aussi proche que possible de la langue maternelle de celui qui parle.

Mais on connaît la réponse.

D'abord il y a des raisons pratiques, qui rendent nécessaire et désirable de connaître l'orthoépie. La poésie et la prose métrique ne se comprennent pas autrement, et d'une façon générale l'évaluation de l'esthétique de la langue et de son appréciation et utilisation par les indigènes nous échapperaient.

Mais il y a aussi des raisons théoriques qui sont d'ordre strictement linguistique. Ce n'est qu'en connaissant la prononciation qu'on peut établir

¹ Voir Louis Hjelmslev, *Über die Beziehungen der Phonetik zur Sprachwissenschaft Archiv für vergleichende Phonetik* II (1938) [ici-même, p. 223-238], particulièrement p. 211-213, et David Abercrombie, *What is a "Letter"?*, *Lingua* II (1949), p. 54-63.

les lois phonétiques et suivre toute la courbe d'un développement et la situer dans les cadres de la phonétique évolutive. Ce motif a été dans l'histoire de la linguistique très actif. De là le paradoxe que c'est la comparaison graphémique des langues indo-européennes qui a déclenché historiquement la phonétique et la phonémique. Mais il est vrai que les hypothèses qu'on a émises sont bien loin d'être sûres. Le système phonique de l'indo-européen primitif, c'est-à-dire d'un état de langue reconstitué, est évidemment plus conjectural encore que s'il s'agissait d'une langue connue par l'écriture. Ici encore, il y a divers degrés de probabilité, depuis la probabilité minimum jusqu'à la probabilité maximum ou absolue qui pourtant ne se confond jamais avec la certitude. Mais on pourrait citer bien des cas intéressants et fort suggestifs où l'interpolation de la prononciation à des époques diverses aux différents stades d'une évolution se confirment et se corroborent.¹

- [113] Il serait naturel de demander enfin *comment* on peut connaître l'orthoépée d'une langue morte. Mais on est trop bien renseigné sur les divers indices qui se présentent pour qu'une énumération soit utile ou nécessaire. F. de Saussure résume ces indices dans le 3^e paragraphe de son VII^e chapitre, intitulé *Critique du témoignage de l'écriture*. Il n'y a pas lieu de renvoyer ici aux grands exposés fondamentaux de Kent et de Sturtevant et d'autres, qui sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les mentionner.² Ce n'est peut-être pas complètement superflu d'insister brièvement sur un fait qui a été mentionné par Saussure, à savoir que les descriptions directes, les témoignages des contemporains qui ont décrit les sons de leur langue, sont en principe incertaines. On pourrait sans doute ajouter que c'est le cas même pour les descriptions qui nous ont été fournies par les grammairiens indous. Ce qui leur échappait, c'est la possibilité d'une comparaison avec d'autres langues, et ce qui leur manquait est par conséquent une connaissance des possibilités générales dans l'ordre phonique et de la phonétique comparée.

En évaluant soigneusement les probabilités relatives, on arrive à donner, avec une approximation plus ou moins grande, une description du système phonique, y compris le système phonémique, d'une langue morte telle que nous l'avons définie.

¹ Un bon exemple récent d'une telle méthode est fourni par les recherches de MM. Sherman M. Kuhn and Randolph Quirk, *Some Recent Interpretations of Old English Digraph Spellings*, *Language* xxix (1953), p. 143-56.

² Une série de critères utiles ont été formulés d'une façon particulièrement nette par M. Robert L. Politzer, *The Phonemic Interpretation of Late Latin Orthography*, *Language* xxvii (1951), p. 151-54.







Acta Linguistica, Revue internationale de linguistique structurale.

Vol. I-VII (1939-52), vol. VIII (1960) (Ejnar Munksgaard, Copenhagen). Épuisés (seront réimprimés par Swets & Zeitlinger, Amsterdam).

Acta Linguistica Hafniensia, International Journal of Structural Linguistics.

Vol. IX-XI (1965-1968) (Nordisk Sprog- og Kulturforlag, Copenhagen).

Vol. XII- (1969-) (Ejnar Munksgaard, Copenhagen).

Bulletin du Cercle linguistique de Copenhagen.

I-VII 1934-41 (1934-46) (Ejnar Munksgaard, Copenhagen). Épuisés (seront réimprimés par Swets & Zeitlinger, Amsterdam).

BCLC 1941-65, Choix de communications et d'interventions au débat lors des séances tenues entre septembre 1941 et mai 1965. (Akademisk Forlag, Copenhagen 1970).

BCLC 1965-66 ss. (imprimés dans Acta Linguistica Hafniensia, vol. X ss).

Travaux du Cercle linguistique de Copenhagen.

Vol. I-IV (Ejnar Munksgaard, Copenhagen).

Vol. I. Etudes linguistiques 1944. *N. Bøgholm, Aage Hansen, Peter Jørgensen, W. Thalbitzer*, (1945). Épuisé.

Vol. II. *Holger Sten*: Les particularités de la langue portugaise (1944). Épuisé.

Vol. III. *N. Bøgholm*: The Layamon Texts (1944). Épuisé.

Vol. IV. *Gunnar Bech*: Das semantische System der deutschen Modalverba. *H. Sten*: Le nombre grammatical. (1949).

Vol. V-XIV (Nordisk Sprog- og Kulturforlag).

Vol. V. Recherches structurales 1949. Interventions dans le débat glossématique (1949). 2^e édition 1970.

Vol. VI. *Knud Togeby*: Structure immanente de la langue française (1951). 2^e édition, Larousse, Paris 1965.

Vol. VII. *Gunnar Bech*: Zur Syntax des tschechischen Konjunktivs mit einem Anhang über den russischen Konjunktiv. (1951).

Vol. VIII. *Gunnar Bech*: Über das niederländische Adverbialpronomen *er*. (1954).

Vol. IX. *Henning Spang-Hanssen*: Recent Theories on the Nature of the Language Sign. (1954).

Vol. X. *H. J. Uldall*: Outline of Glossematics. Part I: General Theory (1957). 2^e édition 1967 (1970).

Vol. XI. La structure classique de la civilisation occidentale moderne: Linguistique. (=Acta Congressus Madvigiana vol. V) (1957).

Vol. XII. *Louis Hjelmslev*: Essais linguistiques (1959). 2^e édition 1970.

Vol. XIII. *Jacob Louis Mey*: La catégorie du nombre en finnois moderne (1960).

Vol. XIV. *Louis Hjelmslev*: Essais linguistiques II.

Hors série: Rapport sur l'activité du Cercle linguistique de Copenhagen 1931-51. (1951).

NATURMETODENS SPROGINSTITUT
NORDISK SPROG- OG KULTURFORLAG
COPENHAGUE